This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Ingestre Hall.

~~UNS. 158 L. 34~~

VD2. 1761 (3)

Google

P
2

Charlotte Talbot

16 - 27

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES DE THÉATRE DE M. DIDEROT,

TOME PREMIER.

QUI CONTIENT,

LE FILS NATUREL,

COMEDIE,

ET UNE DISSERTATION SUR LA PIECE.

A BRUXELLES,
Chez J. J. BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire, ruë de l'Empereur.
M. DCC. LXI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
FILS NATUREL,
OU LES
ÉPREUVES DE LA VERTU,
COMEDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE,

AVEC L'HISTOIRE VÉRITABLE DE LA PIECE.

Interdum ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliuſque moratur
Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.
HORAT. *de Art. Poët.*

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

QUI A DONNE LIEU,

A CETTE PIECE.

JE ſixiéme volume de l'Encyclopédie venoit de paroître, & j'étois allé chercher à la campagne du repos & de la ſanté ; lorſqu'un événement, non moins intéreſſant par les circonſtances que par les perſonnes, devint l'étonnement & l'entretien du canton. On n'y parloit que de l'homme rare qui avoit eu, dans un même jour, le bonheur d'expoſer ſa vie pour ſon ami, & le courage de lui ſacrifier ſa paſſion, ſa fortune & ſa liberté.

Je voulus connoître cet homme. Je le connus, & je le trouvai tel qu'on me l'avoit peint, ſombre & mélancolique. Le chagrin & la douleur, en ſortant d'une ame où ils avoient habité trop long-temps, y avoient laiſſé la triſteſſe. Il étoit triſte dans ſa converſation & dans ſon maintien, à moins qu'il ne parlât de la vertu, ou qu'il n'éprouvât les tranſports qu'elle cauſe à ceux qui en ſont fortement épris. Alors vous euſſiez dit qu'il ſe transfiguroit. La

Digitized by Google

sérénité se déployoit sur son visage. Ses yeux prenoient de l'éclat & de la douceur. Sa voix avoit un charme inexprimable. Son discours devenoit pathétique. C'étoit un enchaînement d'idées austères & d'images touchantes qui tenoient l'attention suspendue & l'ame ravie. Mais comme on voit le soir, en automne, dans un temps nébuleux & couvert, la lumière s'échapper d'un nuage, briller un moment, & se perdre en un ciel obscur : bientôt sa gaieté s'éclipsoit, & il retomboit tout-à-coup dans le silence & la mélancolie.

Tel étoit Dorval. Soit qu'on l'eût prévenu favorablement, soit qu'il y ait, comme on le dit, des hommes faits pour s'aimer sitôt qu'ils se rencontreront, il m'accueillit d'une maniere ouverte qui surprit tout le monde, excepté moi ; & dès la seconde fois que je le vis, je crus pouvoir, sans être indiscret, lui parler de sa famille, & de ce qui venoit de s'y passer. Il satisfit à mes questions. Il me raconta son histoire. Je tremblai avec lui des épreuves auxquelles l'homme de bien est quelquefois exposé ; & je lui dis qu'un ouvrage dramatique dont ces épreuves seroient le sujet, feroit impression sur tous ceux qui ont de la sensibilité, de la vertu, & quelque idée de la foiblesse humaine.

Hélas ! me répondit-il en soupirant, vous avez eu la même pensée que mon pere. Quelque temps après son arrivée, lorsqu'une joie plus tranquille & plus douce commençoit à succéder à nos transports, & que nous goûtions le

plaisir

Digitized by Google

plaisir d'être assis les uns à côté des autres ; il me dit :

Dorval, tous les jours je parle au Ciel de Rosalie & de toi. Je lui rends graces de vous avoir conservés jusqu'à mon retour, mais sur-tout de vous avoir conservés innocents. Ah ! mon fils, je ne jette point les yeux sur Rosalie, sans frémir du danger que tu as couru. Plus je la vois, plus je la trouve honnête & belle, plus ce danger me paroît grand. Mais le Ciel qui veille aujourd'hui sur nous, peut nous abandonner demain. Nul de nous ne connoit son sort. Tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure que la vie s'avance, nous échappons à la méchanceté qui nous suit. Voilà les réflexions que je fais toutes les fois que je me rappelle ton histoire. Elles me consolent du peu de temps qui me reste à vivre ; & si tu voulois, ce seroit la morale d'une Piece dont une partie de notre vie seroit le sujet, & que nous représenterions entre nous.

„ Une Piece, mon Pere ! ”

Oui, mon enfant. Il ne s'agit point d'élever ici des treteaux, mais de conserver la mémoire d'un événement qui nous touche, & de le rendre comme il s'est passé... Nous le renouvellerions nous-mêmes, tous les ans, dans cette maison, dans ce sallon. Les choses que nous avons dites, nous les redirions. Tes enfants en feroient autant, & les leurs, & leurs descendants. Et je me survivrois à moi-même, & j'irois converser ainsi, d'âge en âge, avec tous mes neveux.... Dorval, penses-tu qu'un ouvrage qui leur transmettroit nos propres idées,

Digitized by Google

nos vrais ſentiments, les diſcours que nous avons tenus dans une des circonſtances les plus importantes de notre vie, ne valût pas mieux que des portraits de famille qui ne montrent de nous qu'un moment de notre viſage?

„ C'eſt-à-dire que vous m'ordonnez de „ peindre votre ame, la mienne, celles de „ *Conſtance*, de *Clairville*, & de *Roſalie*. Ah, „ mon pere, c'eſt une tâche au-deſſus de mes „ forces, & vous le ſavez bien!"

Ecoute; je prétends y faire mon rôle une fois avant que de mourir; & pour cet effet j'ai dit à André de ſerrer dans un coffre les habits que nous avons apportés des priſons.

„ Mon pere...."

Mes enfants ne m'ont jamais oppoſé de refus; ils ne voudront pas commencer ſi tard.

En cet endroit, Dorval détournant ſon viſage, & cachant ſes larmes, me dit du ton d'un homme qui contraignoit ſa douleur... La piece eſt faite... mais celui qui l'a commandée n'eſt plus... Après un moment de ſilence, il ajouta:.... Elle étoit reſtée-là cette Piéce, & je l'avois preſque oubliée: mais ils m'ont répété ſi ſouvent que c'étoit manquer à la volonté de mon pere, qu'ils m'ont perſuadé; & Dimanche prochain, nous nous acquittons pour la premiere fois d'une choſe qu'ils s'accordent tous à regarder comme un devoir.

Ah, Dorval, lui dis-je, ſi j'oſois!... Je vous entends, me répondit-il: mais croyez-vous que ce ſoit une propoſition à faire à *Conſtance*,

Digitized by Google

ſtance, à *Clairville*, & à *Roſalie*? Le ſujet de la Piece vous eſt connu; & vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y a quelques ſcenes où la préſence d'un étranger gêneroit beaucoup. Cependant c'eſt moi qui fais ranger le ſallon. Je ne vous promets point. Je ne vous refuſe pas. Je verrai.

Nous nous ſéparâmes Dorval & moi. C'étoit le Lundi. Il ne me fit rien dire de toute la ſemaine. Mais le Dimanche matin il m'écrivit..... *Aujourd'hui, à trois heures préciſes, à la porte du Jardin.*..... Je m'y rendis. J'entrai dans le ſallon par la fenêtre; & Dorval qui avoit écarté tout le monde me plaça dans un coin, d'où, ſans être vû, je vis & j'entendis ce qu'on va lire, excepté la derniere ſcene. Une autre fois je dirai pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene.

Digitized by Google

ACTEURS.

LYSIMOND, *pere de Dorval & de Rosalie.*

DORVAL, *fils naturel de Lysimond, & ami de Clairville.*

ROSALIE, *fille de Lysimond.*

JUSTINE, *suivante de Rosalie.*

ANDRE', *Domestique de Lysimond.*

CHARLES, *valet de Dorval.*

CLAIRVILLE, *ami de Dorval & amant de Rosalie.*

CONSTANCE, *jeune veuve, sœur de Clairville.*

SYLVESTRE, *valet de Clairville.....*

Autres Domestiques de la maison de Clairville.

La Scene est à Saint-Germain-en-Laye.

L'action commence avec le jour, & se passe dans un sallon de la maison de Clairville.

Digitized by Google

LE FILS NATUREL, OU LES ÉPREUVES DE LA VERTU, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La Scene eſt dans un ſallon. On y voit un claveſſin, des chaiſes, des tables de jeu; ſur une de ces tables un trictrac; ſur une autre quelques brochures; d'un côté un métier à tapiſſerie, *&c.*... dans le fond un canapé, *&c.*

DORVAL, *ſeul.*

Il eſt en habit de campagne, en cheveux négligés, aſſis dans un fauteuil, à côté d'une table, ſur laquelle il y a des brochures. Il paroît agité. Après quelques mouvements violents, il s'appuie ſur un des bras de ſon fauteuil, comme pour dormir. Il

Digitized by Google

quitte bientôt cette ſituation. Il tire ſa montre, & dit :

A Peine eſt-il ſix heures.

(*Il ſe jette ſur l'autre bras de ſon fauteuil ; mais il n'y eſt pas plutôt qu'il ſe releve, & dit :*)

Je ne ſaurois dormir.

(*Il prend un livre qu'il ouvre au hazard, qu'il referme preſque ſur le champ, & dit :*)

Je lis ſans rien entendre.

(*Il ſe leve. Il ſe promene, & dit :*)

Je ne peux m'éviter.... Il faut ſortir d'ici... Sortir d'ici ! Et j'y ſuis enchaîné ! J'aime !... (*comme effrayé*) & qui aimai-je ?... J'oſe me l'avouer ; malheureux, & je reſte. (*Il appelle violemment :*) Charles. Charles.

SCENE II.

(*Cette Scene marche vîte.*)

DORVAL, CHARLES.

(*Charles croit que ſon maître demande ſon chapeau & ſon épée ; il les apporte, les poſe ſur un fauteuil, & dit :*)

CHARLES.

MOnſieur, ne vous faut-il plus rien ?

DORVAL.

Des chevaux ; ma chaiſe.

CHARLES.

Quoi, nous partons !

DORVAL.

A l'inſtant. (*Il eſt aſſis dans le fauteuil ; & tout en parlant, il ramaſſe des livres, des papiers, des brochures, comme pour en faire des paquets.*)

CHAR-

Digitized by Google

CHARLES.

Monſieur, tout dort encore ici.

DORVAL.

Je ne verrai perſonne.

CHARLES.

Cela ſe peut-il ?

DORVAL.

Il le faut.

CHARLES.

Monſieur ....

DORVAL.

(*Se tournant vers Charles, d'un air triſte & accablé.*) Eh bien, Charles!

CHARLES.

Avoir été accueilli dans cette maiſon, chéri de tout le monde, prévenu ſur tout, & s'en aller ſans parler à perſonne ; permettez, Monſieur ....

DORVAL.

J'ai tout entendu. Tu as raiſon. Mais je pars.

CHARLES.

Que dira Clairville votre ami? Conſtance ſa ſœur, qui n'a rien négligé pour vous faire aimer ce ſéjour? (*d'un ton plus bas*) Et Roſalie .... Vous ne les verrez point?

DORVAL

(*Soupire profondément, laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains, & Charles continue.*)

CHARLES.

Clairville & Roſalie s'étoient flattés de vous avoir pour témoin de leur mariage. Roſalie ſe faiſoit une joie de vous préſenter à ſon pere. Vous deviez les accompagner tous à l'autel.

DORVAL

(*ſoupire, s'agite*, &c.)

CHARLES.

Le bon-homme arrive, & vous partez. Tenez,

Digitized by Google

nez, mon cher maître, j'oſe vous le dire, les conduites bizarres ſont rarement ſenſées..... Clairville! Conſtance! Roſalie!

DORVAL

(*Bruſquement, en ſe levant:*) Des chevaux, ma chaiſe, te dis-je.

CHARLES.

Au moment où le pere de Roſalie arrive d'un voyage de plus de mille lieues! à la veille du mariage de votre ami!

DORVAL.

(*en colère... à Charles.*) Malheureux!.... (*à lui-même, en ſe mordant la levre & ſe frappant la poitrine*) que je ſuis... Tu perds le temps & je demeure.

CHARLES.

Je vais.

DORVAL.

Qu'on ſe dépêche.

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

(*Il continue de ſe promener & de rêver.*)

PArtir ſans dire adieu! Il a raiſon; cela ſeroit d'une bizarrerie, d'une inconſéquence... Et qu'eſt-ce que ces mots ſignifient? Eſt-il queſtion de ce qu'on croira, ou de ce qu'il eſt honnête de faire?.... Mais après tout, pourquoi ne verrois-je pas Clairville & ſa ſœur? ne puis-je les quitter & leur en taire le motif?.... Et Roſalie? je ne la verrai point?... Non... l'amour & l'amitié n'impoſent point ici les mêmes

Digitized by Google

mes devoirs, ſur-tout un amour inſenſé qu'on ignore & qu'il faut étouffer.... Mais que dira-t-elle? que penſera-t-elle?... Amour, ſophiſte dangereux, je t'entends.

(Conſtance arrive en robe de matin, tourmentée de ſon côté par une paſſion qui lui a ôté le repos. Un moment après, entrent des Domeſtiques qui rangent le ſallon, & qui ramaſſent les choſes qui ſont à Dorval.... Charles qui a envoyé à la Poſte pour avoir des chevaux, rentre auſſi.)

SCENE IV.

DORVAL, CONSTANCE, des Domeſtiques.

DORVAL.

QUoi, Madame, ſi matin!

CONSTANCE.

J'ai perdu le ſommeil. Mais vous-même, déjà habillé!

DORVAL *vîte.*

Je reçois des lettres à l'inſtant. Une affaire m'appelle à Paris. Elle y demande ma préſence. Je prends le thé. Charles, du thé. J'embraſſe Clairville. Je vous rends graces à tous les deux des bontés que vous avez eues pour moi. Je me jette dans ma chaiſe, & je pars.

CONSTANCE.

Vous partez! Eſt-il poſſible!

DORVAL.

Rien malheureuſement n'eſt plus néceſſaire.

(Les Domeſtiques qui ont achevé de ranger le ſallon, & de ramaſſer ce qui eſt à Dorval, s'éloignent.

Charles

Digitized by Google

Charles laisse le thé sur une des tables. Dorval prend le thé.)

(CONSTANCE, *un coude appuyé sur la table, & la tête penchée sur une de ses mains, demeure dans cette situation pensive.)*

DORVAL.

Constance, vous rêvez?

CONSTANCE *émue, ou plutôt d'un sang-froid un peu contraint.*

Oui, je rêve... mais j'ai tort... la vie que l'on mene ici, vous ennuie... Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en apperçois.

DORVAL.

Elle m'ennuie! Non, Madame, ce n'est pas cela.

CONSTANCE.

Qu'avez-vous donc?.... Un air sombre que je vous trouve....

DORVAL.

Les malheurs laissent des impressions.... Vous savez.... Madame.... je vous jure que depuis long-temps je ne connoissois de douceurs que celles que je goûtois ici.

CONSTANCE.

Si cela est, vous revenez sans doute.

DORVAL.

Je ne sais... Ai-je jamais su ce que je deviendrois?

CONSTANCE.

(Après s'être promenée un instant.)

Ce moment est donc le seul qui me reste. Il faut parler. *(Une pause.)*

Dorval, écoutez-moi. Vous m'avez trouvée ici il y a six mois, tranquille & heureuse. J'avois éprouvé tous les malheurs des nœuds mal assortis. Libre de ces nœuds, je m'étois promis une indépendance éternelle, & j'avois fondé

mon

Digitized by Google

mon bonheur sur l'aversion de tout lien, & dans la sécurité d'une vie retirée.

Après les longs chagrins, la solitude a tant de charmes! On y respire en liberté. J'y jouissois de moi, j'y jouissois de mes peines passées. Il me sembloit qu'elles avoient épuré ma raison. Mes journées toujours innocentes, quelquefois délicieuses, se partageoient entre la lecture, la promenade, & la conversation de mon frere. Clairville me parloit sans cesse de son austere & sublime ami. Que j'avois de plaisir à l'entendre! Combien je désirois de connoître un homme que mon frere aimoit, respectoit à tant de titres, & qui avoit développé dans son cœur les premiers germes de la sagesse!

Je vous dirai plus. Loin de vous, je marchois déjà sur vos traces; & cette jeune Rosalie que vous voyez ici, étoit l'objet de tous mes soins, comme Clairville avoit été l'objet des vôtres.

DORVAL,

(*ému & attendri*) Rosalie!

CONSTANCE.

Je m'apperçus du goût que Clairville prenoit pour elle, & je m'occupai à former l'esprit, & sur tout le caractere de cet enfant, qui devoit un jour faire la destinée de mon frere. Il est étourdi, je la rendois prudente. Il est violent; je cultivois sa douceur naturelle, je me complaisois à penser que je préparois, de concert avec vous, l'union la plus heureuse qu'il y eût peut-être au monde, vous arrivâtes. Hélas!...

(*La voix de Constance prend ici l'accent de la tendresse, & s'affoiblit un peu.*)

Votre présence qui devoit m'éclairer & m'encourager, n'eut point ces effets que j'en attendois. Peu-à-peu mes soins se détournerent de Rosalie.

Digitized by Google

Rosalie. Je ne lui enseignai plus à plaire, & je n'en ignorai pas long-temps la raison.

Dorval. Je connus tout l'empire que la vertu avoit sur vous, & il me parut que je l'en aimois encore davantage. Je me proposai d'entrer dans votre ame avec elle, & je crus n'avoir jamais formé de dessein qui fût si bien selon mon cœur. Qu'une femme est heureuse, me disois-je, lorsque le seul moyen qu'elle ait d'attacher celui qu'elle a distingué, c'est d'ajouter de plus en plus à l'estime qu'elle se doit, c'est de s'élever sans cesse à ses propres yeux!

Je n'en ai point employé d'autre. Si je n'en ai pas attendu le succès, si je parle, c'est le temps, & non la confiance qui m'a manqué. Je ne doutai jamais que la vertu ne fît naître l'amour, quand le moment en seroit venu.

(*Une petite pause : ce qui suit doit coûter à dire à une femme telle que Constance.*)

Vous avouerai-je ce qui m'a coûté le plus ? C'étoit de vous dérober les mouvements si tendres & si peu libres, qui trahissent presque toujours une femme qui aime. La raison les fait entendre par intervalles. Le cœur importun parle sans cesse. Dorval, cent fois le mot fatal à mon projet s'est présenté sur mes lèvres. Il m'est échappé quelquefois ; mais vous ne l'avez point entendu, & je m'en suis toujours félicitée.

Telle est Constance. Si vous la fuyez, du moins elle n'aura point à rougir d'elle. Eloignée de vous, elle se retrouvera dans le sein de la vertu. Et tandis que tant de femmes détesteront l'instant où l'objet d'une criminelle tendresse arracha de leur cœur un premier soupir, Constance ne se rappellera Dorval que pour s'applaudir de l'avoir connu. Ou s'il se mêle quelque amertume à son souvenir, il lui restera toujours une con-

Digitized by Google

consolation douce & solide dans les sentimens même que vous lui aurez inspirés.

SCENE V.

DORVAL, CONSTANCE, CLAIRVILLE.

DORVAL.

Madame, voilà votre frere.

CONSTANCE (*attrifée, dit :*)

Mon frere, Dorval nous quitte. (*& sort.*)

CLAIRVILLE.

On vient de me l'apprendre.

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE.

DORVAL

(*faisant quelques pas, distrait & embarassé.*)

Des lettres de Paris.... Des affaires qui pressent... Un Banquier qui chancelle....

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous ne partirez point sans m'accorder un moment d'entretien. Je n'ai jamais eu un si grand besoin de votre secours.

DORVAL.

Disposez de moi; mais si vous me rendez justice, vous ne doutez pas que je n'aie les raisons les plus fortes....

CLAIRVILLE (*affligé.*)

J'avois un ami, & cet ami m'abandonne. J'étois aimé de Rosalie, & Rosalie ne m'aime plus.

Digitized by Google

je suis désespéré..... Dorval, m'abandonnez-vous?...

DORVAL.

Que puis-je faire pour vous?

CLAIRVILLE.

Vous savez si j'aime Rosalie!... Mais non, vous n'en savez rien. Devant les autres, l'amour est ma première vertu; j'en rougis presque devant vous.... Eh bien, Dorval, je rougirai, s'il le faut; mais je l'adore... Que ne puis-je vous dire tout ce que j'ai souffert! Avec quel ménagement, quelle délicatesse, j'ai imposé silence à la passion la plus forte!.... Rosalie vivoit retirée, près d'ici, avec une tante. C'étoit une Amériquaine fort âgée, une amie de Constance. Je voyois Rosalie tous les jours, & tous les jours je voyois augmenter ses charmes; je sentois augmenter mon trouble. Sa tante meurt. Dans ses derniers momens elle appelle ma sœur, lui tend une main défaillante; & lui montrant Rosalie qui se désoloit au bord de son lit, elle la regardoit sans parler; ensuite elle regardoit Constance; des larmes tomboient de ses yeux; elle soupiroit; & ma sœur entendoit tout cela. Rosalie devint sa compagne, sa pupille, son élève; & moi, je fus le plus heureux des hommes. Constance voyoit ma passion: Rosalie en paroissoit touchée. Mon bonheur n'étoit plus traversé que par la volonté d'une mere inquiète qui redemandoit sa fille. Je me préparois à passer dans les climats éloignés où Rosalie a pris naissance: mais sa mere meurt; & son pere, malgré sa vieillesse, prend le parti de revenir parmi nous.

Je l'attendois, ce pere, pour achever mon bonheur; il arrive, & il me trouvera désolé.

Digitized by Google

DORVAL.

Je ne vois pas encore les raisons que vous avez de l'être.

CLAIRVILLE.

Je vous l'ai dit d'abord. Rosalie ne m'aime plus. A mesure que les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur ont disparu, elle est devenue réservée, froide, indifférente. Ces sentimens tendres qui sortoient de sa bouche avec une naïveté qui me ravissoit, ont fait place à une politesse qui me tue. Tout lui est insipide. Rien ne l'occupe. Rien ne l'amuse. M'apperçoit elle? son premier mouvement est de s'éloigner. Son pere arrive: & l'on diroit qu'un évenement si desiré, si long-tems attendu, n'a plus rien qui la touche. Un goût sombre pour la solitude est tout ce qui lui reste. Constance n'est pas mieux traitée que moi. Si Rosalie nous cherche encore, c'est pour nous éviter l'un par l'autre; & pour comble de malheur, ma sœur même ne paroît plus s'intéresser à moi.

DORVAL.

Je reconnois bien là Clairville. Il s'inquiéte, il se chagrine, & il touche au moment de son bonheur.

CLAIRVILLE.

Ah, mon cher Dorval, vous ne le croyez pas. Voyez....

DORVAL.

Je ne vois dans toute la conduite de Rosalie que de ces inégalités auxquelles les femmes les mieux nées sont le plus sujettes, & qu'il est quelquefois si doux d'avoir à leur pardonner. Elles ont le sentiment si exquis; leur ame est si sensible; leurs organes sont si délicats, qu'un soupçon, un mot, une idée, suffit pour les allarmer. Mon ami, leur ame est semblable au

Digitized by Google

cristal d'une onde pure & transparente où le spectacle tranquille de la nature s'est peint. Si une feuille en tombant vient à en agiter la surface, tous les objets sont vacillants.

CLAIRVILLE (*affligé.*)

Vous me consolez, Dorval, je suis perdu. Je ne sens que trop que je ne peux vivre sans Rosalie; mais quel que soit le sort qui m'attend, j'en veux être éclairci avant l'arrivée de son pere.

DORVAL.

En quoi puis-je vous servir?

CLAIRVILLE.

Il faut que vous parliez à Rosalie.

DORVAL.

Que je lui parle!

CLAIRVILLE.

Oui, mon ami. Il n'y a que vous au monde qui puissiez me la rendre. L'estime qu'elle a pour vous me fait tout espérer.

DORVAL.

Clairville, que me demandez-vous? A peine Rosalie me connoît-elle; & je suis si peu fait pour ces sortes de discussions.

CLAIRVILLE.

Vous pouvez tout, & vous ne me refuserez point. Rosalie vous révére. Votre présence la saisit de respect, c'est elle qui l'a dit. Elle n'osera jamais être injuste, inconstante, ingrate à vos yeux. Tel est l'auguste privilége de la vertu; elle en impose à tout ce qui l'approche. Dorval, paroissez devant Rosalie, & bientôt elle redeviendra pour moi ce qu'elle doit être, ce qu'elle étoit.

DORVAL.

(*posant la main sur l'épaule de Clairville.*)

Ah, malheureux!

CLAIRVILLE.

Mon ami, ſi je le ſuis !

DORVAL.

Vous exigez....

CLAIRVILLE.

J'exige....

DORVAL.

Vous ſerez ſatisfait.

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

QUels nouveaux embarras!.... le frere... la ſœur... Ami cruel, amant aveugle, que me propoſez-vous?.... „ Paroiſſez „ devant Roſalie ! " Moi, paroître devant Roſalie, & je voudrois me cacher à moi-même... Que deviens-je, ſi Roſalie me devine? & comment en impoſerai-je à mes yeux, à ma voix, à mon cœur?... Qui me répondra de moi?... La vertu?... M'en reſte-t-il encore?

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

ROSALIE.

Justine, approchez mon ouvrage.

(Justine approche un métier à tapisserie. Rosalie est tristement appuyée sur ce métier. Justine est assise d'un autre côté. Elles travaillent. Rosalie n'interrompt son ouvrage que pour essuyer des larmes qui tombent de ses yeux. Elle le reprend ensuite. Le silence dure un moment, pendant lequel Justine laisse l'ouvrage, & considere sa maîtresse.)

JUSTINE.

Est-ce là la joie avec laquelle vous attendez Monsieur votre pere? sont-ce là les transports que vous lui préparez? Depuis un temps je n'entends rien à votre ame. Il faut que ce qui s'y passe soit mal; car vous me le cachez, & vous faites très-bien.

ROSALIE

(Point de réponse de la part de Rosalie; mais des soupirs, du silence & des larmes.)

JUSTINE.

Perdez-vous l'esprit, Mademoiselle? au moment de l'arrivée d'un pere! à la veille d'un mariage! Encore un coup, perdez-vous l'esprit?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTI-

Digitized by Google

JUSTINE *(après une pause.)*

Seroit-il arrivé quelque malheur à Monsieur votre pere?

ROSALIE.

Non, Justine. *Toutes ces questions se font à différentes intervalles dans lesquels Justine quitte & reprend son ouvrage.*

JUSTINE

(après une pause un peu plus longue.)

Par hasard, est-ce que vous n'aimeriez plus Clairville?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE

(reste un peu stupefaite. Elle dit ensuite:)

La voilà donc la cause de ces soupirs, de ce silence & de ces larmes?... Oh, pour le coup, les hommes n'ont qu'à dire que nous sommes folles : que la tête nous tourne aujourd'hui pour un objet que demain nous voudrions savoir à mille lieues : qu'ils disent de nous tout ce qu'ils voudront, je veux mourir si je les en dédis.... Vous ne vous êtes pas attendue, Mademoiselle, que j'approuverois ce caprice..... Clairville vous aime éperdûment. Vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de lui. Si jamais femme a pû se flatter d'avoir un amant tendre, fidelle, honnête; de s'être attaché un homme qui eût de l'esprit, de la figure, des mœurs, c'est vous. Des mœurs! Mademoiselle, des mœurs!... je n'ai jamais pû concevoir, moi, qu'on cessât d'aimer; à plus forte raison qu'on cessât sans sujet. Il y a là quelque chose où je n'entends rien.

(Justine s'arrête un moment. Rosalie continue de travailler & de pleurer. Justine reprend d'un ton hypocrite

pocrite & radouci, & dit tout en travaillant, & sans lever les yeux de dessus son ouvrage :)

Après tout, si vous n'aimez plus Clairville, cela est fâcheux ... mais il ne faut pas s'en désespérer comme vous faites. ... Quoi donc ! après lui, n'y auroit-il plus personne au monde que vous pussiez aimer ?

ROSALIE.

Non, Justine.

JUSTINE.

Oh pour celui-là, on ne s'y attend pas.

(Dorval entre, Justine se retire ; Rosalie quitte son métier, se hâte de s'essuyer les yeux, & de se composer un visage tranquille. Elle a dit auparavant :)

ROSALIE.

O Ciel ! c'est Dorval.

SCENE II.

ROSALIE, DORVAL.

DORVAL *(d'un ton un peu fat.)*

Permettez, Mademoiselle, qu'avant mon départ *(à ces mots Rosalie paroît étonnée,)* j'obéisse à un ami, & que je cherche à lui rendre auprès de vous un service qu'il croit important. Personne ne s'intéresse plus que moi à votre bonheur & au sien ; vous le savez. Souffrez donc que je vous demande en quoi Clairville a pu vous déplaire, & comment il a mérité la froideur avec laquelle il dit qu'il est traité.

ROSALIE.

C'est que je ne l'aime plus.

DOR-

Digitized by Google

DORVAL.

Vous ne l'aimez plus!

ROSALIE.

Non, Dorval.

DORVAL.

Et qu'a-t-il fait pour s'attirer cette horrible disgrace?

ROSALIE.

Rien. Je l'aimois. J'ai cessé. J'étois légere apparemment, sans m'en douter.

DORVAL.

Avez-vous oublié que Clairville est l'amant que votre cœur a préféré?... Songez-vous qu'il traînera des jours bien malheureux, si l'espérance de recouvrer votre tendresse lui étoit ôtée?... Mademoiselle, croyez-vous qu'il soit permis à une honnête femme de se jouer du bonheur d'un honnête homme?

ROSALIE.

Je sais là-dessus tout ce qu'on peut me dire. Je m'accable sans cesse de reproches. Je suis désolée. Je voudrois être morte!

DORVAL.

Vous n'êtes point injuste.

ROSALIE.

Je ne sais plus ce que je suis. Je ne m'estime plus.

DORVAL.

Mais pourquoi n'aimez-vous plus Clairville? Il y a des raisons à tout.

ROSALIE.

C'est que j'en aime un autre.

DORVAL.

Rosalie! Elle! *(avec un étonnement mêlé de reproche.)*

ROSALIE.

Oui, Dorval.... Clairville sera bien vengé!

Digitized by Google

DORVAL.

Rosalie,... si par malheur il étoit arrivé?.. que votre cœur surpris... fût entraîné par un penchant.... dont votre raison vous fît un crime.... J'ai connu cet état cruel! ... Que je vous plaindrois!

ROSALIE.

Plaignez-moi donc.

DORVAL

(ne lui répond que par le geste de commisération.)

ROSALIE.

J'aimois Clairville. Je n'imaginois pas que je pusse en aimer un autre, lorsque je rencontrai l'écueil de ma constance & de notre bonheur.... Les traits, l'esprit, le regard, le son de la voix, tout dans cet objet doux & terrible sembloit répondre à je ne sais quelle image que la nature avoit gravée dans mon cœur. Je le vis. Je crus y reconnoître la vérité de toutes ces chimeres de perfection que je m'étois faites, & d'abord il eut ma confiance... Si j'avois pû concevoir que je manquois à Clairville!... Mais hélas! je n'en avois pas eu le premier soupçon, que j'étois toute accoutumée à aimer son rival.... Et comment ne l'aurois-je pas aimé?... Ce qu'il disoit, je le pensois toujours. Il ne manquoit jamais de blâmer ce qui devoit me déplaire. Je louois quelquefois d'avance ce qu'il alloit approuver. S'il exprimoit un sentiment, je croyois qu'il avoit deviné le mien... Que vous dirai-je enfin? Je me voyois à peine dans les autres; *(elle ajoute en baissant les yeux & la voix)* & je me retrouvois sans cesse en lui.

DORVAL.

Et ce mortel heureux connoît-il son bonheur?

ROSA-

ROSALIE.

Si c'eſt un bonheur, il doit le connoître.

DORVAL.

Si vous aimez, on vous aime ſans doute?

ROSALIE.

Dorval, vous le ſavez.

DORVAL (*vivement.*)

Oui, je le ſais, & mon cœur le ſent... Qu'ai-je entendu? ... Qu'ai-je dit? ... Qui me ſauvera de moi-même? .....

(*Dorval & Roſalie ſe regardent un moment en ſilence. Roſalie pleure amerement. On entend Clairville.*)

SYLVESTRE (*à Dorval.*)

Monſieur, Clairville demande à vous parler.

DORVAL (*à Roſalie.*)

Roſalie... Mais on vient... Y penſez-vous?... C'eſt Clairville. C'eſt mon ami. C'eſt votre amant.

ROSALIE.

Adieu, Dorval. (*Elle lui tend une main; Dorval la prend, & laiſſe tomber triſtement ſa bouche ſur cette main, & Roſalie ajoûte:*) Adieu... quel mot!

SCENE III.

DORVAL *ſeul.*

DAns ſa douleur, qu'elle m'a paru belle! Que ſes charmes étoient touchans! J'aurois donné ma vie pour recueillir une des larmes qui couloient de ſes yeux... „ Dorval, vous le „ ſavez.“ Ces mots retentiſſent encore dans le fond de mon cœur. Ils ne ſortiront pas ſi-tôt de ma mémoire!...

SCENE

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

Excusez mon impatience: Eh bien, Dorval!..

DORVAL.

(Dorval est troublé. Il tâche de se remettre, mais il y réussit mal. Clairville qui cherche à lire sur son visage, s'en apperçoit, se méprend, & dit:)

CLAIRVILLE.

Vous êtes troublé! Vous ne me parlez point! Vos yeux se remplissent de larmes! Je vous entends, je suis perdu!

(Clairville, en achevant ces mots, se jette dans le sein de son ami. Il y reste un moment en silence. Dorval verse quelques larmes sur lui, & Clairville dit, sans se déplacer, d'une voix basse & sanglottante:)

CLAIRVILLE.

Qu'a-t-elle dit? Quel est mon crime? Ami, de grace, achevez-moi.

DORVAL.

Que je l'achève!

CLAIRVILLE.

Elle m'enfonce un poignard dans le sein! & vous, le seul homme qui pût l'arracher peut-être, vous vous éloignez! vous m'abandonnez à mon désespoir!.... Trahi par ma maîtresse, abandonné de mon ami, que vais-je devenir? Dorval, vous ne me dites rien?

DORVAL.

Que vous dirai-je?.... Je crains de parler.

CLAIRVILLE.

Je crains bien plus de vous entendre; parlez pour-

pourtant, je changerai du moins de supplice... Votre silence me semble en ce moment, le plus cruel de tous.

DORVAL, (*en hésitant.*)

Rosalie...

CLAIRVILLE, (*en hésitant.*)

Rosalie.....

DORVAL.

Vous me l'aviez bien dit... ne me paroît plus avoir cet empressement qui vous promettoit un bonheur si prochain.

CLAIRVILLE.

Elle a changé!... Que me reproche-t-elle?

DORVAL.

Elle n'a pas changé, si vous voulez... Elle ne vous reproche rien... mais son pere...

CLAIRVILLE.

Son pere a-t-il repris son consentement?

DORVAL.

Non. Mais elle attend son retour. ... Elle craint... Vous savez mieux que moi qu'une fille bien née craint toûjours.

CLAIRVILLE.

Il n'y a plus de craintes à avoir. Tous les obstacles sont levés. C'étoit sa mere qui s'opposoit à nos vœux; elle n'est plus, & son pere n'arrive que pour m'unir à sa fille, se fixer parmi nous, & finir ses jours tranquillement, dans sa patrie, au sein de sa famille, au milieu de ses amis. Si j'en juge par ses lettres, ce respectable vieillard ne sera gueres moins affligé que moi. Songez, Dorval, que rien n'a pû l'arrêter; qu'il a vendu ses habitations; qu'il s'est embarqué avec toute sa fortune, à l'âge... de quatre-vingts ans, je crois, sur des mers couvertes de vaisseaux ennemis.

DOR-

Digitized by Google

DORVAL.

Clairville, il faut l'attendre. Il faut tout espérer des bontés du pere, de l'honnêteté de la fille, de votre amour, & de mon amitié. Le Ciel ne permettra pas que des êtres qu'il semble avoir formés pour servir de consolation & d'encouragement à la vertu, soient tous malheureux sans l'avoir mérité.

CLAIRVILLE.

Vous voulez donc que je vive.

DORVAL.

Si je le veux!... Si Clairville pouvoit lire au fond de mon ame!... Mais j'ai satisfait à ce que vous exigiez.

CLAIRVILLE.

C'eſt à regret que je vous entends. Allez, mon ami. Puiſque vous m'abandonnez dans la triſte ſituation où je ſuis, je peux tout croire des motifs qui vous rappellent. Il ne me reſte plus qu'à vous demander un moment. Ma ſœur allarmée de quelques bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ici ſur la fortune de Roſalie & ſur le retour de ſon pere, eſt ſortie malgré elle. Je lui ai promis que vous ne partiriez point qu'elle ne fût rentrée. Vous ne me refuſerez pas de l'attendre.

DORVAL.

Y a-t-il quelque choſe que Conſtance ne puiſſe obtenir de moi?

CLAIRVILLE.

Conſtance! hélas, j'ai penſé quelquefois.... Mais renvoyons ces idées à des temps plus heureux... Je ſais où elle eſt, & je vais hâter ſon retour.

SCENE

SCENE V.

DORVAL *seul.*

SUis-je assez malheureux !... j'inspire une passion secrette à la sœur de mon ami... j'en prends une insensée pour sa maîtresse; elle pour moi... Que fais-je encore dans une maison que je remplis de désordre? Où est l'honnêteté? Y en a-t-il dans ma conduite?... (*Il appelle comme un forcené:*) Charles, Charles.... On ne vient point... Tout m'abandonne... (*Il se renverse dans un fauteuil. Il s'abîme dans la rêverie. Il jette ces mots par intervalles.*) Encore, si c'étoient-là les premiers malheureux que je fais !... Mais non, je traîne par-tout l'infortune... Tristes mortels, misérables jouets des événements !... Soyez bien fiers de votre bonheur, de votre vertu !.... Je viens ici, j'y porte une ame pure... Oui ; car elle l'est encore... J'y trouve trois êtres favorisés du Ciel; une femme vertueuse & tranquille ; un amant passionné & payé de retour; une jeune amante raisonnable & sensible.... La femme vertueuse a perdu sa tranquillité. Elle nourrit dans son cœur une passion qui la tourmente. L'amant est désespéré. Sa maîtresse devient inconstante, & n'en est que plus malheureuse.... Quel plus grand mal eût fait un scélérat?... O toi qui conduis tout, qui m'as conduit ici, te chargeras-tu de te justifier?.... Je ne sais où j'en suis.... (*Il crie encore :*) Charles, Charles.

SCENE

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES, SYLVESTRE.

CHARLES.

Monsieur, les chevaux sont mis. Tout est prêt. (*Cela dit, il sort.*)

SYLVESTRE. (*entre.*)

Madame vient de rentrer. Elle va descendre.

DORVAL.

Constance?

SYLVESTRE.

Oui, Monsieur. (*Cela dit, il sort.*)

CHARLES

(*rentre, & dit à Dorval, qui, l'air sombre & les bras croisés, l'écoute & le regarde.*)

(*En cherchant dans ses poches,*)

Monsieur... vous me troublez aussi avec vos impatiences.... Non, il semble que le bon sens se soit enfui de cette maison.... Dieu veuille que nous le rattrapions en route... Je ne pensois plus que j'avois une lettre; & maintenant que j'y pense, je ne la trouve plus. (*A force de chercher, il trouve la lettre & la donne à Dorval.*)

DORVAL.

Et donne donc? (*Charles sort.*)

SCENE VII.

DORVAL, *seul.* (*Il lit.*)

„ LA honte & le remords me poursuivent...
„ Dorval, vous connoissez les loix de l'innocence.

Digitized by Google

„ nocence. . . Suis-je criminelle? . . . Sauvez-
„ moi!.... Hélas, en eſt-il temps encore? . . .
„ Que je plains mon pere! . . . mon pere! . . .
„ Et Clairville? je donnerois ma vie pour lui. ...
„ Adieu; Dorval, je donnerois pour vous mille
„ vies... Adieu!... vous vous éloignez, & je
„ vais mourir de douleur."

(*Après avoir lû d'une voix entre-coupée & dans un trouble extrême, il ſe jette dans un fauteuil. Il garde un moment le ſilence. Tournant enſuite des yeux égarés & diſtraits ſur la Lettre, qu'il tient d'une main tremblante, il en relit quelques mots; & il dit:*)

„ La honte & le remords me pourſuivent". C'eſt à moi de rougir, d'être déchiré... „ Vous „ connoiſſez les loix de l'innocence".... Je les connus autrefois.... „ Suis-je criminelle?" Non, c'eſt moi qui le ſuis... „ Vous vous éloignez, „ & je vais mourir"... O Ciel, je ſuccombe... (*En ſe levant:*) Arrachons-nous d'ici... Je veux... je ne puis... ma raiſon ſe trouble... Dans quelles ténébres ſuis-je tombé?... O Roſalie! ô vertu! ô tourment!

(*Après un moment de ſilence, il ſe leve, mais avec peine. Il s'approche lentement d'une table. Il écrit quelques lignes pénibles; mais tout au-travers de ſon écriture, arrive Charles, en criant:*)

SCENE VIII.

DORVAL, CHARLES.

CHARLES.

MOnſieur, au ſecours. On aſſaſſine... Clairville...

Digitized by Google

(Dorval quitte la table où il écrit, laisse sa lettre à moitié, se jette sur son épée qu'il trouve sur un fauteuil, & vole au secours de son ami. Dans ces mouvements, Constance survient, & demeure fort surprise de se voir laisser seule par le maître & par le valet.)

SCENE IX.

CONSTANCE, *seule.*

QUe veut dire cette fuite?... Il a dû m'attendre. J'arrive, il disparoît... Dorval, vous me connoissez mal... J'en peux guérir...

(Elle approche de la table, & apperçoit la lettre à demi-écrite.)

Une lettre!

(Elle prend la lettre, & la lit.)

„ Je vous aime, & je fuis:... hélas, beau„ coup trop tard!... Je fuis l'ami de Clairvil„ le.... Les devoirs de l'amitié, les loix sacrées „ de l'hospitalité"....

Ciel? quel est mon bonheur!.... Il m'aime!... Dorval, vous m'aimez... *(Elle se promene agitée.)*... Non, vous ne partirez point... Vos craintes sont frivoles... votre délicatesse est vaine... Vous avez ma tendresse... Vous ne connoissez ni Constance ni votre ami... Non, vous ne les connoissez pas.... mais peut-être qu'il s'éloigne, qu'il fuit au moment où je parle. *(Elle sort de la Scene avec quelque précipitation.)*

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Ils rentrent le chapeau sur la tête. Dorval remet le sien avec son épée sur le fauteuil.*)

CLAIRVILLE.

SOyez assuré que ce que j'ai fait, tout autre l'eût fait à ma place.

DORVAL.

Je le crois. Mais je connois Clairville. Il est vif.

CLAIRVILLE.

J'étois trop affligé pour m'offenser légérement... Mais que pensez-vous de ces bruits qui avoient appellé Constance chez son amie?

DORVAL.

Il ne s'agit pas de cela.

CLAIRVILLE.

Pardonnez-moi. Les noms s'accordent; on parle d'un vaisseau pris, d'un vieillard appellé Merian....

DORVAL.

De grace, laissons pour un moment ce vaisseau, ce vieillard, & venons à votre affaire. Pourquoi me taire une chose dont tout le monde s'entretient à présent, & qu'il faut que j'apprenne?

CLAIRVILLE.

J'aimerois mieux qu'un autre vous la dît.

Digitized by Google

DORVAL.

Je n'en veux croire que vous.

CLAIRVILLE.

Puisqu'absolument vous voulez que je parle; il s'agissoit de vous.

DORVAL.

De moi?

CLAIRVILLE.

De vous. Ceux contre lesquels vous m'avez secouru, sont deux méchants & deux lâches. L'un s'est fait chasser de chez Constance pour des horreurs; l'autre eut quelque temps des vues sur Rosalie. Je les trouve chez cette femme que ma sœur venoit de quitter. Ils parloient de votre départ; car tout se sait ici. Ils doutoient s'il falloit m'en féliciter ou m'en plaindre. Ils en étoient également surpris.

DORVAL.

Pourquoi surpris?

CLAIRVILLE.

C'est, disoit l'un, que ma sœur vous aime.

DORVAL.

Ce discours m'honore.

CLAIRVILLE.

L'autre, que vous aimez ma maîtresse.

DORVAL.

Moi?

CLAIRVILLE.

Vous.

DORVAL.

Rosalie?

CLAIRVILLE.

Rosalie.

DORVAL.

Clairville, vous croiriez....

CLAIRVILLE.

Je vous crois incapable d'une trahison. (Dorval

val s'agite.) Jamais un ſentiment bas n'entra dans l'ame de Dorval, ni un ſoupçon injurieux dans l'eſprit de Clairville.

DORVAL.

Clairville, épargnez-moi.

CLAIRVILLE.

Je vous rends juſtice. Auſſi tournant ſur eux des regards d'indignation & de mépris; (*Clairville regardant Dorval avec ces yeux, Dorval ne peut les ſoutenir. Il detourne la tête, & ſe couvre le viſage avec les mains,*) je leur fis entendre qu'on portoit en ſoi le germe des baſſeſſes (*Dorval eſt tourmenté.*) dont on étoit ſi prompt à ſoupçonner autrui; & que par-tout où j'étois, je prétendois qu'on reſpectât ma maîtreſſe, ma ſœur & mon ami.... Vous m'approuvez, je penſe?

DORVAL.

Je ne peux vous blâmer... Non... Mais.

CLAIRVILLE.

Ce diſcours ne demeura pas ſans réponſe. Ils ſortent. Je ſors. Ils m'attaquent...

DORVAL.

Et vous périſſiez, ſi je n'étois accouru?....

CLAIRVILLE.

Il eſt certain que je vous dois la vie.

DORVAL.

C'eſt-à-dire qu'un moment plus tard, je devenois votre aſſaſſin.

CLAIRVILLE.

Vous n'y penſez pas. Vous perdiez votre ami; mais vous reſtiez, toujours vous-même. Pouviez-vous prévenir un indigne ſoupçon?

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Empêcher d'injurieux propos?

Digitized by Google

DORVAL.

Peut-être.

CLAIRVILLE.

Que vous êtes injuste envers vous!

DORVAL.

Que l'innocence & la vertu sont grandes, & que le vice obscur est petit devant elles!

SCENE II.

DORVAL, CLAIRVILLE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

DOrval... mon frere... dans quelles inquiétudes vous nous jettez!... Vous m'en voyez encore toute tremblante, & Rosalie en est à moitié morte.

DORVAL & CLAIRVILLE.

Rosalie! (*Dorval se contraint subitement.*)

CLAIRVILLE.

J'y vais. J'y cours.

CONSTANCE (*l'arrêtant par le bras.*)

Elle est avec Justine. Je l'ai vûe. Je la quitte. N'en soyez point inquiet.

CLAIRVILLE.

Je le suis d'elle... Je le suis de Dorval... Il est d'un sombre qui ne se conçoit pas... Au moment où il sauve la vie à son ami!... Mon ami, si vous avez quelques chagrins, pourquoi ne pas les répandre dans le sein d'un homme qui partage tous vos sentiments; qui, s'il étoit heureux, ne vivroit que pour Dorval & pour Rosalie?

Digitized by Google

CONSTANCE,

(tirant une lettre de son sein, la donne à son frere, & lui dit:)

Tenez, mon frere, voilà son secret, le mien, & le sujet apparemment de sa mélancolie.

(Clairville prend la lettre & la lit, Dorval qui reconnoît cette lettre pour celle qu'il écrivoit à Rosalie, s'écrie:)

DORVAL

Juste Ciel! C'est ma lettre!

CONSTANCE.

Oui, Dorval. Vous ne partez plus. Je sais tout. Tout est arrangé.... Qu'elle délicatesse vous rendoit ennemi de notre bonheur?... Vous m'aimiez!... Vous m'écriviez!.. Vous fuyiez!... *(A chacun de ces mots, Dorval s'agite & se tourmente.)*

DORVAL.

Il le falloit. Il le faut encore. Un sort cruel me poursuit. Madame, cette lettre... *(bas)* Ciel, qu'allois-je dire!

CLAIRVILLE.

Qu'ai-je lu? Mon ami, mon libérateur va devenir mon frere! Quel surcroît de bonheur & de reconnoissance!

CONSTANCE.

Aux transports de sa joie, reconnoissez enfin la vérité de ses sentiments & l'injustice de votre inquiétude. Mais quel motif ignoré peut encore suspendre les vôtres? Dorval, si j'ai votre tendresse, pourquoi n'ai-je pas aussi votre confiance?

DORVAL *(d'un ton triste & avec un air abattu)*

Clairville.

CLAIRVILLE.

Mon ami, vous êtes triste.

DORVAL.

Il eſt vrai.

CONSTANCE.

Parlez, ne vous contraignez plus.... Dorval, prenez quelque confiance en votre ami. (*Dorval continuant toujours de ſe taire, Conſtance ajoute.*) Mais je vois que ma préſence vous gêne. Je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, nous ſommes ſeuls.... Auriez-vous douté ſi j'approuverois l'union de Conſtance avec vous?..... Pourquoi m'avoir fait un myſtere de votre penchant? J'excuſe Conſtance, c'eſt une femme... mais vous!... Vous ne me répondez pas.

(*Dorval écoute la tête penchée & les bras croiſés.*)

Auriez-vous craint que ma ſœur inſtruite des circonſtances de votre naiſſance.....

DORVAL.

(*ſans changer de poſture, ſeulement en tournant la tête vers Clairville.*)

Clairville, vous m'offenſez. Je porte une ame trop haute, pour concevoir de pareilles craintes. Si Conſtance étoit capable de ce préjugé, j'oſe le dire, elle ne ſeroit pas digne de moi.

CLAIRVILLE.

Pardonnez, mon cher Dorval. La triſteſſe opiniâtre où je vous vois plongé, quand tout paroît ſeconder vos vœux....

DOR-

Digitized by Google

DORVAL.

(*Bas & avec amertume.*) Oui, tout me réuſſit ſingulierement.

CLAIRVILLE.

Cette triſteſſe m'agite, me confond, & porte mon eſprit ſur toutes ſortes d'idées. Un peu plus de confiance de votre part m'en épargneroit beaucoup de fauſſes.... Mon ami, vous n'avez jamais eu d'ouverture avec moi...; Dorval ne connoît point ces doux épenchements..., ſon ame renfermée..... Mais enfin vous auroisje compris? Auriez-vous appréhendé que privé par un ſecond mariage de Conſtance de la moitié d'une fortune, à la vérité peu conſidérable, mais qu'on me croyoit aſſûrée, je ne fuſſe plus aſſez riche pour épouſer Roſalie?

DORVAL (*triſtement.*)

La voilà, cette Roſalie!.... Clairville, ſongez à ſoûtenir l'impreſſion que votre peril a dû faire ſur elle.

SCENE IV.

DORVAL, CLAIRVILLE, ROSALIE, JUSTINE.

CLAIRVILLE.

(*ſe hâtant d'aller au-devant de Roſalie.*)

EST-il bien vrai que Roſalie ait craint de me perdre? qu'elle ait tremblé pour ma vie? Que l'inſtant où j'allois périr me ſeroit cher, s'il avoit rallumé dans ſon cœur une étincelle d'intérêt!

Digitized by Google

ROSALIE.

Il eſt vrai que votre imprudence m'a fait frémir.

CLAIRVILLE.

Que je ſuis fortuné! (*Il veut baiſer la main de Roſalie, qui la retire.*)

ROSALIE.

Arrêtez, Monſieur. Je ſens toute l'obligation que nous avons à Dorval. Mais je n'ignore pas que de quelque maniere que ſe terminent ces évenements pour un homme, les ſuites en ſont toûjours fâcheuſes pour une femme.

DORVAL.

Mademoiſelle, le hazard nous engage, & l'honneur a ſes loix.

CLAIRVILLE.

Roſalie, je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplû. Mais n'accablez pas l'amant le plus ſoumis & le plus tendre. Ou ſi vous l'avez réſolu, du-moins n'affligez pas davantage un ami qui ſeroit heureux ſans votre injuſtice. Dorval aime Conſtance. Il en eſt aimé. Il partoit. Une lettre ſurpriſe a tout découvert.... Roſalie, dites un mot, & nous allons tous être unis d'un lien éternel; Dorval à Conſtance, Clairville à Roſalie; un mot! & le Ciel reverra ce ſéjour avec complaiſance.

ROSALIE (*tombant dans un fauteuil.*)

Je me meurs.

DORVAL & CLAIRVILLE.

O Ciel! elle ſe meurt.

CLAIRVILLE

(*tombe aux genoux de Roſalie.*)

DORVAL

(*appelle les domeſtiques.*) Charles, Sylveſtre, Juſtine.

JUSTI-

Digitized by Google

JUSTINE

(secourant sa maitresse.) Vous voyez, Mademoiselle.... Vous avez voulu sortir.... je vous l'avois prédit....

ROSALIE.

(revenant à elle & se levant, dit:)

Allons, Justine.

CLAIRVILLE

(veut lui donner le bras & la soutenir.)

Rosalie....

ROSALIE.

Laissez-moi.... Je vous hais.... Laissez-moi, vous dis-je.

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(Clairville quitte Rosalie. Il est comme un fou. Il va, il vient, il s'arrête. Il soupire de douleur, de fureur. Il s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil, la tête sur ses mains, & les poings dans les yeux. Le silence dure un moment. Enfin il dit:)

CLAIRVILLE.

EN est-ce assez?..... Voilà donc le prix de mes inquiétudes! Voilà le fruit de toute ma tendresse! Laissez-moi. Je vous hais. Ah! *(Il pousse l'accent inarticulé du désespoir; il se promene avec agitation; & il répete sous différentes sortes de déclamations violentes:* Laissez-moi, je vous hais. *Il se jette dans un fauteuil. Il y demeure un moment en silence. Puis il dit d'un ton sourd & bas:)* elle me hait!... & qu'ai je fait pour qu'elle me haïsse?

Digitized by Google

haïsse? Je l'ai trop aimée. *(Il se tait encore un moment. Il se leve. Il se promene. Il paroît s'être un peu tranquillisé. Il dit:)* Oui, je lui suis odieux. Je le vois. Je le sens. Dorval, vous êtes mon ami. Faut-il se détacher d'elle... & mourir? Parlez. Décidez de mon sort. *(Charles entre. Clairville se promene.)*

SCENE VI.

DORVAL, CLAIRVILLE, CHARLES.

CHARLES
(en tremblant, à Clairville qu'il voit agité.)

Monsieur....

CLAIRVILLE
(le regardant de côté:) Eh bien?

CHARLES.
Il y a là-bas un inconnu qui demande à parler à quelqu'un.

CLAIRVILLE *brusquement.*
Qu'il attende.

CHARLES
(toujours en tremblant & fort bas:
C'est un malheureux, & il y a longtems qu'il attend.

CLAIRVILLE.
(avec impatience:) Qu'il entre.

SCENE

SCENE VII.

DORVAL, CLAIRVILLE, JUSTINE, CHARLES, SILVESTRE, ANDRE,

Et les autres domeſtiques de la maiſon attirés par la curioſité, & diverſement répandus ſur la Scene. Juſtine arrive un peu plus tard que les autres.

CLAIRVILLE (*un peu bruſquement:*)

QUi êtes-vous? Que voulez-vous?

ANDRE'.

Monſieur, je m'appelle André. Je ſuis au ſervice d'un honnête vieillard. J'ai été le compagnon de ſes infortunes; & je venois annoncer ſon retour à ſa fille.

CLAIRVILLE.

A Roſalie?

ANDRE'.

Oui, Monſieur.

CLAIRVILLE.

Encore des malheurs! Où eſt votre maître? Qu'en avez-vous fait?

ANDRE'.

Raſſûrez-vous, Monſieur. Il vit. Il arrive. Je vous inſtruirai de tout, ſi j'en ai la force, & ſi vous avez la bonté de m'entendre.

CLAIRVILLE.

Parlez.

ANDRE'.

Nous ſommes partis mon maître & moi, ſur le vaiſſeau *l'Apparent*, de la rade du Fort-royal, le

Digitized by Google

le ſix du mois de Juillet. Jamais mon maître n'avoit eu plus de ſanté, ni montré tant de joie. Tantôt le viſage tourné où les vents ſembloient nous porter, il élevoit ſes mains au Ciel, & lui demandoit un prompt retour. Tantôt me regardant avec des yeux remplis d'eſpérance, il me diſoit: „ André, encore quinze jours, & je „ verrai mes enfants, & je les embraſſerai, & „ je ſerai heureux une fois du moins avant que „ de mourir. ”

CLAIRVILLE (*touché.*)

(*à Dorval:*) Vous entendez. Il m'appelloit déja du doux nom de fils. Eh bien, André?

ANDRE'.

Monſieur, que vous dirai-je? Nous avions eu la navigation a plus heureuſe. Nous touchions aux côtes de la France. Echappés aux dangers de la mer, nous avions ſalué la terre par mille cris de joie; & nous nous embraſſions tous les uns les autres, Commandants, Officiers, Paſſagers, Matelots, lorſque nous ſommes approchés par des vaiſſeaux qui nous crient, *la paix*, *la paix*; abordés à la faveur de ces cris perfides, & faits priſonniers.

DORVAL & CLAIRVILLE

(*en marquant leur ſurpriſe & leur douleur, chacun par l'action qui convient à ſon caractere.*)

Priſonniers!

ANDRE'.

Que devint alors mon maître? Des larmes couloient de ſes yeux. Il pouſſoit de profonds ſoupirs. Il tournoit ſes regards, il étendoit ſes bras, ſon ame ſembloit s'élancer vers les rivages d'où nous nous éloignions. Mais à peine les eumes-nous perdus de vue, que ſes yeux ſe ſécherent. Son cœur ſe ſerra. Sa vue s'attacha ſur les eaux, il tomba dans une douleur ſombre

Digitized by Google

bre & morne, qui me fit trembler pour ſa vie. Je lui préſentai pluſieurs fois du pain & de l'eau qu'il repouſſa.

(*André s'arrête ici un moment pour pleurer.*)

Cependant nous arrivons dans le port ennemi.... Diſpenſez-moi de vous dire le reſte.... Non, je ne pourrai jamais.

CLAIRVILLE.

André, continuez.

ANDRE'.

On me dépouille. On charge mon maître de liens. Ce fut alors que je ne pus retenir mes cris. Je l'appellai pluſieurs fois: „Mon maître, „ mon cher maître." Il m'entendit, me regarda, laiſſa tomber ſes bras triſtement, ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.... Cependant on me jette à moitié nud, dans le lieu le plus profond d'un bâtiment, pêle-mêle, avec une foule de malheureux, abandonnés impitoyablement dans la fange, aux extrémités terribles de la faim, de la ſoif & des maladies. Et pour vous peindre, en un mot, toute l'horreur du lieu, je vous dirai qu'en un inſtant j'y entendis tous les accents de la douleur, toutes les voix du déſeſpoir, & que de quelque côté que je regardaſſe, je voyois mourir.

CLAIRVILLE.

Voilà donc ces peuples dont on nous vante la ſageſſe, qu'on nous propoſe ſans ceſſe pour modèles! C'eſt ainſi qu'ils traitent les hommes!

DORVAL.

Combien l'eſprit de cette nation généreuſe a changé!

ANDRE.

Il y avoit trois jours que j'étois confondu dans cet amas de morts & de mourants, tous François, tous victimes de la trahiſon, lorſque j'en

Digitized by Google

j'en fus tiré. On me couvrit de lambeaux déchirés, & l'on me conduisit avec quelques-uns de mes malheureux compagnons, dans la ville, à travers des rues pleines d'une populace effrenée qui nous accabloit d'imprecations & d'injures; tandis qu'un monde tout-à-fait different, que le tumulte avoit attiré aux fenêtres, faisoit pleuvoir sur nous l'argent & les secours.

DORVAL.

Quel mélange incroyable d'humanité, de bienfaisance & de barbarie!

ANDRE.

Je ne savois si l'on nous conduisoit à la liberté, ou si l'on nous traînoit au supplice.

CLAIRVILLE.

Et votre maître, André?

ANDRE.

J'allois à lui; c'étoit le premier des bons offices d'un ancien correspondant qu'il avoit informé de notre malheur. J'arrivai à une des prisons de la ville. On ouvrit les portes d'un cachot obscur où je descendis. Il y avoit déjà quelque temps que j'étois immobile dans ces ténebres, lorsque je fus frappé d'une voix mourante qui se faisoit à peine entendre, & qui disoit en s'éteignant: „ André, est-ce toi? Il y a „ long-temps que je t'attends." Je courus à l'endroit d'où venoit cette voix, & je rencontrai des bras nuds qui cherchoient dans l'obscurité. Je les saisis. Je les baisai. Je les baignai de larmes. C'étoient ceux de mon maître. (*Une petite pause.*)

Il étoit nud. Il étoit étendu sur la terre humide.... „ Les malheureux qui sont ici, me dit-„ il à voix basse, ont abusé de mon âge & de „ ma foiblesse pour m'arracher le pain, & pour „ m'ôter ma paille."

(*Ici*

Digitized by Google

(Et tous les domestiques poussent un cri de douleur. Clairville ne peut plus contenir la sienne. Dorval fait signe à André de s'arrêter un moment. André s'arrête. Puis il continue en sanglottant.)

Cependant je me dépouille de mes lambeaux, & je les étends sous mon maître, qui bénissoit d'une voix expirante la bonté du Ciel....

DORVAL.

(bas, à part, & avec amertume.)

qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot, sur les haillons de son valet!

ANDRE'.

Je me souvins alors des aumônes que j'avois reçues. J'appellai du secours, & je ranimai mon vieux & respectable maître. Lorsqu'il eut un peu repris de ses forces, „ André, me dit-„ il, aie bon courage. Tu sortiras d'ici. Pour „ moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y „ meure." Alors je sentis ses bras se passer autour de mon cou, son visage s'approcher du mien, & ses pleurs couler sur mes joues. „ Mon „ ami, (me dit-il, & ce fut ainsi qu'il m'appel-„ la souvent) tu vas recevoir mes derniers sou-„ pirs. Tu porteras mes dernieres paroles à mes „ enfants. Hélas, c'étoit de moi qu'ils devoient „ les entendre!"

CLAIRVILLE.

(regardant Dorval & pleurant.) Ses enfants!

ANDRE'.

Il m'avoit dit pendant la traversée, qu'il étoit né François, qu'il ne s'appelloit point Mérian; qu'en s'éloignant de sa patrie, il avoit quitté son nom de famille pour des raisons que je saurois un jour. Hélas, il ne croyoit pas ce jour si prochain! Il soupiroit, & j'en allois apprendre davantage, lorsque nous entendîmes notre cachot s'ouvrir. On nous appella; c'étoit cet an-

cien correſpondant qui nous avoit réunis, & qui venoit nous délivrer. Quelle fut ſa douleur, lorſqu'il jetta ſes regards ſur un vieillard qui ne lui paroiſſoit plus qu'un cadavre palpitant! Des larmes tomberent de ſes yeux. Il ſe dépouilla. Il le couvrit de ſes vêtements; & nous allâmes nous établir chez cet hôte, & y recevoir toutes les marques poſſibles d'humanité. On eût dit que cette honnête famille rougiſſoit en ſecret de la cruauté & de l'injuſtice de la nation.

DORVAL.

Rien n'humilie donc autant que l'injuſtice!

ANDRE'.

(s'eſſuyant les yeux, & reprenant un air tranquille.)

Bientôt mon maître reprit de la ſanté & des forces. On lui offrit des ſecours, & je préſume qu'il en accepta; car au ſortir de la priſon, nous n'avions pas dequoi avoir un morceau de pain.

Tout s'arrangea pour notre retour, & nous étions prêts à partir, lorſque mon maître me tirant à l'écart, (non, je ne l'oublierai de ma vie!) me dit: „André n'as-tu plus rien à faire ici?" Non, Monſieur, lui répondis-je.... „Et nos compatriotes que nous avons laiſſés „dans la miſere d'où la bonté du Ciel nous a „tirés, tu n'y penſes donc plus? Tiens, mon „enfant, va leur dire adieu." J'y courus. Hélas, de tant de miſérables il n'en reſtoit qu'un petit nombre, ſi exténués, ſi proches de leur fin, que la plûpart n'avoient pas la force de tendre la main pour recevoir.

Voilà, Monſieur, tout le détail de notre malheureux voyage.

(On garde ici un aſſez long ſilence, après lequel André dit ce qui ſuit. Cependant Dorval rêveur ſe promene vers le fond du ſallon.)

J'ai

Digitized by Google

J'ai laiſſé mon maître à Paris pour y prendre un peu de repos. Il s'étoit fait une grande joie d'y retrouver un ami.

(*Ici Dorval ſe retourne du côté d'André, & lui donne attention.*)

Mais cet ami eſt abſent depuis pluſieurs mois; & mon maître comptoit me ſuivre de près.

(*Dorval continue de ſe promener en rêvant.*)

CLAIRVILLE.

Avez-vous vu Roſalie?

ANDRE'.

Non, Monſieur; je ne lui apporte que de la douleur, & je n'ai pas oſé paroître devant elle.

CLAIRVILLE.

André, allez vous repoſer. Sylveſtre, je vous le recommande.... Qu'il ne lui manque rien.

(*Tous les Domeſtiques s'emparent d'André, & l'emmenent.*)

SCENE VIII.

DORVAL, CLAIRVILLE.

(*Après un ſilence pendant lequel Dorval eſt reſté immobile, la tête baiſſée, l'air penſif, & les bras croiſés, c'eſt aſſez ſon attitude ordinaire & Clairville s'eſt promené avec agitation, Clairville dit:*)

CLAIRVILLE.

EH bien, mon ami, ce jour n'eſt-il pas fatal pour la probité? & croyez-vous qu'à l'heure que je vous parle il y ait un ſeul honnête homme heureux ſur la terre?

DORVAL.

Vous voulez dire un ſeul méchant. Mais

Digitized by Google

Clairville, laissons la morale. On en raisonne mal, quand on croit avoir à se plaindre du Ciel.... Quels sont maintenant vos desseins?

CLAIRVILLE.

Vous voyez toute l'étendue de mon malheur. J'ai perdu le cœur de Rosalie. Hélas, c'est le seul bien que je regrette!

Je n'ose soupçonner que la médiocrité de ma fortune soit la raison secrette de son inconstance. Mais si cela est, à quelle distance n'est-elle pas de moi à présent qu'elle est réduite elle-même à une fortune assez bornée? S'exposera-t-elle pour un homme qu'elle n'aime plus, à toutes les suites d'un état presque indigent? Moi-même, irai-je l'en solliciter? Le puis-je? Le dois-je? Son pere va devenir pour elle un fardeau onéreux. Il est incertain qu'il veuille m'accorder sa fille. Il est presque évident qu'en l'acceptant j'acheverois de la ruiner. Voyez & décidez.

DORVAL.

Cet André a jetté le trouble dans mon ame. Si vous saviez les idées qui me sont venues pendant son récit.... Ce vieillard... Ses discours... Son caractere... Ce changement de nom... Mais laissez-moi dissiper un soupçon qui m'obsede, & penser à votre affaire.

CLAIRVILLE.

Songez, Dorval, que le sort de Clairville est entre vos mains.

SCENE

SCENE IX.

DORVAL *seul.*

QUel jour d'amertume & de trouble ! Quelle variété de tourments ! Il semble que d'épaisses ténébres se forment autour de moi, & couvrent ce cœur accablé sous mille sentimens douloureux !... O Ciel, ne m'accorderas-tu pas un moment de repos !... Le mensonge, la dissimulation, me sont en horreur ; & dans un instant j'en impose à mon ami, à sa sœur, à Rosalie... Que doit-elle penser de moi ?... Que déciderai-je de son amant ?... Quel parti prendre avec Constance ?... Dorval, cesseras-tu, continueras-tu d'être homme de bien ?... Un événement, imprévû a ruiné Rosalie. Elle est indigente. Je suis riche. Je l'aime. J'en suis aimé. Clairville ne peut l'obtenir... Sortez de mon esprit, éloignez-vous de mon cœur, illusions honteuses ! Je peux être le plus malheureux des hommes ; mais je ne me rendrai pas le plus vil. Vertu, douce & cruelle idée ! Chers & barbares devoirs ! Amitié, qui m'enchaîne & me déchire, vous serez obéie. O vertu, qu'es-tu, si tu n'exiges aucun sacrifice ? Amitié, tu n'es qu'un vain nom, si tu n'imposes aucune loi... Clairville épousera donc Rosalie !...

(Il tombe presque sans sentiment dans un fauteuil ; il se relève ensuite, & il dit :)... Non, je n'enleverai point à mon ami sa maîtresse. Je ne me dégraderai point jusques-là. Mon cœur m'en répond. Malheur à celui qui n'écoute point la voix de son cœur !... Mais Clairville n'a point de fortune. Rosalie n'en a plus... Il faut écarter ces obstacles. Je le puis. Je le veux. Y a-t-il

Digitized by Google

quelque peine dont un acte généreux ne console? Ah, je commence à respirer!....

Si je n'épouse point Rosalie, qu'ai-je besoin de fortune? Quel plus digne usage que d'en disposer en faveur de deux êtres qui me sont chers? Hélas, à bien juger, ce sacrifice si peu commun n'est rien... Clairville me devra son bonheur!... Rosalie me devra son bonheur! Le pere de Rosalie me devra son bonheur!.... Et Constance?... Elle entendra de moi la vérité. Elle me connoîtra. Elle tremblera pour la femme qui oseroit s'attacher à ma destinée... En rendant le calme à tout ce qui m'environne, je trouverai sans doute un repos qui me fuit!.. (*il soupire.*) ... Dorval, pourquoi souffres-tu donc? Pourquoi suis-je déchiré? O vertu, n'ai-je point encore assez fait pour toi!

Mais Rosalie ne voudra point accepter de moi sa fortune. Elle connoît trop le prix de cette grace pour l'accorder à un homme qu'elle doit haïr, mépriser.... Il faudra donc la tromper!... Et si je m'y résous, comment y réussir?... Prévenir l'arrivée de son pere?... Faire répandre par les papiers publics que le vaisseau qui portoit sa fortune étoit assuré?... Lui envoyer par un inconnu la valeur de ce qu'elle a perdu? Pourquoi non?... Le moyen est naturel. Il me plaît. Il ne faut qu'un peu de célérité. (*Il appelle Charles.*) Charles. (*Il se met à une table, & il écrit.*)

SCENE X.

DORVAL, CHARLES.

DORVAL.

(*Il lui donne un billet, & dit:*)

A Paris, chez mon banquier.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien, Mademoiſelle, Vous avez voulu voir André. Vous l'avez vû, Monſieur votre pere arrive; mais vous voilà ſans fortune.

ROSALIE (*un mouchoir à la main.*)

Que puis-je contre le ſort? Mon pere ſurvit. Si la perte de ſa fortune n'a pas altéré ſa ſanté, le reſte n'eſt rien.

JUSTINE.

Comment, le reſte n'eſt rien?

ROSALIE.

Non, Juſtine. Je connoîtrai l'indigence. Il y a de plus grands maux.

JUSTINE.

Ne vous y trompez pas, Mademoiſelle. Il n'y en a point qui laſſe plus vîte.

ROSALIE.

Avec des richeſſes, ſerois-je moins à plaindre?... C'eſt dans une ame innocente & tranquille que le bonheur habite; & cette ame, Juſtine, je l'avois!

JUSTINE.

Et Clairville y régnoit.

ROSALIE (*aſſiſe & pleurant.*)

Amant qui m'étois alors ſi cher! Clairville que j'eſtime & que je déſeſpere! O toi à qui un bien moins digne a ravi toute ma tendreſſe, te voilà

Digitized by Google

bien vengé! Je pleure, & l'on se rit de mes larmes.

Justine, que penses-tu de ce Dorval?.. Le voilà donc cet ami si tendre, cet homme si vrai, ce mortel si vertueux? Il n'est, comme les autres, qu'un méchant qui se joue de ce qu'il y a de plus sacré, l'amour, l'amitié, la vertu, la vérité!... Que je plains Constance! Il m'a trompée. Il peut bien la tromper aussi.... (*En se levant.*) Mais j'entends quelqu'un.... Justine, si c'étoit lui?...

JUSTINE.

Mademoiselle, ce n'est personne.

ROSALIE.

(*Elle se rassied, & dit:*)

Qu'ils sont méchants ces hommes! & que nous sommes simples!.... Vois, Justine comme dans leur cœur la vérité est à côté du parjure; comme l'élévation y touche à la bassesse!.... Ce Dorval qui expose sa vie pour son ami, c'est le même qui le trompe, qui trompe sa sœur, qui se prend pour moi de tendresse. Mais pourquoi lui reprocher de la tendresse! C'est mon crime. Le sien est une fausseté qui peut jamais d'exemple.

SCENE II.

ROSALIE, CONSTANCE.

ROSALIE (*allant au-devant de Constance.*)

AH, Madame, en quel état vous me surprenez!

CONSTANCE.

Je viens partager votre peine.

ROSA-

Digitized by Google

ROSALIE.

Puissiez-vous toûjours être heureuse !

CONSTANCE.

(s'assied, fait asseoir Rosalie à côté d'elle, & lui prend les deux mains.)

Rosalie, je ne demande que la liberté de m'affliger avec vous. J'ai long-temps éprouvé l'incertitude des choses de la vie, & vous savez si je vous aime.

ROSALIE.

Tout a changé. Tout s'est détruit en un moment.

CONSTANCE.

Constance vous reste.... & Clairville.

ROSALIE.

Je ne peux m'éloigner trop tôt d'un séjour où ma douleur est importune.

CONSTANCE.

Mon enfant, prenez garde. Le malheur vous rend injuste & cruelle. Mais ce n'est point à vous que j'en dois faire le reproche. Dans le sein du bonheur, j'oubliai de vous préparer aux revers. Heureuse, j'ai perdu de vûe les malheureux. J'en suis bien punie ; c'est vous qui m'en rapprochez.... Mais votre pere ?...

ROSALIE.

Je lui ai déjà coûté bien des larmes !... Madame, vous serez mere un jour..... Que je vous plains !...

CONSTANCE.

Rosalie, rappellez-vous la volonté de votre tante. Ses derniéres paroles me confioient votre bonheur.... Mais ne parlons point de mes droits ; c'est une marque d'estime que j'attends : jugez combien un refus pourroit m'offenser ?.... Rosalie, ne détachez point votre sort du mien ? Vous connoissez Dorval. Il vous aime. Je lui demanderai

Digitized by Google

manderai Rosalie. Je l'obtiendrai ; & ce gage sera pour moi le premier & le plus doux de sa tendresse.

ROSALIE

(*dégage avec vivacité ses mains de celles de Constance, se leve avec une sorte d'indignation, & dit :*)

Dorval !

CONSTANCE.

Vous avez toute son estime.

ROSALIE.

Un étranger !... un inconnu !... un homme qui n'a paru qu'un moment parmi nous !... dont on n'a jamais nommé les parents !... dont la vertu peut-être feinte !... Madame, pardonnez.... j'oubliois..... Vous le connoissez bien sans doute ?...

CONSTANCE.

Il faut vous pardonner. Vous êtes dans la nuit. Mais souffrez que je vous fasse luire un rayon d'espérance.

ROSALIE.

J'ai espéré. J'ai été trompée. Je n'espérerai plus.

CONSTANCE.

(*sourit tristement.*)

ROSALIE.

Hélas, si Constance eût été seule, retirée comme autrefois ; peut-être..... encore, n'est-ce qu'une idée vaine qui nous auroit trompées toutes deux. Notre amie devient malheureuse. On craint de se manquer à soi-même. Un premier mouvement de générosité nous emporte. Mais le temps ! le temps !..... Madame, les malheureux sont fiers, importuns, ombrageux. On s'accoûtume peu-à-peu au spectacle de leur douleur. Bientôt on s'en lasse. Epargnons-nous des torts réciproques. J'ai tout perdu ; sauvons du moins

Digitized by Google

moins notre amitié du naufrage.... Il me semble que je dois déjà quelque chose à l'infortune.... Toujours soutenue de vos conseils, Rolalie n'a rien fait encore dont elle puisse s'honorer à ses propres yeux. Il est temps qu'elle apprenne ce dont elle sera capable, instruite par Constance & par les malheurs. Lui envieriez-vous le seul bien qui lui reste, celui de se connoître elle-même?

CONSTANCE.

Rosalie, vous êtes dans l'enthousiasme; méfiez-vous de cet état. Le premier effet du malheur est de roidir une ame; le dernier est de la briser... Vous qui craignez tout du temps pour vous & pour moi, n'en craignez-vous rien pour vous seule?.... Songez, Rosalie, que l'infortune vous rend sacrée. S'il m'arrivoit jamais de manquer de respect au malheur; rappellez-moi, dites-moi, faites-moi rougir pour la premiere fois... Mon enfant, j'ai vécu. J'ai souffert. Je crois avoir acquis le droit de présumer quelque chose de moi; cependant je ne vous demande que de compter autant sur mon amitié que sur votre courage... Si vous vous promettez tout de vous-même, & que vous n'attendiez rien de Constance, ne serez-vous pas injuste?.... Mais les idées de bienfait & de reconnoissance vous effrayeroient-elles? Rendez votre tendresse à mon frere, & c'est moi qui vous devrai tout.

ROSALIE.

Madame, voilà Dorval... Permettez que je m'éloigne.., j'ajoûterois si peu de chose à son triomphe. (*Dorval entre.*)

CONSTANCE.

Rosalie.... Dorval, retenez cet enfant... Mais elle nous échappe.

SCE-

SCENE III.

CONSTANCE, DORVAL.

DORVAL.

MAdame, laissons-lui le triste plaisir de s'affliger sans témoins.

CONSTANCE.

C'est à vous à changer son sort. Dorval, le jour de mon bonheur peut devenir le commencement de son repos.

DORVAL.

Madame, souffrez que je vous parle librement; qu'en vous confiant ses plus secretes pensées, Dorval s'efforce d'être digne de ce que vous faisiez pour lui, & que du moins il soit plaint & regretté.

CONSTANCE.

Quoi, Dorval! Mais parlez.

DORVAL.

Je vais parler. Je vous le dois. Je le dois à votre frere. Je me le dois à moi-même.... Vous voulez le bonheur de Dorval; mais connoissez-vous bien Dorval?... De foibles services dont un jeune homme bien né s'est exagéré le mérite; ses transports à l'apparence de quelques vertus; sa sensibilité pour quelques-uns de mes malheurs; tout a préparé & établi en vous des préjugés que la vérité m'ordonne de détruire. L'esprit de Clairville est jeune; Constance doit porter de moi d'autres jugements. (*Une pause.*)

J'ai reçu du Ciel un cœur droit; c'est le seul avantage qu'il ait voulu m'accorder... Mais ce cœur est flétri, & je suis, comme vous voyez... sombre & mélancolique. J'ai... de la vertu: mais

elle

elle eſt auſtere; des mœurs, mais ſauvages... une ame tendre, mais aigrie par de longues diſgraces. Je peux encore verſer des larmes, mais elles ſont rares & cruelles..... Non, un homme de ce caractere n'eſt point l'époux qui convient à Conſtance.

CONSTANCE.

Dorval, raſſûrez-vous. Lorſque mon cœur céda aux impreſſions de vos vertus, je vous vis tel que vous vous peignez. Je reconnus le malheur & ſes effets terribles. Je vous plaignis: & ma tendreſſe commença peut-être par ce ſentiment.

DORVAL.

Le malheur a ceſſé pour vous; il s'eſt appeſanti ſur moi... Combien je ſuis malheureux, & qu'il y a de temps! Abandonné preſqu'en naiſſant entre le déſert & la ſociété; quand j'ouvris les yeux, afin de reconnoître les liens qui pouvoient m'attacher aux hommes, à peine en retrouvai-je des débris. Il y avoit trente ans, Madame, que j'errois parmi eux; iſolé, inconnu, négligé, ſans avoir éprouvé la tendreſſe de perſonne, ni rencontré perſonne qui recherchât la mienne, lorſque votre frere vint à moi. Mon ame attendoit la ſienne. Ce fut dans ſon ſein que je verſai un torrent de ſentiments qui cherchoient depuis ſi long-temps à s'épencher; & je n'imaginai pas qu'il pût y avoir dans ma vie un moment plus doux que celui où je me délivrai du long ennui d'exiſter ſeul... Que j'ai payé cher cet inſtant de bonheur!... Si vous ſaviez...

CONSTANCE.

Vous avez été malheureux; mais tout a ſon terme; & j'oſe croire que vous touchez au moment d'une révolution durable & fortunée.

DOR-

Digitized by Google

DORVAL.

Nous nous ſommes aſſez éprouvés le ſort & moi. Il ne s'agit plus de bonheur... Je hais le commerce des hommes, & je ſens que c'eſt loin de ceux-mêmes qui me ſont chers que le repos m'attend... Madame, puiſſe le Ciel vous accorder ſa faveur qu'il me refuſe, & rendre Conſtance la plus heureuſe des femmes!.. (*un peu attendri*) Je l'apprendrai peut-être dans ma retraite, & j'en reſſentirai de la joie.

CONSTANCE.

Dorval, vous vous trompez. Pour être tranquille, il faut avoir l'approbation de ſon cœur, & peut-être celle des hommes. Vous n'obtiendrez point celle-ci, & vous n'emporterez point la premiere, ſi vous quittez le poſte qui vous eſt marqué. Vous avez reçu les talents les plus rares, & vous en devez compte à la ſociété. Que cette foule d'êtres inutiles qui s'y meuvent ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent, s'ils veulent. Mais vous, j'oſe vous le dire, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à une femme qui vous aime à vous arrêter parmi les hommes. C'eſt à Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent; au genre humain ſon ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, & cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez.... Vous, renoncer à la ſociété! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le, & il vous dira que l'homme de bien eſt dans la ſociété, & qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul.

DORVAL.

Mais le malheur me ſuit, & ſe répand ſur tout

Digitized by Google

tout ce qui m'approche. Le Ciel qui veut que je vive dans les ennuis, veut-il auſſi que j'y plonge les autres? On étoit heureux ici, quand j'y vins.

CONSTANCE.

Le Ciel s'obſcurcit quelquefois; & ſi nous ſommes ſous le nuage, un inſtant l'a formé ce nuage, un inſtant le diſſipera. Mais quoi qu'il en arrive, l'homme ſage reſte à ſa place, & y attend la fin de ſes peines.

DORVAL.

Mais ne craindra-t-il pas de l'éloigner, en multipliant les objets de ſon attachement?.... Conſtance, je ne ſuis point étranger à cette pente ſi générale & ſi douce qui entraîne tous les êtres, & qui les porte à éterniſer leur eſpéce. J'ai ſenti dans mon cœur que l'univers ne ſeroit jamais pour moi qu'une vaſte ſolitude, ſans une compagne qui partageât mon bonheur & ma peine... Dans mes accès de mélancolie, je l'appellois, cette compagne.

CONSTANCE.

Et le Ciel vous l'envoie.

DORVAL.

Trop tard pour mon malheur. Il a effarouché une ame ſimple qui auroit été heureuſe de ſes moindres faveurs. Il l'a remplie de craintes, de terreurs, d'une horreur ſecrette... Dorval oſeroit ſe charger du bonheur d'une femme!... Il ſeroit pere!.... Il auroit des enfants!... Des enfans!.... Quand je penſe que nous ſommes jettés, tout en naiſſant, dans un cahos de préjugés, d'extravagances, de vices, & de miſere, l'idée m'en fait frémir.

CONSTANCE.

Vous êtes obſédé de ſantômes, & je n'en ſuis pas étonnée. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue;

nue; celle de la mort eſt ſi obſcure; & l'apparence du mal dans l'univers eſt ſi claire.... Dorval, vos enfants ne ſont point deſtinés à tomber dans le cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux les premieres années de leur vie, & c'en eſt aſſez pour vous répondre de celles qui ſuivront. Ils apprendront de vous à penſer comme vous. Vos paſſions, vos goûts, vos idées paſſeront en eux. Ils tiendront de vous ces notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur & de la baſſeſſe réelles; du bonheur véritable & de la miſére apparente. Il ne dépendra que de vous qu'ils aient une conſcience toute ſemblable à la vôtre. Ils vous verront agir. Ils m'entendront parler quelquefois. (*En ſouriant avec dignité, elle ajoûte*)... Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes. Vos fils ſeront nobles & fiers. Tous vos enfants ſeront charmants.

DORVAL

(*prend la main de Conſtance, la preſſe entre les deux ſiennes, lui ſourit d'un air touché, & lui dit:*....)

Si par malheur Conſtance ſe trompoit.... Si j'avois des enfans, comme j'en vois tant d'autres, malheureux & méchants. Je me connois. J'en mourrois de douleur.

CONSTANCE (*d'un ton pathétique & d'un air pénétré.*)

Mais auriez-vous cette crainte, ſi vous penſiez que l'effet de la vertu ſur notre ame n'eſt ni moins néceſſaire, ni moins puiſſant que celui de la beauté ſur nos ſens? Qu'il eſt dans le cœur de l'homme un goût de l'ordre, plus ancien qu'aucun ſentiment réfléchi. Que c'eſt ce goût qui nous rend ſenſibles à la honte, la honte qui nous fait redouter le mépris au-delà même du trépas. Que l'imitation nous eſt naturelle, & qu'il n'y a point d'exemple qui captive plus fortement que

Digitized by Google

que celui de la vertu, pas même l'exemple du vice.... Ah, Dorval, combien de moyens de rendre les hommes bons!

DORVAL.

Oui, si nous savions en faire usage.... Mais je veux qu'avec des soins assidus, secondés d'heureux naturels, vous puissiez les garantir du vice; en seront-ils beaucoup moins à plaindre? Comment écarterez-vous d'eux la terreur & les préjugés qui les attendent à l'entrée dans ce monde, & qui les suivront jusqu'au tombeau? La folie & la misère de l'homme m'épouvantent. Combien d'opinions monstrueuses dont il est, tour à tour, & l'auteur & la victime? Ah, Constance! qui ne trembleroit d'augmenter le nombre de ces malheureux qu'on a comparés à des forçats qu'on voit dans un cachot funeste,

Pouvant se secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés?

CONSTANCE.

Je connois les maux que le fanatisme a causés, & ceux qu'il en faut craindre.... Mais s'il paroissoit aujourd'hui... parmi nous... un monstre, tel qu'il en a produit dans les temps de ténèbres, où sa fureur & ses illusions arrosoient de sang cette terre.... qu'on vît ce monstre s'avancer au plus grand des crimes, en invoquant le secours du Ciel, ... & tenant la loi de son Dieu d'une main, & de l'autre un poignard, préparer aux peuples de longs regrets..... croyez, Dorval, qu'on en auroit autant d'étonnement que d'horreur.... Il y a sans doute encore des barbares; & quand n'y en aura-t-il plus? Mais les temps de barbarie sont passés. Le siècle s'est éclairé. La raison s'est épurée. Ses préceptes remplissent les ouvrages de la nation. Ceux où l'on inspire aux hommes la bienveillance géné-

Digitized by Google

rale, ſont preſque les ſeuls qui ſoient lus. Voilà les leçons dont nos théatres retentiſſent, & dont ils ne peuvent retentir trop ſouvent. Et le Philoſophe dont vous m'avez rappellé les vers, doit principalement ſes ſuccès aux ſentiments d'humanité qu'il a répandus dans ſes Poëmes, & au pouvoir qu'ils ont ſur nos ames. Non, Dorval, un peuple qui vient s'attendrir tous les jours ſur la vertu malheureuſe, ne peut être ni méchant, ni farouche. C'eſt vous-même, ce ſont les hommes qui vous reſſemblent, que la Nation honore, & que le Gouvernement doit protéger plus que jamais, qui affranchiront vos enfants de cette chaîne terrible dont votre mélancolie vous montre leurs mains innocentes chargées.

Et quel ſera mon devoir & le vôtre, ſinon de les accoûtumer à n'admirer, même dans l'Auteur de toutes choſes, que les qualités qu'ils chériront en nous? Nous leur repréſenterons ſans ceſſe que les loix de l'humanité ſont immuables, que rien n'en peut diſpenſer, & nous verrons germer dans leurs ames ce ſentiment de bienfaiſance univerſelle qui embraſſe toute la nature... Vous m'avez dit cent fois qu'une ame tendre n'enviſageoit point le ſyſtême général des êtres ſenſibles, ſans en déſirer fortement le bonheur, ſans y participer; & je ne crains pas qu'une ame cruelle ſoit jamais formée dans mon ſein & de votre ſang.

DORVAL.

Conſtance, une famille demande une grande fortune, & je ne vous cacherai pas que la mienne vient d'être réduite à la moitié.

CONSTANCE.

Les beſoins réels ont une limite; ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes. Quelque fortune que

Digitized by Google

vous accumuliez, Dorval, si la vertu manque à vos enfants, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu? on en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la mieux connue & la plus révérée. Mais, Dorval, on s'y attache plus encore par les sacrifices qu'on lui fait, que par les charmes qu'on lui croit: & malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle, s'enivrer de sa douce vapeur, & trouver la fin de ses jours dans cette ivresse!

DORVAL.

Quelle Femme! (*Il est étonné. Il garde le silence un moment. Il dit ensuite:*)

Femme adorable & cruelle, à quoi me réduisez-vous? Vous m'arrachez le mystere de ma naissance. Sachez donc qu'à peine ai-je connu ma mere. Une jeune infortunée, trop tendre, trop sensible, me donna la vie, & mourut peu de temps après. Ses parents irrités & puissants, avoient forcé mon pere de passer aux Isles. Il y apprit la mort de la mere, au moment où il pouvoit se flatter de devenir son époux. Privé de cet espoir, il s'y fixa: mais il n'oublia point l'enfant qu'il avoit eu d'une femme chérie. Constance, je suis cet enfant. Mon pere a fait plusieurs voyages en France. Je l'ai vû. J'espérois le revoir encore, mais je ne l'espere plus. Vous voyez; ma naissance est abjecte aux yeux des hommes, & ma fortune a disparu.

CONSTANCE.

La naissance nous est donnée: mais nos vertus sont à nous. Pour ces richesses toujours embarrassantes & souvent dangereuses, le Ciel, en les répandant indifféremment sur la surface de

Digitized by Google

le serre, & les faisant tomber sans distinction sur le bon & sur le méchant, dicte lui-même le jugement qu'on en doit porter. Naissance, dignités, fortune, grandeurs, le méchant peut tout avoir, excepté la faveur du Ciel.

Voilà ce qu'un peu de raison m'avoit appris, long-temps avant qu'on m'eût confié vos secrets; & il ne me restoit à savoir que le jour de mon bonheur & de ma gloire.

DORVAL.

Rosalie est malheureuse. Clairville est au désespoir.

CONSTANCE.

Je rougis du reproche. Dorval, voyez mon frere. Je reverrai Rosalie; sans doute, c'est à nous à rapprocher ces deux êtres si dignes d'être unis. Si nous y réussissons, j'ose espérer qu'il ne manquera plus rien à nos vœux.

SCENE IV.

DORVAL *seul.*

Voilà la femme par qui Rosalie a été élevée! Voilà les principes qu'elle a reçus!

SCENE V.

DORVAL, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

DOrval, que deviens-je ? Qu'avez-vous résolu de moi?

DORVAL.

Que vous vous attachiez plus fortement que jamais à Rosalie.

CLAIRVILLE.

Vous me le conseillez?

DORVAL.

Je vous le conseille.

CLAIRVILLE *(en lui sautant au col.)*

Ah, mon ami, vous me rendez la vie. Je vous la dois deux fois en un jour. Je venois en tremblant apprendre mon sort. Combien j'ai souffert depuis que je vous ai quitté ! Jamais je n'ai si bien connu que j'étois destiné à l'aimer, toute injuste qu'elle est. Dans un instant de désespoir, on forme un projet violent ; mais l'instant passe, le projet se dissipe, & la passion reste.

DORVAL *(en souriant.)*

Je savois tout cela. Mais votre peu de fortune? la médiocrité de la sienne?

CLAIRVILLE.

L'état le plus misérable à mes yeux est de vivre sans Rosalie. J'y ai pensé, & mon parti est pris. S'il est permis de supporter impatiemment l'indigence, c'est aux amants, aux peres de famille, à tous les hommes bienfaisants ; & il est toujours des voies pour en sortir.

Digitized by Google

DORVAL.

Que ferez-vous?

CLAIRVILLE.

Je commercerai.

DORVAL.

Avec le nom que vous portez, aurez-vous ce courage?

CLAIRVILLE.

Qu'appelliez-vous courage? Je n'en trouve point à cela. Avec une ame fiere, un caractere inflexible, il eſt trop incertain que j'obtienne de la faveur, la fortune dont j'ai beſoin. Celle qu'on fait par l'intrigue eſt prompte, mais vile; par les armes, glorieuſe, mais lente; par les talens, toujours difficile & médiocre. Il eſt d'autres états qui menent rapidement à la richeſſe: mais le Commerce eſt preſque le ſeul où les grandes fortunes ſoient proportionnées au travail, à l'induſtrie, & aux dangers qui les rendent honnêtes. Je commercerai, vous dis-je; il ne me manque que des lumiéres & des expédients, & j'eſpere les trouver en vous.

DORVAL.

Vous penſez juſte. Je vois que l'amour eſt ſans préjugé. Mais ne ſongez qu'à fléchir Roſalie, & vous n'aurez point à changer d'état. Si le vaiſſeau qui portoit ſa fortune eſt tombé entre les mains des ennemis, il étoit aſſuré, & la perte n'eſt rien. La nouvelle en eſt dans les papiers publics, & je vous conſeille de l'annoncer à Roſalie.

CLAIRVILLE.

J'y cours.

Digitized by Google

SCENE VI.

DORVAL, CHARLES *encore botté.*

DORVAL *(Il ſe promene.)*

IL ne la déchira point... Non... Mais pourquoi, ſi je veux?.... Un exemple d'honnêteté, de courage... un dernier effort ſur moi-même... ſur elle...

CHARLES

(entre & reſte debout ſans mot dire juſqu'à ce que ſon maître l'apperçoive. Alors il dit:)

Monſieur, j'ai fait remettre à Roſalie...

DORVAL

J'entends.

CHARLES.

En voilà la preuve. *(Il donne à ſon maître le reçu de Roſalie.)*

DORVAL.

Il ſuffit. *(Charles ſort. Dorval ſe promene encore, & après une courte pauſe, il dit:)*

SCENE VII.

DORVAL *ſeul.*

J'Aurai donc tout ſacrifié. La fortune! *(Il répete avec dédain:)* la fortune! ma paſſion! la liberté..... Mais le ſacrifice de ma liberté eſt-il bien réſolu!.... O raiſon! qui peut te réſiſter quand tu prends l'accent enchanteur & la voix de la femme?.... Homme petit & borné,

borné, assez simple pour imaginer que tes erreurs & ton infortune sont de quelque importance dans l'univers ; qu'un concours de hazards infinis préparoit de tout temps ton malheur ; que ton attachement à un être, mene la chaîne de sa destinée ; viens entendre Constance ; & reconnois la vanité de tes pensées..... Ah, si je pouvois trouver en moi la force de sens & la supériorité de lumieres avec laquelle cette femme s'emparoit de mon ame & la dominoit, je verrois Rosalie, elle m'entendroit, & Clairville seroit heureux..... Mais pourquoi n'obtiendrois-je pas sur cette ame tendre & flexible, le même ascendant que Constance a su prendre sur moi ? Depuis quand la vertu a-t-elle perdu son empire ?... Voyons-la, parlons-lui, & espérons tout de la vérité de son caractere, & du sentiment qui m'anime. C'est moi qui ai égaré ses pas innocens ; c'est moi qui l'ai plongée dans la douleur & dans l'abattement ; c'est à moi à lui tendre la main, & à la ramener dans la voie du bonheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, JUSTINE.

(ROSALIE *sombre, se promène en reste immobile, sans attention pour ce que Justine lui dit.*)

JUSTINE.

Votre pere échappé à mille dangers! Votre fortune est réparée! Vous devenez maîtresse de votre sort! Et rien ne vous touche. En vérité, Mademoiselle, vous ne méritez guere le bien qui vous arrive.

ROSALIE.

... Un lien éternel va les unir!... Justine, André est-il instruit? Est-il parti? Revient-il?

JUSTINE.

Mademoiselle, qu'allez-vous faire?

ROSALIE.

Ma volonté... Non, mon pere n'entrera point dans cette maison fatale!... Je ne serai point le témoin de leur joie... J'échapperai du moins à des amitiés qui me tuent.

SCENE II.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE.

CLAIRVILLE.

(Il arrive précipitamment; & tout en approchant de Rosalie, il se jette à ses genoux & lui dit:)

EH bien, cruelle, ôtez-moi donc la vie! Je sais tout. André m'a tout dit. Vous éloignez d'ici votre pere. Et de qui l'éloignez-vous? D'un homme qui vous adore, qui quittoit sans regret son pays, sa famille, ses amis, pour traverser les mers, pour aller se jetter aux genoux de vos inflexibles parents, y mourir ou vous obtenir..... Alors Rosalie, tendre, sensible, fidelle, partageoit mes ennuis; aujourd'hui, c'est elle qui les cause.

ROSALIE.

(Emue & un peu déconcertée.) Cet André est un imprudent. Je ne voulois pas que vous fussiez mon projet.

CLAIRVILLE.

Vous vouliez me tromper!

ROSALIE.

(Vivement.) Je n'ai jamais trompé personne.

CLAIRVILLE.

Dites-moi donc pourquoi vous ne m'aimez plus? M'ôter votre cœur, c'est me condamner à mourir. Vous voulez ma mort. Vous la voulez. Je le vois.

ROSALIE.

Non, Clairville. Je voudrois bien que vous fussiez heureux.

Digitized by Google

CLAIRVILLE.

Et vous m'abandonnez!

ROSALIE.

Mais ne pourriez-vous pas être heureux sans moi?

CLAIRVILLE.

Vous me percez le cœur. (*Il eſt toujours aux genoux de Roſalie, en diſant ces mots, il tombe la tête appuyée contre elle, & garde un moment le ſilence.*)... Vous ne deviez jamais changer!... Vous le jurâtes!... Inſenſé que j'étois, je vous crus... Ah, Roſalie! cette foi donnée & reçue chaque jour avec de nouveaux tranſports, qu'eſt-elle devenue? Que ſont devenus vos ſerments?... Mon cœur fait pour recevoir & garder éternellement l'impreſſion de vos vertus & de vos charmes, n'a rien perdu de ſes ſentiments; il ne vous reſte rien des vôtres... Qu'ai-je fait pour qu'il ſe ſoient détruits?

ROSALIE.

Rien.

CLAIRVILLE.

Et pourquoi donc ne ſont-il plus, ni ces inſtants ſi doux, où je liſois mes ſentiments dans vos yeux?... Où ces mains (*il en prend une*) daignoient eſſuyer mes larmes, ces larmes tantôt ameres, tantôt délicieuſes, que la crainte & la tendreſſe faiſoient couler tour-à-tour... Roſalie! ne me déſeſpérez pas... par pitié pour vous-même. Vous ne connoiſſez pas votre cœur. Non, vous ne le connoiſſez pas. Vous ne ſavez pas tout le chagrin que vous vous préparez.

ROSALIE.

J'en ai déjà beaucoup ſouffert.

CLAIRVILLE.

Je laiſſerai au fond de votre ame une image ter-

Digitized by Google

terrible qui y entretiendra le trouble & la douleur. Votre injuſtice vous ſuivra.

ROSALIE.

Clairville, ne m'effrayez pas. (*en le regardant fixement.*) Que voulez-vous de moi?

CLAIRVILLE.

Vous fléchir ou mourir.

ROSALIE.

(*Après une pauſe.*) Dorval eſt votre ami?

CLAIRVILLE.

Il ſait ma peine. Il la partage.

ROSALIE.

Il vous trompe.

CLAIRVILLE.

Je périſſois par vos rigueurs. Ses conſeils m'ont conſervé. Sans Dorval, je ne ſerois plus.

ROSALIE.

Il vous trompe, vous dis-je. C'eſt un méchant.

CLAIRVILLE.

Dorval, un méchant! Roſalie, y penſez-vous? Il eſt au monde deux êtres que je porte au fond de mon cœur; c'eſt Dorval & Roſalie. Les attaquer dans cet aſyle, c'eſt me cauſer une peine mortelle. Dorval un méchant! C'eſt Roſalie qui le dit! Elle! ... Il ne lui reſtoit plus pour m'accabler que d'accuſer mon ami! (*Dorval entre.*)

SCENE

SCENE III.

ROSALIE, JUSTINE, CLAIRVILLE, DORVAL.

CLAIRVILLE.

VEnez, mon ami. Venez. Cette Rosalie, autrefois si sensible, maintenant si cruelle, vous accuse sans sujet, & me condamne à un désespoir sans fin; moi qui mourrois plûtôt que de lui causer la peine la plus légere.

(*Cela dit, il cache ses larmes, il s'éloigne, & il va se mettre sur un canapé au fond du salon, dans l'attitude d'un homme désolé.*)

DORVAL.

(*montrant Clairville à Rosalie, lui dit:*) Mademoiselle, considérez votre ouvrage & le mien. Est-ce là le sort qu'il devoit attendre de nous? Un désespoir funeste sera donc le fruit amer de mon amitié & de votre tendresse, & nous le laisserons périr ainsi!

(*Clairville se leve, & s'en va comme un homme qui erre. Rosalie le suit des yeux; & Dorval, après avoir un peu rêvé, continue d'un ton bas, sans regarder Rosalie:*)

S'il s'afflige, c'est du moins sans contrainte. Son ame honnête peut montrer toute sa douleur... Et nous, honteux de nos sentiments, nous n'osons les confier à personne; nous nous les cachons... Dorval & Rosalie, contents d'échapper aux soupçons, sont peut-être assez vils pour s'en applaudir en secret... (*Ici il se tourne subitement vers Rosalie.*)... Ah! Mademoiselle, som-

sommes-nous faits pour tant d'humiliation? Voudrons-nous plus longtemps d'une vie aussi abjecte? Pour moi, je ne pourrois me souffrir parmi les hommes, s'il y avoit sur tout l'espace qu'ils habitent un seul endroit, où j'eusse mérité le mépris.

Echappé au danger, je viens à votre secours. Il faut que je vous replace au rang où je vous ai trouvée, ou que je meure de regret.

(*Il s'arrête un peu, & puis il dit:*)

Rosalie, répondez-moi. La vertu a-t-elle pour vous quelque prix? L'aimez-vous encore?

ROSALIE.

Elle m'est plus chere que la vie.

DORVAL.

Je vais donc vous parler du seul moyen de vous réconcilier avec vous, d'être digne de la société dans laquelle vous vivez, d'être appellée l'éleve & l'amie de Constance, & d'être l'objet du respect & de la tendresse de Clairville.

ROSALIE.

Parlez. Je vous écoute.

(*Rosalie s'appuye sur le dos d'un fauteuil, la tête penchée sur une main; & Dorval continue.*)

Songez, Mademoiselle, qu'une seule idée fâcheuse qui nous suit, suffit pour anéantir le bonheur; & que la conscience d'une mauvaise action est la plus fâcheuse de toutes les idées. (*Vivement & rapidement.*) Quand nous avons commis le mal, il ne nous quitte plus; il s'établit au fond de notre ame avec la honte & le remords; nous le portons avec nous, & il nous tourmente.

Si vous suivez un penchant injuste, il y a des regards qu'il faut éviter pour jamais; & ces regards sont ceux des deux personnes que nous révé-

révérons le plus sur la terre. Il faut s'éloigner, fuir devant eux, & marcher dans le monde la tête baissée. (*Rosalie soupire.*)

Et loin de Clairville & de Constance, où irions-nous? que deviendrions-nous? quelle seroit notre société?... Etre méchant, c'est se condamner à vivre, à se plaire avec les méchants, c'est vouloir demeurer confondu dans une foule d'êtres sans principes, sans mœurs & sans caractere; vivre dans un mensonge continuel, d'une vie incertaine & troublée; louer en rougissant la vertu qu'on a abandonnée; entendre dans la bouche des autres le blâme des actions qu'on a faites; chercher le repos dans des systemes que le souffle d'un homme de bien renverse; se fermer pour toujours la source des véritables joies, des seules qui soient honnêtes, austeres & sublimes; & se livrer, pour se fuir, à l'ennui de tous ces amusements frivoles où le jour s'écoule dans l'oubli de soi-même, & où la vie s'échappe & se perd... Rosalie, je n'exagére point. Lorsque le fil du labyrinte se rompt, on n'est plus maître de son sort; on ne sait jusqu'où l'on peut s'égarer.

Vous êtes effrayée! & vous ne connoissez encore qu'une partie de votre péril.

Rosalie, vous avez été sur le point de perdre le plus grand bien qu'une femme puisse posséder sur la terre; un bien qu'elle doit incessamment demander au Ciel qui en est avare: un époux vertueux! Vous alliez marquer par une injustice le jour le plus solemnel de votre vie, & vous condamner à rougir au souvenir d'un instant qu'on ne doit se rappeller qu'avec un sentiment délicieux.... Songez qu'au pied de ces autels où vous auriez reçu mes serments, où j'aurois exigé

les

Digitized by Google

les vôtres, l'idée de Clairville trahi & désespéré vous auroit suivie. Vous auriez vû le regard sévère de Constance attaché sur vous. Voilà quels auroient été les témoins effrayans de notre union. Et ce mot si doux à prononcer & à entendre, lorsqu'il assure & qu'il comble le bonheur de deux êtres dont l'innocence & la vertu consacroient les desirs; ce mot fatal eût scellé pour jamais notre injustice & notre malheur.... Oui, Mademoiselle, pour jamais. L'ivresse passe. On se voit tels qu'on est. On se méprise. On s'accuse, & la misère commence. (*Il échappe ici à Rosalie quelques larmes qu'elle essuie furtivement.*)

En effet, quelle confiance avoir en une femme, lorsqu'elle a pû trahir son amant? en un homme, lorsqu'il a pû tromper son ami? .... Mademoiselle, il faut que celui qui ose s'engager en des liens indissolubles, voie dans sa compagne la première des femmes; & malgré elle, Rosalie ne verroit en moi que le dernier des hommes.... Cela ne peut être.... Je ne saurois trop respecter la mere de mes enfants; & je ne saurois en être trop considéré.

Vous rougissez. Vous baissez les yeux. Quoi donc? Seriez-vous offensée qu'il y eût dans la nature quelque chose pour moi de plus sacré que vous? Voudriez-vous me revoir encore dans ces instants humiliants & cruels, où vous me mépriisiez sans doute, où je me haïssois, où je craignois de vous rencontrer, où vous trembliez de m'entendre, & où nos ames flottantes entre le vice & la vertu, étoient déchirées?....

Que nous avons été malheureux, Mademoiselle! Mais mon malheur a cessé au moment où j'ai commencé d'être juste. J'ai remporté sur moi la victoire la plus difficile, mais la plus entiére.

Digitized by Google

tière. Je suis rentré dans mon caractére. Rosalie ne m'est plus redoutable ; & je pourrois sans crainte lui avouer tout le désordre qu'elle avoit jetté dans mon ame, lorsque dans le plus grand trouble de sentiments & d'idées qu'aucun mortel ait jamais éprouvé, je répondois... Mais un événement imprévû, l'erreur de Constance, la vôtre, mes efforts m'ont affranchi... Je suis libre...

(*A ces mots, Rosalie paroît accablée. Dorval qui s'en apperçoit, se tourne vers elle ; & la regardant d'un air plus doux, il continue.*)

Mais qu'ai-je exécuté que Rosalie ne le puisse mille fois plus facilement ? Son cœur est fait pour sentir, son esprit pour penser, sa bouche pour annoncer tout ce qui est honnête. Si j'avois différé d'un instant, j'aurois entendu de Rosalie tout ce qu'elle vient d'entendre de moi. Je l'aurois écoutée. Je l'aurois regardée comme une divinité bienfaisante qui me tendoit la main, & qui rassuroit mes pas chancelants. A sa voix, la vertu se seroit rallumée dans mon cœur.

ROSALIE.

(*d'une voix tremblante.*) Dorval....

DORVAL. (*avec humanité.*) Rosalie.

ROSALIE.

Que faut-il que je fasse ?

DORVAL.

Nous avons placé l'estime de nous-mêmes à un haut prix.

ROSALIE.

Est-ce mon désespoir que vous voulez ?

DORVAL.

Non. Mais il est des occasions où il n'y a qu'une action forte qui nous releve.

ROSALIE.

Je vous entends. Vous êtes mon ami... Oui,

Digitized by Google

j'en aurai le courage..... Je brûle de voir Conſtance.... Je ſais enfin où le bonheur m'attend.

DORVAL.

Ah, Roſalie, je vous reconnois. C'eſt vous, mais plus belle, plus touchante à mes yeux que jamais! Vous voilà digne de l'amitié de Conſtance, de la tendreſſe de Clairville, & de toute mon eſtime; car j'oſe à-préſent me nommer.

SCENE IV.

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE.

ROSALIE (*court au-devant de Conſtance.*)

VEnez, Conſtance. Venez recevoir de la main de votre pupille, le ſeul mortel qui ſoit digne de vous.

CONSTANCE.

Et vous, Mademoiſelle, courez embraſſer votre pere. Le voilà.

SCENE V. *& derniere.*

ROSALIE, JUSTINE, DORVAL, CONSTANCE, *le vieux* LYSYMOND, *tenu ſous les bras par* CLAIRVILLE, *& par* ANDRE', CHARLES, SYLVESTRE, *toute la maiſon.*

ROSALIE.

MOn pere!

DOR-

Digitized by Google

DORVAL.

Ciel que vois-je? C'eſt Lyſimond! C'eſt mon pere!

LYSIMOND.

Oui, mon fils. Oui, c'eſt moi. (*A Dorval & à Roſalie.*) Approchez mes enfants, que je vous embraſſe... Ah, ma fille! Ah mon fils!.... (*Il les regarde.*) Du moins je les ai vus... (*Dorval & Roſalie ſont étonnés. Lyſimond s'en apperçoit.*) Mon fils, voilà ta ſœur... Ma fille, voilà ton frere....

ROSALIE.

Mon frere! (*Ces mots ſe diſent avec toute la vîteſſe de la ſurpriſe, & ſe font entendre preſque au même inſtant.*)

DORVAL.

Ma ſœur!

ROSALIE

Dorval!

DORVAL.

Roſalie!

LYSIMOND. (*Il eſt aſſis.*)

Oui, mes enfants; vous ſaurez tout.... Approchez que je vous embraſſe encore.... (*Il éleve ſes mains au Ciel.*).... Que le Ciel qui me rend à vous, qui vous rend à moi, vous béniſſe.... qu'il nous béniſſe tous.... (*à Clairville*) Clairville: (*à Conſtance:*) Madame, pardonnez à un pere qui retrouve ſes enfants. Je les croyois perdus pour moi.. Je me ſuis dit cent fois: Je ne les reverrai jamais. Ils ne me reverront plus. Peut-être, hélas, ils s'ignoreront toujours!.... Quand je partis, ma chere Roſalie, mon eſpérance la plus douce étoit de te montrer un fils digne de moi, un frere digne de toute ta tendreſſe; qui te ſervît d'appui, quand je ne ſerai plus.. . & mon enfant, ce ſera bientôt.... Mais, mes enfants, pourquoi ne vois-je point encore ſur vos viſages ces tranſports

Digitized by Google

que je m'étois promis?.... Mon âge, mes infirmités, ma mort prochaine vous afflige. . . . Ah, mes enfants, j'ai tant travaillé, tant souffert!.... Dorval, Roſalie. (*en diſant ces mots, le vieillard tient ſes bras étendus vers ſes enfants qu'il regarde alternativement, & qu'il invite à ſe reconnoître.*)

(*Dorval & Roſalie ſe regardent, tombent dans les bras l'un de l'autre, & vont enſemble embraſſer les genoux de leur pere en s'écriant:*)

DORVAL, ROSALIE.

Ah, mon pere!

LYSIMOND.

(*leur impoſant ſes mains & levant les yeux au Ciel, dit:*

O Ciel! je te rends graces! mes enfants ſe ſont vus; ils s'aimeront, je l'eſpere, & je mourrai content.... Clairville, Roſalie vous étoit chere... Roſalie, tu aimois Clairville. Tu l'aimes toujours. Approchez que je vous uniſſe.

(*Clairville, ſans oſer approcher, ſe contente de tendre les bras à Roſalie, avec tout le mouvement du deſir & de la paſſion. Il attend. Roſalie le regarde un inſtant & s'avance. Clairville ſe précipite, & Lyſimond les unit.*)

ROSALIE (*en interrogation.*)

Mon pere?...

LYSIMOND.

Mon enfant?...

ROSALIE.

Conſtance... Dorval... ils ſont dignes l'un de l'autre.

LYSIMOND (*à Conſtance & à Dorval.*)

Je t'entends. Venez, mes chers enfants. Venez. Vous doublez mon bonheur.

(*Conſtance & Dorval s'approchent gravement de Lyſimond. Le bon vieillard prend la main de Conſtance,*

Digitized by Google

stance, la baise, & lui présente celle de son fils, que Constance reçoit.)

LYSIMOND.

(pleurant & s'essuyant les yeux avec la main, dit:)

Celles-ci sont de joie, & ce seront les dernieres..... Je vous laisse une grande fortune. Jouissez-en comme je l'ai acquise. Ma richesse ne coûta jamais rien à ma probité. Mes enfants, vous la pourrez posséder sans remords. . . . , Rosalie, tu regardes ton frere, & tes yeux baignés de larmes reviennent sur moi.... Mon enfant, tu sauras tout; je te l'ai déja dit.... Epargne cet aveu à ton pere, à un frere sensible & délicat... Le Ciel qui a trempé d'amertumes toute ma vie, ne m'a réservé de purs que ces derniers instants. Cher enfant, laisse m'en jouir.... Tout est arrangé entre vous.... Ma fille, voilà l'état de mes biens....

ROSALIE.

Mon pere....

LYSIMOND.

Prends, mon enfant. J'ai vécu. Il est tems que vous viviez, & que je cesse; demain, si le Ciel le veut, ce sera sans regret.... Tiens, mon fils, c'est le précis de mes dernieres volontés. Tu les respecteras. Sur-tout n'oubliez pas André. C'est à lui que je devrai la satisfaction de mourir au milieu de vous. Rosalie, je me ressouviendrai d'André, lorsque ta main me fermera les yeux.... Vous verrez, mes enfants, que je n'ai consulté que ma tendresse, & que je vous aimois tous deux également. La perte que j'ai faite est peu de chose. Vous la supporterez en commun.

ROSALIE.

Qu'entends-je, mon pere...., on m'a remis...

Digitized by Google

(*Elle présente à son pere le portefeuille envoyé par Dorval.*)

LYSIMOND.

On t'a remis... Voyons... (*Il ouvre le portefeuille, il examine ce qu'il contient, & dit :*)... Dorval, tu peux seul éclaircir ce mystere. Ces effets t'appartenoient. Parle, dis-nous comment ils se trouvent entre les mains de ta sœur.

CLAIRVILLE (*vivement.*)

J'ai tout compris. Il exposa sa vie pour moi, il me sacrifioit sa fortune.

ROSALIE (*à Clairville.*)
Sa passion !
CONSTANCE (*à Clairville.*)
Sa liberté !
CLAIRVILLE.
Ah, mon ami ! (*Il l'embrasse.*)

Ces mots se disent avec beaucoup de vîtesse, & sont presque entendus en même temps.

ROSALIE.

(*en se jettant dans le sein de son frere, & baissant la vue.*)

Mon frere....

DORVAL (*en souriant.*)

J'étois un insensé. Vous étiez un enfant.

LYSIMOND.

Mon fils, que te veulent-ils? Il faut que tu leur aies donné quelque grand sujet d'admiration & de joie, que je ne comprends pas, que ton pere ne peut partager.

DORVAL.

Mon pere, la joie de vous revoir nous a tous transportés.

LYSIMOND.

Puisse le Ciel qui bénit les enfants par les peres, & les peres par les enfants, vous en accorder qui vous ressemblent, & qui vous rendent la tendresse que vous avez pour moi.

Fin du cinquieme Acte & de la Piece.

J'ai

Digitized by Google

J'Ai promis de dire pourquoi je n'entendis pas la derniere ſcene; & le voici. Lyſimond n'étoit plus. On avoit engagé un de ſes amis qui étoit à peu près de ſon âge, & qui avoit ſa taille, ſa voix, & ſes cheveux blancs, à le remplacer dans la Piece.

Ce vieillard entra dans le ſallon, comme Lyſimond y étoit entré la premiere fois, tenu ſous les bras par Clairville & par André, couvert des habits que ſon ami avoit apportés des priſons. Mais à peine y parut-il, que, ce moment de l'action remettant ſous les yeux de toute la famille, un homme qu'elle venoit de perdre, & qui lui avoit été ſi reſpectable & ſi cher, perſonne ne put retenir ſes larmes. Dorval pleuroit. Conſtance & Clairville pleuroient. Roſalie étouffoit ſes ſanglots & détournoit ſes regards. Le vieillard qui repréſentoit Lyſimond, ſe troubla, & ſe mit à pleurer auſſi. La douleur, paſſant des maîtres aux domeſtiques, devint générale, & la piece ne finit pas.

Lorſque tout le monde fut retiré, je ſortis de mon coin, & je m'en retournai comme j'étois venu. Chemin faiſant, j'eſſuyois mes yeux, & je me diſois pour me conſoler, car j'avois l'ame triſte: „ Il faut que je ſois bien bon de „ m'affliger ainſi. Tout ceci n'eſt qu'une co„ médie. Dorval en a pris le ſujet dans ſa tête. „ Il l'a dialoguée à ſa fantaiſie; & l'on s'amu„ ſoit aujourd'hui à la repréſenter. "

Cependant quelques circonſtances m'embarraſſoient. L'hiſtoire de Dorval étoit connue dans le pays. La repréſentation en avoit été ſi vraie, qu'oubliant en pluſieurs endroits que j'é-

Digitized by Google

tois ſpectateur, & ſpectateur ignoré, j'avois été ſur le point de ſortir de ma place, & d'ajouter un perſonnage réel à la ſcene. Et puis comment arranger avec mes idées ce qui venoit de ſe paſſer? Si cette piece étoit une comédie comme une autre, pourquoi n'avoient-ils pu jouer la derniere ſcene? Quelle étoit la cauſe de la douleur profonde dont ils avoient été pénétrés à la vue du vieillard qui faiſoit Lyſimond?

Quelques jours après j'allai remercier Dorval de la foirée délicieuſe & cruelle que je devois à ſa complaiſance....

„ Vous avez donc été content de cela?"....

J'aime à dire la vérité. Cet homme aimoit à l'entendre, & je lui répondis que le jeu des acteurs m'en avoit tellement impoſé, qu'il m'étoit impoſſible de prononcer ſur le reſte; d'ailleurs, que n'ayant point entendu la derniere ſcene, j'ignorois le dénouement; mais que s'il vouloit me communiquer l'ouvrage, je lui en dirois mon ſentiment....

„ Votre ſentiment! & n'en ſais-je pas à préſent ce que j'en veux ſavoir? Une piece eſt moins faite pour être lue que pour être repréſentée; la repréſentation de celle-ci vous a plû. Il ne m'en faut pas davantage. Cependant la voilà. Liſez-la, & nous en parlerons."

Je pris l'ouvrage de Dorval. Je le lus à tête repoſée; & nous en parlâmes le lendemain & les deux jours ſuivants.

Voici nos entretiens. Mais quelle différence entre ce que Dorval me diſoit, & ce que j'écris!.... Ce ſont peut-être les mêmes idées; mais le génie de l'homme n'y eſt plus.... C'eſt envain que je cherche en moi l'impreſſion que le ſpectacle de la nature & la préſence de Dorval

Digitized by Google

val y faiſoient. Je ne la retrouve point. Je ne vois plus Dorval. Je ne l'entends plus. Je ſuis ſeul, parmi la pouſſiere des livres & dans l'ombre d'un cabinet.... Et j'écris des lignes foibles, triſtes & froides.

DORVAL ET MOI.

Premier Entretien.

CE jour, Dorval avoit tenté ſans ſuccès de terminer une affaire qui diviſoit depuis long-tems deux familles du voiſinage, & qui pouvoit ruiner l'une & l'autre. Il en étoit chagrin, & je vis que la diſpoſition de ſon ame alloit répandre une teinte obſcure ſur notre entretien. Cependant je lui dis,

„ Je vous ai lu. Mais je ſuis bien trompé, „ ou vous ne vous êtes pas attaché à répondre „ ſcrupuleuſement aux intentions de M. votre „ pere. Il vous avoit recommandé, ce me ſemble, de rendre les choſes comme elles s'étoient paſſées; & j'en ai remarqué pluſieurs „ qui ont un caractere de fiction qui n'en impoſe qu'au théatre, où l'on diroit qu'il y a „ une illuſion & des applaudiſſements de convention.

„ D'abord vous vous êtes aſſervi à la loi des „ unités. Cependant il eſt incroyable que tant „ d'événements ſe ſoient paſſés dans un même „ lieu; qu'ils n'aient occupé qu'un intervalle „ de vingt-quatre heures, & qu'ils ſe ſoient „ ſuccédés dans votre hiſtoire; comme ils ſont „ enchaînés dans votre ouvrage. "

Vous avez raiſon. Mais ſi le fait a duré quin-

Digitized by Google

ze jours, croyez-vous qu'il fallût accorder la même durée à la repréſentation ? Si les événements en ont été ſéparés par d'autres, qu'il étoit à propos de rendre cette confuſion ? Et s'ils ſe ſont paſſés en différents endroits de la maiſon, que je devois auſſi les répandre ſur le même eſpace ?

Les loix des trois unités ſont difficiles à obſerver, mais elles ſont ſenſées.

Dans la ſociété, les affaires ne durent que par de petits incidens qui donneroient de la vérité à un roman, mais qui ôteroient tout l'intérêt à un ouvrage dramatique. Notre attention s'y partage ſur une infinité d'objets différents; mais au théatre où l'on ne repréſente que des inſtants particuliers de la vie réelle, il faut que nous ſoyons tout entiers à la même choſe.

J'aime mieux qu'une piece ſoit ſimple que chargée d'incidents. Cependant je regarde plus à leur liaiſon qu'à leur multiplicité. Je ſuis moins diſpoſé à croire deux événements que le hazard a rendus ſucceſſifs ou ſimultanés, qu'un grand nombre qui, rapprochés de l'expérience journaliere, la regle invariable des vraiſemblances dramatiques, me paroîtroient s'attirer les uns les autres par des liaiſons néceſſaires.

L'art d'intriguer conſiſte à lier les évenements, de maniere que le ſpectateur ſenſé y apperçoive toûjours une raiſon qui le ſatisfaſſe. La raiſon doit être d'autant plus forte, que les évenements ſont plus ſinguliers. Mais il n'en faut pas juger par rapport à ſoi. Celui qui agit & celui qui regarde ſont deux êtres très-différents.

Je ſerois fâché d'avoir pris quelque licence contraire à ces principes généraux de l'unité de temps & de l'unité d'action. Et je penſe qu'on

ne

Digitized by Google

ne peut être trop sévere sur l'unité de lieu. Sans cette unité, la conduite d'une piece est presque toujours embarrassée, louche. Ah, si nous avions des théâtres ou la décoration changeât toutes les fois que le lieu de la scene doit changer!

„ Et quel si grand avantage y trouveriez-„ vous?"

Le spectateur suivroit sans peine tout le mouvement d'une Piece. La représentation en deviendroit plus variée, plus intéressante & plus claire. La décoration ne peut changer que la scene ne reste vuide. La scene ne peut rester vuide qu'à la fin d'un acte. Ainsi toutes les fois que deux incidents feroient changer la décoration, ils se passeroient dans deux actes différents. On ne verroit point une assemblée de sénateurs succéder à une assemblée de conjurés, à-moins que la scene ne fut assez étendue pour qu'on y distinguât des espaces fort différents. Mais sur de petits théâtres, tels que les nôtres, que doit penser un homme raisonnable, lorsqu'il entend des courtisans, qui savent si bien que les murs ont des oreilles, conspirer contre leur souverain dans l'endroit même où il vient de les consulter sur l'affaire la plus importante, sur l'abdication de l'empire? Puisque les personnages demeurent, il suppose apparemment que c'est le lieu qui s'en va.

Au reste, sur ces conventions théatrales, voici ce que je pense. C'est que celui qui ignorera la raison poétique, ignorant aussi le fondement de la regle, ne saura ni l'abandonner, ni la suivre à-propos. Il aura pour elle trop de respect ou trop de mépris; deux écueils opposés, mais également dangereux. L'un réduit à rien les observations & l'expérience des siécles passés, & rame-

Digitized by Google

ramene l'art à ſon enfance. L'autre l'arrête tout court où il eſt, & l'empêche d'aller en avant.

Ce fut dans l'appartement de Roſalie que je m'entretins avec elle, lorſque je détruiſis dans ſon cœur le penchant injuſte que je lui avois inſpiré, & que je fis renaître ſa tendreſſe pour Clairville. Je me promenois avec Conſtance dans cette grande allée, ſous les vieux maroniers que vous voyez, lorſque je demeurai convaincu qu'elle étoit la ſeule femme qu'il y eût au monde pour moi; pour moi! qui m'étois propoſé dans ce moment de lui faire entendre que je n'étois point l'époux qui lui convenoit. Au premier bruit de l'arrivée de mon pere, nous deſcendîmes, nous accourûmes tous, & la derniere ſcene ſe paſſa en autant d'endroits différents que cet honnête vieillard fit de pauſes, depuis la porte d'entrée juſques dans ce ſallon. Je les vois encore ces endroits.... Si j'ai renfermé toute l'action dans un lieu, c'eſt que je le pouvois ſans gêner la conduite de la Piéce, & ſans ôter de la vraiſemblance aux évenements.

„ Voilà qui eſt à merveilles. Mais en diſpo-
„ ſant des lieux, du temps, & de l'ordre des
„ évenements, vous n'auriez pas dû en imagi-
„ ner qui ne ſont, ni dans nos mœurs, ni dans
„ votre caractere. „

Je ne crois pas l'avoir fait.

„ Vous me perſuaderez donc que vous avez
„ eu avec votre valet la ſeconde ſcene du pre-
„ mier acte? Quoi, lorſque vous lui dites, *ma*
„ *chaiſe, des chevaux*, il ne partit pas? Il ne vous
„ obéit pas? Il vous fit des remontrances que
„ vous écoutâtes tranquillement? Le ſévere
„ Dorval, cet homme renfermé même avec ſon
„ ami Clairville, s'eſt entretenu familiérement
„ avec ſon valet Charles? Cela n'eſt ni vraiſem-
„ blable ni vrai. ” Il

Digitized by Google

Il faut en convenir. Je me dis à moi-même à-peu-près ce que j'ai mis dans la bouche de Charles. Mais ce Charles eſt un bon domeſtique, qui m'eſt attaché. Dans l'occaſion il feroit pour moi tout ce qu'André a fait pour mon pere. Il a été témoin de la choſe. J'ai vu ſi peu d'inconvénient à l'introduire un moment dans la Piéce, & cela lui a fait tant de plaiſir!... Parce qu'ils ſont nos valets, ont-ils ceſſé d'être des hommes?... S'ils nous ſervent, il en eſt un autre que nous ſervons.

„ Mais ſi vous compoſiez pour le Théâtre? „

Je laiſſerois-là ma morale, & je me garderois bien de rendre importants ſur la ſcene des êtres qui ſont nuls dans la ſociété. Les Daves ont été les pivots de la Comédie ancienne, parce qu'ils étoient en effet les moteurs de tous les troubles domeſtiques. Sont-ce les mœurs qu'on avoit il y a deux mille ans, ou les nôtres, qu'il faut imiter? Nos valets de comédie ſont toûjours plaiſants, preuve certaine qu'ils ſont froids. Si le poëte les laiſſe dans l'antichambre, où ils doivent être, l'action ſe paſſant entre les principaux perſonnages, en ſera plus intéreſſante & plus forte. Moliere qui ſavoit ſi bien en tirer parti, les a exclus du Tartuffe & du Miſantrope. Ces intrigues de valets & de ſoubrettes dont on coupe l'action principale, ſont un moyen ſûr d'anéantir l'intérêt. L'action théatrale ne ſe repoſe point; & mêler deux intrigues, c'eſt les arrêter alternativement l'une & l'autre.

„ Si j'oſois, je vous demanderois grace pour „ les ſoubrettes. Il me ſemble que les jeunes per- „ ſonnes toûjours contraintes dans leur conduite „ & dans leurs diſcours, n'ont que ces femmes „ à qui elles puiſſent ouvrir leur ame, confier „ des ſentiments qui la preſſent, & que l'uſage,

„ la

Digitized by Google

„ la bienfaisance, la crainte, & les préjugés y „ tiennent renfermés.

Qu'elles restent donc sur la scène jusqu'à ce que notre éducation devienne meilleure, & que les peres & meres soient les confidents de leurs enfants..... Qu'avez-vous encore observé?

„ La déclaration de Constance?... „

Eh bien?

„ Les femmes n'en font guere..? „

D'accord. Mais supposez qu'une femme ait l'ame, l'élévation, & le caractere de Constance, qu'elle ait su choisir un honnête homme, & vous verrez qu'elle avouera ses sentiments sans conséquence. Constance m'embarrassa.... beaucoup... Je la plaignis, & l'en respectai davantage.

„ Cela est bien étonnant! Vous étiez occupé „ d'un autre côté...?

Et ajoûtez que je n'étois pas un fat.

„ On trouvera dans cette déclaration quel- „ ques endroits peu ménagés..... Les femmes „ s'attacheront à donner du ridicule à ce ca- „ ractere.... „

Quelles femmes, s'il vous plait? des femmes perdues qui avouoient un sentiment honteux toutes les fois qu'elles ont dit; *je vous aime*. Ce n'est pas là Constance; & l'on seroit bien à plaindre dans la société, s'il n'y avoit aucune femme qui lui ressemblât.

„ Mais ce ton est bien extraordinaire au théa- „ tre!... „

Et laissez là les treteaux. Rentrez dans le sallon, & convenez que le discours de Constance ne vous offensa pas quand vous l'entendîtes-là.

„ Non. „

C'est assez. Cependant il faut tout vous dire. Lorsque l'ouvrage fut achevé, je le communiquai à tous les personnages, afin que chacun ajoûtat

Digitized by Google

ajoûtât à ſon rôle, en retranchât, & ſe peignît encore plus au vrai. Mais il arriva une choſe à laquelle je ne m'attendois guere, & qui eſt cependant bien naturelle. C'eſt que plus à leur état préſent qu'à leur ſituation paſſée, ici ils adoucirent l'expreſſion, là, ils pallierent un ſentiment; ailleurs, ils préparérent un incident. Roſalie voulut paroître moins coupable aux yeux de Clairville; Clairville, ſe montrer encore plus paſſionné pour Roſalie; Conſtance, marquer un peu plus de tendreſſe à un homme qui eſt maintenant ſon époux; & la vérité des caractéres en a ſouffert en quelques endroits. La déclaration de Conſtance eſt un de ces endroits. Je vois que les autres n'échapperont pas à la fineſſe de votre goût.

Ce diſcours de Dorval m'obligea d'autant plus, qu'il eſt peu dans ſon caractere de louer. Pour y répondre, je relevai une minutie que j'aurois négligée, ſans cela.

„ Et le thé de la même ſcene, lui dis-je?„

Je vous entends. Cela n'eſt pas de ce pays. J'en conviens; Mais j'ai voyagé long-temps en Hollande. J'ai beaucoup vécu avec des étrangers. J'ai pris d'eux cet uſage; & c'eſt moi que j'ai peint.

„ Mais au théatre!„

Ce n'eſt pas là. C'eſt dans le ſallon qu'il faut juger mon ouvrage.... Cependant ne paſſez aucun des endroits où vous croirez qu'il peche contre l'uſage du théatre.... Je ſerai bien aiſe d'examiner ſi c'eſt moi qui ai tort, ou l'uſage...

Tandis que Dorval parloit, je cherchois les coups de crayon que j'avois donnés à la marge de ſon manuſcrit, par-tout où j'avois trouvé quelque choſe à reprendre. J'apperçus une de ces

marques

marques vers le commencement de la ſeconde ſcene du ſecond Acte, & je lui dis :

„ Lorſque vous vîtes Roſalie, ſelon la parole „ que vous en aviez donnée à votre ami, ou „ elle étoit inſtruite de votre départ, ou elle „ l'ignoroit. Si c'eſt le premier, pourquoi n'en „ dit-elle rien à Juſtine? Eſt-il naturel qu'il ne „ lui échappe pas un mot ſur un évenement „ qui doit l'occuper toute entiére? Elle pleu- „ re; mais ſes larmes coulent ſur elle. Sa dou- „ leur eſt celle d'une ame délicate qui s'avoue „ des ſentimens qu'elle ne pouvoit empêcher „ de naître, & qu'elle ne peut approuver. *Elle* „ *l'ignoroit*, me direz vous. *Elle en parut éton-* „ *née. Je l'ai écrit, & vous l'avez vû.* Cela eſt „ vrai. Mais comment a-t-elle pû ignorer ce „ qu'on ſavoit dans toute la maiſon?... „

Il étoit matin. J'étois preſſé de quitter un ſéjour que je rempliſſois de trouble, & de me délivrer de la commiſſion la plus inattendue & la plus cruelle. Et je vis Roſalie auſſi-tôt qu'il fut jour chez elle. La ſcene a changé de lieu, mais ſans rien perdre de ſa vérité. Roſalie vivoit retirée. Elle n'eſpéroit dérober ſes penſées ſecrettes à la pénétration de Conſtance & à la paſſion de Clairville, qu'en les évitant l'un & l'autre. Elle ne faiſoit que de deſcendre de ſon appartement; & elle n'avoit encore vu perſonne, quand elle entra dans le ſallon.

„ Mais pourquoi annonce-t-on Clairville, „ tandis que vous vous entretenez avec Roſa- „ lie? Jamais on ne s'eſt fait annoncer chez ſoi; „ & ceci a tout l'air d'un coup de théatre mé- „ nagé à plaiſir. ”

Non, c'eſt le fait, comme il a été, & comme il devoit être. Si vous y voyez un coup de théatre;

Digitized by Google

théatre ; à la bonne heure. Il s'eſt placé là de lui-même.

Clairville ſait que je ſuis avec ſa maîtreſſe. Il n'eſt pas naturel qu'il entre tout au-travers d'un entretien qu'il a deſiré. Cependant il ne peut réſiſter à l'impatience d'en apprendre le réſultat. Il me fait appeller. Euſſiez-vous fait autrement ?

Dorval s'arrêta ici un moment ; enſuite il dit : J'aimerois bien mieux des tableaux ſur la ſcene, où il y en a ſi peu, & où ils produiroient un effet ſi agréable & ſi ſûr, que ces coups de théatre qu'on amene d'une maniere ſi forcée, & qui ſont fondés ſur tant de ſuppoſitions ſingulieres, que pour une de ces combinaiſons d'événements qui ſoit heureuſe & naturelle, il y en a mille qui doivent déplaire à un homme de goût.

„ Mais quelle différence mettez-vous entre „ un coup de théatre, & un tableau ? ”

J'aurai bien plûtôt fait de vous en donner des exemples que des définitions. Le ſecond acte de la piece s'ouvre par un tableau, & finit par un coup de théatre.

„ J'entends. Un incident imprévû qui ſe paſ„ ſe en action & qui change ſubitement l'état „ des perſonnages, eſt un coup de théatre. Une „ diſpoſition de ces perſonnages ſur la ſcene, ſi „ naturelle & ſi vraie, que rendue fidelement „ par un peintre, elle me plairoit ſur la toile, „ eſt un tableau. ”

A-peu-près.

„ Je gagerois preſque que dans la quatrieme „ ſcene du ſecond acte, il n'y a pas un mot „ qui ne ſoit vrai. Elle m'a deſolé dans le ſa„ lon, & j'ai pris un plaiſir infini à la lire. Le „ beau tableau ! car c'en eſt un, ce me ſemble,

Digitized by Google

„ que le malheureux Clairville renversé sur le „ sein de son ami, comme dans le seul asyle qui „ lui reste....”

Vous pensez bien à sa peine : mais vous oubliez la mienne. Que ce moment fut cruel pour moi !

„ Je le sais. Je le sais, je me souviens que, „ tandis qu'il exhaloit sa plainte & sa douleur, „ vous versiez des larmes sur lui. Ce ne sont „ pas là de ces circonstances qui s'oublient.”

Convenez que ce tableau n'auroit point eu lieu sur la scene ; que les deux amis n'auroient osé se regarder en face, tourner le dos au spectateur, se groupper, se séparer, se rejoindre ; & que toute leur action auroit été bien compassée, bien empesée, bien maniérée, & bien froide.

„ Je le crois.”

Est-il possible qu'on ne sentira point que l'effet du malheur est de rapprocher les hommes, & qu'il est ridicule sur-tout dans les moments de tumulte, lorsque les passions sont portées à l'excès, & que l'action est la plus agitée, de se tenir en rond, séparés, à une certaine distance les uns des autres, & dans un ordre symmétrique ?

Il faut que l'action théatrale soit bien imparfaite encore, puisqu'on ne voit sur la scene presqu'aucune situation dont on pût faire une composition supportable en Peinture. Quoi donc ! la vérité y est-elle moins essentielle que sur la toile ? Seroit-ce une regle qu'il faut s'éloigner de la chose, à mesure que l'art en est plus voisin, & mettre moins de vraisemblance dans une scene vivante où les hommes mêmes agissent, que dans une scene colorée où l'on ne voit, pour ainsi dire, que leurs ombres ?

Je

Je penſe, pour moi, que ſi un ouvrage dramatique étoit bien fait & bien repréſenté, la ſcene offriroit au ſpectateur autant de tableaux réels, qu'il y auroit dans l'action de momens favorables au peintre.

„ Mais la décence ? La décence ? "

Je n'entends répéter que ce mot. La maîtreſſe de Barnevelt entre échevelée dans la priſon de ſon amant. Les deux amis s'embraſſent, & tombent à terre. Philoctete ſe roulloit autrefois à l'entrée de ſa caverne. Il y faiſoit entendre les cris inarticulés de la douleur. Ces cris formoient un vers peu nombreux : mais les entrailles du ſpectateur en étoient déchirées. Avons-nous plus de délicateſſe & plus de génie que les Athéniens ?... Quoi donc, pourroit-il y avoir rien de trop véhément dans l'action d'une mere, dont on immole la fille ? Qu'elle courre ſur la ſcene comme une femme furieuſe ou troublée ; qu'elle remplisſe de cris ſon palais ; que le déſordre ait paſſé juſques dans ſes vêtements : ces choſes conviennent à ſon deſeſpoir. Si la mere d'Iphigénie ſe montroit un moment reine d'Argos & femme du Général des Grecs, elle ne me paroîtroit que la derniere des créatures. Le véritable dignité, celle qui me frappe, qui me renverſe, c'eſt le tableau de l'amour maternel dans toute ſa vérité.

En feuilletant le manuſcrit, j'apperçus un petit coup de crayon que j'avois paſſé. Il étoit à l'endroit de la ſcene ſeconde du ſecond acte, où Roſalie dit de l'objet qui l'a ſéduite, qu'*elle eſpéroit y retrouver la vérité de toutes les chimeres de perfection qu'elle s'étoit faites*. Cette réflexion m'avoit ſemblé un peu forte pour un enfant ; & *les chimeres de perfection* s'écartoient de ſon ton ingénu. J'en fis l'obſervation à Dorval. Il me

renvoya pour toute réponſe au manuſcrit. Je le conſidérai avec attention ; je vis que ces mots avoient été ajoûtés après-coup de la main même de Roſalie, & je paſſai à d'autres choſes.

„ Vous n'aimez pas les coups de théatre, lui „ dis-je ? "

Non.

„ En voici pourtant un & des mieux arran- „ gés. "

Je le ſais, & je vous l'ai cité.

„ C'eſt la baſe de toute votre intrigue. "

J'en conviens.

„ Et c'eſt une mauvaiſe choſe ? "

Sans doute.

„ Pourquoi donc l'avoir employée ? "

C'eſt que ce n'eſt pas une fiction, mais un fait. Il ſeroit à ſouhaiter pour le bien de l'ouvrage que la choſe fut arrivée tout autrement.

„ Roſalie vous déclare ſa paſſion. Elle ap- „ prend qu'elle eſt aimée. Elle n'eſpere plus, „ elle n'oſe plus vous revoir. Elle vous écrit. "

Cela eſt naturel.

„ Vous lui répondez. "

Il le falloit.

„ Clairville a promis à ſa ſœur que vous ne „ partiriez pas ſans l'avoir vûe. Elle vous ai- „ me. Elle vous l'a dit. Vous connoiſſez ſes „ ſentiments. "

„ Elle doit chercher à connoître les miens.

„ Son frere va la trouver chez une amie, où „ des bruits fâcheux qui ſe ſont répandus ſur „ la fortune de Roſalie & ſur le retour de ſon „ pere, l'ont appellée. On y ſavoit votre dé- „ part. On en eſt ſurpris. On vous accuſe d'a- „ voir inſpiré de la tendreſſe à ſa ſœur, & d'en „ avoir pris pour ſa maîtreſſe. "

La choſe eſt vraie.

„ Mais

Digitized by Google

„ Mais Clairville n'en croit rien. Il vous dé-
„ fend avec vivacité. Il se fait une affaire. On
„ vous appelle à son secours, tandis que vous
„ répondez à la lettre de Rosalie. Vous laissez
„ votre réponse sur la table. "

Vous en eussiez fait autant, je pense.

„ Vous volez au secours de votre ami. Con-
„ stance arrive. Elle se croit attendue. Elle se
„ voit laissée. Elle ne comprend rien à ce pro-
„ cédé. Elle apperçoit la lettre que vous écri-
„ viez à Rosalie. Elle la lit, & la prend pour
„ elle. "

Toute autre s'y seroit trompée.

„ Sans doute; elle n'a aucun soupçon de vo-
„ tre passion pour Rosalie, ni de la passion de
„ Rosalie pour vous; la lettre répond à une dé-
„ claration, & elle en a fait une. "

Ajoutez que Constance a appris de son frere le secret de ma naissance, & que la lettre est d'un homme qui croiroit manquer à Clairville, s'il prétendoit à la personne dont il est épris. Ainsi Constance croit & doit se croire aimée; & de-là tous les embarras où vous m'avez vu.

„ Que trouvez-vous donc à redire à cela? il
„ n'y a rien qui soit faux. "

Ni rien qui soit assez vraisemblable. Ne voyez-vous pas qu'il faut des siecles pour combiner un si grand nombre de circonstances? Que les Artistes se félicitent tant qu'ils voudront du talent d'arranger de pareilles rencontres. J'y trouverai de l'invention, mais sans goût véritable. Plus la marche d'une piece est simple, plus elle est belle. Un Poëte qui auroit imaginé ce coup de théatre, & la situation du cinquieme acte, où m'approchant de Rosalie, je lui montre Clairville au fond du salon, sur un canapé, dans l'attitude d'un homme au desespoir, auroit bien peu de

Digitized by Google

sens, s'il préféroit le coup de théatre au tableau. L'un est presque un enfantillage. L'autre est un trait de génie. J'en parle sans partialité. Je n'ai inventé ni l'un ni l'autre. Le coup de théatre est un fait. Le tableau, une circonstance heureuse que le hazard fit naître, & dont je sus profiter.

„ Mais lorsque vous fûtes la méprise de Constance, que n'en avertissiez-vous Rosalie? „ L'expédient étoit simple, & il remédioit à „ tout. „

Oh pour le coup, vous voilà bien loin du théatre, & vous examinez mon ouvrage avec une sévérité à laquelle je ne connois pas de piece qui résistât. Vous m'obligeriez de m'en citer une qui allât jusqu'au troisieme acte, si chacun y faisoit à la rigueur ce qu'il doit faire. Mais cette réponse qui seroit bonne pour un artiste, ne l'est pas pour moi. Il s'agit ici d'un fait, & non d'une fiction. Ce n'est point à un auteur que vous demandez raison d'un incident; c'est à Dorval que vous demandez compte de sa conduite.

Je n'instruisis point Rosalie de l'erreur de Constance & de la sienne, parce qu'elle répondoit à mes vûes. Résolu de tout sacrifier à l'honnêteté, je regardai ce contre-temps qui me séparoit de Rosalie, comme un événement qui m'éloignoit du danger. Je ne voulois point que Rosalie prît une fausse opinion de mon caractere; mais il m'importoit bien davantage de ne manquer ni à moi-même, ni à mon ami. Je souffrois à le tromper, à tromper Constance; mais il le falloit.

„ Je le sens. A qui écriviez-vous, si ce n'étoit „ pas à Constance? „

D'ailleurs il se passa si peu de temps entre ce moment & l'arrivée de mon pere; & Rosalie voit

voit si renfermée. Il n'étoit pas question de lui écrire. Il est fort incertain qu'elle eût voulu recevoir ma lettre; & il est sur qu'une lettre qui l'auroit convaincue de mon innocence, sans lui ouvrir les yeux sur l'injustice de nos sentiments, n'auroit fait qu'augmenter le mal.

„ Cependant vous entendez de la bouche de „ Clairville mille mots qui vous déchirent. Con- „ stance lui remet votre lettre. Ce n'est pas as- „ sez de cacher le penchant réel que vous avez; „ il faut en simuler un que vous n'avez pas. On „ arrange votre mariage avec Constance, sans „ que vous puissiez vous y opposer. On annon- „ ce cette agréable nouvelle à Rosalie, sans que „ vous puissiez la nier. Elle se meurt à vos yeux, „ Et son amant, traité avec une dureté incroya- „ ble, tombe dans un état tout voisin du dé- „ sespoir. "

C'est la vérité ; mais que pouvois-je à tout cela?

„ A-propos de cette scene de désespoir, elle „ est est singuliere. J'en avois été vivement af- „ fecté dans le salon. Jugez combien je fus sur- „ pris à la lecture, d'y trouver des gestes & „ point de discours. "

Voici une anecdote que je me garderois bien de vous dire, si j'attachois quelque mérite à cet ouvrage, & si je m'estimois beaucoup de l'avoir fait. C'est qu'arrivé à cet endroit de notre histoire & de la piece, & ne trouvant en moi qu'une impression profonde, sans la moindre idée de discours, je me rappellai quelques scenes de comédie, d'après lesquelles je fis de Clairville un désespéré très-disert. Mais lui, parcourant son rôle légérement, me dit : *Mon frere, voilà qui ne vaut rien. Il n'y a pas un seul mot de vérité dans toute cette rhétorique.* Je le sais. Mais voyez, & tâchez

Digitized by Google

de faire mieux. *Je n'aurai pas de peine. Il ne s'agit que de se remettre dans la situation, & que de s'écouter.* Ce fut apparemment ce qu'il fit. Le lendemain il m'apporta la scene que vous connoissez, telle qu'elle est, mot pour mot. Je la lus & relus plusieurs fois. J'y reconnus le ton de la nature; & demain, si vous voulez, je vous dirai quelques réflexions qu'elle m'a suggérées sur les passions, leur accent, la déclamation, & la pantomime. Je vous reconduirai ce soir jusqu'au pied de la colline qui coupe en deux la distance de nos demeures, & nous y marquerons le lieu de notre rendez-vous.

Chemin faisant, Dorval observoit les phénomenes de la nature qui suivent le coucher du soleil; & il disoit: Voyez comme les ombres particulieres s'affoiblissent à mesure que l'ombre universelle se fortifie.... Ces larges bandes de pourpre nous promettent une belle journée.... Voilà toute la région du Ciel opposée au soleil couchant, qui commence à se teindre de violet.... On n'entend plus dans la forêt que quelques oiseaux dont le ramage tardif égaie encore le crépuscule.... Le bruit des eaux courantes qui commence à se séparer du bruit général, nous annonce que les travaux ont cessé en plusieurs endroits, & qu'il se fait tard.

Cependant nous arrivâmes au pied de la colline. Nous y marquâmes le lieu de notre rendez-vous, & nous nous séparâmes.

Second Entretien.

LE lendemain je me rendis au pied de la colline. L'endroit étoit solitaire & sauvage. On avoit

Digitized by Google

avoit en perſpective quelques hameaux répandus dans la plaine; au-delà une chaîne de montagnes inégales & déchirées qui terminoient en partie l'horiſon. On étoit à l'ombre des chênes, & l'on entendoit le bruit ſourd d'une eau ſouterraine qui couloit aux environs. C'étoit la ſaiſon où la terre eſt couverte des biens qu'elle accorde au travail & à la ſueur des hommes. Dorval étoit arrivé le premier. J'approchai de lui ſans qu'il m'apperçût. Il s'étoit abandonné au ſpectacle de la nature. Il avoit la poitrine élevée. Il reſpiroit avec force. Ses yeux attentifs ſe portoient ſur tous les objets. Je ſuivois ſur ſon viſage les impreſſions diverſes qu'il en éprouvoit; & je commençois à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir, „ Il eſt ſous „ le charme."

Il m'entendit, & me répondit d'une voix altérée. Il eſt vrai. C'eſt ici qu'on voit la nature. Voici le ſéjour ſacré de l'enthouſiaſme. Un homme a-t-il reçu du génie? Il quitte la ville & ſes habitans. Il aime, ſelon l'attrait de ſon cœur, à mêler ſes pleurs au cryſtal d'une fontaine; à porter des fleurs ſur un tombeau; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie; à traverſer à pas lents des campagnes fertiles; à contempler les travaux des hommes; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur ſecrette. Il erre. Il cherche un antre qui l'inſpire. Qui eſt-ce qui mêle ſa voix au torrent qui tombe de la montagne? Qui eſt-ce qui ſent le ſublime d'un lieu deſert? Qui eſt-ce qui s'écoute dans le ſilence de la ſolitude? C'eſt lui. Notre Poëte habite ſur les bords d'un lac. Il promène ſa vue ſur les eaux, & ſon génie s'étend. C'eſt-là qu'il eſt ſaiſi de cet eſprit tantôt tranquille & tantôt violent, qui ſouleve ſon ame ou qui l'appaiſe à ſon gré. . . .

Digitized by Google

O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein ! Tu es la source féconde de toutes vérités ! .... Il n'y a dans ce monde que la vertu & la vérité qui soient dignes de m'occuper.... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappans & divers, il en est occupé, agité, tourmenté. L'imagination s'échauffe. La passion s'émeut. On est successivement étonné, attendri, indigné, courroucé. Sans l'enthousiasme, ou l'idée véritable ne se présente point ; ou, si par hasard on la rencontre, on ne peut peut la poursuivre.... Le Poëte sent le moment de l'enthousiasme. C'est après qu'il a médité. Il s'annonce en lui par un frémissement qui part de sa poitrine, & qui passe d'une maniere délicieuse & rapide jusqu'aux extrémités de son corps. Bien-tôt ce n'est plus un frémissement. C'est une chaleur forte & permanente qui l'embrase, qui le fait haleter, qui le consume, qui le tue ; mais qui donne l'ame, la vie à tout ce qu'il touche. Si cette chaleur s'accroissoit encore, les spectres se multiplieroient devant lui. Sa passion s'éleveroit presqu'au degré de la fureur. Il ne connoîtroit de soulagement qu'à verser au-dehors un torrent d'idées qui se pressent, se heurtent, & se chassent.

Dorval éprouvoit à l'instant l'état qu'il peignoit. Je ne lui répondis point. Il se fit entre nous un silence pendant lequel je vis qu'il se tranquillisoit. Bientôt il me demanda, comme un homme qui sortiroit d'un sommeil profond, qu'ai-je dit ? Qu'avois-je à vous dire ? Je ne m'en souviens plus.

„ Quelques idées que la scene de Clairville
„ désespéré vous avoit suggérées sur les pas-
„ sions, leur accent, la déclamation, la panto-
„ mime. "

La

Digitized by Google

La premiere, c'eſt qu'il ne faut point donner d'eſprit à ſes perſonnages, mais ſavoir les placer dans des circonſtances qui leur en donnent....

Dorval ſentit à la rapidité avec laquelle il venoit de prononcer ces mots, qu'il reſtoit encore de l'agitation dans ſon ame; il s'arrêta; & pour laiſſer le temps au calme de renaître, ou plutôt pour oppoſer à ſon trouble une émotion plus violente, mais paſſagere; il me raconta ce qui ſuit:

Une payſane du village que vous voyez entre ces deux montagnes, & dont les maiſons élevent leurs faîtes au-deſſus des arbres, envoya ſon mari chez ſes parents qui demeurent dans un hameau voiſin. Ce malheureux y fut tué par un de ſes beaux-freres. Le lendemain j'allai dans la maiſon où l'accident étoit arrivé. J'y vis un tableau, & j'y entendis un diſcours que je n'ai point oubliés. Le mort étoit étendu ſur un lit. Ses jambes nues pendoient hors du lit. Sa femme échevelée étoit à terre. Elle tenoit les pieds de ſon mari, & elle diſoit en fondant en larmes, & avec une action qui en arrachoit à tout le monde: " Hélas, quand je t'envoyai ici, je ne " penſois pas que ces pieds te menoient à la " mort. " Croyez-vous qu'une femme d'un autre rang auroit été plus pathétique? Non. La même ſituation lui eût inſpiré le même diſcours. Son ame eût été celle du moment; & ce qu'il faut que l'artiſte trouve, c'eſt ce que tout le monde diroit en pareil cas; ce que perſonne n'entendra, ſans le reconnoître auſſi-tôt en ſoi.

Les grands intérêts, les grandes paſſions, voilà la ſource des grands diſcours, des diſcours vrais. Preſque tous les hommes parlent bien en mourant.

Ce que j'aime dans la ſcen de Clairville; c'eſt qu'il

Digitized by Google

qu'il n'y a précisément que ce que la passion inspire, quand elle est extrême. La passion s'attache à une idée principale. Elle se tait ; & elle revient à cette idée, presque toujours par exclamation.

La pantomime, si négligée parmi nous, est employée dans cette scene, & vous avez éprouvé vous-même avec quel succès.

Nous parlons trop dans nos drames, & conséquemment nos acteurs n'y jouent pas assez. Nous avons perdu un art dont les anciens connoissoient bien les ressources. Le pantomime jouoit autrefois toutes les conditions, les rois, les héros, les tyrans, les riches, les pauvres, les habitans des villes, ceux de la campagne, choisissant dans chaque état ce qui lui est propre, dans chaque action ce qu'elle a de frappant. Le philosophe Timocrate qui assistoit un jour à ce spectacle, d'où la sévérité de son caractere l'avoit toujours éloigné, disoit : *Quali spectaculo me philosophiæ verecundia privavit?* „ Timocrate „ avoit une mauvaise honte ; & elle a privé le „ philosophe d'un grand plaisir. " Le cynique Demetrius en attribuoit tout l'effet aux instruments, aux voix, & à la décoration, en présence d'un pantomime qui lui répondit : „ Regarde-moi jouer seul, & dis après cela de mon „ art tout ce que tu voudras? " Les flûtes se taisent. Le pantomime joue ; & le philosophe transporté s'écrie : *Je ne te vois pas seulement : Je t'entends. Tu me parles des mains.*

Quel effet cet art joint au discours ne produiroit-il pas? Pourquoi avons-nous séparé ce que la nature a joint? A tout moment, le geste ne répond-il pas au discours? Je ne l'ai jamais si bien senti qu'en écrivant cet ouvrage. Je cherchois ce que j'avois dit, ce qu'on m'avoit répondu ;

Digitized by Google

pondu ; & ne trouvant que des mouvements, j'écrivois le nom du personnage, & au-dessous son action. Je dis à Rosalie, Acte 2. scene 2. *S'il étoit arrivé que votre cœur surpris... fût entraîné par un penchant... dont votre raison vous fît un crime... J'ai connu cet état cruel.... Que je vous plaindrois!*

Elle me répond.... *Plaignez-moi donc...* je la plains, mais c'est par le geste de commisération ; & je ne pense pas qu'un homme qui sent, eût fait autre chose. Mais combien d'autres circonstances où le silence est forcé ! Votre conseil exposeroit-il celui qui le demande, à perdre la vie, s'il le suit ; l'honneur, s'il ne le suit pas? Vous ne ferez ni cruel, ni vil. Vous marquerez votre perplexité par le geste, & vous laisserez l'homme se déterminer.

Ce que je vis encore dans cette scene, c'est qu'il y a des endroits qu'il faudroit presque abandonner à l'acteur. C'est à lui à disposer de la scene écrite, à répéter certains mots, à revenir sur certaines idées, à en retrancher quelques-unes, & à en ajoûter d'autres. Dans les *cantabile*, le musicien laisse à un grand chanteur un libre exercice de son goût & de son talent. Il se contente de lui marquer les intervalles principaux d'un beau chant. Le poëte en devroit faire autant, quand il connoît bien son acteur. Qu'est-ce qui nous affecte dans le spectacle de l'homme animé de quelques grandes passions? Sont-ce ses discours? Quelquefois. Mais ce qui émeut toûjours, ce sont des cris, des mots inarticulés, des voix rompues, quelques monosyllabes qui s'échappent par intervalles, je ne sais quel murmure dans la gorge, entre les dents. La violence du sentiment coupant la respiration & portant le trouble dans l'esprit,

les

Digitized by Google

les syllabes des mots se séparent, l'homme passe d'une idée à une autre. Il commence une multitude de discours. Il n'en finit aucun ; & à l'exception de quelques sentiments qu'il rend dans le premier acces, & auxquels il revient sans cesse, le reste n'est qu'une suite de bruits foibles & confus, de sons expirants, d'accents étouffés que l'acteur connoît mieux que le poëte. La voix, le ton, le geste, l'action, voilà ce qui appartient à l'acteur ; & c'est ce qui nous frappe sur-tout dans le spectacle des grandes passions. C'est l'acteur qui donne au discours tout ce qu'il a d'énergie. C'est lui qui porte aux oreilles la force & la vérité de l'accent.

„ J'ai pensé quelquefois que les discours des „ amants bien épris n'étoient pas des choses à „ lire, mais des choses à entendre. Car, me di-„ sois-je, ce n'est pas l'expression, *je vous aime*, „ qui a triomphé des rigueurs d'une prude, „ des projets d'une coquette, de la vertu d'une „ femme sensible : c'est le tremblement de voix „ avec lequel il fut prononcé ; les larmes, les „ regards qui l'accompagnerent. Cette idée re-„ vient à la vôtre. "

C'est la même. Un ramage opposé à ces vraies voix de la passion, c'est ce que nous appellons des *tirades*. Rien n'est plus applaudi, & de plus mauvais goût. Dans une représentation dramatique, il ne s'agit non plus du spectateur que s'il n'existoit pas. Y a-t-il quelque chose qui s'adresse à lui ? L'auteur est sorti de son sujet. L'acteur entraîné hors de son rôle. Ils descendent tous les deux du théatre. Je les vois dans le parterre ; & tant que dure la tirade, l'action est suspendue pour moi, & la scene reste vuide.

Il y a dans la composition d'une Piéce dramatique une unité de discours qui correspond à

une

une unité d'accents dans la déclamation. Ce ſont deux ſyſtêmes qui varient, je ne dis pas de la comédie à la tragédie, mais d'une comédie ou d'une tragédie à une autre. S'il en étoit autrement, il y auroit un vice, ou dans le poëme, ou dans la repréſentation. Les perſonnages n'auroient pas entr'eux la liaiſon, la convenance à laquelle ils doivent être aſſujettis, même dans les contraſtes. On ſentiroit dans la déclamation des diſſonances qui bleſſeroient. On reconnoîtroit dans le poëme un être qui ne ſeroit pas fait pour la ſociété dans laquelle on l'auroit introduit.

C'eſt à l'acteur à ſentir cette unité d'accents. Voilà le travail de toute ſa vie. Si ce tact lui manque, ſon jeu ſera tantôt foible, tantôt outré, rarement juſte, bon par endroits, mauvais dans l'enſemble.

Si la fureur d'être applaudi s'empare d'un acteur, il exagere. Le vice de ſon action ſe répand ſur l'action d'un autre. Il n'y a plus d'unité dans la déclamation de ſon rôle. Il n'y en a plus dans la déclamation de la Piece. Je ne vois bien-tôt ſur la ſcene qu'une aſſemblée tumultueuſe où chacun prend le ton qui lui plaît; l'ennui s'empare de moi, mes mains ſe portent à mes oreilles, & je m'enfuis.

Je voudrois bien vous parler de l'accent propre à chaque paſſion. Mais cet accent ſe modifie en tant de manieres; c'eſt un ſujet ſi fugitif & ſi délicat, que je n'en connois aucun qui faſſe mieux ſentir l'indigence de toutes les langues qui exiſtent & qui ont exiſté. On a une idée juſte de la choſe; elle eſt préſente à la mémoire. Cherche-t-on l'expreſſion? On ne la trouve point. On combine les mots de grave & d'aigu, de prompt & de lent, de doux & de fort; mais le réſeau toujours trop lâche ne retient rien.

Qui

Digitized by Google

Qui eſt-ce qui pourroit décrire la déclamation de ces deux vers?

Les a-t-on vûs ſouvent ſe parler? ſe chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils ſe cacher?

C'eſt un mêlange de curioſité, d'inquiétude, de douleur, d'amour, & de honte, que le plus mauvais tableau me peindroit mieux que le meilleur diſcours.

„ C'eſt une raiſon de plus pour écrire la pantomime."

Sans doute. L'intonation & le geſte ſe déterminent réciproquement.

„ Mais l'intonation ne peut ſe noter, & il „ eſt facile d'écrire le geſte. „

Dorval fit une pauſe en cet endroit. Enſuite il dit:

Heureuſement un actrice d'un jugement borné, d'une pénétration commune, mais d'une grande ſenſibilité, ſaiſit ſans peine une ſituation d'ame, & trouve, ſans y penſer, l'accent qui convient à pluſieurs ſentiments différents qui ſe fondent enſemble, & qui conſtituent cette ſituation que toute la ſagacité du philoſophe n'analyſeroit pas.

Les Poëtes, les Acteurs, les Muſiciens, les Peintres, les Chanteurs du premier ordre, les grands Danſeurs, les Amants tendres, les vrais Dévots, toute cette troupe enthouſiaſte & paſſionnée ſent vivement & réfléchit peu.

Ce n'eſt pas le précepte; c'eſt autre choſe de plus immédiat, de plus intime, de plus obſcur, & de plus certain, qui les guide & qui les éclaire. Je ne peux vous dire quel cas je fais d'un grand acteur, d'une grande actrice. Combien je ſerois vain de ce talent, ſi je l'avois. Iſolé ſur la ſurface de la terre, maître de mon ſort, libre de préjugés, j'ai voulu une fois être comédien;

Digitized by Google

& qu'on me réponde du succès de Quinault Dufresne, & je le suis demain. Il n'y a que la médiocrité qui donne du dégoût au théatre ; & dans quelque état que ce soit, que les mauvaises mœurs qui deshonorent. Au-dessous de Racine & de Corneille, c'est Baron, la Desmares, la de Seine, que je vois ; au-dessous de Molière & de Regnard, Quinault l'aîné & sa sœur.

J'étois chagrin, quand j'allois aux spectacles, & que je comparois l'utilité des théatres, avec le peu de soin qu'on prend à former les troupes. Alors je m'écriois : " *Ah, mes amis, si nous* " *allons jamais à la Lampedouse* * *fonder loin de* " *la terre, au milieu des flots de la mer, un petit* " *peuple d'heureux ! ce seront là nos prédicateurs.*

&

* La Lampedouse est une petite Isle déserte de la mer d'Afrique, située à une distance presque égale de la côte de Tunis & de l'Isle de Malte. La Pêche y est excellente. Elle est couverte d'oliviers sauvages. Le terrain en seroit fertile. Le froment & la vigne y réussiroient : cependant elle n'a jamais été habitée que par un marabou & par un mauvais prêtre. Le marabou qui avoit enlevé la fille du Bey d'Alger, s'y étoit refugié avec sa maîtresse, & ils y accomplissoient l'œuvre de leur salut. Le prêtre appellé frere Clément, a passé 10 ans à la Lampedouse, & y vivoit encore il n'y a pas long-temps. Il avoit des bestiaux. Il cultivoit la terre. Il renfermoit sa provision dans un souterrain ; & il alloit vendre le reste sur les côtes voisines où il se livroit au plaisir, tant que son argent duroit. Il y a dans l'Isle une petite église divisée en deux chapelles, que les Mahométans réverent comme les lieux de la sépulture du saint marabou & de sa maîtresse. Frere Clément avoit consacré l'une à Mahomet, & l'autre à la sainte Vierge. Voyoit-il arriver un vaisseau chrétien : il allumoit la lampe de la Vierge. Si le vaisseau étoit mahométan, vîte il soufflioit la lampe de la Vierge, & il allumoit pour Mahomet.

Digitized by Google

„ *& nous les choisirons sans doute selon l'importance* „ *de leur ministere. Tous les peuples ont leurs sab-* „ *baths, & nous aurons aussi les nôtres. Dans ces* „ *jours solemnels, on représentera une belle tragédie,* „ *qui apprenne aux hommes à redouter les passions;* „ *une bonne comédie qui les instruise de leurs de-* „ *voirs, & qui leur en inspire le goût.* „

„ Dorval, j'espere qu'on n'y verra pas la lai- „ deur jouer le rôle de la beauté."

Je le pense. Quoi donc, n'y a-t-il pas dans un ouvrage dramatique assez de suppositions singulieres auxquelles il faut que je me prête, sans éloigner encore l'illusion par celles qui contredisent & choquent mes sens?

" A vous dire vrai, j'ai quelquefois regretté „ les masques des anciens; & j'aurois, je crois, „ supporté plus patiemment les éloges donnés „ à un beau masque qu'à un visage déplaisant. „

Et le contraste des mœurs de la piéce avec celles de la personne, vous a-t-il moins choqué?

" Quelquefois le spectateur n'a pû s'empêcher „ d'en rire, & l'actrice d'en rougir. „

Non, je ne connois point d'état qui demandât des formes plus exquises, ni des mœurs plus honnêtes que le Théatre.

" Mais nos sots préjugés ne nous permettent „ pas d'être bien difficiles. „

Mais nous voilà bien loin de ma Piéce. Où en étions-nous?

" A la scene d'André. „

Je vous demande grace pour cette scene. J'aime cette scene, parce qu'elle est d'une impartialité tout-à-fait honnête & cruelle.

" Mais elle coupe la marche de la Piéce, & „ ralentit l'intérêt. „

Je ne la lirai jamais sans plaisir. Puissent nos ennemis la connoître, en faire cas: & ne la re-

Digitized by Google

lire jamais ſans peine. Que je ſerois heureux, ſi l'occaſion de peindre un malheur domeſtique, avoit encore été pour moi celle de repouſſer l'injure d'un peuple jaloux, d'une maniére à laquelle ma nation pût ſe reconnoître, & qui ne laiſſât pas même à la nation ennemie la liberté de s'en offenſer.

" La ſcene eſt pathétique, mais longue. "

Elle eût été & plus pathétique & plus longue, ſi j'en avois voulu croire André. *Monſieur*, me dit-il, après en avoir pris lecture, *voilà qui eſt fort bien; mais il y a un petit défaut: c'eſt que cela n'eſt pas tout-à-fait dans la vérité. Vous dites, par exemple, qu'arrivé dans le port ennemi, lorſqu'on me ſépara de mon maître, je l'appellai pluſieurs fois*, mon maître, mon cher maître; *qu'il me regarda fixement, laiſſa tomber ſes bras, ſe retourna, & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient.*

Ce n'eſt pas cela. Il falloit dire que, quand je l'eus appellé, mon maître, mon cher maître, *il m'entendit, ſe retourna, me regarda fixement; que ſes mains ſe porterent d'elles-mêmes à ſes poches; & que, n'y trouvant rien, car l'Anglois avide n'y avoit rien laiſſé, il laiſſa tomber ſes bras triſtement; que ſa tête s'inclina vers moi d'un mouvement de compaſſion froide; qu'il ſe retourna & ſuivit ſans parler ceux qui l'environnoient. Voilà le fait.*

Ailleurs, vous paſſez de votre autorité une des choſes qui marquent le plus la bonté de feu Monſieur votre pere. Cela eſt fort mal. Dans la priſon, lorſqu'il ſentit ſes bras nuds mouillés de mes larmes, il me dit: " Tu pleures, André! Pardonne, mon " ami. C'eſt moi qui t'ai entraîné ici. Je le " ſais. Tu es tombé dans le malheur à ma ſui- " te. " *Voilà-t-il pas que vous pleurez vous-même! Cela doit donc bien ſe mettre.*

Dans un autre endroit, vous faites encore pis. Lorsqu'il meurt dit : Mon enfant, prends courage, tu sortiras d'ici ; pour moi, je sens à ma foiblesse qu'il faut que j'y meure : *Je m'abandonnai à toute ma douleur, & je fis retentir le cachot de mes cris. Alors votre pere me dit :* „ André, „ cesse ta plainte. Respecte la volonté du Ciel „ & le malheur de ceux qui sont à tes côtés, & „ qui souffrent en silence..." *Et où est-ce que cela est ?*

Et l'endroit du Correspondant ? Vous l'avez si bien brouillé que je n'y entends plus rien. Votre pere me dit, comme vous l'avez rapporté, que cet homme avoit agi, & que ma présence auprès de lui étoit sans doute le premier de ses bons offices. Mais il ajoûta : „ Oh, mon enfant, quand Dieu ne m'auroit accordé que la consolation de t'avoir „ dans ces moments cruels, combien n'aurois-„ je pas de graces à lui rendre ?" *Je ne trouve rien de cela dans votre papier. Monsieur, est-ce qu'il est défendu de prononcer sur la scene le nom de Dieu, ce nom saint que votre pere avoit si souvent à la bouche ?* ... Je ne crois pas, André !... *Est-ce que vous avez appréhendé qu'on fût que votre pere étoit chrétien ?* ... Nullement, André. La morale du chrétien est si belle ! Mais pourquoi cette question ?... *Entre nous, on dit* .... Quoi ?... *que vous êtes ... un peu .... esprit fort ; & sur les endroits que vous avez retranchés, j'en croirois quelque chose...* André, je serois obligé d'en être d'autant meilleur citoyen & plus honnête homme.... *Monsieur, vous êtes bon ; mais n'allez pas vous imaginer que vous valiez Monsieur votre pere. Cela viendra peut-être un jour...* André, est-ce-là tout ?... *J'aurois bien encore un mot à vous dire ; mais je n'ose...* Vous pouvez parler.... *Puisque vous me le permettez, vous êtes un peu bref sur les*

bans precédé de l'Anglois qui vint à notre secours. Monsieur, il y a d'honnêtes gens par-tout.... Mais vous êtes bien changé de ce que vous avez été, si ce qu'on dit encore de vous est vrai.... Et qu'est-ce qu'on dit encore?..... Que vous avez été fou de ces gens-là.... André!..... que vous regardiez leur pays comme l'azyle de la liberté, la patrie de la vertu, de l'invention, de l'originalité..... André.... A-présent cela vous ennuie. Eh bien, n'en parlons plus. Vous avez dit que le Correspondant, voyant Monsieur votre pere tout nud, le dépouilla & le couvrit de ses vêtements. Cela est fort bien. Mais il ne falloit pas oublier qu'un de ses gens en fit autant pour moi. Ce silence, Monsieur, retombera sur mon compte, & me donnera un air d'ingratitude que je ne veux point avoir, absolument.

Vous voyez qu'André n'étoit pas tout-à-fait de votre avis. Il vouloit la scene comme elle s'est passée. Vous la voulez comme il convient à l'ouvrage; & c'est moi seul qui ai tort, de vous avoir mécontentés tous les deux.

„ *Qui le faisoit mourir dans le fond d'un cachot,*
„ *sur les haillons de son valet!* est un mot dur."

C'est un mot d'humeur. Il échappe à un mélancolique qui a pratiqué la vertu toute sa vie, qui n'a pas encore eu un moment de bonheur, & à qui l'on raconte les infortunes d'un homme de bien.

„ Ajoûtez que cet homme de bien est peut-
„ être son pere, & que ces infortunes détrui-
„ sent les espérances de son ami, jettent sa
„ maîtresse dans la misere, & ajoûtent une
„ amertume nouvelle à sa situation. Tout cela
„ sera vrai: mais vos ennemis?"

S'ils ont jamais connoissance de mon ouvrage, le public sera leur juge & le mien. On leur citera cent endroits de Corneille, de Racine, de

Voltaire, & de Crébillon, où le caractere & la ſituation amenent des choſes plus fortes, qui n'ont jamais ſcandaliſé perſonne. Ils reſteront ſans réponſe; & l'on verra, ce qu'ils n'ont garde de déceler, que ce n'eſt point l'amour du bien qui les anime, mais la haine de l'homme qui les dévore.

„ Mais qu'eſt-ce que cet André? Je trouve „ qu'il parle trop bien pour un domeſtique; „ & je vous avoue qu'il y a dans ſon récit des „ endroits qui ne ſeroient point indignes de „ vous."

Je vous l'ai déjà dit. Rien ne rend éloquent comme le malheur. André eſt un garçon qui a eu de l'éducation, mais qui a été, je crois, un peu libertin dans ſa jeuneſſe. On le fit paſſer aux Iſles, où mon pere, qui ſe connoiſſoit en hommes, ſe l'attacha, le mit à la tête de ſes affaires, & s'en trouva bien. Mais ſuivons vos obſervations. Je crois appercevoir un petit trait à côté du monologue qui termine l'acte.

„ Cela eſt vrai."

Qu'eſt-ce qu'il ſignifie?

„ Qu'il eſt beau, mais d'une longueur inſup„ portable."

Eh bien, racourciſſons-le. Voyons. Que voulez-vous en retrancher?

„ Je n'en ſais rien."

Cependant il eſt long.

„ Vous m'embarraſſerez tant qu'il vous plai„ ra. Mais vous ne détruirez pas la ſenſation."

Peut-être.

„ Vous me ferez grand plaiſir."

Je vous demanderai ſeulement comment vous l'avez trouvé dans le ſallon.

„ Bien. Mais je vous demanderai à mon „ tour, comment il arrive que ce qui m'a paru

„ court

„ court à la repréſentation, me paroiſſe long à „ la lecture.”

C'eſt que je n'ai point écrit la pantomime, & que vous ne vous l'êtes point rappellée. Nous ne ſavons point encore juſqu'où la pantomime peut influer ſur la compoſition d'un ouvrage dramatique & ſur la repréſentation.

„ Cela peut être.”

Et puis, je gage que vous me voyez encore ſur la ſcene Françoiſe, au théatre.

„ Vous croyez donc que votre ouvrage ne „ réuſſiroit point au théatre?”

Difficilement. Il faudroit ou élaguer en quelques endroits le dialogue, ou changer l'action théatrale & la ſcene.

„ Qu'appellez-vous changer la ſcene?”

En ôter tout ce qui reſſerre un lieu déjà trop étroit. Avoir des décorations; pouvoir exécuter d'autres tableaux que ceux qu'on voit depuis cent ans; en un mot, tranſporter au théatre le ſallon de Clairville, comme il eſt.

„ Il eſt donc bien important d'avoir une ſce- „ ne?”

Sans doute. Songez que le Spectacle François comporte autant de décorations que le Théatre Lyrique; & qu'il en offriroit de plus agréables, parce que le monde enchanté peut amuſer des enfants, & qu'il n'y a que le monde réel qui plaiſe à la raiſon... Faute de ſcene, on n'imaginera rien. Les hommes qui auront du génie ſe dégoûteront. Les Auteurs méciocres réuſſiront par une imitation ſervile. On s'attachera de plus en plus à de petites bienſéances, & le goût national s'appauvrira..... Avez-vous vû la Salle de Lyon? Je ne demanderois qu'un pareil monument dans la Capitale, pour faire éclo-

Digitized by Google

ge une multitude de poëmes, & produire peut-être quelques genres nouveaux.

" Je n'entends pas. Vous m'obligerez de vous " expliquer davantage. "

Je le veux.

Que ne puis-je rendre tout ce que Dorval me dit, & de la maniere dont il le dit ? Il débuta gravement. Il s'échauffa peu-à-peu. Ses idées se presserent ; & il marchoit sur la fin avec tant de rapidité, que j'avois peine à le suivre. Voici ce que j'ai retenu.

Je voudrois bien (dit-il d'abord) persuader à ces esprits timides qui ne connoissent rien au-delà de ce qui est, que si les choses étoient autrement, ils les trouveroient également bien ; & que l'autorité de la raison n'étant rien devant eux, en comparaison de l'autorité du temps, ils approuveroient ce qu'ils reprennent, comme il leur est souvent arrivé de reprendre ce qu'ils avoient approuvé... Pour bien juger dans les beaux arts, il faut réunir plusieurs qualités rares.... Un grand goût suppose un grand sens, une longue expérience, une ame honnête & sensible, un esprit élevé, un tempérament un peu mélancolique, & des organes délicats....

Après un moment de silence, il ajoute : Je ne demanderois pour changer la face du genre dramatique, qu'un théatre très-étendu, où l'on montrât, quand le sujet d'une piéce l'exigeroit, une grande place avec les édifices adjacents, tels que le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple, différents endroits distribués de maniére que le spectateur vît toute l'action, & qu'il y en eût une partie de cachée pour les acteurs.

Telle fut ou put être autrefois la scene des Eumenides d'Eschyle. D'un côté, c'étoit un espace

pace sur lequel les Furies déchaînées cherchoient Oreste qui s'étoit dérobé à leur poursuite, tandis qu'elles étoient assoupies. De l'autre, on voyoit le coupable le front ceint d'un bandeau, embrassant les pieds de la statue de Minerve, & implorant son assistance. Ici, Oreste adresse sa plainte à la Déesse. Là, les Furies s'agitent, elle vont, elles viennent, elles courent. Enfin une d'entr'elles s'écrie: " Voici la trace du sang que „ le parricide a laissé sur ses pas... Je le sens.... „ Je le sens.. „ Elle marche. Ses sœurs impitoyables la suivent. Elles passent de l'endroit où elles étoient, dans l'asyle d'Oreste. Elles l'environnent en poussant des cris, en frémissant de rage, en secouant leurs flambeaux. Quel moment de terreur & de pitié, que celui où l'on entend la priére & les gémissements du malheureux, percer à travers les cris & les mouvements effroyables des êtres cruels qui le cherchent! Exécuterons nous rien de pareil sur nos théatres? On n'y peut jamais montrer qu'une action, tandis que dans la nature il y en a presque toujours de simultanées, dont les représentations concomitantes se fortifiant réciproquement, produiroient sur nous des effets terribles. C'est alors qu'on tremblerois d'aller au spectacle, & qu'on ne pourroit s'en empêcher; c'est alors qu'au lieu de ces petites émotions passagéres, de ces froids applaudissemens, de ces larmes rares dont le poëte se contente, il renverseroit les esprits, il porteroit dans les ames le trouble & l'épouvante; & que l'on verroit ces phénomenes de la tragédie ancienne, si possibles & si peu crus, se renouveller parmi nous. Ils attendent, pour se montrer, un homme de génie qui sache combiner la pantomime avec le discours; entremêler une scene parlée

Digitized by Google

avec une ſcene muette ; & tirer parti de la réunion des deux ſcenes, & ſur tout de l'approche ou terrible ou comique de cette réunion ; qui ſe feroit toujours. Après que les Eumenides ſe ſont agitées ſur la ſcene, elles arrivent dans le ſanctuaire, où le coupable s'eſt réfugié ; & les deux ſcenes n'en font qu'une.

" Deux ſcenes alternativement muettes & parlées. Je vous entends. Mais la confuſion. "

Une ſcene muette eſt un tableau, c'eſt une décoration animée. Au théatre lyrique, le plaiſir de voir nuit-il au plaiſir d'entendre ?

" Non... Mais ſeroit-ce ainſi qu'il faudroit entendre ce qu'on nous raconte de ces ſpectacles anciens où la muſique, la déclamation & la pantomime étoient tantôt réunies & tantôt ſéparées ? "

Quelquefois. Mais cette diſcuſſion nous éloigneroit. Attachons-nous à notre ſujet. Voyons ce qui ſeroit poſſible aujourd'hui, & prenons un exemple domeſtique & commun.

Un pere a perdu ſon fils dans un combat ſingulier. C'eſt la nuit. Un domeſtique témoin du combat vient annoncer cette nouvelle. Il entre dans l'appartement du pere malheureux qui dormoit. Il ſe promene. Le bruit d'un homme qui marche, l'éveille. Il demande qui c'eſt... C'eſt moi, Monſieur, lui répond le domeſtique d'une voix altérée.... Et bien, qu'eſt-ce qu'il y a ?... Rien... Comment rien ?... Non, Monſieur... Cela n'eſt pas. Tu trembles. Tu détournes la tête. Tu évites ma vue. Encore un coup, qu'eſt-ce qu'il y a ? Je veux le ſavoir. Parle. Je te l'ordonne.... Je vous dis Monſieur, qu'il n'y a rien, lui répond encore le domeſtique, en verſant des larmes.... Ah, malheureux, s'écrie le pere, en s'élançant du lit ſur lequel il repoſoit, tu me trom-

Digitized by Google

trompes. Il eſt arrivé quelque grand malheur... Ma femme eſt-elle morte?... Non, Monſieur.... Ma fille?.... Non Monſieur.... C'eſt donc mon fils?... Le domeſtique ſe taît. Le pere entend ſon ſilence, il ſe jette à terre. Il remplit ſon appartement de ſa douleur & de ſes cris. Il fait, il dit tout ce que le déſeſpoir ſuggere, à un pere qui perd ſon fils, l'eſpérance unique de ſa famille.

Le même homme court chez la mere. Elle dormoit auſſi. Elle ſe réveille au bruit de ſes rideaux tirés avec violence. Qu'y a-t-il? demande-t-elle.... Madame, le malheur le plus grand. Voici le moment d'être chrétienne. Vous n'avez plus de fils... Ah Dieu! s'écrie cette mere affligée. Et prenant un Chriſt qui étoit à ſon chevet, elle le ſerre entre ſes bras. Elle y colle ſa bouche. Ses yeux fondent en larmes. Et ces larmes arroſent ſon Dieu cloué ſur une croix.

Voilà le tableau de la femme pieuſe. Bientôt nous verrons celui de l'épouſe tendre & de la mere déſolée. Il faut à une ame où la religion domine les mouvements de la nature, une ſecouſſe plus forte pour en arracher de véritables voix.

Cependant on avoit porté dans l'appartement du pere, le cadavre de ſon fils; & il s'y paſſoit une ſcene de déſeſpoir, tandis qu'il ſe faiſoit une pantomime de piété chez la mere.

Vous voyez comment la pantomime & la déclamation changent alternativement de lieu. Voilà ce qu'il faut ſubſtituer à nos *à parte*. Mais le moment de la réunion des ſcenes approche. La mere, conduite par le domeſtique, s'avance vers l'appartement de ſon époux.... Je demande ce que devient le ſpectateur pendant ce mouvement?... C'eſt un époux, c'eſt un

pere

Digitized by Google

pere étendu sur le cadavre d'un fils, qui va frapper les regards d'un mere!.... Mais elle a traversé l'espace qui sépare les deux scenes. Des cris lamentables ont atteint son oreille. Elle a vu. Elle se rejette en arriere. La force l'abandonne, & elle tombe sans sentiment entre les bras de celui qui l'accompagne. Bientôt sa bouche se remplira de sanglots. *Tum vera vocat.*

Il y a peu de discours dans cette action; mais un homme de génie qui aura à remplir les intervalles vuides, n'y répandra que quelques monosyllabes. Il jettera ici une exclamation, là un commencement de phrase. Il se permettra rarement un discours suivi, quelque court qu'il soit.

Voilà de la tragédie: mais il faut pour ce genre, des auteurs, des acteurs, un théatre, & peut-être un peuple.

„ Quoi, vous voudriez, dans une tragédie, „ un lit de repos, une mere, un pere endormis; „ un crucifix; un cadavre; deux scenes alter„ nativement muettes & parlées! Et les bien„ séances?"

Ah, bienséances cruelles, que vous rendez les ouvrages décents & petits!.. Mais, ajouta Dorval d'un sang-froid qui me surprit, ce que je propose ne se peut donc plus?

„ Je ne crois pas que nous en venions jamais „ là."

Eh bien, tout est perdu! Corneille! Racine, Voltaire, Crebillon, ont reçu les plus grands applaudissements auxquels des hommes de génie pouvoient prétendre; & la tragédie est arrivée parmi nous au plus haut degré de perfection.

Pendant que Dorval parloit ainsi, je faisois une réflexion singuliere. C'est comment, à l'occasion d'une avanture domestique qu'il avoit

Digitized by Google

avoit mise en comédie, il établissoit des préceptes communs à tous les genres dramatiques, & étoit toujours entraîné par sa mélancolie, à ne les appliquer qu'à la tragédie.

Après un moment de silence, il dit :

Il y a cependant une ressource. Il faut espérer que quelque jour un homme de génie sentira l'impossibilité d'atteindre ceux qui l'ont précédé dans une route battue, & se jettera de dépit dans une autre. C'est le seul évenement qui puisse nous affranchir de plusieurs préjugés que la Philosophie a vainement attaqués. Ce ne sont plus des raisons, c'est une production qu'il nous faut.

„ Nous en avons une. "

Quelle?

„ Sylvie, tragédie en un acte, & en prose. "

Je la connois. C'est le Jaloux, tragédie. L'ouvrage est d'un homme qui pense & qui sent.

„ La scene s'ouvre par un tableau charmant. „ C'est l'intérieur d'une chambre dont on ne „ voit que les murs. Au fond de la chambre, „ il y a sur une table, une lumière, un pot à „ l'eau & un pain. Voilà le séjour & la nour„ riture qu'un mari jaloux destine, pour le „ reste de ses jours, à une femme innocente „ dont il a soupçonné la vertu. "

„ Imaginez à présent cette femme en pleurs, „ devant cette table. Mademoiselle Gaussin. "

Et vous, jugez de l'effet des tableaux par celui que vous me citez. Il y a dans la piece d'autres détails qui m'ont plu. Elle suffit pour éveiller un homme de génie, mais il faut un autre ouvrage pour convertir un peuple.

En cet endroit Dorval s'écria : „ O toi qui „ possedes toute la chaleur du génie à un âge „ où il reste à peine aux autres une froide rai-

„ son,

Digitized by Google

„ ſon, que ne puis-je être, à tes côtés, ton Eu-
„ menide? Je t'agiterois ſans relâche : tu le fe-
„ rois cet ouvrage : je te rappellerois les larmes
„ que nous a fait répandre la ſcène de l'Enfant
„ Prodigue & de ſon valet : & en diſparoiſſant
„ d'entre nous, tu ne nous laiſſerois pas le re-
„ gret d'un genre dont tu pouvois être le fon-
„ dateur."

„ Et ce genre, comment l'appellerez-vous?"

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe. Les Anglois ont le Marchand de Londres, & le Joueur, tragédies en proſe. Les tragédies de Shakeſpear ſont moitié vers & moitié proſe. Le premier Poëte qui nous fit rire avec de la proſe, introduiſit la proſe dans la comédie. Le premier Poëte qui nous fera pleurer avec de la proſe, introduira la proſe dans la tragédie.

Mais dans l'art, ainſi que dans la nature, tout eſt enchaîné; ſi l'on ſe rapproche d'un côté de ce qui eſt vrai, on s'en rapprochera de beaucoup d'autres. C'eſt alors que nous verrons ſur la ſcène des ſituations naturelles qu'une décence ennemie du génie & des grands effets a proſcrites. Je ne me laſſerai point de crier à nos François : La Vérité! La Nature! Les Anciens! Sophocle! Philoctete! Le poëte l'a montré ſur la ſcène, couché à l'entrée de ſa caverne & couvert de lambeaux déchirés. Il s'y roule. Il y éprouve une attaque de douleur. Il y crie. Il y fait entendre des voix inarticulées. La décoration étoit ſauvage; la piece marchoit ſans appareil. Des habits vrais, des diſcours vrais, une intrigue ſimple & naturelle. Notre goût ſeroit, bien dégradé ſi ce ſpectacle ne nous affectoit pas davantage que celui d'un homme richement vêtu, apprêté dans ſa parure.

„ Comme s'il ſortoit de ſa toilette."

Se

Digitized by Google

Se promenant à pas comptés sur la scene, & battant nos oreilles de ce qu'Horace appelle *ampullas & sesquipedalia verba*, des sentences, des bouteilles soufflées, des mots longs d'un pied & demi.

Nous n'avons rien épargné pour corrompre le genre dramatique. Nous avons conservé des anciens l'emphase de la versification qui convenoit tant à des langues à quantité forte & à accent marqué, à des théatres spacieux, à une déclamation notée & accompagnée d'instruments; & nous avons abandonné la simplicité de l'intrigue & du dialogue, & la vérité des tableaux.

Je ne voudrois pas remettre sur la scene les grands socs & les hauts cothurnes, les habits colossals, les masques, les porte-voix, quoique toutes ces choses ne fussent que les parties nécessaires d'un système théatral. Mais n'y avoit-il pas dans ce système des côtés précieux; & croyez-vous qu'il fût à propos d'ajoûter encore des entraves au génie, au moment où il se trouvoit privé d'une grande ressource?

„ Quelle ressource?"

Le concours d'un grand nombre de spectateurs.

Il n'y a plus, à proprement parler, de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au théatre, dans les jours les plus nombreux, & celles du peuple d'Athenes ou de Rome? Les théatres anciens recevoient jusqu'à quatre-vingts-mille citoyens. La scene de Scaurus étoit décorée de trois cents soixante colonnes & de trois mille statues. On employoit à la construction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les instruments & les voix. On en avoit l'idée d'un grand instrument. *Uti enim organi aenei laminis*

aut

Digitized by Google

aut corneis, &c.... ad chordarum, sonitum claritatem perficiuntur: sic theatrorum per harmonicen, ad augendam vocem, ratiocinationes ab antiquis sunt constitutæ.

En cet endroit, j'interrompis Dorval, & je lui dis: J'aurois une petite avanture à vous raconter sur nos salles de spectacles.

Je vous la demanderai, me répondit-il, & il continua:

Jugez de la force d'un grand concours de spectateurs par ce que vous savez vous-même de l'action des hommes les uns sur les autres, & de la communication des passions dans les émeutes populaires. Quarante à cinquante mille hommes ne se contiennent pas par décence. Et s'il arrivoit à un grand personnage de la république de verser une larme, quel effet croyez-vous que sa douleur dût produire sur le reste des spectateurs? Y a-t-il rien de plus pathétique que la douleur d'un homme vénerable?

Celui qui ne sent pas augmenter sa sensation par le grand nombre de ceux qui la partagent, a quelque vice secret; il y a dans son caractere je ne sais quoi de solitaire qui me déplaît.

Mais si le concours d'un grand nombre d'hommes devoit ajouter à l'émotion du spectateur, quelle influence ne devoit-il point avoir sur les auteurs, sur les acteurs? Quelle différence entre amuser tel jour, depuis telle jusqu'à telle heure, dans un petit endroit obscur, quelques centaines de personnes, ou fixer l'attention d'une nation entiere dans ses jours solemnels, occuper ses édifices les plus somptueux, & voir ces édifices environnés & remplis d'une multitude innombrable, dont l'amusement ou l'ennui va dépendre de notre talent?

„ Vous attachez bien de l'effet à des circon„ stances purement locales."

Celui

Celui qu'elles auroient sur moi, & je crois sentir juste.

„ Mais on diroit, à vous entendre, que ce „ sont ces circonstances qui ont soûtenu & „ peut-être introduit la poésie & l'emphase au „ théatre. "

Je n'exige pas qu'on admette cette conjecture : je demande qu'on l'examine. N'est-il pas assez vraisemblable que le grand nombre des spectateurs auxquels il falloit se faire entendre, malgré le murmure confus qu'ils excitent, même dans les moments attentifs, a fait élever la voix, détacher les syllabes, soûtenir la prononciation, & sentir l'utilité de la versification ? Horace dit du vers dramatique : *Vincentem strepitus & naturæ rebus agendis.* Il est commode pour l'intrigue, & il se fait entendre à-travers le bruit. Mais ne falloit-il pas que l'exagération se répandît en même temps & par la même cause, sur la démarche, le geste & toutes les autres parties de l'action ? De-là vint un art qu'on appella la déclamation.

Quoi qu'il en soit, que la poésie ait fait naître la déclamation théatrale ; que la nécessité de cette déclamation ait introduit, ait soûtenu sur la scene la poésie & son emphase ; ou que ce système formé peu-à-peu ait duré par la convenance de ses parties : il est certain que tout ce que l'action dramatique a d'énorme se produit & disparoît en même temps. L'acteur laisse & reprend l'exagération sur la scene.

Il y a une sorte d'unité qu'on cherche sans s'en appercevoir, & à laquelle on se fixe, quand on l'a trouvée. Cette unité ordonne des vêtemens, du ton, du geste, de la contenance, depuis la chaire placée dans les temples jusqu'aux treteaux élevés dans les carrefours. Voyez un charlatan

Digitized by Google

au coin de la place Dauphine ; il eſt bigarré de toutes ſortes de couleurs ; ſes doigts ſont chargés de bagues ; de longues plumes rouges flottent autour de ſon chapeau. Il mene avec lui un ſinge ou un ours. Il s'éleve ſur ſes étriers. Il crie à pleine tête. Il geſticule de la maniere la plus outrée ; & toutes ces choſes conviennent au lieu, à l'orateur, & à ſon auditoire. J'ai un peu étudié le ſyſtême dramatique des anciens. J'eſpere vous en entretenir un jour, vous expoſer ſans partialité ſa nature, ſes défauts, & ſes avantages, & vous montrer que ceux qui l'ont attaqué, ne l'avoient pas conſidéré d'aſſez près.... Et l'avanture que vous aviez à me raconter ſur nos ſalles de ſpectacles ?

» La voici. J'avois un ami un peu libertin. » Il ſe fit une affaire ſérieuſe en province ; il » fallut ſe dérober aux ſuites qu'elle pouvoit » avoir, en ſe réfugiant dans la capitale, & il » vint s'établir chez moi. Un jour de ſpectacle, » comme je cherchois à deſennuyer mon priſon- » nier, je lui propoſai d'aller au ſpectacle. Je » ne ſais auquel des trois. Cela eſt indifférent » à mon hiſtoire. Mon ami accepte. Je le con- » duis. Nous arrivons : mais à l'aſpect de ces » gardes répandus, de ces petits guichets obſ- » curs qui ſervent d'entrée, & de ce trou fer- » mé d'une grille de fer, par lequel on diſtribue » les billets, le jeune homme s'imagine qu'il eſt » à la porte d'une maiſon de force, & que l'on » a obtenu un ordre pour l'y renfermer. Com- » me il eſt brave, il s'arrête de pied ferme. Il » met la main ſur la garde de ſon épée ; & tour- » nant ſur moi des yeux indignés, il s'écrie d'un » ton mêlé de fureur & de mépris, *Ah, mon ami !* Je le compris. Je le raſſurai ; & vous » conviendrez que ſon erreur n'étoit pas dé- » placée.... »

Mais

Digitized by Google

Mais où en ſommes-nous de notre examen? Puiſque c'eſt vous qui m'égarez, vous vous chargez ſans doute de me remettre dans la voie.

„ Nous en ſommes au quatrieme Acte, à votre ſcene avec Conſtance. Je n'y vois qu'un „ coup de crayon : mais il s'étend depuis la pre„ miere ligne juſqu'à la derniere. ”

Qu'eſt-ce qui vous en a déplu?

„ Le ton d'abord. Il me paroît au deſſus d'une „ femme. ”

D'une femme ordinaire, je le crois. Mais vous connoîtrez Conſtance, & peut-être alors la ſcene vous paroîtra-t-elle au-deſſous d'elle.

„ Il y a des expreſſions, des penſées qui ſont „ moins d'elle que de vous. ”

Cela doit être. Nous empruntons nos expreſſions, nos idées, des perſonnes avec leſquelles nous converſons, nous vivons. Selon l'eſtime que nous en faiſons (& Conſtance m'eſtime beaucoup,) notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur. Mon caractere a dû refléter ſur le ſien, & le ſien ſur celui de Roſalie.

„ Et la longueur? ”

Ah, vous voilà remonté ſur la ſcene. Il y a long-temps que cela ne vous étoit arrivé. Vous nous voyez Conſtance & moi ſur le bord d'une planche, bien droits, nous regardant de profil, & récitant alternativement la demande & la réponſe. Mais eſt-ce ainſi que cela ſe paſſoit dans le ſallon? Nous étions tantôt aſſis, tantôt droits. Nous marchions quelquefois. Souvent nous étions arrêtés, & nullement preſſés de voir la fin d'un entretien qui nous intéreſſoit tous deux également. Que ne me dit-elle point? Que ne lui répondis-je pas? Si vous ſaviez comment elle s'y prenoit, lorſque cette ame féroce ſe fermoit à

Digitized by Google

la raiſon, pour y faire deſcendre les douces illuſions & le calme!

„ Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes, vos fils ſeront nobles & fiers. Tous vos „ enfants ſeront charmants.... Je ne peux vous exprimer quel fut le preſtige de ces mots accompagnés d'un ſoûris plein de tendreſſe & de dignité.

„ Je vous comprends. J'entends ces mots de „ la bouche de Mademoiſelle Clairon, & je la „ vois."

Non, il n'y a que les femmes qui poſſedent cet art ſecret. Nous ſommes des raiſonneurs durs & ſecs.

Ne vaut-il pas mieux encore, me diſoit-elle, *faire des ingrats, que de manquer à faire le bien?*

Les parents ont pour leurs enfants un amour inquiet & puſillanime qui les gâte. Il en eſt un autre attentif & tranquille qui les rend honnêtes; & c'eſt celui-ci qui eſt le véritable amour de pere.

L'ennui de tout ce qui amuſe la multitude, eſt la ſuite du goût réel pour la vertu.

Il y a un tact moral qui s'étend à tout, & que le méchant n'a point.

L'homme le plus heureux eſt celui qui fait le bonheur d'un plus grand nombre d'autres.

Je voudrois être mort: eſt un ſouhait fréquent qui prouve, du-moins quelquefois, qu'il y a des choſes plus précieuſes que la vie.

Un honnête homme eſt reſpecté de ceux même qui ne le ſont pas, fût-il dans une autre planete.

Les paſſions détruiſent plus de préjugés que la Philoſophie. Et comment le menſonge leur réſiſteroit-il? Elles ébranlent quelquefois la vérité.

Elle me dit un autre mot, ſimple à la vérité; mais ſi voiſin de ma ſituation, que j'en fus effrayé.

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt qu'*il n'y avoit point d'homme, quelqu'honnête qu'il fût, qui, dans un violent accès de paſſion, ne deſirât au fond de ſon cœur, les honneurs de la vertu & les avantages du vice.*

Je me rappellai bien ces idées : mais l'enchaînement ne me revint pas, & elles n'entrerent point dans la ſcene. Ce qu'il y en a, & ce que je viens de vous en dire, ſuffit, je crois, pour vous montrer que Conſtance a l'habitude de penſer. Auſſi m'enchaîna-t-elle, ſa raiſon diſſipant, comme de la pouſſiere, tout ce que je lui oppoſois dans mon humeur.

„ Je vois dans cette ſcene un endroit que j'ai „ ſoûligné, mais je ne ſais plus à quel propos." Liſez l'endroit.

„ Je lûs : *Rien ne captive plus fortement que* „ *l'exemple de la vertu, pas même l'exemple du* „ *vice.*"

J'entends. La maxime vous a paru fauſſe.

„ C'eſt cela. "

Je pratique trop peu la vertu, me dit Dorval: mais perſonne n'en a une plus haute idée que moi. Je vois la vérité & la vertu comme deux grandes ſtatues élevées ſur la ſurface de la terre, & immobiles au milieu du ravage & des ruines de tout ce qui les environne. Ces grandes figures ſont quelquefois couvertes de nuages. Alors les hommes ſe meuvent dans les ténébres. Ce ſont les temps de l'ignorance & du crime, du fanatiſme & des conquêtes. Mais il vient un moment où le nuage s'entr'ouvre; alors les hommes proſternés reconnoiſſent la vérité & rendent hommage à la vertu. Tout paſſe, mais la vertu & la vérité reſtent.

Je définis la vertu, le goût de l'ordre dans les choſes morales. Le goût de l'ordre en général nous domine dès la plus tendre enfance. Il eſt

Digitized by Google

plus ancien dans notre ame, me disoit Constance, qu'aucun sentiment réfléchi ; & c'est ainsi qu'elle m'opposoit à moi-même. Il agit en nous, sans que nous nous en appercevions. C'est le germe de l'honnêteté & du bon gout. Il nous porte au bien, tant qu'il n'est point gêné par la passion. Il nous suit jusques dans nos écarts. Alors il dispose les moyens, de la maniere la plus avantageuse pour le mal. S'il pouvoit jamais être étouffé, il y auroit des hommes qui sentiroient le remords de la vertu, comme d'autres sentent le remords du vice. Lorsque je vois un scélerat capable d'une action héroïque, je demeure convaincu que les hommes de bien sont plus réellement hommes de bien, que les méchants ne sont vraiment méchants ; que la bonté nous est plus indivisiblement attachée que la méchanceté ; & qu'en général il reste plus de bonté dans l'ame d'un méchant, que de méchanceté dans l'ame des bons.

" Je sens d'ailleurs qu'il ne faut pas exami-
„ ner la morale d'une femme, comme les maxi-
„ mes d'un philosophe. „

Ah si Constance vous entendoit! . . .

" Mais cette morale n'est-elle pas un peu forte
„ pour le genre dramatique ? „

Horace vouloit qu'un poëte allât puiser sa science dans les ouvrages de Socrate : *Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.* Or je crois qu'en un ouvrage, quel qu'il soit, l'esprit du siécle doit se remarquer. Si la morale s'épure. Si le préjugé s'affoiblit. Si les esprits ont une pente à la bienfaisance générale. Si le goût des choses utiles s'est répandu. Si le peuple s'intéresse aux opérations du ministre : il faut qu'on s'en apperçoive, même dans une comédie.

" Malgré tout ce que vous me dites, je per-
„ siste.

Digitized by Google

„ siste. Je trouve la scene fort belle & fort lon-
„ gue. Je n'en respecte pas moins Constance: Je
„ suis enchanté qu'il y ait au monde une fem-
„ me comme elle, & que ce soit la vôtre.... ..
„ Les coups de crayon commencent à s'éclair-
„ cir. En voici pourtant encore un. „
„ Clairville a remis son sort entre vos mains.
„ Il vient apprendre ce que vous avez décidé.
„ Le sacrifice de votre passion est fait. Celui de
„ votre fortune est résolu. Clairville & Rosalie
„ redeviennent opulents par votre générosité.
„ Celez à votre ami cette circonstance, je le
„ veux: mais pourquoi vous amuser à le tour-
„ menter, en lui montrant des obstacles qui ne
„ subsistent plus? Cela amene l'éloge du Com-
„ merce; je le sais. Cet éloge est sensé. Il étend
„ l'instruction & l'utilité de l'ouvrage: mais il
„ allonge, & je le supprimerois. *Amœnitiosa reci-*
„ *det ornamenta.* „

Je vois, me répondit Dorval, que vous êtes heureusement né. Après un violent effort, il est une sorte de délassement auquel il est impossible de se refuser, & que vous connoîtriez, si l'exercice de la vertu vous avoit été pénible. Vous n'avez jamais eu besoin de respirer.... Je jouissois de ma victoire. Je faisois sortir du cœur de mon ami les sentiments les plus honnêtes. Je le voyois toujours plus digne de ce que je venois de faire pour lui. Et cette action ne vous paroît pas naturelle! Reconnoissez au contraire à ces caracteres la différence d'un évenement imaginaire & d'un évenement réel.

„ Vous pouvez avoir raison. Mais, dites-moi,
„ Rosalie n'auroit-elle point ajoûté après-coup
„ cet endroit de la premiere scene du cinquiè-
„ me acte? *Amant qui m'étois autrefois si cher!*
„ *Clairville, que j'estime toujours,* &c. „

Vous l'avez deviné.

" Il ne me reſte preſque plus que des éloges
„ à vous faire. Je ne peux vous dire combien
„ je ſuis content de la ſcene troiſiéme du cin-
„ quiéme acte. Je me diſois avant que de la li-
„ re : Il ſe propoſe de détacher Roſalie. C'eſt
„ un projet fou qui lui a mal réuſſi avec Con-
„ ſtance, & qui ne lui réuſſira pas mieux avec
„ l'autre. Que lui dira-t-il qui ne doive encore
„ augmenter ſon eſtime & ſa tendreſſe? Voyons
„ cependant. Je lus ; & je demeurai convaincu
„ qu'à la place de Roſalie, il n'y avoit point
„ de femme en qui il reſtât quelques veſtiges
„ d'honnêteté, qui n'eût été détachée & ren-
„ due à ſon amant. Et je conçus qu'il n'y avoit
„ rien qu'on ne pût ſur le cœur humain, avec
„ de la vérité, de l'honnêteté, & de l'éloquence.
„ Mais comment eſt-il arrivé que votre pie-
„ ce ne ſoit pas d'invention, & que les moin-
„ dres évenements y ſoient préparés? "

L'art dramatique ne prépare les évenements que pour les enchaîner ; & il ne les enchaîne dans ſes productions, que parce qu'ils le ſont dans la nature. L'art imite juſqu'à la maniere ſubtile avec laquelle la nature nous dérobe la liaiſon de ſes effets.

„ La pantomime prépareroit, ce me ſemble,
„ quelquefois d'une maniere bien naturelle &
„ bien deliée. "

Sans doute ; & il y en a un exemple dans la piece. Tandis qu'André nous annonçoit les malheurs arrivés à ſon maître, il me vint cent fois dans la penſée qu'il parloit de mon pere ; & je témoignai cette inquiétude par des mouvements ſur leſquels il eût été facile à un ſpectateur attentif de prendre le même ſoupçon.

„ Dorval, je vous dis tout. J'ai remarqué de

" temps

Digitized by Google

„ temps en temps des expreſſions qui ne ſont „ pas d'uſage au théatre."

Mais que perſonne n'oſeroit relever, ſi un auteur de nom les eût employées.

„ D'autres qui ſont dans la bouche de tout „ le monde, dans les ouvrages des meilleurs „ écrivains, & qu'il ſeroit impoſſible de chan- „ ger, ſans gâter la penſée: mais vous ſavez „ que la langue du ſpectacle s'épure, à meſure „ que les mœurs d'un peuple ſe corrompent; „ & que le vice ſe fait un idiome qui s'étend „ peu-à-peu, & qu'il faut connoître, parce „ qu'il eſt dangereux d'employer les expreſſions „ dont il s'eſt une fois emparé."

Ce que vous dites eſt bien vû. Il ne reſte plus qu'à ſavoir où s'arrêtera cette ſorte de conde- ſcendance qu'il faut avoir pour le vice. Si la langue de la vertu s'appauvrit à meſure que cel- le du vice s'étend, bientôt on en ſera reduit à ne pouvoir parler ſans dire une ſottiſe. Pour moi, je penſe qu'il y a mille occaſions où un homme feroit honneur à ſon goût & à ſes mœurs, en mépriſant cette eſpece d'invaſion du liberti- nage.

Je vois déjà dans la ſociété que ſi quelqu'un s'aviſe de montrer une oreille trop délicate, on en rougit pour lui. Le théatre françois atten- dra-t-il pour ſuivre cet exemple, que ſon dic- tionnaire ſoit auſſi borné que le dictionnaire du théatre lyrique, & que le nombre des expreſ- ſions honnêtes ſoit égal à celui des expreſſions muſicales?

„ Voilà tout ce que j'avois à vous obſerver „ ſur le détail de votre ouvrage. Quant à la „ conduite, j'y trouve un défaut. Peut-être „ eſt-il inhérent au ſujet. Vous en jugerez. „ L'intérêt change de nature. Il eſt du premier

Digitized by Google

„ acte jusqu'à la fin du troisieme, de la vertu
„ malheureuse; & dans le reste de la Piece, de
„ la vertu victorieuse. Il falloit, & il eût été
„ facile d'entretenir le tumulte & de prolonger
„ les épreuves & le mal aise de la vertu. "

„ Par exemple. Que tout reste comme il est
„ depuis le commencement de la piece jusqu'à
„ la quatrieme scene du troisieme acte. C'est le
„ moment où Rosalie apprend que vous épou-
„ sez Constance, s'évanouit de douleur & dit
„ à Clairville dans son dépit : *Laissez-moi. . .*
„ *Je vous hais* . . . qu'alors Clairville conçoive
„ des soupçons ; que vous preniez de l'humeur
„ contre un ami importun qui vous perce le
„ cœur, sans s'en douter, & que le troisieme
„ acte finisse.

„ Voici maintenant comment j'arrangerois le
„ quatrieme. Je laisse la premiere scene à peu-
„ près comme elle est. Seulement Justine ap-
„ prend à Rosalie qu'il est venu un émissaire
„ de son pere, qu'il a vu Constance en secret,
„ & qu'elle a tout lieu de croire qu'il apporte
„ de mauvaises nouvelles. Après cette scene,
„ je transporte la scene seconde du troisieme
„ acte, celle où Clairville se précipite aux ge-
„ noux de Rosalie & cherche à la fléchir. Con-
„ stance vient ensuite. Elle amene André. On
„ l'interroge. Rosalie apprend les malheurs ar-
„ rivés à son pere. Vous voyez à-peu-près la
„ marche du reste. En irritant la passion de
„ Clairville & celle de Rosalie, on vous eût
„ préparé des embarras plus grands peut-être
„ encore que les précédents. De temps en temps
„ vous eussiez été tenté de tout avouer. A la
„ fin, peut être l'eussiez vous fait. "

Je vous entends. Mais ce n'est plus là notre histoire. Et mon pere, qu'auroit-il dit ? D'ailleurs,

Digitized by Google

leurs, êtes-vous bien convaincu que la piece y auroit gagné? En me réduisant à des extrémités terribles, vous euſſiez fait d'une avanture aſſez ſimple, une piece fort compliquée. Je ſerois devenu plus théatral.

„ Et plus ordinaire, il eſt vrai. Mais l'ou-„ vrage eût été d'un ſuccès aſſuré. "

Je le crois, & d'un goût fort petit. Il y avoit certainement moins de difficulté: mais je penſe qu'il y avoit encore moins de vérité & de beauté réelles, à entretenir l'agitation qu'à ſe ſoutenir dans le calme. Songez que c'eſt alors que les ſacrifices de la vertu commencent & s'enchaînent. Voyez comme l'élévation du diſcours & la force des ſcenes ſuccédent au pathétique de ſituation. Cependant au milieu de ce calme, le ſort de Conſtance, de Clairville, de Roſalie & le mien, demeurent incertains. On ſait ce que je me propoſe. Mais il n'y a nulle apparence que je réuſſiſſe. En effet, je ne réuſſis point avec Conſtance, & il eſt bien moins vraiſemblable que je ſois plus heureux avec Roſalie. Quel évenement aſſez important auroit remplacé ces deux ſcenes, dans le plan que vous venez de m'expoſer? Aucun.

„ Il ne me reſte plus qu'une queſtion à vous „ faire. C'eſt ſur le genre de votre ouvrage. Ce „ n'eſt pas une tragédie. Ce n'eſt pas une co-„ médie. Qu'eſt-ce donc, & quel nom lui don-„ ner? "

Celui qu'il vous plaira. Mais demain, ſi vous voulez, nous chercherons enſemble celui qui lui convient.

„ Et pourquoi pas aujourd'hui? "

Il faut que je vous quitte. J'ai fait avertir deux fermiers du voiſinage, & il y a peut-être une heure qu'ils m'attendent à la maiſon.

„ Autre

Digitized by Google

„ Autre procès à accommoder? ".

Non. C'eſt une affaire un peu différente. L'un de ces fermiers a une fille. L'autre un garçon Ces enfants s'aiment. Mais la fille eſt riche; le garçon n'a rien.

„ Et vous voulez accorder les parents; & „ rendre les enfants contents. Adieu, Dorval. „ A demain, au même endroit. "

Troiſieme Entretien.

LE lendemain le ciel ſe troubla. Une nue qui amenoit l'orage & qui portoit le tonnerre, s'arrêta ſur la colline, & la couvrit de ténébres. A la diſtance où j'étois, les éclairs ſembloient s'allumer & s'éteindre dans ces ténébres. La cime des chênes étoit agitée. Le bruit des vents ſe mêloit au murmure des eaux. Le tonnere, en grondant, ſe promenoit entre les arbres. Mon imagination dominée par des rapports ſecrets, me montroit au milieu de cette ſcene obſcure, Dorval tel que je l'avois vû la veille dans les tranſports de ſon enthouſiaſme; & je croyois entendre ſa voix harmonieuſe s'élever au-deſſus des vents & du tonnerre.

Cependant l'orage ſe diſſipa. L'air en devint plus pur, le ciel plus ſerein; & je ſerois allé chercher Dorval ſous les chênes: mais je penſai que la terre y ſeroit trop fraîche, & l'herbe trop molle. Si la pluie n'avoit pas duré, elle avoit été forte. Je me rendis chez lui. Il m'attendoit, car il avoit penſé, de ſon côté, que je n'irois point au rendez-vous de la veille; & ce fut dans ſon jardin, ſur les bords ſablés d'un large canal, où il avoit coutume de ſe promener,

Digitized by Google

ser, qu'il acheva de me développer ſes idées. Après quelques diſcours généraux ſur les actions de la vie, & ſur l'imitation qu'on en fait au théatre, il me dit :

On diſtingue dans tout objet moral un milieu & deux extrêmes. Il ſemble donc que toute action dramatique étant un objet moral, il devroit y avoir un genre moyen & deux genres extrêmes. Nous avons ceux-ci; c'eſt la comédie & la tragédie. Mais l'homme n'eſt pas toujours dans la douleur ou dans la joie. Il y a donc un point qui ſépare la diſtance du genre comique au genre tragique.

Térence a compoſé une piece dont voici le ſujet. Un jeune homme ſe marie. A peine eſt-il marié que des affaires l'appellent au loin. Il eſt abſent. Il revient. Il croit appercevoir dans ſa femme des preuves certaines d'infidélité. Il en eſt au déſeſpoir. Il veut la renvoyer à ſes parents. Qu'on juge de l'état du pere, de la mere & de la fille. Il y a cependant un Dave, perſonnage plaiſant par lui-même. Qu'en fait le Poëte? Il l'éloigne de la ſcene pendant les quatre premiers actes, & il ne le rappelle que pour égayer un peu ſon dénouement.

Je demande dans quel genre eſt cette piéce? Dans le genre comique? Il n'y a pas le mot pour rire. Dans le genre tragique? La terreur, la commiſération & les autres grandes paſſions n'y ſont point excitées. Cependant il y a de l'intérêt; & il y en aura, ſans ridicule qui faſſe rire, ſans danger qui faſſe frémir, dans toute compoſition dramatique où le ſujet ſera important, où le Poëte prendra le ton que nous avons dans les affaires ſérieuſes, & où l'action s'avancera par la perplexité & par les embarras. Or il me ſemble que ces actions étant les plus communes

Digitized by Google

mûres de la vie, le genre qui les aura pour objet, doit être le plus utile & le plus étendu. j'appellerai ce genre, *le genre sérieux*.

Ce genre établi, il n'y aura point de conditions dans la société, point d'actions importantes dans la vie, qu'on ne puisse rapporter à quelque partie du système dramatique.

Voulez-vous donner à ce système toute l'étendue possible, y comprendre la vérité & les chimeres, le monde imaginaire & le monde réel : ajoutez le burlesque au-dessous du genre comique, & le merveilleux au-dessus du genre tragique.

" Je vous entends. *Le burlesque... Le genre comique... Le genre sérieux... Le genre tragique... Le merveilleux*. "

Une Piéce ne se renferme jamais à la rigueur dans un genre. Il n'y a point d'ouvrage dans les genres tragique ou comique, où l'on ne trouvât des morceaux qui ne seroient point dépiacés dans le genre sérieux ; & il y en aura réciproquement dans celui-ci qui porteront l'empreinte de l'un & l'autre genre.

C'est l'avantage du genre sérieux, que, placé entre les deux autres, il a des ressources, soit qu'il s'éleve, soit qu'il descende. Il n'en est pas ainsi du genre comique & du genre tragique. Toutes les nuances du comique sont comprises entre ce genre même & le genre sérieux, & toutes celles du tragique, entre le genre sérieux & la tragédie. Le burlesque & le merveilleux sont également hors de la nature; on n'en peut rien emprunter qui ne gâte. Les peintres & les poëtes ont le droit de tout oser ; mais ce droit ne s'étend pas jusqu'à la licence de fondre des espéces différentes dans un même individu. Pour un homme de goût, il y a la même absurdité dans

Digitized by Google

dans Castor élevé au rang des Dieux, & dans le Bourgeois Gentilhomme fait Mamamouchi.

Le genre comique & le genre tragique, sont les bornes réelles de la composition dramatique. Mais s'il est impossible au genre comique d'appeller à son aide le burlesque, sans se dégrader; au genre tragique d'empiéter sur le genre merveilleux, sans perdre de sa vérité, il s'ensuit que placés dans les extrémités, ces genres sont les plus frappants & les plus difficiles.

C'est dans le genre sérieux que doit s'exercer d'abord tout homme de Lettres qui se sent du talent pour la scene. On apprend à un jeune éleve qu'on destine à la peinture à dessiner le nud. Quand cette partie fondamentale de l'art lui est familiere, il peut choisir un sujet. Qu'il le prenne ou dans les conditions communes, ou dans un rang élevé. Qu'il drape ses figures à son gré, mais qu'on ressente toujours le nud sous la draperie. Que celui qui aura fait une longue étude de l'homme dans l'exercice du genre sérieux, chausse, selon son génie, le cothurne ou le soc. Qu'il jette sur les épaules de son personnage un manteau royal ou une robe de palais; mais que l'homme ne disparoisse jamais sous le vêtement.

Si le genre sérieux est le plus facile de tous, c'est en revanche le moins sujet aux vicissitudes des temps & des lieux. Portez le nud en quelque lieu de la terre qu'il vous plaira, il fixera l'attention, s'il est bien dessiné. Si vous excellez dans le genre sérieux, vous plairez dans tous les temps & chez tous les peuples. Les petites nuances qu'il empruntera d'un genre collatéral seront trop foibles pour le déguiser. Ce sont des bouts de draperie qui ne couvrent que quelques endroits, & qui laissent les grandes parties nues.

Vous voyez que la tragi-comédie ne peut être qu'un

qu'un mauvais genre, parce qu'on y confond deux genres éloignés & séparés par une barriere naturelle. On n'y passe point par des nuances imperceptibles. On tombe à chaque pas dans les contrastes, & l'unité disparoît.

Vous voyez que cette espéce de drame où les traits les plus plaisants du genre comique sont placés à côté des traits les plus touchants du genre sérieux, & où l'on saute alternativement d'un genre à un autre, ne sera pas sans défaut aux yeux d'un critique sévere.

Mais voulez-vous être convaincu du danger qu'il y a à franchir la barriere que la nature a mise entre les genres? Portez les choses à l'excès; rapprochez deux genres fort éloigné, tels que la tragédie & le burlesque, & vous verrez alternativement un grave sénateur jouer aux pieds d'une courtisanne le rôle du débauché le plus vil, & des factieux méditer la ruine d'une république. *

La farce, la parade, & la parodie ne sont pas des genres, mais des especes de comique ou de burlesque qui ont un objet particulier.

On a donné cent fois la poëtique du genre comique & du genre tragique. Le genre sérieux a la sienne; & cette poëtique seroit aussi fort étendue. Mais je ne vous en dirai que ce qui s'est offert à mon esprit, tandis que je travaillois à ma piece.

Puisque ce genre est privé de la vigueur de coloris des genres extrêmes entre lesquels il est placé, il ne faut rien négliger de ce qui peut lui donner de la force.

Que le sujet en soit important, & l'intrigue simple;

* Voyez la *Venise préservée* d'Otway; le *Hamelet* de Shakespear, & la plûpart des piéces du théatre Anglois.

Digitized by Google

ſimple, domeſtique & voiſine de la vie réelle.

Je n'y veux point de valets : les honnêtes gens ne les admettent point à la connoiſſance de leurs affaires ; & ſi les ſcenes ſe paſſent toutes entre les maîtres, elles n'en ſeront que plus intéreſſantes. Si un valet parle ſur la ſcene comme dans la ſociété, il eſt mauſſade ; s'il parle autrement, il eſt faux.

Les nuances empruntées du genre comique ſont-elles trop fortes ? L'ouvrage fera rire & pleurer ; & il n'y aura plus ni unité d'intérêt, ni unité de coloris.

Le genre ſérieux comporte les monologues. D'où je conclus qu'il penche plutôt vers la tragédie, que vers la comédie ; genre dans lequel ils ſont rares & courts.

Il ſeroit dangereux d'emprunter dans une même compoſition des nuances du genre comique & du genre tragique. Connoiſſez bien la pente de votre ſujet & de vos caracteres, & ſuivez-la.

Que votre morale ſoit générale & forte.

Point de perſonnages épiſodiques ; ou ſi l'intrigue en exige un, qu'il ait un caractere ſingulier qui le releve.

Il faut s'occuper fortement de la pantomime, laiſſer là ces coups de théatre dont l'effet eſt momentané, & trouver des tableaux. Plus on voit un beau tableau, plus il plaît.

Le mouvement nuit preſque toujours à la dignité. Ainſi, que votre principal perſonnage ſoit rarement le machiniſte de votre pièce.

Et ſur-tout reſſouvenez-vous qu'il n'y a point de principe général. Je n'en connois aucun de ceux que je viens d'indiquer, qu'un homme de génie ne puiſſe enfreindre avec ſuccès.

„ Vous avez prévenu mon objection. "

Le genre comique eſt des eſpeces ; & le genre

tragique eſt des individus. Je m'explique. Le héros d'une tragédie eſt tel ou tel homme. C'eſt ou Regulus, ou Brutus, ou Caton, & ce n'eſt point un autre. Le principal perſonnage d'une comédie doit au contraire repréſenter un grand nombre d'hommes. Si par haſard on lui donnoit une phyſionomie ſi particuliere qu'il n'y eût dans la ſociété qu'un ſeul individu qui lui reſſemblât, la comédie retourneroit à ſon enfance, & dégénéreroit en ſatyre.

Térence me paroît être tombé une fois dans ce défaut. Son *Eautontimarumenos* eſt un pere affligé du parti violent auquel il a porté ſon fils par un excès de ſévérité dont il ſe punit lui-même, en ſe couvrant de lambeaux, ſe nourriſſant durement, fuyant la ſociété, chaſſant ſes domeſtiques, & ſe condamnant à cultiver la terre de ſes propres mains. On peut dire que ce pere là n'eſt pas dans la nature. Une grande ville fourniroit à peine dans un ſiecle l'exemple d'une affliction auſſi bizarre.

„ Horace, qui avoit le goût d'une délicateſſe
„ ſinguliere, me paroît avoir apperçu ce défaut,
„ & l'avoir critiqué d'une façon bien légere.

Je ne me rappelle pas l'endroit.

„ C'eſt dans la ſatyre premiere ou deuxiéme
„ du premier livre, où il ſe propoſe de mon-
„ trer que pour éviter un excès, les fous ſe pré-
„ cipitent dans l'excès oppoſé. Fuſidius, dit-il,
„ craint de paſſer pour diſſipateur. Savez-vous
„ ce qu'il fait ? Il prête à cinq pour cent par
„ mois, & ſe paie d'avance. Plus un homme eſt
„ obéré, plus il exige. Il ſait par cœur les noms
„ de tous les enfants de famille qui commencent
„ à aller dans le monde, & qui ont des peres
„ durs. Mais vous croiriez peut-être que cet
„ homme dépenſe à proportion de ſon revenu.

„ Erreur.

Digitized by Google

„ Erreur. Il eſt ſon plus cruel ennemi, & ce „ pere de la comédie, qui ſe punit de l'évaſion „ de ſon fils, ne ſe tourmente pas plus mécham- „ ment. *Non ſe pejus cruciaverit.* "

Oui, rien n'eſt plus dans le caractere de cet auteur, que d'avoir attaché deux ſens à ce *méchamment*, dont l'un tombe ſur Térence, & l'autre ſur Fuſidius.

Dans le genre ſérieux, les caracteres ſeront ſouvent auſſi généraux que dans le genre comique; mais ils ſeront toujours moins individuels que dans le genre tragique.

On dit quelquefois, il eſt arrivé une avanture fort plaiſante à la cour, un évenement fort tragique à la ville. D'où il s'enſuit que la comédie & la tragédie ſont de tous les états; avec cette différence, que la douleur & les larmes ſont encore plus ſouvent ſous les toits des ſujets, que l'enjouement & la gaieté dans les palais des rois. C'eſt moins le ſujet qui rend une piece comique, ſérieuſe ou tragique, que le ton, les paſſions, les caracteres & l'intérêt. Les effets de l'amour, de la jalouſie, du jeu, du déréglement, de l'ambition, de la haine, de l'envie, peuvent faire rire, réflechir ou trembler. Un jaloux qui prend des meſures pour s'aſſurer de ſon déshonneur, eſt ridicule; un homme d'honneur qui le ſoupçonne & qui aime, en eſt affligé; un furieux qui le ſait, peut commettre un crime. Un joueur portera chez un uſurier le portrait d'une maîtreſſe; un autre joueur embarraſſera ſa fortune, la renverſera, plongera une femme & des enfants dans la miſere, & tombera dans le déſeſpoir. Que vous dirai-je de plus? La piéce dont nous nous ſommes entretenus a preſque été faite dans les trois genres.

„ Comment? "

Digitized by Google

Oui.

„ La chose est singuliere. "

Clairville est d'un caractere honnête, mais impétueux & léger. Au comble de ses vœux, possesseur tranquille de Rosalie, il oublia ses peines passées. Il ne vit plus dans notre histoire qu'une avanture commune. Il en fit des plaisanteries. Il alla même jusqu'à parodier le troisieme acte de la piéce. Son ouvrage étoit excellent. Il avoit exposé mes embarras sous un jour tout-à-fait comique. J'en ris: mais je fus secrettement offensé du ridicule que Clairville jettoit sur une des actions les plus importantes de notre vie: car enfin il y eut un moment qui pouvoit lui coûter, à lui, sa fortune & sa maîtresse, à Rosalie l'innocence & la droiture de son cœur, à Constance le repos, à moi la probité, & peut-être la vie. Je me vengeai de Clairville, en mettant en tragédie les trois derniers actes de la piéce; & je puis vous assurer que je le fis pleurer plus long-temps qu'il ne m'avoit fait rire.

„ Et pourroit-on voir ces morceaux? "

Non. Ce n'est point un refus: mais Clairville a brûlé son acte, & il ne me reste que le canevas des miens.

„ Et ce canevas? "

Vous l'allez avoir, si vous me le demandez. Mais faites-y réflexion. Vous avez l'ame sensible; vous m'aimez; & cette lecture pourra vous laisser des impressions dont vous aurez de la peine à vous distraire.

„ Donnez le canevas tragique, Dorval, donnez. "

Dorval tira de sa poche quelques feuilles volantes qu'il me tendit en détournant la tête, comme s'il eût craint d'y jetter les yeux, & voici ce qu'elles contenoient.

Rosalie

Rosalie instruite au troisiéme acte du mariage de Dorval & de Constance, & persuadée que ce Dorval est un ami perfide, un homme sans foi, prend un parti violent. C'est de tout révéler. Elle voit Dorval; elle le traite avec le dernier mépris.

Dorval. Je ne suis point un ami perfide, un homme sans foi. Je suis Dorval. Je suis un malheureux.

Rosalie. Dis un misérable.... Ne m'a-t-il pas laissé croire qu'il m'aimoit?

Dorval. Je vous aimois; & je vous aime encore.

Rosalie. Il m'aimoit! Il m'aime! Il épouse Constance! Il en a donné sa parole à son frere! & cette union se conforme aujourd'hui!... Allez, esprit pervers. Eloignez-vous! Permettez à l'innocence d'habiter un séjour d'où vous l'avez bannie. La paix & la vertu rentreront ici, quand vous en sortirez. Fuyez. La honte & les remords, qui ne manquent jamais d'atteindre le méchant, vous attendent à cette porte.

Dorval. On m'accable! On me chasse! Je suis un scélerat! O vertu! Voilà donc ta derniere récompense!

Rosalie. Il s'étoit promis sans doute que je me tairois.... Non, non.... tout se saura.... Constance aura pitié de mon inexpérience, de ma jeunesse... Elle trouvera mon excuse & mon pardon dans son cœur.... O Clairville! combien il faudra que je t'aime, pour expier mon injustice & réparer les maux que je t'ai faits!.... Mais le moment s'approche où le méchant sera connu.

Dorval. Jeune imprudente, arrêtez; ou vous allez devenir coupable du seul crime que j'aurai jamais commis, si ç'en est un que de jetter loin de soi un fardeau qu'on ne peut plus porter....

Digitized by Google

Encore un mot, & je croirai que la vertu n'eſt qu'un fantôme vain; que la vie n'eſt qu'un préſent fatal du ſort; que le bonheur n'eſt nulle part; que le repos eſt ſous la tombe, & j'aurai vécu.

Roſalie s'eſt éloignée. Elle ne l'entend plus. Dorval ſe voit mépriſé de la ſeule femme qu'il aime & qu'il ait jamais aimée; expoſé à la haine de Conſtance, à l'indignation de Clairville, ſur le point de perdre les ſeuls êtres qui l'attachoient au monde, & de retomber dans la ſolitude de l'univers... Où ira-t-il?.. à qui s'adreſſera-t-il?.. qui aimera-t-il?... de qui ſera-t-il aimé?... Le déſeſpoir s'empare de ſon ame. Il ſent le dégoût de la vie. Il incline vers la mort. C'eſt le ſujet d'un monologue qui finit le troiſiéme acte. Dès la fin de cet acte, il ne parle plus à ſes domeſtiques. Il leur commande de la main, & ils obéiſſent.

Roſalie exécute ſon projet au commencement du quatrieme. Quelle eſt la ſurpriſe de Conſtance & de ſon frere! Ils n'oſent voir Dorval, ni Dorval aucun d'eux. Ils s'évitent tous, ils ſe fuient; & Dorval ſe trouve tout-à-coup & naturellement dans cet abandon général qu'il redoutoit. Son deſtin s'accomplit. Il s'en apperçoit; & le voilà réſolu d'aller à la mort qui l'entraîne. Charles, ſon valet, eſt le ſeul être dans l'univers qui lui demeure. Charles démêle la funeſte penſée de ſon maître. Il répand ſa terreur dans toute la maiſon. Il court à Clairville, à Conſtance, à Roſalie. Il parle. Ils ſont conſternés. A l'inſtant, les intérêts particuliers diſparoiſſent. On cherche à ſe rapprocher de Dorval. Mais il eſt trop tard. Dorval n'aime plus, ne hait plus perſonne, ne parle plus, ne voit plus, n'entend plus. Son ame, comme abrutie, n'eſt capable

Digitized by Google

capable d'aucun ſentiment. Il lutte un peu contre cet état ténébreux; mais c'eſt foiblement, par élans courts, ſans force & ſans effet. Le voilà tel qu'il eſt au commencement du cinquieme acte.

Cet acte s'ouvre par Dorval ſeul qui ſe promene ſur la ſcene, ſans rien dire. On voit dans ſon vêtement, ſon geſte, ſon ſilence, le projet de quitter la vie. Clairville entre; il le conjure de vivre; il ſe jette à ſes genoux; il les embraſſe; il le preſſe par les raiſons les plus honnêtes & les plus tendres d'accepter Roſalie. Il n'en eſt que plus cruel. Cette ſcene avance le ſort de Dorval. Clairville n'en arrache que quelques monoſyllabes. Le reſte de l'action de Dorval eſt muette.

Conſtance arrive. Elle joint ſes efforts à ceux de ſon frere. Elle dit à Dorval ce qu'elle penſe de plus pathétique ſur la réſignation aux évenements; ſur la puiſſance de l'Etre ſuprême, puiſſance à laquelle c'eſt un crime de ſe ſouſtraire; ſur les offres de Clairville, &c... Pendant que Conſtance parle, elle a un des bras de Dorval entre les ſiens; & ſon ami le tient embraſſé par le milieu du corps, comme s'il craignoit qu'il ne lui échappât. Mais Dorval tout en lui-même, ne ſent point ſon ami qui le tient embraſſé, n'entend point Conſtance qui lui parle. Seulement il ſe renverſe quelquefois ſur eux pour pleurer. Mais les larmes ſe refuſent. Alors il ſe retire; il pouſſe des ſoupirs profonds; il fait quelques geſtes lents & terribles; on voit ſur ſes levres des mouvements d'un ris paſſager plus effrayants que ſes ſoupirs & ſes geſtes.

Roſalie vient. Conſtance & Clairville ſe retirent. Cette ſcene eſt celle de la timidité, de la naïveté, des larmes, de la douleur, & du repen-

Digitized by Google

tir. Rosalie voit tout le mal qu'elle a fait. Elle en est désolée. Pressée entre l'amour qu'elle ressent, l'intérêt qu'elle prend à Dorval, le respect qu'elle doit à Constance, & les sentiments qu'elle ne peut refuser à Clairville ; combien elle dit de choses touchantes ! Dorval paroît d'abord, ni ne la voit ni ne l'écouter. Rosalie pousse des cris, lui prend les mains, l'arrête, & il vient un moment où Dorval fixe sur elle des yeux égarés. Ses regards sont ceux d'un homme qui sortiroit d'un sommeil léthargique. Cet effort le brise. Il tombe dans un fauteuil comme un homme frappé. Rosalie se retire en poussant des sanglots, se désolant, s'arrachant les cheveux.....

Dorval reste un moment dans cet état de mort. Charles est debout devant lui, sans rien dire... Ses yeux sont à-demi fermés. Ses longs cheveux pendent sur le derriere du fauteuil. Il a la bouche entr'ouverte, la respiration haute, & la poitrine haletante. Cette agonie passe peu à peu. Il en revient par un soupir long & douloureux, par une voix plaintive. Il s'appuie la tête sur ses mains & les coudes sur ses genoux. Il se leve avec peine. Il erre à pas lents. Il rencontre Charles. Il le prend par le bras, le regarde un moment, tire sa bourse & sa montre, les lui donne avec un papier cacheté sans adresse, & lui fait signe de sortir. Charles se jette à ses pieds, & se colle le visage contre terre. Dorval l'y laisse, & continue d'errer. En errant, ses pieds rencontrent Charles étendu par terre. Il se détourne... Alors Charles se leve subitement, laisse la bourse & la montre à terre, & court appeller du secours.

Dorval le suit lentement... Il s'appuie sans dessein contre la porte... Il y voit un verrou...

Digitized by Google

rou... Il le regarde ... le ferme ... tire ſon épée ... en appuie le pommeau contre la terre ... en dirige la pointe vers ſa poitrine ... ſe penche le corps ſur le côté ... leve les yeux au Ciel ... les ramene ſur lui ... demeure ainſi quelque temps ... pouſſe un profond ſoupir, & ſe laiſſe tomber.

Charles arrive. Il trouve la porte fermée. Il appelle. On vient. On force la porte. On trouve Dorval baigné dans ſon ſang & mort. Charles rentre en pouſſant des cris. Les autres domeſtiques reſtent autour du cadavre. Conſtance arrive. Frappée de ce ſpectacle, elle crie, elle court égarée ſur la ſcene, ſans trop ſavoir ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, où elle va. On enleve le cadavre de Dorval. Cependant Conſtance tournée vers le lieu de la ſcéne ſanglante, eſt immobile dans un fauteuil, le viſage couvert de ſes mains.

Arrivent Clairville & Roſalie. Ils trouvent Conſtance dans cette ſituation. Ils l'interrogent. Elle ſe taît. Ils l'interrogent encore. Pour toute réponſe, elle découvre ſon viſage, détourne la tête, & leur montre de la main l'endroit teint du ſang de Dorval.

Alors ce ne ſont plus que des cris, des pleurs, du ſilence & des cris.

Charles donne à Conſtance le paquet cacheté. C'eſt la vie & les derniéres volontés de Dorval. Mais à peine en a-t-elle lu les premieres lignes, que Clairville ſort comme un furieux; Conſtance le ſuit. Juſtine & les domeſtiques emportent Roſalie qui ſe trouve mal, & la piéce finit.

" Ah, m'écriai-je, ou je n'y entends rien, „ ou voilà de la tragédie! A la vérité, ce n'eſt „ plus l'épreuve de la vertu, c'eſt ſon déſeſpoir. „ Peut-être y auroit-il du danger à montrer „ l'homme de bien réduit à cette extrémité fu-

 „ neſte;

Digitized by Google

„ neſte; mais on n'en ſent pas moins la force
„ de la pantomime ſeule & de la pantomime
„ réunie au diſcours. Voilà les beautés que nous
„ perdons faute de ſcene & faute de hardieſſe,
„ en imitant ſervilement nos prédéceſſeurs, &
„ laiſſant la nature & la vérité... Mais Dorval
„ ne parle point?... Mais peut-il y avoir de
„ diſcours qui frappent autant que ſon action
„ & ſon ſilence?.... Qu'on lui faſſe dire quel-
„ ques mots par intervalles. Cela ſe peut. Mais
„ il ne faut pas oublier qu'il eſt rare que celui
„ qui parle beaucoup ſe tue. „

Je me levai. J'allai trouver Dorval. Il erroit parmi les arbres, & il me paroiſſoit abſorbé dans ſes penſées. Je crus qu'il étoit à propos de garder ſon papier, & il ne me le redemanda pas.

Si vous êtes convaincu, me dit-il, que ce ſoit là de la tragédie, & qu'il y ait entre la tragédie & la comédie un genre intermédiaire; voilà donc deux branches du genre dramatique qui ſont encore incultes, & qui n'attendent que des hommes. Faites des comédies dans le genre ſérieux. Faites des tragédies domeſtiques, & ſoyez ſûr qu'il y a des applaudiſſements & une immortalité qui vous ſont réſervés. Sur-tout négligez les coups de théatre. Cherchez des tableaux. Rapprochez-vous de la vie réelle; & ayez d'abord un eſpace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute ſon étendue.... On dit qu'il n'y a plus de grandes paſſions tragiques à émouvoir; qu'il eſt impoſſible de préſenter les ſentiments élevés d'une maniere neuve & frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les François, les Italiens, les Anglois & tous les peuples de la terre l'ont compoſée. Mais la tragédie domeſtique

Digitized by Google

meſtique aura une autre action, un autre ton, & un ſublime qui lui ſera propre. Je le ſens ce ſublime. Il eſt dans ces mots d'un pere qui diſoit à ſon fils qui le nourriſſoit dans ſa vieilleſſe : *Mon fils, nous ſommes quittes. Je t'ai donné la vie & tu me l'as rendue*; & dans ceux-ci d'un autre pere qui diſoit au ſien : *Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à perſonne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffois dans mes mains, quand vous étiez au berceau.*

„ Mais cette tragédie nous intéreſſera-t-
„ elle? "

Je vous le demande. Elle eſt plus voiſine de nous. C'eſt le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi! vous ne concevez pas l'effet que produiroient ſur vous une ſcene réelle, des habits vrais, des diſcours proportionnés aux actions, des actions ſimples, des dangers dont il eſt impoſſible que vous n'ayez tremblé pour vos parents, vos amis, pour vous-même? Un renverſement de fortune, la crainte de l'ignominie, les ſuites de la miſere, une paſſion qui conduit l'homme à ſa ruine, de ſa ruine au déſeſpoir, du déſeſpoir à une mort violente, ne ſont pas des évenements rares; & vous croyez qu'ils ne vous affecteroient pas autant que la mort fabuleuſe d'un tyran, ou le ſacrifice d'un enfant aux autels des Dieux d'Athenes ou de Rome? .. Mais vous êtes diſtrait.... Vous rêvez.... Vous ne m'écoutez pas....

„ Votre ébauche tragique m'obſede... Je vous
„ vois errer ſur la ſcene... détourner vos pieds
„ de votre valet proſterné . . fermer le ver-
„ rou . . . tirer votre épée.... L'idée de cet-
„ te pantomime me fait frémir.... Je ne crois
„ pas qu'on en ſoutînt le ſpectacle : & toute
„ cette

Digitized by Google

», cette action eſt peut-être de celles qu'il faut » mettre en récit. Voyez."

Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au ſpectateur un fait ſans vraiſemblance; & qu'entre les actions vraiſemblables, il eſt facile de diſtinguer celles qu'il faut expoſer aux yeux, & renvoyer derriere la ſcene. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'exiſte pas encore parmi nous.

Lorſqu'une action eſt ſimple, je crois qu'il faut plutôt la repréſenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé ſur le ſein d'Irene, incertain entre l'ambition qui le preſſe d'enfoncer, & la paſſion qui retient ſon bras, eſt un tableau frappant. La commiſération qui nous ſubſtitue toujours à la place du malheureux, & jamais du méchant, agitera mon ame. Ce ne ſera pas ſur le ſein d'Irene, c'eſt ſur le mien que je verrai le poignard ſuſpendu & vacillant..... Cette action eſt trop ſimple pour être mal imitée. Mais ſi l'action ſe complique; ſi les incidents ſe multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-unes qui me rappelleront que je ſuis dans un parterre; que tous ces perſonnages ſont des comédiens; & que ce n'eſt point un fait qui ſe paſſe. Le recit au contraire me tranſportera au-delà de la ſcene. J'en ſuivrai toutes les circonſtances. Mon imagination les réaliſera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne ſe démentira. Le Poëte aura dit;...

Entre les deux partis Calcas s'eſt avancé:
L'œil farouche, l'air ſombre, & le poil hériſſé,
Terrible, & plein du Dieu qui l'agitoit ſans doute....

ou

Digitized by Google

ou

. . . . . *Les ronces dégoutantes*
Portent de ſes cheveux les dépouilles ſanglantes. . . .

Ou eſt l'acteur qui me montrera Calcas, tel qu'il eſt dans ces vers? Grandval s'avancera d'un pas noble & fier entre les deux partis. Il aura l'air ſombre; peut-être même l'œil farouche. Je reconnoîtrai à ſon action, à ſon geſte, la préſence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais quelque terrible qu'il ſoit, ſes cheveux ne ſe hériſſeront point ſur ſa tête. L'imitation dramatique ne va pas juſques-là.

Il en ſera de même de la plûpart des autres images qui animent ce récit. L'air obſcurci de traits. Une armée en tumulte. La terre arroſée de ſang. Une jeune princeſſe le poignard enfoncé dans le ſein. Les vents déchaînés. Le tonnerre retentiſſant au haut des airs. Le Ciel allumé d'éclairs. La mer qui écume & mugit. Le Poëte a peint toutes ces choſes. L'imagination les voit. L'art ne les imite point.

Mais il y a plus: un gout dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonſtance nous eſt donnée au-deſſus de la nature commune, elle agrandit le reſte dans notre penſée. Le Poëte n'a rien dit de la ſtature de Calcas. Mais je la vois. Je la proportionne à ſon action. L'exagération intellectuelle s'échappe de là, & ſe répand ſur tout ce qui approche de cet objet. La ſcene réelle eût été petite, foible, meſquine, fauſſe ou manquée. Elle devient grande, forte, vraie, & même énorme dans le récit. Au théatre, elle eût été fort au-deſſous de nature; je l'imagine un peu au-delà. C'eſt ainſi que dans l'épopée, les hom-

mes

Digitized by Google

mes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes. Appliquez-les vous-même à l'action de mon eſquiſſe tragique. L'action n'eſt-elle pas ſimple?

„ Elle l'eſt."

Y a-t-il quelque circonſtance qu'on n'en puiſſe imiter ſur la ſcene?

„ Aucune."

L'effet en ſera-t-il terrible?

„ Que trop, peut-être. Qui ſait ſi nous irions „ chercher au théatre des impreſſions auſſi fortes? On veut être attendri, touché, effrayé; „ mais juſqu'à un certain point."

Pour juger ſainement, expliquons-nous. Quel eſt l'objet d'une compoſition dramatique?

„ C'eſt, je crois, d'inſpirer aux hommes l'a„ mour de la vertu, l'horreur du vice...."

Ainſi, dire qu'il ne faut les émouvoir que juſqu'à un certain point, c'eſt prétendre qu'il ne faut pas qu'ils ſortent d'un ſpectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du vice. Il n'y auroit point de poétique pour un peuple qui ſeroit auſſi puſillanime. Que ſeroit-ce que le goût? & que l'art deviendroit-il, ſi l'on ſe refuſoit à ſon énergie, & ſi l'on poſoit des barrieres arbitraires à ſes effets?

„ Il me reſteroit encore quelques queſtions à „ vous faire ſur la nature du tragique domeſti„ que & bourgeois, comme vous l'appellez; „ mais j'entrevois vos réponſes. Si je vous de„ mandois pourquoi dans l'exemple que vous „ m'en avez donné, il n'y a point de ſcenes al„ ternativement muettes & parlées: vous me „ répondriez ſans doute que tous les ſujets ne „ comportent pas ce genre de beautés?"

Cela eſt vrai.

„ Mais

Digitized by Google

„ Mais quels ſeront les ſujets de ce comique
„ ſérieux que vous regardez comme une bran-
„ che nouvelle du genre dramatique? Il n'y a,
„ dans la nature humaine qu'une douzaine,
„ tout au plus, de caracteres vraiment comi-
„ ques & marqués de grands traits.

Je le penſe.

„ Les petites différences qui ſe remarquent
„ dans les caracteres des hommes ne peuvent
„ être maniées auſſi heureuſement que les ca-
„ racteres tranchés."

Je le penſe. Mais ſavez-vous ce qui s'enſuit de-là?... Que ce ne ſont plus, à proprement parler, les caracteres qu'il faut mettre ſur la ſcene, mais les conditions. Juſqu'à-preſent, dans la comédie, le caractere a été l'objet principal, & la condition n'a été que l'acceſſoire: il faut que la condition devienne aujourd'hui l'objet principal, & que le caractere ne ſoit que l'acceſſoire. C'eſt du caractere qu'on tiroit toute l'intrigue. On cherchoit en général les circonſtances qui le faiſoient ſortir, & l'on enchaînoit ces circonſtances. C'eſt la condition, ſes devoirs, ſes avantages, ſes embarras qui doivent ſervir de baſe à l'ouvrage. Il me ſemble que cette ſource eſt plus féconde, plus étendue, & plus utile que celle des caracteres. Pour peu que le caractere fût chargé, un ſpectateur pouvoit ſe dire à lui-même, ce n'eſt pas moi. Mais il ne peut ſe cacher que l'état qu'on joue devant lui ne ſoit le ſien; il ne peut méconnoître ſes devoirs. Il faut abſolument qu'il s'applique ce qu'il entend.

„ Il me ſemble qu'on a déjà traité pluſieurs
„ de ces ſujets."

Cela n'eſt pas. Ne vous y trompez point.

„ N'avons-

„ N'avons-nous pas des financiers, dans nos „ pieces? "

Sans doute, il y en a. Mais le Financier n'eſt pas fait.

„ On auroit de la peine à en citer une ſans „ un pere de famille. "

J'en conviens; mais le Pere de famille n'eſt pas fait. En un mot, je vous demanderai ſi les devoirs des conditions, leurs avantages, leurs inconvénients, leurs dangers ont été mis ſur la ſcene? Si c'eſt la baſe de l'intrigue & de la morale de nos pieces? Enſuite, ſi ces devoirs, ces avantages, ces inconvénients, ces dangers ne nous montrent pas tous les jours les hommes dans des ſituations très-embarraſſantes?

„ Ainſi vous voudriez qu'on jouât l'homme „ de lettres, le philoſophe, le commerçant, le „ juge, l'avocat, le politique, le citoyen, le „ magiſtrat, le financier, le grand ſeigneur, „ l'intendant. „

Ajoutez à cela toutes les relations, le pere de famille, l'époux, la ſœur, les freres. Le pere de famille! Quel ſujet dans un ſiécle tel que le nôtre, où il ne paroît pas qu'on ait la moindre idée de ce que c'eſt qu'un pere de famille!

Songez qu'il ſe forme tous les jours des conditions nouvelles. Songez que rien peut-être ne nous eſt moins connu que les conditions, & ne doit nous intéreſſer davantage. Nous avons chacun notre état dans la ſociété, mais nous avons à faire à des hommes de tous les états.

Les conditions! Combien de détails importants! d'actions publiques & domeſtiques! de vérités inconnues! de ſituations nouvelles à tirer de ce fonds! Et les conditions n'ont-elles pas entr'elles les mêmes contraſtes que les caracteres?

Digitized by Google

teres ? & le poëte ne pourra-t-il pas les opposer ?

Mais ces ſujets n'appartiennent pas ſeulement au genre ſérieux. Ils deviendront comiques ou tragiques, ſelon le génie de l'homme qui s'en ſaiſira.

Telle eſt encore la viciſſitude des ridicules & des vices, que je crois qu'on pourroit faire un Miſantrope nouveau tous les cinquante ans. Et n'en eſt-il pas ainſi de beaucoup d'autres caracteres ?

" Ces idées ne me déplaiſent pas. Me voilà „ tout diſpoſé à entendre la premiére comédie „ dans le genre ſérieux, ou la premiére tragé- „ die bourgeoiſe qu'on repréſentera. J'aime qu'on „ étende la ſphere de nos plaiſirs. J'accepte les „ reſſources que vous nous offrez ; mais laiſſez- „ nous encore celles que nous avons. Je vous „ avoue que le genre vermeilleux me tient à „ cœur. Je ſouffre à le voir confondu avec le „ genre burleſque, & chaſſé du ſyſteme de la „ nature & du genre dramatique ; Quinault mis „ à côté de Scarron & de Daſſouci. Ah, Dor- „ val ; Quinault ! „

Perſonne ne lit Quinault avec plus de plaiſir que moi. C'eſt un poëte plein de graces, qui eſt toujours tendre & facile, & ſouvent élevé. J'eſpere vous montrer un jour juſqu'où je porte la connoiſſance & l'eſtime des talents de cet homme unique, & quel parti on auroit pû tirer de ſes tragédies, telles qu'elles ſont. Mais il s'agit de ſon genre que je trouve mauvais. Vous m'abandonnez, je crois, le monde burleſque. Et le monde enchanté, vous eſt-il mieux connu ? A quoi en comparez-vous les peintures, ſi elles n'ont aucun modéle ſubſiſtant dans la nature ?

Le genre burleſque & le genre merveilleux

Digitized by Google

n'ont point de poétique & n'en peuvent avoir. Si l'on hazarde ſur la ſcene lyrique un trait nouveau, c'eſt une abſurdité qui ne ſe ſoutient que par des liaiſons plus ou moins éloignées avec une abſurdité ancienne. Le nom & les talents de l'auteur y ſont auſſi quelque choſe. Moliere allume des chandelles tout autour de la tête du Bourgeois Gentilhomme : c'eſt une extravagance qui n'a pas de bon ſens ; on en convient, & l'on en rit. Un autre imagine des hommes qui deviennent petits à meſure qu'ils font des ſottiſes : il y a dans cette fiction une allégorie ſenſée ; & il eſt ſiffié. Angélique ſe rend inviſible à ſon amant par le pouvoir d'un anneau qui ne la cache à aucun des ſpectateurs, & cette machine ridicule ne choque perſonne. Qu'on mette un poignard dans la main d'un méchant qui en frappe ſes ennemis, & qui ne bleſſe que lui-même : c'eſt aſſez le ſort de la méchanceté ; & rien n'eſt plus incertain que le ſuccès de ce poignard merveilleux.

Je ne vois dans toutes ces inventions dramatiques que des contes ſemblables à ceux dont on berce les enfants. Croit-on qu'à force de les embellir, ils prendront aſſez de vraiſemblance pour intéreſſer des hommes ſenſés ? L'héroïne de la Barbe-bleue eſt au haut d'une tour. Elle entend au pied de cette tour la voix terrible de ſon tyran. Elle va périr, ſi ſon libérateur ne paroît. Sa ſœur eſt à ſes côtés. Ses regards cherchent au loin ce libérateur. Croit-on que cette ſituation ne ſoit pas auſſi belle qu'aucune du théatre lyrique ; & que la queſtion, *Ma ſœur, ne voyez-vous rien venir*, ſoit ſans pathétique ? Pourquoi donc n'attendrit-elle pas un homme ſenſé, comme elle fait pleurer les petits enfants ? C'eſt qu'il y a une Barbe-bleue qui détruit ſon effet.

« Et

Digitized by Google

" Et vous penſez qu'il n'y a aucun ouvrage
» dans le genre, ſoit burleſque, ſoit merveil-
» leux, où l'on ne rencontre quelques poils de
» cette barbe ? »

Je le crois ; mais je n'aime pas votre expreſſion. Elle eſt burleſque, & le burleſque me déplaît par-tout.

" Je vais tâcher de réparer cette faute par
» quelque obſervation plus grave. Les Dieux
» du théatre lyrique ne ſont-ils pas les mêmes
» que ceux de l'épopée ? Et pourquoi, je vous
» prie, Vénus n'auroit-elle pas auſſi bonne grâ-
» ce à ſe déſoler ſur la ſcene, de la mort d'A-
» donis, qu'à pouſſer des cris dans l'Iliade, de
» l'égratignure légere qu'elle a reçue de la lan-
» ce de Diomede, ou qu'à ſoupirer en voyant
» l'endroit de ſa belle main blanche où la peau
» meurtrie commençoit à noircir ? N'eſt-ce pas
» dans le poëme d'Homere un tableau charmant
» que celui de cette Déeſſe en pleurs, renver-
» ſée ſur le ſein de ſa mere Dioné ? Pourquoi
» ce tableau plairoit-il moins dans une compo-
» ſition lyrique ? »

Un plus habile que moi vous répondra que les embelliſſements de l'épopée convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du quinzieme & du ſeizieme ſiecle, ſont proſcrits parmi les François, & que les Dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les avantures romaneſques, ne ſont plus de ſaiſon.

Et j'ajouterai qu'il y a bien de la différence entre peindre à mon imagination & mettre en action ſous mes yeux. On fait adopter à mon imagination tout ce qu'on veut ; il ne s'agit que de s'en emparer. Il n'en eſt pas ainſi de mes ſens. Rappellez vous les principes que j'établiſſois tout-à-l'heure ſur les choſes, même

Digitized by Google

vraisemblables, qu'il convenoit tantôt de montrer, tantôt de dérober au spectateur. Les mêmes distinctions que je faisois s'appliquent plus séverement encore au genre merveilleux. En un mot, si ce système ne peut avoir la vérité qui convient à l'épopée, comment pourroit-il nous intéresser sur la scene?

Pour rendre pathétiques les conditions élevées, il faut donner de la force aux situations: il n'y a que ce moyen d'arracher de ces ames froides & contraintes l'accent de la nature, sans lequel les grands effets ne se produisent point. Cet accent s'affoiblit à mesure que les conditions s'élevent. Ecoutez Agamemnon:

Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au-moins soulager ma douleur:
Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort & des discours des hommes!
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins!

Les Dieux doivent-ils se respecter moins que les Rois? Si Agamemnon dont on va immoler la fille, craint de manquer à la dignité de son rang, quelle sera la situation qui fera descendre Jupiter du sien?

„ Mais la tragédie ancienne est pleine de „ Dieux; & c'est Hercule qui dénoue cette fa„ meuse tragédie de Philoctete, à laquelle vous „ prétendez qu'il n'y a pas un mot à ajouter ni „ à retrancher. "

Ceux qui se livrerent les premiers à une étude suivie de la nature humaine, s'attacherent d'abord à distinguer les passions, à les connoître, & à les caractériser. Un homme en conçut les idées abstraites, & ce fut un philosophe. Un autre

Digitized by Google

tre donna du corps & du mouvement à l'idée, & ce fut un poëte. Un troiſieme tailla le marbre à cette reſſemblance, & ce fut un ſtatuaire. Un quatrieme fit proſterner le ſtatuaire au pied de ſon ouvrage, & ce fut un prêtre. Les Dieux du paganiſme ont été faits à la reſſemblance de l'homme. Qu'eſt-ce que les Dieux d'Homere, d'Eſchyle, d'Euripide, & de Sophocle? Les vices des hommes, leurs vertus, & les grands phénomenes de la nature perſonnifiés. Voilà la véritable théogonie. Voilà le coup-d'œil ſous lequel il faut voir Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, les Parques, l'Amour, & les Furies.

Lorſqu'un payen étoit agité de remords, il penſoit réellement qu'une Furie travailloit au-dedans de lui-même; & quel trouble ne devoit, il donc pas éprouver à l'aſpect de ce fantôme parcourant la ſcene, une torche à la main, la tête hériſſée de ſerpents, & préſentant aux yeux du coupable des mains teintes de ſang! Mais nous qui connoiſſons la vanité de toutes ces ſuperſtitions! Nous!

„ Eh bien, il n'y a qu'à ſubſtituer nos Diables aux Eumenides. ”

Il y a trop peu de foi ſur la terre... Et puis nos Diables ſont d'une figure ſi gothique... de ſi mauvais goût... Eſt-il étonnant que ce ſoit Hercule qui dénoue le Philoctete de Sophocle? Toute l'intrigue de la piece eſt fondée ſur ſes fleches; & cet Hercule avoit dans les temples une ſtatue au pied de laquelle le peuple ſe proſternoit tous les jours.

Mais ſavez-vous quelle fut la ſuite de l'union de la ſuperſtition nationale & de la poéſie? C'eſt que le poëte ne put donner à ſes héros des caracteres tranchés. Il eût doublé les êtres. Il auroit

Digitized by Google

roit montré la même paſſion ſous la forme d'un Dieu & ſous celle d'un homme.

Voilà la raiſon pour laquelle les heros d'Homere ſont preſque des perſonnages hiſtoriques.

Mais lorſque la religion chrétienne eut chaſſé des eſprits la croyance des Dieux du paganiſme, & contraint l'artiſte à chercher d'autres ſources d'illuſion, le ſyſteme poétique changea. Les hommes prirent la place des Dieux, & on leur donna un caractere plus un.

„ Mais l'unité de caractere un peu rigoureuſement priſe n'eſt-elle pas une chimere? "

Sans doute.

„ On abandonna donc la vérité? "

Point du tout. Rappellez-vous qu'il ne s'agit ſur la ſcene que d'une ſeule action; que d'une circonſtance de la vie; que d'un intervalle très-court, pendant lequel il eſt vraiſemblable qu'un homme a conſervé ſon caractere.

„ Et dans l'épopée qui embraſſe une grande „ partie de la vie, une multitude prodigieuſe „ d'événements différents, des ſituations de „ toute eſpèce, comment faudra-t-il peindre „ les hommes? "

Il me ſemble qu'il y a bien de l'avantage à rendre les hommes tels qu'ils ſont. Ce qu'ils devroient être, eſt une choſe trop ſyſtématique & trop vague pour ſervir de baſe à un art d'imitation. Il n'y a rien de ſi rare qu'un homme tout-à-fait méchant, ſi ce n'eſt peut-être un homme tout-à-fait bon. Lorſque Thétis trempa ſon fils dans le Styx, il en ſortit ſemblable à Therſite par le talon: Thétis eſt l'image de la Nature.

Ici Dorval s'arrêta. Puis il reprit. Il n'y a de beautés durables que celles qui ſont fondées ſur des rapports avec les êtres de la nature. Si l'on imagi-

Digitized by Google

imaginoit les êtres dans une viciſſitude rapide, toute peinture ne repréſentant qu'un inſtant qui fuit, toute imitation ſeroit ſuperflue. Les beautés ont dans les arts le même fondement que les vérités dans la philoſophie. Qu'eſt-ce que la vérité? La conformité de nos jugemens avec les êtres. Qu'eſt-ce que la beauté d'imitation? La conformité de l'image avec la choſe.

Je crains bien que ni les poëtes, ni les muſiciens, ni les décorateurs, ni les danſeurs, n'aient pas encore une idée véritable de leur théatre. Si le genre lyrique eſt mauvais, c'eſt le plus mauvais de tous les genres. S'il eſt bon, c'eſt le meilleur. Mais peut-il être bon, ſi l'on ne s'y propoſe point l'imitation de la nature, & de la nature la plus forte? A quoi bon mettre en poëſie ce qui ne valoit pas la peine d'être conçu? En chant, ce qui ne valoit pas la peine d'être récité? Plus on dépenſe ſur un fonds, plus il importe qu'il ſoit bon. N'eſt-ce pas proſtituer la philoſophie, la poéſie, la muſique, la peinture, la danſe, que de les occuper d'une abſurdité? Chacun de ces arts en particulier a pour but l'imitation de la nature; & pour employer leur magie réunie, on fait choix d'une fable! Et l'illuſion n'eſt-elle pas déja aſſez éloignée? Et qu'a de commun avec la métamorphoſe ou le ſortilége, l'ordre univerſel des choſes qui doit toujours ſervir de baſe à la raiſon poétique? Des hommes de génie ont ramené de nos jours la philoſophie du monde intelligible dans le monde réel. Ne s'en trouvera-t-il point un qui rende le même ſervice à la poéſie lyrique, & qui la faſſe deſcendre, des régions enchantées, ſur la terre que nous habitons?

Alors on ne dira plus d'un poëme lyrique,

Digitized by Google

que c'eſt un ouvrage choquant : dans le ſujet, qui eſt hors de la nature ; dans les principaux perſonnages, qui ſont imaginaires ; dans la conduite, qui n'obſerve ſouvent ni unité de temps, ni unité de lieu, ni unité d'action, & où tous les arts d'imitation ſemblent n'avoir été réunis, que pour affoiblir l'expreſſion des uns par les autres.

Un ſage étoit autrefois un philoſophe, un poëte, un muſicien. Ces talents ont dégénéré en ſe ſéparant. La ſphere de la philoſophie s'eſt reſſerrée. Les idées ont manqué à la poëſie. La force & l'énergie aux chants ; & la ſageſſe, privée de ces organes, ne s'eſt plus fait entendre aux peuples avec le même charme. Un grand muſicien & un grand poëte lyrique répareroient tout le mal.

Voilà donc encore une carriere à remplir. Qu'il ſe montre cet homme de genie qui doit placer la véritable tragédie, la véritable comédie ſur le théatre lyrique. Qu'il s'écrie, comme le prophete du peuple hébreu dans ſon enthouſiaſme : *Adducite mihi pſaltem* ; qu'on m'amene un muſicien : & il le fera naître.

Le genre lyrique d'un peuple voiſin a des défauts ſans doute ; mais beaucoup moins qu'on ne penſe. Si le chanteur s'aſſujettiſſoit à n'imiter à la cadence que l'accent inarticulé de la paſſion dans les airs de ſentiment, ou que les principaux phénomenes de la nature dans les airs qui ſont tableau, & que le poëte fût que ſon ariette doit être la peroraiſon de ſa ſcene, la réforme ſeroit bien avancée.

„ Et que deviendroient nos ballets ? "

La danſe ? La danſe attend encore un homme de génie. Elle eſt mauvaiſe par tout, parce qu'on ſoupçonne à peine que c'eſt un genre d'imitation.

Digitized by Google

mitation. La danſe eſt à la pantomime, comme la poéſie eſt à la proſe, ou plutôt comme la déclamation naturelle eſt au chant. C'eſt une pantomime meſurée.

Je voudrois bien qu'on me dît ce que ſignifient toutes ces danſes, telles que le menuet, le paſſe-pied, le rigaudon, l'allemande, la ſarabande, où l'on ſuit un chemin tracé? Cet homme ſe déploie avec une grace infinie. Il ne fait aucun mouvement où je n'apperçoive de la facilité, de la douceur & de la nobleſſe; mais qu'eſt-ce qu'il imite? Ce n'eſt pas là ſavoir chanter, c'eſt ſavoir ſolfier.

Une danſe eſt un poëme. Ce poëme devroit donc avoir ſa repréſentation ſéparée. C'eſt une imitation par les mouvements, qui ſuppoſe le concours du poëte, du peintre, du muſicien, & du pantomime. Elle a ſon ſujet. Ce ſujet peut être diſtribué par actes & par ſcenes. La ſcene a ſon récitatif, libre ou obligé, & ſon ariette.

„ Je vous avoue que je ne vous entends qu'à „ moitié, & que je ne vous entendrois point „ du tout, ſans une feuille volante qui parut il „ y a quelques années. L'auteur mécontent du „ ballet, qui termine le Devin du village, en „ propoſoit un autre; & je me trompe fort, „ ou ſes idées ne ſont pas éloignées des vô„ tres."

Cela peut-être.

„ Un exemple acheveroit de m'éclairer."

Un exemple? Oui. On peut en imaginer un, & je vais y rêver.

Nous fîmes quelques tours d'allée ſans mot dire. Dorval rêvoit à ſon exemple de la danſe, & moi je repaſſois dans mon eſprit quelques-unes de ſes idées. Voici à peu près l'exemple

Digitized by Google

qu'il me donna. Il eſt commun, me dit-il; mais j'y appliquerai mes idées auſſi facilement que s'il étoit plus voiſin de la nature & plus piquant.

SUJET.

Un petit payſan & une jeune payſanne reviennent des champs ſur le ſoir. Ils ſe rencontrent dans un boſquet voiſin de leur hameau; & ils ſe propoſent de répéter une danſe qu'ils doivent exécuter enſemble le Dimanche prochain ſous le grand orme.

Acte premier.

Scene I. Leur premier mouvement eſt d'une ſurpriſe agréable. Ils ſe témoignent cette ſurpriſe par une *pantomime*.

Ils s'approchent. Ils ſe ſaluent. Le petit payſan propoſe à la jeune payſanne de répéter leur leçon. Elle lui répond qu'il eſt tard, qu'elle craint d'être grondée. Il la preſſe. Elle accepte. Ils poſent à terre les inſtruments de leurs travaux. Voila un *récitatif*. Les pas marchés & la pantomime non meſurée ſont le récitatif de la danſe. Ils repeuvent leur danſe. Ils ſe recordent le geſte & les pas; ils ſe reprennent; ils recommencent; ils font mieux, ils s'approuvent; ils ſe trompent; ils ſe dépitent: c'eſt un récitatif qui peut être coupé d'une *ariette* de dépit; c'eſt à l'orcheſtre à parler; c'eſt à lui à rendre les diſcours, à imiter les actions. Le poëte a dicté à l'orcheſtre ce qu'il doit dire; le muſicien l'a écrit; le peintre a imaginé les tableaux; c'eſt au pantomime à former les pas & les geſtes. D'où vous concevez facilement que ſi la danſe n'eſt pas écrite comme un poëme; ſi le poëte a mal

Digitized by Google

mal fait le discours; s'il n'a pas su trouver des tableaux agréables; si le danseur ne sait pas jouer; si l'orchestre ne sait pas parler, tout est perdu.

Scene II. Tandis qu'ils sont occupés à s'instruire, on entend des sons effrayants. Nos enfants en sont troublés. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Le bruit cesse. Ils se rassurent. Ils continuent. Ils sont interrompus & troublés derechef par les mêmes sons. C'est un *récitatif* mêlé d'un peu de *chant*. Il est suivi d'une pantomime de la jeune paysanne qui veut se sauver, & du jeune paysan qui la retient. Il dit ses raisons. Elle ne veut pas les entendre; & il se fait entre eux un *duo* fort vif.

Ce *duo* a été précédé d'un bout de récitatif composé des petits gestes du visage, du corps & des mains de ces enfans, qui se montroient l'endroit d'où le bruit est venu.

La jeune paysanne s'est laissé persuader; & ils étoient en fort bon train de répeter leur danse, lorsque deux paysans plus âgés, déguisés d'une maniere effrayante & comique, s'avancent à pas lents.

Scene III. Ces paysans déguisés exécutent au bruit d'une symphonie sourde, toute l'action qui peut épouvanter des enfants. Leur approche est un *récitatif*. Leur discours, un *duo*. Les enfants s'effrayent. Ils tremblent de tous leurs membres. Leur effroi augmente à mesure que les spectres approchent. Alors ils font tous leurs efforts pour s'échapper. Ils sont retenus, poursuivis; & les paysans déguisés & les enfants effrayés forment un *quatuor* fort vif, qui finit par l'évasion des enfants.

Scene IV. Alors les spectres ôtent leurs masques. Ils se mettent à rire. Ils font toute la pantomime

tomime qui convient à des scélérats enchantés du tour qu'ils ont joué; ils s'en félicitent par un *duo*, & ils se retirent.

Acte second.

Scene I. Le petit payſan & la jeune payſanne avoient laiſſé ſur la ſcene leur panetiere & leur houlette; Ils viennent les reprendre; le payſan le premier. Il montre d'abord le bout du nez. Il fait un pas en avant. Il recule. Il écoute. Il examine. Il avance un peu plus. Il recule encore. Il s'enhardit peu-à-peu. Il va à droite & à gauche. Il ne craint plus. Ce monologue eſt un *récitatif obligé*.

Scene II. La jeune payſanne arrive; mais elle ſe tient éloignée. Le petit payſan a beau l'inviter, elle ne veut point approcher. Il ſe jette à ſes genoux. Il veut lui baiſer la main. *Et, les eſprits?* lui dit-elle. „ Ils n'y ſont plus. Ils n'y ſont plus." C'eſt encore du *récitatif*. Mais il eſt ſuivi d'un *duo* dans lequel le petit payſan lui marque ſon déſir de la maniere la plus paſſionée; & la jeune payſanne ſe laiſſe engager peu-à peu à rentrer ſur ſcene; & à reprendre. Ce *duo* eſt interrompu par des mouvements de frayeur. Il ne ſe fait point de bruit; mais ils croyent en entendre. Ils s'arrêtent. Ils écoutent. Ils ſe raſſurent, & continuent le *duo*.

Mais pour cette fois-ci, ce n'eſt point une erreur. Les ſons effrayants ont recommencé; la jeune payſanne a couru à ſa panetiere & à ſa houlette; le petit payſan en a fait autant.

Ils veulent s'enfuir.

Scene III. Mais ils ſont inveſtis par une foule de fantômes qui leur coupent chemin de tous côtés. Ils ſe meuvent entre ces fantômes. Ils cher-

Digitized by Google

cherchent une échappée. Ils n'en trouvent point. Et vous concevez bien que c'eſt un *chœur* que cela.

Au moment où leur conſternation eſt la plus grande, les fantômes ôtent leurs maſques, & laiſſent voir au petit payſan & à la jeune payſanne des viſages amis. La naïveté de leur étonnement forme un tableau très-agréable. Ils prennent chacun un maſque. Ils le conſiderent. Ils le comparent au viſage. La jeune payſanne a un maſque hideux d'homme; le petit payſan, un maſque hideux de femme. Ils mettent ces maſques. Ils ſe regardent. Ils ſe font des mines; & ce récitatif eſt ſuivi du *chœur* général. Le petit payſan & la petite payſanne ſe font à travers ce *chœur* mille niches enfantines, & la piece finit avec le chœur.

„ J'ai entendu parler d'un ſpectacle dans ce „ genre, comme de la choſe la plus parfaite „ qu'on pût imaginer.."

Vous voulez dire la troupe de Nicolini?

„ Préciſément."

Je ne l'ai jamais vûe. Eh bien, croyez-vous encore que le ſiecle paſſé n'a plus rien laiſſé à faire à celui-ci?

La tragédie domeſtique & bourgeoiſe à créer.

Le genre ſérieux à perfectionner.

Les conditions de l'homme à ſubſtituer aux caracteres, peut-être dans tous les genres.

La pantomime à lier étroitement avec l'action dramatique.

La ſcene à changer, & les tableaux à ſubſtituer aux coups de théatre. Source nouvelle d'invention pour le poëte; & d'étude pour le comédien. Car que ſert au poëte d'imaginer des tableaux, ſi le comédien demeure attaché à ſa diſpoſition ſymmétrique & à ſon action compaſſée?

La

Digitized by Google

La tragédie réelle à introduire sur le théatre lyrique.

Enfin la danse à réduire sous la forme d'un véritable poëme, à écrire, & à séparer de tout autre art d'imitation.

„ Quelle tragédie voudriez-vous établir sur la „ scene lyrique? "

L'ancienne.

„ Pourquoi pas la tragédie domestique?

C'est que la tragédie, & en général toute composition destinée pour la scene lyrique, doit être mesurée; & que la tragédie domestique me semble exclurre la versification.

„ Mais croyez-vous que ce genre fournît au „ musicien toute la ressource convenable à son „ art? Chaque art a ses avantages. Il semble „ qu'il en soit d'eux, comme des sens. Les sens „ ne sont tous qu'un toucher; tous les arts „ qu'une imitation. Mais chaque sens touche, „ & chaque art imite, d'une maniere qui lui „ est propre. "

Il y a en musique deux styles; l'un simple, & l'autre figuré. Qu'aurez-vous à dire, si je vous montre, sans sortir de mes poëtes dramatiques, des morceaux sur lesquels le musicien peut déployer, à son choix, toute l'énergie de l'un, ou toute la richesse de l'autre? Quand je dis *le musicien*, j'entends l'homme qui a le génie de son art; c'est un autre que celui qui ne sait qu'enfiler des modulations & combiner des notes.

„ Dorval, un de ces morceaux, s'il vous „ plait? "

Très-volontiers. On dit que Lulli même avoit remarqué celui que je vais vous citer. Ce qui prouveroit peut être qu'il n'a manqué à cet artiste que des poëmes d'un autre genre; & qu'il se sentoit un génie capable des plus grandes choses.

Cly-

Digitized by Google

Clytemneſtre à qui l'on vient d'arracher ſa fille pour l'immoler, voit le coureau du ſacrificateur levé ſur ſon ſein, ſon ſang qui coule, un prêtre qui conſulte les Dieux dans ſon cœur palpitant. Troublée de ces images, elle s'écrie:

. . . . . *O Mere infortunée!*
De feſtons odieux ma fille couronnée,
Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés
Calcas va dans ſon ſang.... Barbares, arrêtez.
C'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre.
J'entends gronder la foudre & ſens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

Je ne connois ni dans Quinault ni dans aucun poëte, des vers plus lyriques ni de ſituation plus propre à l'imitation muſicale. L'état de Clytemneſtre doit arracher de ſes entrailles le cri de la nature; & le muſicien le portera à mes oreilles, dans toutes ſes nuances.

S'il compoſe ce morceau dans le ſtyle ſimple, il ſe remplira de la douleur, du déſeſpoir de Clytemneſtre; il ne commencera à travailler que quand il ſe ſentira preſſé par les images terribles qui obſédoient Clytemneſtre. Le beau ſujet pour un récitatif obligé, que les premiers vers! Comme on en peut couper les différentes phraſes par une ritournelle plaintive.. *O Ciel... O mere infortunée!*... premier jour pour la ritournelle... *De feſtons odieux ma fille couronnée*... ſecond jour... *Tend la gorge aux couteaux par ſon pere apprêtés*.... troiſieme jour.... *Par ſon pere!*.. quatrieme jour.... *Calcas va dans ſon ſang*... cinquieme jour... Quels caracteres ne peut-on pas donner à cette ſymphonie?... il me ſemble que je l'entends.... Elle me peint la plainte... la douleur... l'effroi... l'horreur... la fureur...

L'air

L'air commence à *Barbares, arrêtez.* Que le muſicien me déclame ce *Barbares*, cet *arrêtez*, en tant de manieres qu'il voudra ; il ſera d'une ſtérilité bien ſurprenante, ſi ces mots ne ſont pas pour lui une ſource inépuiſable de mélodies....

Vivement, *Barbares : barbares, arrêtez, arrêtez ... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre ..... c'eſt le ſang .... c'eſt le pur ſang du Dieu qui lance le tonnerre... Ce Dieu vous voit ... vous entend .... vous menace, barbares .... arrêtez ! ... J'entends gronder la foudre .... je ſens trembler la terre ..... arrêtez .... Un Dieu, un Dieu vengeur fait retentir ces coups ... arrêtez, barbares..... Mais rien ne les arrête .... Ah ma fille ! .... ah mere infortunée ! .... Je la vois .... je vois couler ſon ſang .... elle meurt .... ah, barbares ! ô ciel !* ... Quelle variété de ſentiments & d'images !

Qu'on abandonne ces vers à Mademoiſelle Dumenil ; voilà, ou je me trompe fort, le déſordre qu'elle y répandra ; voilà les ſentiments qui ſe ſuccéderont dans ſon ame. Voilà ce que ſon génie lui ſuggérera, & c'eſt ſa déclamation que le muſicien doit imaginer & écrire. Qu'on en faſſe l'expérience, & l'on verra la nature ramener l'actrice & le muſicien ſur les mêmes idées.

Mais le muſicien prend-il le ſtyle figuré ? autre déclamation ; autres idées ; autre mélodie. Il fera exécuter par la voix, ce que l'autre a réſervé pour l'inſtrument. Il fera gronder la foudre. Il la lancera. Il la fera tomber en éclats. Il me montrera Clytemneſtre effrayant les meurtriers de ſa fille, par l'image du Dieu dont ils vont répandre le ſang. Il portera cette image à mon imagination déjà ébranlée par le pathétique de la poéſie & de la ſituation, avec le plus de

vérité

Digitized by Google

vérité & de force qu'il lui ſera poſſible. Le premier s'étoit entiérement occupé des accents de Clytemneſtre ; celui-ci s'occupe un peu de ſon expreſſion. Ce n'eſt plus la mere d'Iphigénie que j'entends. C'eſt la foudre qui gronde ; c'eſt la terre qui tremble ; c'eſt l'air qui retentit de bruits effrayants.

Un troiſiéme tentera la réunion des avantages des deux ſtyles. Il ſaiſira le cri de la nature, lorſqu'il ſe produit violent & inarticulé, & il en ſera la baſe de ſa mélodie. C'eſt ſur les cordes de cette mélodie qu'il fera gronder la foudre, & qu'il lancera le tonnerre. Il entreprendra peut-être de montrer le Dieu vengeur ; mais il fera ſortir à travers les différents traits de cette peinture, les cris d'une mere éplorée.

Mais quelque prodigieux génie que puiſſe avoir cet artiſte, il n'atteindra point un de ces buts, ſans s'écarter de l'autre. Tout ce qu'il accordera à des tableaux ſera perdu pour le pathétique. Le tout produira plus d'effet ſur les oreilles, moins ſur l'ame. Ce compoſiteur ſera plus admiré des artiſtes, moins des gens de goût.

Et ne croyez pas que ce ſoient cet mots paraſites du ſtyle lyrique, *lancer ... gronder ... trembler ...* qui faſſent le pathétique de ce morceau ? c'eſt la paſſion dont il eſt animé. Et ſi le muſicien négligeant le cri de la paſſion, s'amuſoit à combiner des ſons, à la faveur de ces mots, le poëte lui auroit tendu un cruel piége. Eſt-ce ſur les idées, *lance, gronde, tremble*, ou ſur celle-ci, *barbares ... arrêtez ... c'eſt le ſang ... c'eſt le pur ſang d'un Dieu ... d'un Dieu vengeur ...* que la véritable déclamation appuiera ? ...

Mais voici un autre morceau dans lequel ce muſicien ne montrera pas moins de génie, s'il en a ; & où il n'y a ni *lance*, ni *victoire*, ni *tonnerre*,

Digitized by Google

terre, ni *vol*, ni *gloire*, ni aucune de ces expreſſions qui feront le tourment d'un poëte, tant qu'elles ſeront l'unique & pauvre reſſource du muſicien.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

Un Prêtre environné d'une foule cruelle...
Portera ſur ma fille ... (ſur ma fille !)... une main criminelle ...
Déchirera ſon ſein ... & d'un œil curieux ...
Dans ſon cœur palpitant ... conſultera les Dieux..
Et moi qui l'amenai triomphante ... adorée !...
Je m'en retournerai .... ſeule .... & déſeſperée...
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemés.

AIR.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſuplice..,
Ou vous ſerez aux Grecs un double ſacrifice.
Ni crainte ni reſpect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout ſanglants il faudra l'arracher.
Auſſi barbare époux, qu'impitoyable pere,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa mere.

Non, je ne l'aurai point amenée au ſupplice.., Non .... ni crainte, ni reſpect ne m'en peut détacher .... Non .... barbare époux ... impitoyable pere ... venez la ravir à ſa mere ... venez, ſi vous l'oſez... Voilà les idées principales qui occupoient l'ame de Clytemneſtre, & qui occuperont le génie du muſicien.

Voilà mes idées, je vous les communique d'autant plus volontiers, que ſi elles ne ſont jamais d'une utilité bien réelle, il eſt impoſſible qu'elles nuiſent, s'il eſt vrai, comme le prétend un des premiers hommes de la nation, que preſque tous les genres de Littérature ſoient épuiſés, & qu'il

Digitized by Google

qu'il ne reste plus rien de grand à exécuter, même pour un homme de génie.

C'est aux autres à décider si cette espéce de poëtique que vous m'avez arrachée, contient quelques vues solides, ou n'est qu'un tissu de chimeres. J'en croirois volontiers M. de Voltaire; mais ce seroit à la condition qu'il appuieroit ses jugements de quelques raisons qui nous éclairassent. S'il y avoit sur la terre une autorité infaillible que je reconnusse, ce seroit la sienne.

" On peut, si vous voulez, lui communiquer „ vos idées. „

J'y consens. L'éloge d'un homme habile & sincere peut me plaire; sa critique, quelque amere qu'elle soit, ne peut m'affliger. J'ai commencé, il y a long-temps, à chercher mon bonheur dans un objet qui fût plus solide, & qui dépendît plus de moi que la gloire littéraire. Dorval mourra content, s'il peut mériter qu'on dise de lui, quand il ne sera plus : „ *Son pere qui* „ *étoit si honnête homme, ne fut pourtant pas plus* „ *honnête homme que lui.*"

„ Mais si vous regardiez le bon ou le mau„ vais succès d'un ouvrage presque d'un œil „ indifférent, quelle répugnance ponrriez-vous „ avoir à publier le vôtre? "

Aucune. Il y en a déjà tant de copies. Constance n'en a refusé à personne. Cependant je ne voudrois pas qu'on présentât ma piéce aux Comédiens.

" Pourquoi? „

Il est incertain qu'elle fût acceptée. Il l'est beaucoup plus encore qu'elle réussît. Une piéce qui tombe ne se lit guere. En voulant étendre l'utilité de celle-ci, on risqueroit de l'en priver tout-à-fait.

„ Voyez cependant... Il est un grand Prince

Digitized by Google

„ qui connoît toute l'importance du genre dra-
„ matique, & qui s'intéreſſe aux progrès du
„ goût national. * On pourroit le ſolliciter...
obtenir....

Je le crois, mais réſervons ſa protection pour le *Pere de Famille*. Il ne nous la refuſera pas ſans doute, lui qui a montré avec tant de courage combien il l'étoit... Ce ſujet me tourmente, & je ſens qu'il faudra que tôt ou tard je me délivre de cette fantaiſie; car c'en eſt une comme il en vient à tout homme qui vit dans la ſolitude..... Le beau ſujet que le Pere de Famille!... C'eſt la vocation générale de tous les hommes... Nos enfants ſont la ſource de nos plus grands plaiſirs & de nos plus grandes peines... Ce ſujet tiendra mes yeux ſans ceſſe attachés ſur mon pere... Mon pere!... J'acheverai de peindre le bon Lyſimond... Je m'inſtruirai moi-même... Si j'ai des enfants je ne ſerai pas fâché d'avoir pris avec eux des engagements...

„ Et dans quel genre le Pere de Famille?"

J'y ai penſé; & il me ſemble que la pente de ce ſujet n'eſt pas la même que celle du Fils naturel. Le Fils naturel a des nuances de la tragédie; le Pere de famille prendra une teinte comique.

„ Seriez-vous aſſez avancé pour ſavoir cela?"

Oui... Retournez à Paris... Publiez le ſeptieme volume de l'Encyclopédie... Venez vous repoſer ici... & comptez que le Pere de famille ne ſe fera point, ou qu'il ſera fait avant la fin de vos vacances... Mais à propos on dit que vous partez bientôt?

„ Après-demain."

Comment, après-demain?

* Monſeigneur le Duc d'Orléans.

" Oui. "

Digitized by Google

„ Oui.”

Cela eſt un peu bruſque... Cependant arrangez-vous comme il vous plaira... il faut abſolument que vous faſſiez connoiſſance avec Conſtance, Clairville, & Roſalie... Seriez-vous homme à venir ce ſoir demander à ſouper à Clairville ?

Dorval vit que je conſentois, & nous reprîmes auſſi-tôt le chemin de la maiſon. Quel accueil ne fit-on pas à un homme préſenté par Dorval ? En un moment, je fus de la famille. On parla, devant & après le ſouper, Gouvernement, Religion, Politique, Belles-Lettres, Philoſophie; mais quelle que fût la diverſité des ſujets, je reconnus toujours le caractere que Dorval avoit donné à chacun de ſes perſonnages. Il avoit le ton de la mélancolie; Conſtance, le ton de la raiſon; Roſalie, celui de l'ingénuité; Clairville, celui de la paſſion; moi, celui de la bonhommie.

F I N.

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES DE THÉATRE DE M. DIDEROT,

TOME SECOND.

QUI CONTIENT,

LE PERE DE FAMILLE,

COMEDIE,

AVEC UN DISCOURS SUR LA POESIE DRAMATIQUE.

A BRUXELLES,
Chez J. J. BOUCHERIE, Imprimeur-Libraire, ruë de l'Empereur.
M. DCC. LXI.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE
PERE DE FAMILLE,
COMEDIE
EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor naturis dandus & annis.
HORAT. *de Art. Poët.*

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA PRINCESSE

DE

NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

EN soumettant le Pere de Famille *au jugement de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *je ne me suis point dissimulé ce qu'il en avoit à redouter. Femme éclairée, mere tendre, quel est le sentiment que vous n'eussiez exprimé avec plus de délicatesse que lui? Quelle est l'idée que vous n'eussiez rendue d'une maniere plus touchante? Cependant ma témérité ne se bornera pas,* MADAME, *à vous offrir un si foible hommage. Quelque distance qu'il y ait de l'ame d'un Poëte à celle d'une mere, j'oserai descendre dans la vôtre; y lire, si je le sais, & révéler quelques-unes des pensées qui l'occupent. Puissiez-vous les reconnoître & les avouer!*

Lorsque le Ciel vous eut accordé des enfans, ce fut ainsi que vous vous parlâtes; voici ce que vous vous êtes dit:

Mes enfans sont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie, qu'à la femme mercenaire qui les alaita. C'est en prenant le soin de leur éducation que je les revendiquerai sur elle. C'est l'éducation qui fondera leur reconnoissance & mon autorité. Je les éleverai donc.

Digitized by Google

Je ne les abandonnerai point ſans réſerve à l'étranger ni au ſubalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi? Comment le ſubalterne en ſeroit-il écouté comme moi? Si ceux que j'aurai conſtitués les cenſeurs de la conduite de mon fils, ſe diſoient au dedans d'eux-mêmes, aujourd'hui mon diſciple, demain il ſera mon maître; *ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit; s'il faiſoit le mal, ils l'en reprendroient mollement, & ils deviendroient ainſi ſes adulateurs les plus dangereux.*

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un enfant fût élevé par ſon ſupérieur, & le mien n'a de ſupérieur que moi.

C'eſt à moi à lui inſpirer le libre exercice de ſa raiſon, ſi je veux que ſon ame ne ſe rempliſſe pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faiſoit à lui-même ſous un état de nature imbécille & ſauvage.

Le menſonge eſt toujours nuiſible. Une erreur d'eſprit ſuffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une ſeule idée fauſſe, on peut devenir barbare; on arrache les pinceaux de la main du Peintre; on briſe le chef-d'œuvre du ſtatuaire; on brûle un ouvrage de génie; on ſe fait une ame petite & cruelle; le ſentiment de la haine s'étend, celui de la bienveillance ſe reſſerre; on vit en tranſe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un inſtituteur puſillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, ſi je puis.

Après le libre exercice de ſa raiſon, un autre principe que je ne ceſſerai de lui recommander; c'eſt la ſincérité avec ſoi-même. Tranquille alors ſur les préjugés auxquels notre foibleſſe nous expoſe, le voile tomberoit tout-à-coup; & un trait de lumiere lui montreroit tout l'édifice de ſes idées renverſé, qu'il diroit froidement: Ce que je croyois vrai, étoit faux; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une baſe ſolide

Digitized by Google

lide dans la conſidération générale, ſans laquelle on ne ſe réſout point à vivre ; dans l'eſtime & le reſpect de ſoi-même, ſans leſquels on n'oſe guere en exiger des autres ; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaiſance & de beauté, auxquelles on n'eſt pas libre de ſe refuſer, & dont nous portons le germe dans nos cœurs, où il ſe déploie & ſe fortifie ſans ceſſe ; dans le ſentiment de la décence & de l'honneur ; dans la ſainteté des loix : pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans ſur des opinions paſſageres, qui ne tiendront ni contre l'examen de la raiſon, ni contre le choc des paſſions plus redoutables encore pour l'erreur que la raiſon ?

Il y a dans la nature de l'homme deux principes oppoſés : l'amour propre qui nous rappelle à nous, & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux reſſorts venoit à ſe briſer, on ſeroit ou méchant juſqu'à la fureur, ou généreux juſqu'à la folie. Je n'aurai point vécu ſans expérience pour eux, ſi je leur apprens à établir un juſte rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'eſt en les éclairant ſur la valeur réelle des objets, que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réuſſis à diſſiper les preſtiges de cette magicienne, qui embellit la laideur, qui enlaidit la beauté, qui pare le menſonge, qui obſcurcit la vérité, & qui nous joue par des ſpectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs, & qu'elle nous montre, quand il lui plaît & comme il lui plaît, ils n'auront ni craintes outrées ni deſirs déréglés.

Je ne me ſuis pas promis de leur ôter toutes les fantaiſies ; mais j'eſpere que celle de faire des heureux, la ſeule qui puiſſe conſacrer les autres, ſera du nombre des fantaiſies qui leur reſteront. Alors ſi les images du bonheur couvrent les murs de leur ſéjour, ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins, ils s'y promeneront. En quelqu'endroit qu'ils aillent, ils y porteront la ſérénité. S'ils

Digitized by Google

S'ils appellent autour d'eux les Artiſtes, & s'ils en forment de nombreux atteliers; le chant groſſier de celui qui ſe fatigue depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, pour obtenir d'eux un morceau de pain, leur apprendra que le bonheur peut être auſſi à celui qui ſcie le marbre & qui coupe la pierre; que la puiſſance ne donne pas la paix de l'ame, & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt: ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes, avec l'ami qui leur dira la vérité, avec l'amie qui ſaura parler à leur cœur, avec moi.

J'ai le goût des choſes utiles; & ſi je le fais paſſer en eux, des façades, des places publiques, les toucheront moins qu'un amas de fumier ſur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds; tandis qu'une païſanne aſſiſe ſur le ſeuil de ſa chaumiere, en tiendra un plus jeune attaché à ſa mammelle, & que des hommes baſanés s'occuperont en cent manieres diverſes, de la ſubſiſtance commune.

Ils ſeront moins délicieuſement émus à l'aſpect d'une colonnade, que ſi traverſant un hameau, ils remarquent les épis de la gerbe ſortir par les murs entr'ouverts d'une ferme.

Je veux qu'ils voyent la miſere, afin qu'ils y ſoient ſenſibles, & qu'ils ſachent par leur propre expérience qu'il y a autour d'eux, des hommes comme eux, peut être plus eſſentiels qu'eux, qui ont à peine de la paille pour ſe coucher, & qui manquent de pain.

Mon fils, ſi vous voulez connoître la vérité; ſortez, lui dirai-je; répandez-vous dans les différentes conditions; voyez les campagnes; entrez dans une chaumiere; interrogez celui qui l'habite: ou plutôt regardez ſon lit, ſon pain, ſa demeure, ſon vêtement; & vous ſaurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappellez-vous ſouvent à vous-même qu'il ne faut qu'un

Digitized by Google

qu'un seul homme méchant & puissant pour que cent mille autres hommes pleurent, gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espece de méchans qui bouleversent le globe & qui le tyrannisent, sont les vrais auteurs du blasphême.

Que la nature n'a point fait d'esclaves, & que personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que si les Souverains sont les seuls hommes qui soient demeurés dans l'état de nature où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense; la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la premiere vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose, & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que plus les Etats sont bornés, plus l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que si le Souverain a les qualités d'un Souverain, ses Etats seront toujours assez étendus.

Que si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui, il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple. Qu'il faut récompenser les gens de mérite; encourager les hommes industrieux; approcher de soi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie, & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Mon fils, c'est dans la prospérité que vous vous mon-

Digitized by Google

montrerez bon ; mais c'eſt l'adverſité qui vous montrera grand. S'il eſt beau de voir l'homme tranquille, c'eſt au moment où les haſards ſe raſſemblent ſur lui.

Faites le bien, & ſongez que la néceſſité des événemens eſt égale ſur tous.

Soumettez-vous-y, & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverſe, & la chûte d'un arbre qui briſeroit ſa ſtatue.

Vous êtes mortel comme un autre ; & lorſque vous tomberez, un peu de pouſſiere vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur ſans mélange ; mais faites-vous un plan de bienfaiſance que vous oppoſiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'eſt ainſi que vous vous éleverez, pour ainſi dire, au-deſſus d'elle, par l'excellence d'un ſyſtême qui répare les déſordres du ſien. Vous ſerez heureux le ſoir, ſi vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une exiſtence qu'on ſe rend douce à ſoi-même par l'utilité dont elle eſt aux autres ?

Perſuadez-vous que la vertu eſt tout, & que la vie n'eſt rien ; & ſi vous avez de grands talens, vous ſerez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment ; à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le ſouvenir d'un verre d'eau préſenté par humanité à celui qui avoit ſoif.

Le cœur de l'homme eſt tantôt ſerein & tantôt couvert de nuages : mais le cœur de l'homme de bien, ſemblable au ſpectacle de la nature, eſt toujours grand & beau, tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à ſe faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même, tandis que la condition de l'homme varie ſans ceſſe.

L'habitude de la vertu eſt la ſeule que vous puiſſiez contracter ſans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres ſont importunes. Lorſ-

Digitized by Google

Lorſque la paſſion tombe ; la honte, l'ennui, la douleur commencent. Alors on craint de ſe regarder. La vertu ſe voit elle-même toujours avec complaiſance.

Le vice & la vertu travaillent ſourdement en nous. Ils n'y ſont pas oiſifs un moment. Chacun mine de ſon côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à ſe rendre méchant, comme l'homme de bien à ſe rendre bon. Celui-là eſt lâche dans le parti qu'il a pris ; il n'oſe ſe perfectionner. Faites-vous un but qui puiſſe être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, *les penſées que médite une Mere telle que vous, & les diſcours que ſes enfans entendent d'elle. Comment après cela un petit événement domeſtique, une intrigue d'amour, où les détails ſont auſſi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas inſipides? Mais j'ai compté ſur l'indulgence de* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; *& ſi elle daigne me ſoutenir, peut être me trouverai-je un jour moins au-deſſous de l'opinion favorable dont elle m'honore.*

Puiſſe l'ébauche que je viens de tracer de votre caractere & de vos ſentimens, encourager d'autres femmes à vous imiter ! Puiſſent-elles concevoir qu'elles paſſent à meſure que leurs enfans croiſſent ; & que ſi elles obtiennent les longues années qu'elles ſe promettent, elles finiront par être elles-mêmes des enfans ridés, qui redemanderont en vain une tendreſſe qu'elles n'auront pas reſſentie.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MADAME,
DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
DIDEROT.

PER-

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Monsieur D'ORBESSON, *Pere de Famille.*

Monsieur LE COMMANDEUR D'AUVILE', *beau-frère du Pere de Famille.*

CE'CILE, *Fille du Pere de Famille.*

SAINT-ALBIN, *Fils du Pere de Famille.*

SOPHIE, *une jeune inconnue.*

GERMEUIL, *Fils du feu Monsieur de ***, un ami du Pere de Famille.*

Monsieur LE BON, *Intendant de la Maison.*

Mademoiselle CLAIRET, *Femme-de-Chambre de Cécile.*

LA BRIE, PHILIPPE, *Domestiques du Pere de Famille.*

DESCHAMPS, *Domestique de Germeuil.*

Autres DOMESTIQUES *de la Maison.*

Madame HE'BERT, *Hôtesse de Sophie.*

Madame PAPILLON, *Marchande à la toilette.*

Une des OUVRIERES *de Madame Papillon.*

M***. *C'est un pauvre honteux.*

Un PAYSAN.

Un EXEMPT.

La Scene est à Paris, dans la maison du Pere de Famille.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE, COMEDIE.

Le Théatre représente une salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, &c. C'est celle du Pere de Famille.

La nuit est fort avancée. Il est entre cinq & six du matin.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

Sur le devant de la salle, on voit le Pere de Famille qui se promene à pas lents. Il a la tête baissée, les bras croisés & l'air tout-à-fait pensif. Un peu sur le fond, vers la cheminée, qui est à l'un des côtés de la salle, le Commandeur & sa niéce font une partie de trictrac.

Digitized by Google

Derriere le Commandeur, un peu plus près du feu, Germeuil eſt aſſis négligemment dans un fauteuil, un Livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle eſt occupée de ſon jeu, & où il ne peut en être aperçu.

Le Commandeur ſe doute de ce qui ſe paſſe derriere lui. Ce ſoupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ſes mouvemens.

CECILE.

MOn oncle, qu'avez-vous? Vous me paroiſſez inquiet.

LE COMMANDEUR

(en s'agitant dans ſon fauteuil.)

Ce n'eſt rien, ma niéce. Ce n'eſt rien.

(Les bougies ſont ſur le point de finir, & le Commandeur dit à Germeuil:)

Monſieur, voudriez-vous bien ſonner?

(Germeuil va ſonner. Le Commandeur ſaiſit ce moment pour déplacer ſon fauteuil & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient, remet ſon fauteuil comme il étoit, & le Commandeur dit au Laquais qui entre:)

Des bougies.

(Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & ſa niéce jouent alternativement & nomment leurs dés.)

LE COMMANDEUR.

Six cinq.

GERMEUIL.

Il n'eſt pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre de l'une & je paſſe l'autre.

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école...

LE COMMANDEUR

(à Germeuil.)

Monsieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CECILE.

Six points d'école.....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait, & ceux qui regardent derriere moi, m'inquietent.

CECILE.

Six & quatre que j'avois, font dix.

LE COMMANDEUR.

(toujours à Germeuil.)

Monsieur, ayez la bonté de vous placer autrement, & vous me ferez plaisir.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL, LA BRIE.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce pour leur bonheur, est-ce pour le nôtre qu'ils sont nés? ... Hélas! ni l'un ni l'autre.

(La Brie vient avec des bougies, en place où il en faut; & lorsqu'il est sur le point de sortir, le Pere de Famille l'appelle.)

La Brie!

LA BRIE.

Monsieur.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE,

(Après une petite pause, pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.)

Où est mon fils?

LA BRIE.

Il est sorti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure?

LA BRIE.

Monsieur, je n'en sais rien.

LE PERE DE FAMILLE,

(encore une pause.)

Et vous ne savez pas où il est allé?

LA BRIE.

Non, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien sçu. Double deux.

CECILE.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à votre jeu.

LE COMMANDEUR

(ironiquement & brusquement.)

Ma niéce, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE

(à La Brie, toujours en se promenant & rêvant.)

Il vous a défendu de le suivre?

LA BRIE

(feignant de ne pas entendre.)

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE

(toujours en se promenant & rêvant.)

Y a-t-il long-temps que cela dure?

LA BRIE

(feignant encore de ne pas entendre.)

Monsieur?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore. Les doublets me poursuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue!

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un, & j'ai perdu. Le voilà.

(à Germeuil.)

Riez, Monsieur. Ne vous contraignez pas.

(La Brie est sorti. La partie de tricrac finit. Le Commandeur, Cécile & Germeuil s'approchent du Pere de Famille.)

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE.

DAns quelle inquiétude il me tient! Où est-il? Qu'est-il devenu?

LE COMMANDEUR.

Et qui sçait cela? ... Mais vous vous êtes assez tourmenté pour ce soir. Si vous m'en croyez, vous irez prendre du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu, c'est un peu votre faute, & beaucoup celle de ma sœur. C'étoit, Dieu lui pardonne, une femme unique pour gâter ses enfans.

CECILE *peinée.*

Mon oncle.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux, prenez-y garde, vous les perdez.

CECILE.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à préſent qu'ils ſont jeunes, vous en ſerez martyrs quand ils ſeront grands.

CECILE.

Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Bon, eſt-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de ſoupirer, de gémir, mais de montrer ce que vous êtes. Le temps de la peine eſt arrivé. Si vous n'avez pu la prévenir, voyons du moins ſi vous ſaurez la ſupporter.... Entre nous, j'en doute ...

(La pendule ſonne ſix heures.)

Mais voilà ſix heures qui ſonnent..... Je me ſens las.... J'ai des douleurs dans les jambes comme ſi ma goutte vouloit me reprendre. Je ne vous ſuis bon à rien. Je vais m'envelopper de ma robe-de-chambre, & me jetter dans un fauteul. Adieu, mon frere... Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Adieu, Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR

(en s'en aliant.)

La Brie.

LA BRIE *du dedans.*

Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Eclairez-moi ; & quand mon neveu ſera rentré, vous viendrez m'avertir.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, GERMEUIL.

LE PERE DE FAMILLE
(après s'être encore promené triſtement.)

MA fille, c'eſt malgré moi que vous avez paſſé la nuit.

CECILE.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous ſais gré de cette attention; mais je crains que vous n'en ſoyez indiſpoſée. Allez vous repoſer.

CECILE.

Mon pere, il eſt tard. Si vous me permettiez de prendre à votre ſanté l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je veux reſter. Il faut que je lui parle.

CECILE.

Mon frere n'eſt plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qui ſait tout le mal qu'à pu apporter une nuit?

CECILE.

Mon pere....

LE PERE DE FAMILLE.

Je l'attendrai. Il me verra.

(En appuyant tendrement ſes mains ſur les bras de ſa fille.)

Allez, ma fille, allez. Je ſais que vous m'aimez.

(Cecile ſort. Germeuil ſe diſpoſe à la ſuivre: mais le Pere de Famille le retient & lui dit:)

Germeuil, demeurez.

SCENE

Digitized by Google

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

(La marche de cette Scene eſt lente.)

LE PERE DE FAMILLE,

(Comme s'il étoit ſeul, & en regardant aller Cécile.)

SOn caractére a tout-à-fait changé. Elle n'a plus ſa gaieté, ſa vivacité... Ses charmes s'effacent... Elle ſouffre... Hélas, depuis que j'ai perdu ma femme & que le Commandeur s'eſt établi chez moi, le bonheur s'en eſt éloigné!... Quel prix il met à la fortune qu'il fait attendre à mes enfans!... Ses vues ambitieuſes, & l'autorité qu'il a priſe dans ma maiſon, me deviennent de jour en jour plus importunes... Nous vivions dans la paix & dans l'union. L'humeur inquiéte & tyrannique de cet homme nous a tous ſéparés. On ſe craint, on s'évite, on me laiſſe; je ſuis ſolitaire au ſein de ma famille, & je péris.... Mais le jour eſt prêt à paroître, & mon fils ne vient point!... Germeuil, l'amertume a rempli mon ame. Je ne puis plus ſupporter mon état....

GERMEUIL.

Vous, Monſieur?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Germeuil.

GERMEUIL.

Si vous n'êtes pas heureux, quel pere l'a jamais été?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami, les larmes d'un pere coulent ſouvent en ſecret....

(Il

Digitized by Google

(Il soupire, il pleure.)

Tu vois les miennes... Je te montre ma peine.

GERMEUIL.

Monsieur, que faut-il que je fasse ?

LE PERE DE FAMILLE.

Tu peux, je crois, la soulager.

GERMEUIL.

Ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai : Germeuil, si j'ai pris de toi quelque soin ; si depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendresse, & si tu t'en souviens ; si je ne t'ai point distingué de mon fils ; si j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'est & qui me sera toujours présent... Je t'afflige ; pardonne ; c'est la première fois de ma vie & ce sera la dernière... Si je n'ai rien épargné pour te sauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard ; si je t'ai chéri ; si je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à qui tu déplais ; si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur, reconnois mes bienfaits & réponds à ma confiance.

GERMEUIL.

Ordonnez, Monsieur, ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sais-tu rien de mon fils? ... Tu es son ami, mais tu dois être aussi le mien... Parle... Rends-moi le repos ou acheve de me l'ôter.... Ne sais-tu rien de mon fils ?

GERMEUIL.

Non, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai, & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils, puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de

fois

Digitized by Google

fois éprouvé l'indulgence, & qu'il en fait myſtére au ſeul homme qu'il aime? ... Germeuil, je tremble que cet enfant...

GERMEUIL.

Vous êtes pere; un pere eſt toujours prompt à s'allarmer.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne ſais pas, mais tu vas ſavoir & juger ſi ma crainte eſt précipitée.... Dis-moi, depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il eſt changé?

GERMEUIL.

Oui; mais c'eſt en bien. Il eſt moins curieux dans ſes chevaux, ſes gens, ſon équipage; moins recherché dans ſa parure? Il n'a plus aucune de ces fantaiſies que vous lui reprochiez? Il a pris en dégoût les diſſipations de ſon âge? Il ſuit ſes complaiſans, ſes frivoles amis? Il aime à paſſer les journées retiré dans ſon cabinet? Il lit; il écrit; il penſe? Tant mieux. Il a fait de lui-même, ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Je me diſois cela, comme toi; mais j'ignorois ce que je vais t'apprendre... Ecoute.... Cette réforme dont, à ton avis, il faut que je me félicite, & ces abſences de nuit qui m'effraient....

GERMEUIL.

Ces abſences & cette réforme?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même-temps;

(*Germeuil paroît ſurpris.*)

Oui, mon ami, en même-temps.

GERMEUIL.

Cela eſt ſingulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela eſt. Hélas! le déſordre ne m'eſt connu que depuis peu, mais il a duré... Arranger & ſuivre

Digitized by Google

suivre à la fois deux plans opposés, l'un de régularité qui nous en impose de jour, un autre de déréglement qu'il remplit la nuit ; voilà ce qui m'accable... Que malgré sa fierté naturelle, il se soit abaissé jusqu'à corrompre des valets ; qu'il se soit rendu maître des portes de ma maison ; qu'il attende que je repose ; qu'il s'en informe secrétement ; qu'il s'échappe seul, à pied, toutes les nuits, par toute sorte de temps, à toute heure, c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir, & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé... Mais avec une pareille conduite, affecter l'attention aux moindres devoirs, l'austérité dans les principes, la réserve dans les discours, le goût de la retraite, le mépris des distractions... Ah, mon ami ! ... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer & se contraindre à ce point ? ... Je regarde dans l'avenir, & ce qu'il me laisse entrevoir, me glace... S'il n'étoit que vicieux, je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu ! ...

GERMEUIL.

En effet, je n'entends pas cette conduite ; mais je connois votre fils. La fausseté est de tous les défauts le plus contraire à son caractère.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne bientôt avec les méchans ; & maintenant avec qui penses-tu qu'il vive ? ... Tous les gens de bien dorment quand il veille... Ah, Germeuil ! ... Mais il me semble que j'entends quelqu'un..... C'est lui peut-être.... Eloigne-toi.

SCENE

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

(Il s'avance vers l'endroit où il a entendu marcher. Il écoute, & dit tristement:

JE n'entends plus rien.

(Il se promene un peu, puis il dit:)

Asseyons-nous.

(Il cherche du repos: il n'en trouve point,

(& il dit:)

Je ne saurois... Quels pressentimens s'élevent au fond de mon ame, s'y succédent & l'agitent!... O cœur trop sensible d'un pere, ne peux-tu te calmer un moment!... A l'heure qu'il est, peut-être il perd sa santé... sa fortune... ses mœurs... Que sais-je? sa vie... son honneur... le mien...

(Il se leve brusquement, & dit:

Quelles idées me poursuivent!)

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, UN INCONNU.

Tandis que le Pere de Famille erre accablé de tristesse, entre un inconnu vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veste; les bras cachés sous sa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine & la rêverie. Il traverse sans appercevoir personne.

LE

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE,
qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit:

QUi êtes-vous? où allez-vous?

L'INCONNU,
(point de réponse.)

LE PERE DE FAMILLE.
Qui êtes-vous? où allez-vous?

L'INCONNU,
(point de réponse encore.)

LE PERE DE FAMILLE
(relève lentement le chapeau de l'Inconnu, reconnoît son fils, & s'écrie:)
Ciel!... C'est lui!... C'est lui... Mes funestes pressentimens, les voilà donc accomplis!... Ah!...
Il pousse des accens douloureux, il s'éloigne, il revient. Il dit:
Je veux lui parler... Je tremble de l'entendre... Que vais-je savoir!... J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

S. ALBIN
(en s'éloignant de son Pere & soupirant de douleur.)
Ah!

LE PERE DE FAMILLE
(le suivant.)
Qui es-tu? D'où viens-tu?... Aurois-je eu le malheur?...

S. ALBIN
(s'éloignant encore.)
Je suis désespéré.

LE PERE DE FAMILLE.
Grand Dieu, que faut-il que j'apprenne!...

S. ALBIN
(revenant & s'adressant à son Pere.)
Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner;

Digitized by Google

gner ; & si elle s'éloigne, je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui, elle?

S. ALBIN.

Sophie... Non, Sophie, non... Je périrai plutôt...

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie?.... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois, & l'effroi qu'il me cause?

S. ALBIN

(*en se jettant aux pieds de son Pere.*)

Mon Pere, vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr; il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver. Ecoutez-moi, pardonnez-moi, secourez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Parle. Cruel enfant, aie pitié du mal que j'endure.

S. ALBIN

(*toujours à genoux.*)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté; si dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre; si vous futes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain... Voyez-la, détournez-la de son projet... La vie de votre fils en dépend... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans, & vous serez le plus heureux de tous les Peres.

LE PERE DE FAMILLE.

Dans quel égarement il est tombé? Qui est-elle, cette Sophie, qui est-elle?

S. ALBIN.

Digitized by Google

S. ALBIN

(*relevé, allant & venant, avec enthousiasme.*)

Elle eſt pauvre; elle eſt ignorée; elle habite un réduit obſcur : mais c'eſt un ange, c'eſt un ange; & ce réduit eſt le Ciel. Je n'en deſcendis jamais ſans être meilleur. Je ne vois rien dans ma vie diſſipée & tumultueuſe, à comparer aux heures innocentes que j'y ai paſſées. J'y voudrois vivre & mourir, duſſé-je être méconnu, mépriſé du reſte de la terre... Je croyois avoir aimé. Je me trompois... C'eſt à préſent que j'aime...

(*en ſaiſiſſant la main de ſon Pere.*)

Oui... J'aime pour la premiere fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux, laiſſez-là vos extravagances. Regardez-vous, & répondez-moi? Qu'eſt-ce que cet indigne traveſtiſſement? Que m'annonce-t-il?

S. ALBIN.

Ah, mon Pere, c'eſt à cet habit que je dois mon bonheur, ma Sophie, ma vie!

LE PERE DE FAMILLE.

Comment? parlez.

S. ALBIN.

Il a fallu me rapprocher de ſon état; il a fallu lui dérober mon rang, devenir ſon égal. Ecoutez, écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute, & j'attends.

S. ALBIN.

Près de cet aſyle écarté qui la cache aux yeux des hommes... Ce fut ma derniere reſſource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?....

S. ALBIN.

A côté de ce réduit... il y en avoit un autre.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

S. ALBIN.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens ſon voiſin ſous le nom de Sergi & ſous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, je reſpire! ... Graces à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un inſenſé.

S. ALBIN.

Jugez ſi j'aimois! ... Qu'il va m'en coûter cher! ... Ah!

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & ſongez à mériter par une entiere confiance le pardon de votre conduite.

S. ALBIN.

Mon Pere, vous ſaurez tout. Hélas, je n'ai que ce moyen pour vous fléchir? . . La premiere fois que je la vis, ce fut à l'Egliſe. Elle étoit à genou, aux pieds des autels, auprés d'une femme âgée que je pris d'abord pour ſa mere. Elle attachoit tous les regards... Ah, mon Pere, quelle modeſtie! quels charmes! ... Non, je ne puis vous rendre l'impreſſion qu'elle fit ſur moi. Quel trouble j'éprouvai! Avec quelle violence mon cœur palpita! Ce que je reſſentis! Ce que je devins! ... Depuis cet inſtant je ne penſai, je ne rêvai qu'elle. Son image me ſuivit le jour, m'obſéda la nuit, m'agita par-tout. J'en perdis la gaieté, la ſanté, le repos. Je ne pus vivre ſans chercher à la retrouver. J'allois par-tout où j'eſpérois de la revoir. Je languiſſois, je périſſois, vous le ſavez; lorſque je découvris que cette femme âgée qui l'accompagnoit, ſe nommoit Madame Hébert, que Sophie l'appelloit ſa bonne; & que reléguées toutes deux à un quatriéme

triéme étage, elles y vivoient d'une vie misérable... Vous avouerai-je les espérances que je conçus alors, les offres que je fis, tous les projets que je formai ? Que j'eus lieu d'en rougir, lorsque le Ciel m'eut inspiré de m'établir à côté d'elle!.... Ah, mon Pere, il faut que tout ce qui l'approche, devienne honnête ou s'en éloigne... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois... Dès les premiers instans, je sentis les desirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes ? Quelles sont leurs ressources?

S. ALBIN.

Ah, si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La bonne file au rouet. Une toile dure & grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toît, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles... O Ciel, quand tu la formas, étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eutes-vous accès? Soyez vrai.

S. ALBIN.

Il est inoui tout ce qui s'y opposoit, tout ce

Digitized by Google

que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrois en descendant, en montant, je le saluois avec respect. Le soir quand je rentrois; (car le jour on me croyoit à mon travail,) j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voisins, comme de l'eau, du feu, de la lumiére. Peu-à-peu elles se firent à moi. Elles prirent de la confiance. Je m'offris à les servir dans des bagatelles. Par exemple, elles n'aimoient pas à sortir la nuit, j'allois & je venois pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins! Et à quelle fin! Ah, si les gens de bien!... Continuez.

S. ALBIN.

Un jour j'entends frapper à ma porte. C'étoit la bonne. J'ouvre. Elle entre sans parler, s'assied, & se met à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a. Sergi, me dit-elle, ce n'est par sur moi que je pleure. Née dans la misére, j'y suis faite; mais cette enfant me désole... Qu'a-t-elle? Que vous est-il arrivé?... Hélas, répond la bonne, depuis huit jours nous n'avons plus d'ouvrage, & nous sommes sur le point de manquer de pain. Ciel! m'écriai-je, tenez, allez, courez. Après cela... je me renfermai, & l'on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entend. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

S. ALBIN.

On s'apperçut de ma retraite, & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation.

Digitized by Google

ſituation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je propoſai d'aſſocier notre indigence, & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'inſiſtai, & l'on conſentit à la fin. Jugez de ma joie? Hélas, elle a bien peu duré, & qui ſait combien ma peine durera!

Hier j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit ſeule. Elle avoit les coudes appuyés ſur ſa table, & la tête panchée ſur ſa main. Son ouvrage étoit tombé à ſes pieds. J'entrai ſans qu'elle m'entendit. Elle ſoupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ſes doigts, & couloient le long de ſes bras. Il y avoit déjà quelque temps que je la trouvois triſte..... Pourquoi pleuroit-elle? Qu'eſt-ce qui l'affligeoit? Ce n'étoit plus le beſoin. Son travail & mes attentions pourvoyoient à tout.... Menacé du ſeul malheur que je redoutois, je ne balançai point. Je me jettai à ſes genoux. Quelle fut ſa ſurpriſe! Sophie, lui dis-je, vous pleurez! Qu'avez-vous? Ne me celez pas votre peine. Parlez-moi; de grace, parlez-moi. Elle ſe taiſoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux où la ſérénité n'étoit plus, noyés dans les pleurs, ſe tournoient ſur moi, s'en éloignoient, y revenoient. Elle diſoit ſeulement: pauvre Sergi! malheureuſe Sophie! Cependant j'avois baiſſé mon viſage ſur ſes genoux, & je mouillois ſon tablier de mes larmes. Alors la bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obſtine au ſilence. Le déſeſpoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre ſans ſavoir ce que je fais. Je m'écrie douloureuſement, c'eſt fait de moi. Sophie, vous voulez nous quitter; c'eſt fait de moi. A ces mots ſes pleurs redoublent, & elle retombe ſur ſa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & ſombre d'une

Digitized by Google

petite lampe éclairoit cette ſcene de douleur qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail eſt cenſé m'appeller, je ſuis ſorti, & je me retirois ici accablé de ma peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne penſois pas à la mienne.

S. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous? Qu'eſpérez-vous?

S. ALBIN.

Que vous mettez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je ſuis; que vous verrez Sophie; que vous lui parlerez; que...

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune inſenſé!... Et ſavez-vous qui elle eſt?

S. ALBIN.

C'eſt-là ſon ſecret. Mais ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes diſcours, n'ont rien de conforme à ſa condition préſente. Un autre état perce à travers la pauvreté de ſon vêtement. Tout la trahit juſqu'à je ne ſais quelle fierté qu'on lui a inſpirée, & qui la rend impénétrable ſur ſon état... Si vous voyez ſon ingénuité, ſa douceur, ſa modeſtie.... Vous vous ſouvenez bien de maman... Vous ſoupirez. Eh bien, c'eſt-elle. Mon papa, voyez-là; & ſi votre fils vous a dit un mot....

LE PERE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle eſt, ne vous en a rien appris?

S. ALBIN.

Hélas, elle eſt auſſi réſervée que Sophie! Ce que j'en ai pu tirer, c'eſt que cet enfant eſt venue de province implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir ni la ſécourir. J'ai profité de cette confidence pour adoucir ſa miſere,

Digitized by Google

ſere, ſans offenſer ſa délicateſſe. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le ſache.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez?

S. ALBIN.

(*avec vivacité.*)

Moi, mon Pere? ... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oſerois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé?

S. ALBIN.

Pardonnez-moi... Hélas, quelquefois je l'ai cru! ...

LE PERE DE FAMILLE.

Et ſur quoi?

S. ALBIN.

Sur des choſes légeres qui ſe ſentent mieux qu'on ne les dit. Par exemple, elle prend intérêt à tout ce qui me touche. Auparavant, ſon viſage s'éclairciſſoit à mon arrivée; ſon regard s'animoit; elle avoit plus de gaieté. J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit. Souvent elle m'a plaint d'un travail qui prenoit toute ma journée. Je ne doute pas qu'elle n'ait prolongé le ſien dans la nuit pour m'arrêter plus long-temps...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

S. ALBIN.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE

(*après une pauſe.*)

Allez vous repoſer.... Je la verrai.

S. ALBIN.

Vous la verrez? Ah, mon Pere, vous la verrez! Mais ſongez que le temps preſſe...

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Allez, & rougissez de n'être pas plus occupé des allarmes que votre conduite m'a données, & peut me donner encore.

S. ALBIN.

Mon Pere, vous n'en aurez plus.

SCENE VIII.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les ames bien nées!... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans un autre... Quel sort!... Mais peut-être m'allarmé-je encore trop tôt... Un jeune homme passionné, violent, s'exagere à lui-même, aux autres... Il faut voir... Il faut appeller ici cette fille, l'entendre, lui parler... Si elle est telle qu'il me la dépeint, je pourrai l'intéresser, l'obliger... Que sais-je?...

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR *en robe de chambre & en bonnet de nuit.*

LE COMMANDEUR.

EH bien, Monsieur d'Orbesson, vous avez vu votre fils? De quoi s'agit-il?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur; vous le saurez. Entrons.

LE

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Un mot, s'il vous plaît.... Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin; n'eſt-ce pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere...

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance, je vous avertis que votre chere fille & ce Germeuil que vous gardez ici malgré moi, vous en préparent de leur côté, & s'il plaît à Dieu, ne vous en laiſſeront pas manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, ne m'accorderez-vous pas un inſtant de repos?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment; c'eſt moi qui vous le dis.

LE PERE DE FAMILLE

(*impatienté.*)

Eh bien, je le voudrois.

(*Le Pere de Famille entraîne le Commandeur hors de la Scene, tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peuvent ni ſe ſouffrir, ni ſe quitter. Ils ſe brouillent ſans ceſſe, & ſont toujours bien. Prêts à s'arracher les yeux ſur des riens, ils ont une ligue offenſive & défenſive envers & contre tous. Qu'on s'aviſe de remarquer en eux quelques-uns des défauts dont ils ſe reprennent, on y ſera bien venu... Hâtez-vous de les ſéparer; c'eſt moi qui vous le dis...

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monſieur le Commandeur; entrons. Entrons, Monſieur le Commandeur.

Fin du premier Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, *Mademoiſelle* CLAIRET, *Monſieur* LE BON, UN PAYSAN, *Madame* PAPILLON *Marchande à la toilette, avec une de ſes Ouvrieres,* LA BRIE, PHILIPPE *domeſtique qui vient ſe préſenter, un Homme vêtu de noir qui a l'air d'un pauvre honteux, & qui l'eſt.*

Toutes ces perſonnes arrivent les unes après les autres. Le Payſan ſe tient debout, le corps panché ſur ſon bâton. Madame Papillon aſſiſe dans un fauteuil, s'eſſuie le viſage avec ſon mouchoir, ſa fille de boutique eſt debout à côté d'elle, avec un petit carton ſous le bras. Monſieur le Bon eſt étalé négligemment ſur un canapé. L'homme vêtu de noir eſt retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie eſt en veſte & en papillotes. Philippe eſt habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers; tandis que Monſieur Le Bon examine avec ſa lorgnette la fille de boutique de Madame Papillon.

Le Pere de Famille entre, & tout le monde ſe leve. Il eſt ſuivi de ſa fille, & ſa fille précédée de ſa femme de chambre qui porte le déjeuner de ſa maîtreſſe. Mademoiſelle Clairet fait en paſſant un petit ſalut de protection à Madame Papillon. Elle ſert le déjeuner

Digitized by Google

jeuner de ſa maîtreſſe ſur une petite table. Cécile s'aſſied d'un côté de cette table. Le Pere de Famille eſt aſſis de l'autre. Mademoiſelle Clairet eſt debout derriere le fauteuil de ſa maîtreſſe.

Cette Scene eſt compoſée de deux Scenes ſimultanées. Celle de Cécile ſe dit à demi voix.

LE PERE DE FAMILLE

(*au Payſan.*)

AH, c'eſt vous qui venez enchérir ſur le bail de mon fermier de Limeuil. J'en ſuis content. Il eſt exact. Il a des enfans. Je ne ſuis pas fâché qu'il faſſe avec moi ſes affaires. Retournez vous-en.

(*Mademoiſelle Clairet fait ſigne à Madame Papillon d'approcher.*)

CECILE.

(*à Madame Papillon, bas.*)

M'apportez-vous de belles choſes?

LE PERE DE FAMILLE

(*à ſon Intendant.*)

Eh bien, Monſieur le Bon, qu'eſt-ce qu'il y a?

Mme. PAPILLON

(*bas à Cécile.*)

Mademoiſelle, vous allez voir.

M. LE BON.

Ce débiteur dont le billet eſt échu depuis un mois, demande encore à différer ſon payement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les temps ſont durs; accordez-lui le délai qu'il demande. Riſquons une petite ſomme, plutôt que de le ruiner.

(*Pendant que la Scene marche, Madame Papillon & ſa fille de boutique déploient ſur des fauteuils des Perſes, des Indiennes, des ſatins de Hollande, &c. Cécile, tout en prenant ſon caffé, regarde, approuve, déſapprouve, fait mettre à part, &c.*)

M.

Digitized by Google

M. LE BON.

Les ouvriers qui travailloient à votre maiſon d'Orſigny, ſont venus.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. LE BON.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites toujours; leurs beſoins ſont plus preſſans que les miens, & il vaut mieux que je ſois gêné qu'eux.

(*A ſa fille.*)

Cécile, n'oubliez pas mes pupilles. Voyez s'il n'y a rien là qui leur convienne...

(*Ici il apperçoit le pauvre honteux. Il ſe leve avec empreſſement. Il s'avance vers lui, & lui dit bas:*)

Pardon, Monſieur; je ne vous voyois pas... Des embarras domeſtiques m'ont occupé... Je vous avois oublié.

(*Tout en parlant, il tire une bourſe qu'il lui donne furtivement; & tandis qu'il le reconduit & qu'il revient, l'autre Scene avance.*)

Mlle. CLAIRET.

Ce deſſein eſt charmant.

CECILE.

Combien cette piéce?

Mme. PAPILLON.

Dix louis, au juſte.

Mlle. CLAIRET.

C'eſt donner.

(*Cécile paye.*)

LE PERE DE FAMILLE.

(*en revenant, bas & d'un ton de commiſération.*)

Une famille à élever; un état à ſoutenir, & point de fortune!

CECILE.

Qu'avez-vous-là, dans ce carton?

LA

Digitized by Google

LA FILLE DE BOUTIQUE.

Ce ſont des dentelles.

(*Elle ouvre ſon carton.*)

CECILE *vivement.*

Je ne veux pas les voir. Adieu, Madame Papillon.

(*Mademoiſelle Clairet, Madame Papillon & ſa fille de boutique ſortent.*)

M. LE BON.

Ce voiſin qui a formé des prétentions ſur votre terre, s'en déſiſteroit peut-être, ſi...

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laiſſerai pas dépouiller. Je ne ſacrifierai point les intérêts de mes enfans à l'homme avide & injuſte. Tout ce que je puis, c'eſt de céder, ſi l'on veut, ce que la pourſuite de ce procés pourra me coûter. Voyez.

(*Monſieur Le Bon ſort. Le Pere de Famille le rapelle & lui dit:*

A propos, Monſieur Le Bon. Souvenez-vous de ces gens de province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans: tâchez de me le découvrir.

(*A la Brie, qui s'occupoit à ranger le Salon.*)

Vous n'êtes plus à mon ſervice. Vous connoiſſiez le déréglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

CECILE *intercédant.*

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Nous ſommes bien étranges. Nous les avilifſons. Nous en faiſons de mal-honnêtes gens; & lorſque nous les trouvons tels, nous avons l'injuſtice de nous en plaindre.

(*A la Brie.*)

Je vous laiſſe votre habit, & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.

(*A*

Digitized by Google

(*A Philippe.*)

Eſt-ce vous dont on vient de me parler?

PHILIPPE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie. Souvenez-vous-en. Allez, & ne laiſſez entrer perſonne.

SCENE II.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE.

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, avez-vous réfléchi?

CECILE.

Oui, mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous réſolu?

CECILE.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Je m'attendois à cette réponſe.

CECILE.

Si cependant il m'étoit permis de choiſir un état....

LE PERE DE FAMILLE.

Quel eſt celui que vous préféreriez?... Vous héſitez.... Parlez, ma fille.

CECILE.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez-vous dire? Un couvent?

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Oui, mon Pere. Je ne vois que cet asile contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines, & vous ne pensez pas à celles que vous me causeriez? Vous m'abandonneriez? Vous quitteriez la maison de votre Pere, pour un cloître? la société de votre oncle, de votre frere, & la mienne, pour la servitude? Non, ma fille, cela ne sera point. Je respecte la vocation religieuse, mais ce n'est pas la vôtre. La Nature, en vous accordant les qualités sociales, ne vous destina point à l'inutilité... Cécile, vous soupirez... Ah, si ce dessein te venoit de quelque cause secrete, tu ne sais pas le sort que tu te préparerois. Tu n'as pas entendu les gémissemens des infortunées dont tu irois augmenter le nombre. Ils percent la nuit & le silence de leurs prisons. C'est alors, mon enfant, que les larmes coulent ameres & sans témoin, & que les couches solitaires en sont arrosées... Mademoiselle, ne me parlez jamais de couvent... Je n'aurai point donné la vie à un enfant; je ne l'aurai point élevé; je n'aurai point travaillé sans relâche à assûrer son bonheur, pour le laisser descendre tout vif dans un tombeau, & avec lui mes espérances, & celles de la société trompées... Et qui la repeuplera de citoyens vertueux, si les femmes les plus dignes d'être des meres de famille, s'y refusent?

CECILE.

Je vous ai dit, mon Pere, que je ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne me parlez donc jamais de couvent.

CECILE.

Mais j'ose espérer que vous ne contraindrez pas

Digitized by Google

pas votre fille à changer d'état, & que du moins il lui ſera permis de paſſer des jours tranquilles & libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Si je ne conſidérois que moi, je pourrois approuver ce parti. Mais je dois vous ouvrir les yeux ſur un temps où je ne ſerai plus... Cécile, la Nature a ſes vues; & ſi vous regardez bien, vous verrez ſa vengeance ſur tous ceux qui les ont trompées; les hommes punis du célibat par le vice, les femmes par le mépris & par l'ennui... Vous connoiſſez les différens états; dites-moi, en eſt-il un plus triſte & moins conſidéré que celui d'une fille âgée? Mon enfant, paſſé trente ans on ſuppoſe quelque défaut de corps ou d'eſprit à celle qui n'a trouvé perſonne qui fût tenté de ſupporter avec elle les peines de la vie. Que cela ſoit ou non, l'âge avance, les charmes paſſent, les hommes s'éloignent, la mauvaiſe humeur prend; on perd ſes parens, ſes connoiſſances, ſes amis. Une fille ſurannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent, ou des ames intéreſſées qui comptent ſes jours. Elle le ſent; elle s'en afflige; elle vit ſans qu'on la conſole, & meurt ſans qu'on la pleure.

CECILE.

Cela eſt vrai. Mais eſt-il un état ſans peine; & le mariage n'a-t-il pas les ſiennes?

LE PERE DE FAMILLE.

Qui le ſait mieux que moi? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'eſt un état que la Nature impoſe. C'eſt la vocation de tout ce qui reſpire... Ma fille, celui qui compte ſur un bonheur ſans mêlange, ne connoît ni la vie de l'homme, ni les deſſeins du Ciel ſur lui... Si le mariage expoſe à des peines cruelles, c'eſt auſſi la

Digitized by Google

la source des plaisirs les plus doux. Où sont les exemples de l'intérêt pur & sincere, de la tendresse réelle, de la confiance intime, des secours continus, des satisfactions réciproques, des chagrins partagés, des soupirs entendus, des larmes confondues, si ce n'est dans le mariage? Qu'est-ce que l'homme de bien préfere à sa femme? Qu'y a-t-il au monde qu'un Pere aime plus que son enfant?... O lien sacré des époux, si je pense à vous, mon ame s'échauffe & s'éleve!... O noms tendres de fils & de fille, je ne vous prononçai jamais sans tressaillir, sans être touché! Rien n'est plus doux à mon oreille; rien n'est plus intéressant à mon cœur... Cécile, rappellez vous la vie de votre mere: en est-il une plus douce que celle d'une femme qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive, de mere tendre, de maîtresse compatissante?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur, le soir, quand elle se retire!

CECILE.

Oui, mon Pere. Mais où sont les femmes comme elle, & les époux comme vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Il en est, mon enfant; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

CECILE.

S'il suffisoit de regarder autour de soi, d'écouter sa raison & son cœur...

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler.... Mon enfant, laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton Pere; & si j'avois perdu ta confiance, c'est en moi que j'en chercherois la raison... Tu pleures...

Digitized by Google

CECILE.

Votre bonté m'afflige. Si vous pouviez me traiter plus ſévérement?

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité? Votre cœur vous feroit-il un reproche?

CECILE.

Non, mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc?

CECILE.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

CECILE.

Je ſuis accablée de votre tendreſſe... Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous diſtingué quelqu'un? Aimeriez-vous?

CECILE.

Que je ſerois à plaindre!

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis mon enfant. Si tu ne me ſuppoſes pas une ſévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réſerve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un ſentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous qui tenez ſa place dans ma maiſon, & qui me la repréſentez, imitez-la dans la franchiſe qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut ſon bonheur & le mien.... Cécile, vous ne me répondez rien?

CECILE.

Le ſort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere eſt un fou.

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'eſt connue; & je n'attends que l'aveu de ſon choix, pour le confirmer.

(Cécile ſe tait. Le Pere de Famille attend un moment; puis il continue d'un ton ſérieux & même un peu chagrin.)

Il m'eût été doux d'apprendre vos ſentimens de vous-même; mais de quelque maniere que vous m'en inſtruiſiez, je ſerai ſatisfait. Que ce ſoit par la bouche de votre oncle, de votre frere, ou de Germeuil, il n'importe... Germeuil eſt notre ami commun.... C'eſt un homme ſage & diſcret... Il a ma confiance... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

CECILE.

C'eſt ainſi que j'en penſe.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il eſt temps que je m'acquitte avec lui.

CECILE.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes ni à votre autorité, ni à votre reconnoiſſance.... Juſqu'à préſent il vous a honoré comme un Pere, & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne ſauriez-vous point ce que je pourrois faire pour lui?

CECILE.

Je crois qu'il faut le conſulter lui-même... Peut-être a-t-il des idées... Peut-être... Quel conſeil pourrois-je vous donner?

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

CECILE *avec vivacité.*

J'ignore c'eſt que c'eſt; mais vous connoiſſez mon oncle. Ah, mon Pere, n'en croyez rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie ſans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans... Cécile... Cruels enfans, que vous ai-je fait pour me déſoler?... J'ai perdu la confiance de ma fille. Mon fils s'eſt précipité dans des liens que je ne puis approuver, & qu'il faut que je rompe...

SCENE III.

LE PERE DE FAMILLE, CECILE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Monſieur, il y a là deux femmes qui demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.

Faites entrer.

(Cécile ſe retire. Son Pere la rappelle & lui dit triſtement:)

Cécile!

CECILE.

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne m'aimez donc plus?

(Les femmes annoncées entrent, & Cécile ſort avec ſon mouchoir ſur les yeux.)

SCENE

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE, *Madame* HEBERT.

LE PERE DE FAMILLE,
(appercevant Sophie, dit d'un ton triſte, & avec l'air étonné :)

IL ne m'a point trompé. Quels charmes! Quelle modeſtie! Quelle douceur!... Ah!...

Mme. HEBERT.

Monſieur, nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt vous, Mademoiſelle, qui vous appellez Sophie?

SOPHIE *tremblante, troublée.*

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.
(à Madame Hébert.)

Madame, j'aurois un mot à dire à Mademoiſelle. J'en ai entendu parler, & je m'y intéreſſe.

(Madame Hébert ſe retire.)

SOPHIE
(toujours tremblante, la retenant par le bras.)

Ma bonne?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon enfant, remettez-vous. Je ne vous dirai rien qui puiſſe vous faire de la peine.

SOPHIE.

Hélas!

(Madame Hébert va s'aſſeoir ſur le fond de la ſalle, elle tire ſon ouvrage & travaille.)

LE PERE DE FAMILLE.
(conduit Sophie à une chaiſe, & la fait aſſeoir à côté de lui.)

Digitized by Google

D'où êtes-vous, Mademoiſelle ?

SOPHIE.

Je ſuis d'une petite ville de province.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris ?

SOPHIE.

Pas long-temps, & plût au Ciel que je n'y fuſſe jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

SOPHIE.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

SOPHIE.

J'en aurai plus long-temps à ſouffrir.

LE PERE DE FAMILLE

Avez-vous Monſieur votre Pere ?

SOPHIE.

Non, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre Mere ?

SOPHIE.

Le Ciel me l'a conſervée. Mais elle a eu tant de chagrins ; ſa ſanté eſt ſi chancelante, & ſa miſere ſi grande !

LE PERE DE FAMILLE.

Votre Mere eſt donc bien pauvre ?

SOPHIE.

Bien pauvre. Avec cela, il n'en eſt point au monde dont j'aimaſſe mieux être la fille.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous loue de ce ſentiment ; vous paroiſſez bien née... Et qu'étoit votre Pere ?

SOPHIE.

Mon Pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux, ſans en avoir pitié.

Il

Digitized by Google

Il n'abandonna pas ſes amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans de ma Mere ; nous demeurâmes tous ſans reſſource à ſa mort... J'étois bien jeune alors... Je me ſouviens à peine de l'avoir vu... Ma Mere fut obligée de me prendre entre ſes bras, & de m'élever à la hauteur de ſon lit pour l'embraſſer & recevoir ſa bénédiction... Je pleurois. Hélas ! je ne ſentois pas tout ce que je perdois !

LE PERE DE FAMILLE.

Elle me touche... Et qu'eſt-ce qui vous a fait quitter la maiſon de vos parens & votre pays ?

SOPHIE.

Je ſuis venue ici avec un de mes freres implorer l'aſſiſtance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en province. Il paroiſſoit avoir pris de l'affection pour moi, & ma Mere avoit eſpéré qu'il s'en reſſouviendroit. Mais il a fermé ſa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'eſt devenu votre frere ?

SOPHIE.

Il s'eſt mis au ſervice du Roi. Et moi je ſuis reſtée avec la perſonne que vous voyez, & qui à la bonté de me regarder comme ſon enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aiſée.

SOPHIE.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, Monſieur. J'en ai reçu quelques ſécours. Mais de quoi cela ſert-il à ma Mere !

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Votre Mere vous a donc oubliée ?

SOPHIE.

Ma Mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un ſuccès plus heureux. Sans cela, auroit-elle pu ſe réſoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis elle n'a plus ſçu comment me faire revenir. Elle me mande cependant qu'on doit me reprendre, & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en ſoit chargé par pitié. Ho, nous ſommes bien à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici perſonne qui pût vous ſecourir ?

SOPHIE.

Perſonne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE

Et vous vivez ſeules ?

SOPHIE.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'eſt-ce qu'un jeune homme dont on m'a parlé, qui s'appelle Sergi, & qui demeure à côté de vous ?

Mme. HEBERT

(*avec vivacité & quittant ſon travail.*)

Ah, Monſieur, c'eſt le garçon le plus honnête !

SOPHIE.

C'eſt un malheureux, qui gagne ſon pain comme nous, & qui a uni ſa miſere à la nôtre.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

Eſt-ce là tout ce que vous en ſavez ?

SOPHIE.

Oui, Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien, Mademoiſelle, ce malheureux-là...

SOPHIE.

Vous le connoiſſez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !... c'eſt mon fils.

SOPHIE.

Votre fils !

Mme. HEBERT *en même-temps.*

Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Ah, Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille auſſi vertueuſe que belle, connoiſſez le danger que vous avez couru.

SOPHIE.

Sergi eſt votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous eſtime, vous aime ; mais ſa paſſion prépareroit votre malheur & le ſien, ſi vous la nourriſſiez.

SOPHIE.

Pourquoi ſuis-je venue dans cette Ville ? Que ne m'en ſuis-je allée lorſque mon cœur me le diſoit !

LE PERE DE FAMILLE.

Il en eſt temps encore. Il faut aller retrouver une mere qui vous rappelle, & à qui votre ſéjour ici doit cauſer la plus grande inquiétude. Sophie, vous le voulez ?

SO-

Digitized by Google

SOPHIE.

Ah, ma Mere, que vous dirai-je ?

LE PERE DE FAMILLE.

(à Madame Hébert.)

Madame, vous reconduirez cet enfant, & j'aurai soin que vous ne regrettiez pas la peine que vous aurez prise.

(Madame Hébert fait la révérence.)

LE PERE DE FAMILLE.

(continuant, à Sophie.

Mais Sophie, si je vous rends à votre Mere, c'est à vous à me rendre mon fils. C'est à vous à lui apprendre ce que l'on doit à ses parens; vous le savez si bien.

SOPHIE.

Ah, Sergi ! pourquoi....

LE PERE DE FAMILLE.

Quelque honnêteté qu'il ait mis dans ses vûes, vous l'en ferez rougir. Vous lui annoncerez votre départ, & vous lui ordonnerez de finir ma douleur & le trouble de sa famille.

SOPHIE.

Ma bonne...

Mme. HEBERT.

Mon enfant...

SOPHIE *en s'appuyant sur elle.*

Je me sens mourir...

Mme. HEBERT.

Monsieur, nous allons nous retirer, & attendre vos ordres.

SOPHIE.

Pauvre Sergi ! Malheureuse Sophie !

(Elle sort appuyée sur Madame Hébert.)

SCENE

TAYLOR INSTITUTION UNIVERSITY 2 JUN 1956 OF OXFORD LIBRARY

Digitized by Google

SCENE V.

LE PERE DE FAMILLE *seul.*

O Loix du monde ! O préjugés cruels !.... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent. Pourquoi faut-il que le choix en soit encore si limité ! ....Mais mon fils ne tardera pas à venir... Secondons, s'il se peut, de mon ame, l'impression que cet enfant y a faite... Lui représenterai-je comme il me convient, ce qu'il me doit, ce qu'il se doit à lui-même, si mon cœur est d'accord avec le sien? ...

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, S. ALBIN.

S. ALBIN

(en entrant, & avec vivacité.)

MOn pere.

(Le Pere de Famille se promene & garde le silence.)

S. ALBIN

(suivant son pere & d'un ton suppliant.)

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

(s'arrêtant, & d'un ton sérieux.)

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré en vous-même, si la raison n'a pas recouvré ses droits sur vous, ne venez pas aggraver vos torts & mon chagrin.

S.

Digitized by Google

S. ALBIN.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche de vous en tremblant... Je ſerai tranquille & raiſonnable... Oui, je le ſerai... Je me le ſuis promis.

(Le Pere de Famille continue de ſe promener.)

S. ALBIN

(s'approchant avec timidité, lui dit d'une voix baſſe & tremblante.)

Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle eſt belle, & je la crois ſage. Mais qu'en prétendez-vous faire? Un amuſement? Je ne le ſouffrirois pas. Votre femme ? Elle ne vous convient pas.

S. ALBIN *en ſe contenant.*

Elle eſt belle, elle eſt ſage, & elle ne me convient pas ! Quelle eſt donc la femme qui me convient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui par ſon éducation, ſa naiſſance, ſon état & ſa fortune, peut aſſurer votre bonheur, & ſatisfaire à mes eſpérances.

S. ALBIN.

Ainſi le mariage ſera pour moi un lien d'intérêt & d'ambition ? Mon Pere, vous n'avez qu'un fils; ne le ſacrifiez pas à des vues qui rempliſſent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & ſenſible, qui m'apprenne à ſupporter les peines de la vie, & non une femme riche & titrée qui les accroiſſe. Ah, ſouhaitez-moi la mort, & que le Ciel me l'accorde plutôt qu'une femme comme j'en vois!

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne vous en propoſe aucune; mais je ne permettrai jamais que vous ſoyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois uſer de mon autorité & vous dire: Saint-Albin, cela

Digitized by Google

cela me déplaît, cela ne sera pas, n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approuvassiez en m'obéissant, & je vais avoir la même condescendance. Modérez-vous, & écoutez-moi.

Mon fils, il y aura bientôt vingt ans que je vous arrosai des premieres larmes que vous m'ayez fait répandre. Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la Nature me donnoit. Je vous reçus entre mes bras, du sein de votre mere; & vous élevant vers les Ciel, & mêlant ma voix à vos cris, je dis à Dieu: ô Dieu qui m'avez accordé cet enfant, si je manque aux soins que vous m'imposez en ce jour, ou s'il ne doit pas y répondre, ne regardez point à la joie de sa mere; reprenez-le.

Voilà le vœu que je fis sur vous & sur moi. Il m'a toujours été présent. Je ne vous ai point abandonné au soin du mercénaire. Je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir. A mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchans; j'ai formé sur eux le plan de votre éducation, & je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner? J'ai réglé votre sort à venir sur vos talens & sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit; & je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trompée, & j'y consentirai? Vous l'êtes-vous promis?

S.

S. ALBIN.

Que je suis malheureux!

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune considérable ; un Pere qui vous a consacré sa vie, & qui cherche à vous marquer en tout sa tendresse ; un nom, des parens, des amis, les prétentions les plus flatteuses & les mieux fondées, & vous êtes malheureux ? Que vous faut-il encore ?

S. ALBIN.

Sophie, le cœur de Sophie, & l'aveu de mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'osez-vous me proposer ? De partager votre folie & le blâme général qu'elle encourroit ? Quel exemple à donner aux peres & aux enfans ? Moi, j'autoriserois par une foiblesse honteuse le désordre de la société, la confusion du sang & des rangs, la dégradation des familles ?

S. ALBIN.

Que je suis malheureux ! Si je n'ai pas celle que j'aime, un jour il faudra que je fois à celle que je n'aimerai pas. Car je n'aimerai jamais que Sophie. Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le serai aussi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir ; & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

S. ALBIN.

Mon Pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

S. ALBIN.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête

Digitized by Google

nête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'eſt vous qui voulez m'en priver! Mon Pere, ne me l'ôtez pas. A préſent qu'elle ſait qui je ſuis, que ne doit-elle pas attendre de moi? Saint-Albin ſera-t-il moins généreux que Sergi? Ne me l'ôtez pas. C'eſt elle qui a rappellé la vertu dans mon cœur. Elle ſeule peut l'y conſerver.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt-à-dire, que ſon exemple fera ce que le mien n'a pu faire.

S. ALBIN.

Vous êtes mon Pere, & vous commandez. Elle ſera ma femme, & c'eſt un autre empire.

LE PERE DE FAMILLE.

Quelle différence d'un amant à un époux! D'une femme à une maîtreſſe! Homme ſans expérience, tu ne ſais pas cela.

S. ALBIN.

J'eſpere l'ignorer toujours.

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il un amant qui voie ſa maîtreſſe avec d'autres yeux, & qui parle autrement?

S. ALBIN.

Vous avez vu Sophie!... Si je la quitte pour un rang, des dignités, des eſpérances, des préjugés, je ne méritai pas de la connoître. Mon Pere, mépriſeriez-vous aſſez votre fils pour le croire?

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne s'eſt point avilie, en cédant à votre paſſion. Imitez-la.

S. ALBIN.

Je m'avilirois en devenant ſon époux?

LE PERE DE FAMILLE.

Interrogez le monde.

S.

Digitized by Google

S. ALBIN.

Dans les choſes indifférentes, je prendrai le monde comme il eſt; mais quand il s'agira du bonheur ou du malheur de ma vie, du choix d'une compagne...

LE PERE DE FAMILLE.

Vous ne changerez pas ſes idées. Conformez-vous y donc.

S. ALBIN.

Ils auront tout renverſé, tout gâté, ſubordonné la nature à leurs miſérables conventions, & j'y ſouſcrirai?

LE PERE DE FAMILLE.

Ou vous en ſerez mépriſé.

S. ALBIN.

Je les fuirai.

LE PERE DE FAMILLE.

Leur mépris vous ſuivra, & cette femme que vous aurez entraînée, ne ſera pas moins à plaindre que vous.... Vous l'aimez?

S. ALBIN.

Si je l'aime!

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez, & tremblez ſur le ſort que vous lui préparez. Un jour viendra que vous ſentirez toute la valeur des ſacrifices que vous lui aurez faits. Vous vous trouverez ſeul avec elle, ſans état, ſans fortune, ſans conſidération; l'ennui & le chagrin vous ſaiſiront. Vous la haïrez; vous l'accablerez de reproches. Sa patience & ſa douceur acheveront de vous aigrir; vous la haïrez davantage; vous haïrez les enfans qu'elle vous aura donnés, & vous la ferez mourir de douleur.

S. ALBIN.

Moi!

LE

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Vous.

S. ALBIN.

Jamais, jamais.

LE PERE DE FAMILLE.

La paſſion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout finiſſe.

S. ALBIN.

Je ceſſerois d'aimer Sophie! Si j'en étois capable, j'ignorerois, je crois, ſi je vous aime.

LE PERE DE FAMILLE.

Voulez-vous le ſavoir & me le prouver? Faites ce que je vous demande.

S. ALBIN.

Je le voudrois en vain. Je ne puis. Je ſuis entraîné. Mon Pere, je ne puis.

LE PERE DE FAMILLE.

Inſenſé, vous voulez être Pere? En connoiſſez-vous les devoirs? Si vous les connoiſſez, permettriez-vous à votre fils ce que vous attendez de moi?

S. ALBIN.

Ah, ſi j'oſois répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

S. ALBIN.

Vous me le permettez?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

S. ALBIN.

Lorſque vous avez voulu ma mere; lorſque toute la famille ſe ſouleva contre vous; lorſque mon grand-papa vous appella enfant ingrat, & que vous l'appellâtes au fond de votre ame Pere cruel, qui de vous deux avoit raiſon? Ma Mere étoit vertueuſe & belle comme Sophie; elle étoit ſans fortune comme Sophie; vous l'aimiez com-

Digitized by Google

me j'aime Sophie. Souffrites-vous qu'on vous l'arrachât, mon Pere, & n'ai-je pas un cœur auſſi?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des reſſources, & votre Mere avoit de la naiſſance.

S. ALBIN.

Qui ſait encore ce qu'eſt Sophie?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

S. ALBIN.

Des reſſources? l'amour, l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

S. ALBIN.

Ne la point avoir, eſt le ſeul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendreſſe.

S. ALBIN.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit?

S. ALBIN.

Vous verrez couler les pleurs de Sophie; j'embraſſerai vos genoux; mes enfans vous tendront leurs bras innocens, & vous ne les repouſſerez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Il me connoît trop bien....

(Après une petite pauſe, il prend l'air & le ton le plus ſévere, & dit:)

Mon fils, je vois que je vous parle en vain; que la raiſon n'a plus d'accès auprès de vous, & que le moyen dont je craignis toujours d'uſer, eſt le ſeul qui me reſte. J'en uſerai, puiſque vous m'y forcez. Quittez vos projets. Je le veux, & je

Digitized by Google

je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un Pere a sur ses enfans.

S. ALBIN

(avec un emportement sourd.)

L'autorité, l'autorité ; ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Respectez-le.

S. ALBIN *allant & venant.*

Voilà comme ils sont tous. C'est ainsi qu'ils nous aiment. S'ils étoient nos ennemis, que feroient-ils de plus?

LE PERE DE FAMILLE.

Que dites-vous? Que murmurez-vous?

S. ALBIN *toujours de même.*

Ils se croient sages, parce qu'ils ont d'autres passions que les nôtres.

LE PERE DE FAMILLE.

Taisez-vous.

S. ALBIN.

Ils ne nous ont donné la vie que pour en disposer.

LE PERE DE FAMILLE.

Taisez-vous.

S. ALBIN.

Ils la rempliſſent d'amertume: & comment seroient-ils touchés de nos peines? ils y sont faits.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis & à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des Peres.

S. ALBIN.

Des Peres! Des Peres! Il n'y en a point... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel!

S. ALBIN.

Oui, des tyrans.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

(Le fils s'en va. Mais à peine a-t-il fait quelques pas, que son Pere court après lui & lui dit :)

Ou vas-tu, malheureux?

S. ALBIN.

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

(Se jette dans un fauteuil, & son fils se met à ses genoux.)

Moi, votre Pere? Vous, mon fils? Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai jamais rien été. Vous empoisonnez ma vie. Vous souhaitez ma mort. Eh, pourquoi a-t-elle été si long-temps différée? Que ne suis-je à côté de ta Mere! Elle n'est plus, & mes jours malheureux ont été prolongés.

S. ALBIN.

Mon Pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous. Cachez-moi vos larmes. Vous déchirez mon cœur, & je ne puis vous en chasser.

SCENE

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, SAINT-ALBIN, LE COMMANDEUR.

(Le Commandeur entre. Saint-Albin qui étoit aux genoux de son Pere, se leve, & le Pere de Famille reste dans son fauteuil, la tête panchée sur ses mains, comme un homme désolé.)

LE COMMANDEUR

(en le montrant à Saint-Albin, qui se promene sans écouter.)

Tiens. Regarde. Vois dans quel état tu le mets. Je lui avois prédit que tu le ferois mourir de douleur, & tu vérifie ma prédiction.

(Pendant que le Commandeur parle, le Pere de Famille se leve & s'en va. Saint-Albin se dispose à le suivre.)

LE PERE DE FAMILLE

(en se retournant vers son fils.)

Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle. Je vous l'ordonne.

SCENE VIII.

S. ALBIN, LE COMMANDEUR.

S. ALBIN.

Parlez donc, Monsieur, je vous écoute... Si c'est un malheur que de l'aimer, il est arrivé, & je n'y sais plus de remede... Si on me la refuse, qu'on m'apprenne à l'oublier... L'oublier!... Qui? Elle? Moi? Je le pourrois? Je le

Digitized by Google

pourrois? Je le voudrois? Que la malédiction de mon Pere s'accompliſſe ſur moi, ſi jamais j'en ai la penſée!

LE COMMANDEUR.

Qu'eſt-ce qu'on te demande? De laiſſer là une créature que tu n'aurois jamais dû regarder qu'en paſſant; qui eſt ſans bien, ſans parens, ſans aveu; qui vient de je ne ſais où, qui appartient à je ne ſais qui, & qui vit je ne ſais comment. On a de ces filles-là. Il y a des fous qui ſe ruinent pour elles; mais épouſer! épouſer!

S. ALBIN *avec violence.*

Monſieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît? Eh bien, garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laiſſe-nous eſpérer la fin de cette intrigue, quand il en ſera temps.

(S. Albin veut ſortir.)

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu?

S. ALBIN.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR
(en l'arrêtant.)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton Pere?

S. ALBIN.

Eh bien, Monſieur, dites. Déchirez-moi; déſeſpérez-moi. Je n'ai qu'un mot à répondre. Sophie ſera ma femme.

LE COMMANDEUR.

Ta femme?

S. ALBIN.

Oui, ma femme.

LE COMMANDEUR.

Une fille de rien!

Digitized by Google

S. ALBIN.

Qui m'a appris à mépriser tout ce qui vous enchaîne & vous avilit.

LE COMMANDEUR.

N'as-tu point de honte?

S. ALBIN.

De la honte?

LE COMMANDEUR.

Toi, fils de Monsieur d'Orbesson! neveu du Commandeur d'Auvilé!

S. ALBIN.

Moi, fils de Monsieur d'Orbesson, & votre neveu.

LE COMMANDEUR.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton Pere étoit si vain? Le voilà ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville?... Mais tu te crois riche peut-être?

S. ALBIN.

Non.

LE COMMANDEUR.

Sais-tu ce qui te reviens du bien de ta Mere?

S. ALBIN.

Je n'y ai jamais pensé, & je ne veux pas le savoir.

LE COMMANDEUR.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions, & cela dans une Province où l'on ne donne rien aux filles. Ton Pere, qui ne fut pas plus sensé que toi, s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur. C'est quinze cents francs pour chacun; voilà toute votre fortune.

S. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente?

LE COMMANDEUR.

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

Digitized by Google

S. ALBIN.

Ah, Sophie, vous n'habiterez plus sous un toit! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misere. J'ai quinze cents livres de rente!

LE COMMANDEUR.

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton Pere, & presque le double de moi. S. Albin, on fait des folies, mais on n'en fait pas des plus cheres.

S. ALBIN.

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager?

LE COMMANDEUR.

Insensé!

S. ALBIN.

Je sais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préferent à tout une femme jeune, vertueuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

S. ALBIN.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

S. ALBIN.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu?

S. ALBIN.

Elle sera nourrie, logée, vêtue, & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

S. ALBIN

Soit.

LE

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs; & tu épouseras tout cela.

S. ALBIN.

J'y suis résolu.

LE COMMANDEUR.

Je t'attens aux enfans.

S. ALBIN.

Alors je m'adresserai à toutes les ames sensibles. On me verra. On verra la compagne de mon infortune. Je dirai mon nom, & je trouverai du secours.

LE COMMANDEUR.

Tu connois bien les hommes.

S. ALBIN.

Vous les croyez méchans.

LE COMMANDEUR.

Et j'ai tort.

S. ALBIN.

Tort ou raison; il me restera deux appuis avec lesquels je peux défier l'Univers, l'amour qui fait entreprendre, & la fierté qui fait supporter... On n'entend tant de plaintes dans le monde, que parce que le pauvre est sans courage... & que le riche est sans humanité...

LE COMMANDEUR.

J'entens.... Eh bien, aie-la, ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton Pere, les loix de la décence, les bienséances de ton état. Ruine-toi. Avilis-toi. Roule-toi dans la fange. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison, qui se précipitent dans des engagemens honteux, qui affligent leurs parens, & qui deshonorent leur nom. Tu l'auras, ta Sophie, puisque tu l'as voulu; mais tu n'auras pas de pain à lui donner, ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

Digitized by Google

S. ALBIN.

C'eſt ce que vous craignez.

LE COMMANDEUR.

Ne ſuis-je pas bien à plaindre?... Je me ſuis privé de tout pendant quarante ans. J'aurois pu me marier, & je me ſuis refuſé cette conſolation. J'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompenſé!.. Que dira-t-on dans le monde?.. Voilà qui ſera fait: je n'oſerai plus me montrer. Ou ſi je parois quelque part, & que l'on demande qui eſt cette vieille Croix qui a l'air ſi chagrin? on répondra tout bas, c'eſt le Commandeur d'Auvilé... L'oncle de ce jeune fou qui a épouſé... Oui... Enſuite on ſe parlera à l'oreille. On me regardera. La honte & le dépit me ſaiſiront. Je me leverai. Je prendrai ma canne, & je m'en irai... Non, je voudrois pour tout ce que je poſſede, lorſque tu graviſſois le long des murs du Fort S. Philippe, que quelqu'Anglois, d'un bon coup de bayonette, t'eût envoyé dans le foſſé, & que tu y fuſſes demeuré enſeveli avec les autres. Du moins on auroit dit: c'eſt dommage; c'étoit un ſujet; & j'aurois pu ſolliciter une grace du Roi pour l'établiſſement de ta ſœur... Non, il eſt inoui qu'il y ait jamais eu un pareil mariage dans une famille.

S. ALBIN.

Ce ſera le premier.

LE COMMANDEUR.

Et je le ſouffrirai?

S. ALBIN.

S'il vous plaît.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois?

S. ALBIN.

Aſſûrément.

LE

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Allons, nous verrons.

S. ALBIN.

Tout eſt vu.

SCENE IX.

SAINT-ALBIN, SOPHIE, *Madame* HEBERT

(Tandis que S. Albin continue comme s'il étoit ſeul, Sophie & ſa bonne s'avancent & parlent dans les intervalles du monologue de S. Albin.)

S. ALBIN.

(après une pauſe en ſe promenant & rêvant.)

OUi, tout eſt vu... Ils ont conjuré contre moi... Je le ſens...

SOPHIE

(d'un ton doux & plaintif.)

On le veut... Allons, ma bonne.

S. ALBIN.

C'eſt pour la premiere fois que mon Pere eſt d'accord avec cet oncle cruel.

SOPHIE *en ſoupirant.*

Ah, quel moment!

Mme. HEBERT.

Il eſt vrai, mon enfant.

SOPHIE.

Mon cœur ſe trouble.

S. ALBIN.

Ne perdons point de temps. Il faut l'aller trouver.

SOPHIE.

Le voilà, ma bonne, C'eſt lui.

Digitized by Google

S. ALBIN.

Oui, Sophie, oui, c'eſt moi. Je ſuis Sergi.

SOPHIE *en ſanglotant.*

Non, vous ne l'êtes pas... (*Elle ſe retourne vers Madame Hébert.*) Que je ſuis malheureuſe! Je voudrois être morte. Ah, ma bonne! A quoi me ſuis-je engagée? Que vais-je lui apprendre? Que va-t-il devenir? Ayez pitié de moi... Dites-lui.

S. ALBIN.

Sophie, ne craignez rien. Sergi vous aimoit; Saint-Albin vous adore, & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus paſſionné.

SOPHIE

(*ſoupire profondement.*)

Hélas!

S. ALBIN.

Croyez que Sergi ne peut vivre, ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE.

Je le crois; mais à quoi cela ſert-il?

S. ALBIN.

Dites un mot.

SOPHIE.

Quel mot?

S. ALBIN.

Que vous m'aimez. Sophie, m'aimez-vous?

SOPHIE

(*en ſoupirant profondément.*)

Ah, ſi je ne vous aimois pas!

S. ALBIN.

Donnez-moi donc votre main. Recevez la mienne, & le ſerment que je fais ici à la face du Ciel & de cette honnête femme qui nous a ſervi de mere, de n'être jamais qu'à vous.

SOPHIE.

Hélas, vous ſavez qu'une fille bien née ne reçoit

Digitized by Google

soit & ne fait de sermens qu'aux pieds des Autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduirez... Ah, Sergi! C'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

S. ALBIN *avec violence.*

Sophie, & vous aussi?

SOPHIE.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un Pere qui vous aime.

S. ALBIN.

Ce n'est pas vous qui parlez. C'est lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

SOPHIE.

Il ne l'est point. Il vous aime.

S. ALBIN.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

SOPHIE.

Vivez, Sergi.

S. ALBIN.

Jurez donc que vous serez à moi malgré lui.

SOPHIE.

Moi, Sergi? Ravir un fils à son Pere!... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

S. ALBIN.

Et que vous importe mon Pere, mon oncle, ma sœur, & toute ma famille, si vous m'aimez?

SOPHIE.

Vous avez une sœur?

S. ALBIN.

Oui, Sophie.

SOPHIE.

Qu'elle est heureuse!

S. ALBIN.

Vous me désespérez.

SO-

Digitized by Google

SOPHIE.

J'obéis à vos parens. Puiſſe le Ciel vous accorder un jour une épouſe qui ſoit digne de vous, & qui vous aime autant que Sophie!

S. ALBIN.

Et vous le ſouhaitez?

SOPHIE.

Je le dois.

S. ALBIN.

Malheur à qui vous a connue, & qui peut être heureux ſans vous!

SOPHIE.

Vous le ſerez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promiſes aux enfans qui reſpecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre Pere. Je retournerai ſeule à ma miſere, & vous vous reſſouviendrez de moi.

S. ALBIN.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu...

(En la regardant triſtement.)

Sophie...

SOPHIE.

Je reſſens toute la peine que je vous cauſe.

S. ALBIN *en la regardant encore.*

Sophie!...

SOPHIE,

(à Madame Hébert en ſanglotant.)

O ma bonne, que ſes larmes me font de mal!... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible... J'en ai aſſez de ma douleur...

(Elle ſe couvre les yeux de ſes mains.)

Adieu, Sergi.

S. ALBIN.

Vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Je n'oublirai point ce que vous avez fait pour moi.

Digitized by Google

moi. Vous m'avez vraiment aimée. Ce n'eſt pas en deſcendant de votre état, c'eſt en reſpectant mon malheur & mon indigence que vous l'avez montré. Je me rappellerai ſouvent ce lieu où je vous ai connu... Ah, Sergi!

S. ALBIN.

Vous voulez que je meure.

SOPHIE.

C'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis à plaindre.

S. ALBIN.

Sophie, où allez-vous?

SOPHIE.

Je vais ſubir ma deſtinée, partager les peines de mes ſœurs, & porter les miennes dans le ſein de ma mere. Je ſuis la plus jeune de ſes enfans. Elle m'aime. Je lui dirai tout, & elle me conſolera.

S. ALBIN.

Vous m'aimez & vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Pourquoi vous ai-je connu!.. Ah!..

(Elle s'éloigne.)

S. ALBIN.

Non, non...je ne le puis... Madame Hébert, retenez-la:.. Ayez pitié de nous.

Mme. HEBERT.

Pauvre Sergi!

S. ALBIN *à Sophie.*

Vous ne vous éloignerez pas.... J'irai.... Je vous ſuivrai.... Sophie, arrêtez.... Ce n'eſt ni par vous, ni par moi que je vous conjure.... Vous avez réſolu mon malheur & le vôtre... C'eſt au nom de ces parens cruels... Si je vous perds, je ne pourrai ni les voir, ni les entendre, ni les ſouffrir... Voulez-vous que je les haïſſe?

SO-

Digitized by Google

SOPHIE.

Aimez vos parens. Obéiſſez-leur. Oubliez-moi.

S. ALBIN

(qui s'eſt jetté à ſes pieds, s'écrie en la retenant par ſes habits.)

Sophie, écoutez.... Vous ne connoiſſez pas Saint-Albin...

SOPHIE

(à Madame Hébert qui pleure.)

Ma bonne, venez, venez. Arrachez-moi d'ici.

S. ALBIN *en ſe relevant.*

Il peut tout oſer. Vous le conduiſez à ſa perte... Oui, vous l'y conduiſez...

(Il marche. Il ſe plaint. Il ſe déſeſpere. Il nomme Sophie par intervalles. Enſuite il s'appuie ſur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ſes mains.)

SCENE X.

S. ALBIN, CECILE, GERMEUIL.

(Pendant qu'il eſt dans cette ſituation, Cécile & Germeuil entrent.)

GERMEUIL

(s'arrêtant ſur le fond, & regardant triſtement Saint-Albin, dit à Cécile :)

LE voilà, le malheureux ! Il eſt accablé, & il ignore que dans ce moment... Que je le plains !.. Mademoiſelle, parlez-lui.

CECILE.

Saint-Albin.

S. ALBIN.

(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher, leur crie ſans les regarder :)

Qui

Digitized by Google

Qui que vous soyez, allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

CÉCILE.

Mon frere, c'est moi ; c'est Cécile qui connoît votre peine, & qui vient à vous.

S. ALBIN

(toujours dans la même position.)

Retirez-vous.

CÉCILE.

Je m'en irai ; si je vous afflige.

S. ALBIN.

Vous m'affligez.

(Cécile s'en va ; mais son frere la rappelle d'une voix foible & douloureuse.)

Cécile.

CÉCILE

(se rapprochant de son frere.)

Mon frere.

S. ALBIN

(la prenant par la main, sans changer de situation & sans la regarder.)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

GERMEUIL *à lui-même.*

Plût au Ciel !

S. ALBIN.

J'ai tout perdu... Ah !

CÉCILE.

Il vous reste une sœur, un ami.

S. ALBIN

(se relevant avec vivacité.)

Où est Germeuil ?

CÉCILE.

Le voilà.

S. ALBIN,

(il se promene un moment en silence, puis il dit :)

Ma sœur, laissez-nous.

Digitized by Google

SCENE XI.

SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

S. ALBIN

(*en se promenant, & à plusieurs reprises.*)

OUi... C'est le seul parti qui me reste... & j'y suis résolu... Germeuil, personne ne nous entend ?

GERMEUIL.

Qu'avez-vous à me dire ?

S. ALBIN.

J'aime Sophie ; j'en suis aimé. Vous aimez Cécile, & Cécile vous aime.

GERMEUIL.

Moi ! Votre sœur !

S. ALBIN.

Vous, ma sœur. Mais la même persécution qu'on me fait, vous attend ; & si vous avez du courage, nous irons Sophie, Cécile, vous & moi chercher le bonheur loin de ceux qui nous entourent & nous tyrannisent.

GERMEUIL.

Qu'ai-je entendu ?... Il ne me manquoit plus que cette confidence.... Qu'osez-vous entreprendre, & que me conseillez-vous ? C'est ainsi que je reconnoîtrois les bienfaits dont votre Pere m'a comblé depuis que je respire ? Pour prix de sa tendresse, je remplirois son ame de douleur, & je l'enverrois au tombeau en maudissant le jour qu'il me reçut chez lui ?

S. ALBIN.

Vous avez des scrupules, n'en parlons plus.

GERMEUIL.

L'action que vous me proposez, & celle que vous avez résolue, sont deux crimes...

(*Avec vivacité.*)

S. Albin,

Digitized by Google

S. Albin, abandonnez votre projet... Vous avez encouru la disgrace de votre Pere, & vous allez la mériter; attirer sur vous le blâme public; vous exposer à la poursuite des loix; désespérer celle que vous aimez... Quelles peines vous vous préparez!... Quel trouble vous me causez!...

S. ALBIN.

Si je ne peux compter sur votre secours, épargnez-moi vos conseils.

GERMEUIL.

Vous vous perdez.

S. ALBIN.

Le sort en est jetté.

GERMEUIL.

Vous me perdez moi-même: vous me perdez... Que dirai-je à votre Pere, lorsqu'il m'apportera sa douleur?... à votre oncle?... Oncle cruel! Neveu plus cruel encore!... Avez-vous dû me confier vos desseins?... Vous ne savez pas... Que suis-je venu chercher ici?... Pourquoi vous ai-je vu?...

S. ALBIN.

Adieu, Germeuil. Embrassez-moi. Je compte sur votre discrétion.

GERMEUIL.

Où courez vous?

S. ALBIN.

M'assurer le seul bien dont je fasse cas, & m'éloigner d'ici pour jamais.

SCENE XII.

GERMEUIL *seul.*

LE sort m'en veut-il assez! Le voilà résolu d'enlever sa maîtresse; & il ignore qu'au même instant son oncle travaille à la faire enfer-

Digitized by Google

mer... Je deviens coup sur coup leur confident & leur complice.... Quelle situation est la mienne! Je ne puis ni parler, ni me taire, ni agir, ni cesser... Si l'on me soupçonne seulement d'avoir servi l'oncle, je suis un traître aux yeux du neveu, & je me déshonore dans l'esprit de son Pere... Encore si je pouvois m'ouvrir à celui-ci... Mais ils ont exigé le secret... Y manquer, je ne le puis ni ne le dois... Voilà ce que le Commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé à moi, à moi qu'il déteste, pour l'exécution de l'ordre injuste qu'il sollicite... En me présentant sa fortune & sa niéce, deux appas auxquels il n'imagine pas qu'on résiste, son but est de m'embarquer dans un complot qui me perde... Déjà il croit la chose faire, & il s'en félicite... Si son neveu le prévient, autres dangers. Il se croira joué, il sera furieux, il éclatera... Mais Cécile sait tout; elle connoît mon innocence... Et que servira son témoignage contre le cri de la famille entiére qui se soulevera?... On n'entendra qu'elle, & je n'en passerai pas moins pour fauteur d'un rapt?... Dans quels embarras ils m'ont précipité, le neveu par indiscrétion, l'oncle par méchanceté!... Et toi, pauvre innocente dont les intérêts ne touchent personne, qui te sauvera de deux hommes violens qui ont également résolu ta ruine?... L'un m'attend pour la consommer, l'autre y court; & je n'ai qu'un instant... Mais ne le perdons pas... Emparons-nous d'abord de la lettre de cachet.... Ensuite.... Nous verrons.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CECILE.

GERMEUIL *d'un ton suppliant.*

Mademoiselle.

CECILE.

Laissez-moi.

GERMEUIL.

Mademoiselle.

CECILE.

Qu'osez-vous me demander ? Je recevrois la maîtresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon Pere ! Laissez-moi, vous dis-je, je ne veux pas vous entendre.

GERMEUIL.

C'est le seul asile qui lui reste, & le seul qu'elle puisse accepter.

CECILE.

Non, non, non.

GERMEUIL.

Je ne vous demande qu'un instant ; que je puisse regarder autour de moi, me reconnoître.

CECILE.

Non, non... Une inconnu !

GERMEUIL.

Une infortunée, à qui vous ne pourriez re-

Digitized by Google

fuſer de la commiſération ſi vous la voyiez.

CECILE.

Que diroit mon Pere ?

GERMEUIL.

Le reſpectai-je moins que vous ; Craindrois-je moins de l'offenſer ?

CECILE.

Et le Commandeur ?

GERMEUIL.

C'eſt un homme ſans principes.

CECILE.

Il en a comme tous ſes pareils, quand il s'agit d'accuſer & de noircir.

GERMEUIL.

Il dira que je l'ai joué, ou votre frere ſe croira trahi. Je ne me juſtifierai jamais... Mais qu'eſt-ce que cela vous importe ?

CECILE.

Vous êtes la cauſe de toutes mes peines.

GERMEUIL.

Dans cette conjoncture difficile, c'eſt votre frere, c'eſt votre oncle que je vous prie de conſidérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuſe.

CECILE.

La maîtreſſe de mon frere ! Une inconnue !... Non, Monſieur : mon cœur me dit que cela eſt mal, & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

GERMEUIL.

Ne craignez rien. Votre Pere eſt tout à ſa douleur. Le Commandeur & votre frere à leurs projets. Les gens ſont écartés. J'ai preſſenti votre répugnance...

CECILE.

Qu'avez-vous fait ?

GER-

Digitized by Google

GERMEUIL.

Le moment m'a paru favorable, & je l'ai introduite ici. Elle y eſt. La voilà. Renvoyez-là, Mademoiſelle.

CECILE.

Germeuil, qu'avez-vous fait ?

SCENE II.

GERMEUIL, CECILE, SOPHIE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

(Sophie entre ſur la ſcène comme une troublée. Elle ne voit point. Elle n'entend point. Elle ne ſait où elle eſt. Cécile de ſon côté eſt dans une agitation extrême.)

SOPHIE.

JE ne ſais où je ſuis... Je ne ſais où je vais... Il me ſemble que je marche dans les ténébres.... Ne rencontrerai-je perſonne qui me conduiſe?... O Ciel, ne m'abandonnez pas!

GERMEUIL *l'appelle.*

Mademoiſelle, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Qui eſt-ce qui m'appelle?

GERMEUIL.

C'eſt moi, Mademoiſelle, c'eſt moi.

SOPHIE.

Qui êtes-vous? Où êtes-vous? Qui que vous ſoyez, ſecourez-moi... Sauvez-moi...

GERMEUIL

(va la prendre par la main, & lui dit:)

Venez... mon enfant... Par ici.

SOPHIE

(fait quelques pas, & tombe ſur ſes genoux.)

Digitized by Google

Je ne puis... La force m'abandonne... Je succombe...

CECILE.

O Ciel! *(à Germeuil.)* Appellez... Eh non, n'appellez pas!

SOPHIE,

(les yeux fermés & comme dans le délire de la défaillance.)

Les cruels!... Que leur ai-je fait?

(Elle regarde autour d'elle avec toutes les marques de l'effroi.)

GERMEUIL.

Raſſurez-vous. Je ſuis l'ami de Saint-Albin, & Mademoiſelle eſt ſa ſœur.

SOPHIE

(après un moment de ſilence.)

Mademoiſelle, que vous dirai-je? Voyez ma peine. Elle eſt au-deſſus de mes forces... Je ſuis à vos pieds; & il faut que j'y meure ou que je vous doive tout... Je ſuis une infortunée qui cherche un aſile... C'eſt devant votre oncle & votre frere que je ſuis... Votre oncle que je ne connois pas, & que je n'ai jamais offenſé: votre frere... Ah, ce n'eſt pas de lui que j'attendois mon chagrin!... Que vais-je devenir, ſi vous m'abandonnez?... Ils accompliront ſur moi leurs deſſeins... Secourez-moi. Sauvez-moi... Sauvez-moi d'eux. Sauvez-moi de moi-même. Ils ne ſavent pas ce que peut oſer celle qui craint le déshonneur, & qu'on réduit à la néceſſité de haïr la vie... Je n'ai pas cherché mon malheur, & je n'ai rien à me reprocher... Je travaillois; j'avois du pain, & je vivois tranquille... Les jours de la douleur ſont venus. Ce ſont les vôtres qui les ont amenés ſur moi, & je pleurerai toute ma vie, parce qu'ils m'ont connue.

CECILE

Digitized by Google

CECILE.

Qu'elle me peine!... Oh que ceux qui peuvent la tourmenter, ſont méchans!

(Ici la pitié ſuccede à l'agitation dans le cœur de Cécile. Elle ſe panche ſur le dos d'un fauteuil, du côté de Sophie, & celle-ci continue.)

SOPHIE.

J'ai une mere qui m'aime... Comment reparoîtrois-je devant elle?.... Mademoiſelle, conſervez une fille à ſa mere; je vous en conjure par la vôtre, ſi vous l'avez encore... Quand je la quittai, elle dit: Anges du Ciel, prenez cette enfant ſous votre garde, & conduiſez-la. Si vous fermez votre cœur à la pitié, le Ciel n'aura point entendu ſa priere, & elle en mourra de douleur... Tendez la main à celle qu'on opprime, afin qu'elle vous béniſſe toute ſa vie... Je ne peux rien, mais il eſt un Etre qui peut tout, & devant lequel les œuvres de la commiſération ne ſont pas perdues...

(Cécile s'approche d'elle, & lui tend les mains.)

Levez-vous...

GERMEUIL *à Cécile.*

Vos yeux ſe rempliſſent de larmes. Son malheur vous a touchée.

CECILE *à Germeuil.*

Qu'avez-vous fait!

SOPHIE.

Dieu ſoit loué, tous les cœurs ne ſont pas endurcis.

CECILE.

Je connois le mien. Je ne voulois ni vous voir, ni vous entendre... Enfant aimable & malheureux, comment vous nommez-vous?

SOPHIE.

Sophie.

CECILE

Digitized by Google

CECILE *en l'embraſſant.*

Sophie, venez.

(Germeuil ſe jette aux genoux de Cécile, & lui prend une main qu'il baiſe ſans parler.)

CECILE.

Que me demandez-vous encore? Ne fais-je pas tout ce que vous voulez?

(Cécile s'avance vers le fond du ſallon avec Sophie, qu'elle remet à ſa femme de chambre.)

GERMEUIL *en ſe relevant.*

Imprudent.... Qu'allois-je lui dire?...

Mlle. CLAIRET.

J'entens, Mademoiſelle. Repoſez-vous ſur moi.

SCENE III.

GERMEUIL, CECILE.

CECILE,

(après un moment de ſilence, avec chagrin.)

ME voilà, graces à vous, à la merci de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un inſtant pour lui trouver un aſile. Quel mérite y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit aucun inconvénient?

CECILE.

Que les hommes ſont dangereux! Pour ſon bonheur, on ne peut les tenir trop loin... Homme, éloignez-vous de moi.... Vous vous en allez, je crois?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CECILE.

Fort bien. Après m'avoir miſe dans la poſition

la

Digitized by Google

la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

GERMEUIL.

Que je suis malheureux!

CECILE.

Vous vous plaignez, je crois?

GERMEUIL.

Je ne fais rien qui ne vous déplaise.

CECILE.

Vous m'impatientez... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon Pere? S'il s'apperçoit de mon embarras & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsidéré pour éclairer un homme tel que le Commandeur?.. Et mon frere?.. Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir lorsqu'il ne retrouvera plus Sophie?... Monsieur, ne me quittez pas un moment, si vous ne voulez pas que tout se découvre... Mais on vient. Allez... Restez... Non, retirez-vous... Ciel, dans quel état je suis!

SCENE IV.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR *à sa maniere.*

CEcile, te voilà seule.

CECILE *d'une voix altérée.*

Oui, mon cher oncle. C'est assez mon goût.

LE COMMANDEUR.

Je te croyois avec l'ami.

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Qui, l'ami?

LE COMMANDEUR.

Eh, Germeuil.

CECILE.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il? Que lui disois-tu?

CECILE.

Des choses déplaisantes, comme c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment. Cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune, à la vérité; mais de la naissance. Je l'estime, & je lui ai conseillé de penser à toi.

CECILE.

Qu'appellez-vous penser à moi?

LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'as pas résolu de rester fille, apparemment?

CECILE.

Pardonnez-moi, Monsieur. C'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile, veux-tu que je te parle à cœur ouvert? Je suis entiérement détaché de ton frere. C'est une ame dure, un esprit intraitable; & il vient encore tout à l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne, & que je ne lui pardonnerai de ma vie... Il peut à présent courir tant qu'il voudra, après la créature dont il s'est entêté, je ne m'en soucie plus... On se lasse à la fin d'être bon... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi, ma chere niece... Si tu voulois un peu ton bonheur, celui de ton Pere & le mien.

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Vous devez le ſuppoſer.

LE COMMANDEUR.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire?

CECILE.

Vous ne me le laiſſerez pas ignorer.

LE COMMANDEUR.

Tu as raiſon. Eh bien, il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'eſt un mariage auquel tu penſes bien que ton Pere ne conſentira pas ſans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obſtacles. Si tu veux, j'en fais mon affaire.

CECILE.

Vous me conſeilleriez de penſer à quelqu'un qui ne ſeroit pas du choix de mon Pere?

LE COMMANDEUR.

Il n'eſt pas riche. Tout tient à cela. Mais, je te l'ai dit, ton frere ne m'eſt plus rien, & je vous aſſurerai tout mon bien. Cécile, cela vaut la peine d'y réfléchir.

CECILE.

Moi, que je dépouille mon frere!

LE COMMANDEUR.

Qu'appelles-tu dépouiller? Je ne vous dois rien. Ma fortune eſt à moi, & elle me coûte aſſez pour en diſpoſer à mon gré.

CECILE.

Mon oncle, je n'examinerai point juſqu'où les parens ſont les maîtres de leur fortune, & s'ils peuvent ſans injuſtice la tranſporter où il leur plaît. Je ſais que je ne pourrois accepter la vôtre ſans honte; & c'en eſt aſſez pour moi.

LE COMMANDEUR.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour ſa ſœur?

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Je connois mon frere; & s'il étoit ici, nous n'aurions nous les deux qu'une voix.

LE COMMANDEUR.

Et que me diriez-vous?

CECILE.

Monsieur le Commandeur, ne me pressez pas; je suis vraie.

LE COMMANDEUR.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité. Tu dis?

CECILE.

Que c'est une inhumanité sans exemple, que d'avoir en province des parens plongés dans l'indigence, que mon Pere secoure à votre insu, & que vous frustrez d'une fortune qui leur appartient, & dont ils ont un besoin si grand; que nous ne voulons, ni mon frere ni moi, d'un bien qu'il faudroit restituer à ceux à qui les loix de la nature & de la société l'ont destiné.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre. Je vous abandonnerez tous. Je sortirai d'une maison où tout va au rebours du sens commun, où rien n'égale l'insolence des enfans, si ce n'est l'imbécillité du maître. Je jouirai de la vie, & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

CECILE.

Mon cher oncle, vous ferez bien.

LE COMMANDEUR.

Mademoiselle, votre approbation est de trop, & je vous conseille de vous écouter. Je sais ce qui se passe dans votre ame; je ne suis pas la dupe de votre désintéressement, & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit... & je m'entends.

SCENE

SCENE V.

CECILE, LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, S. ALBIN.

(Le Pere de Famille entre le premier. Son fils le suit.)

S. ALBIN

(violent, désolé, éperdu, ici & dans toute la scene.)

Elles n'y sont plus... On ne sait ce qu'elles sont devenus... Elles ont disparu.

LE COMMANDEUR *à part.*

Bon. Mon ordre est exécuté.

S. ALBIN.

Mon Pere, écoutez la priére d'un fils dépesperé. Rendez-lui Sophie. Il est impossible qu'il vive sans elle. Vous faites le bonheur de tout ce qui vous environne. Votre fils sera-t-il le seul que vous ayez rendu malheureux?... Elle n'y est plus... Elles ont disparu... Que serai-je?... Quelle sera ma vie?

LE COMMANDEUR *à part.*

Il a fait diligence.

S. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence. Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

(Cela dit, le Pere de Famille se promene lentement, la tête baissée, & l'air chagrin; & S. Albin s'écrie en se tournant vers le fond.)

S. ALBIN.

Sophie, où êtes-vous? Qu'êtes-vous devenue?... Ah!...

CE-

Digitized by Google

CECILE *à part.*

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR *à part.*

Conſommons notre ouvrage. Allons.

(*A ſon neveu, d'un ton compatiſſant.*)

Saint-Albin.

S. ALBIN.

Monſieur, laiſſez-moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté... Je la ſuivois... Je l'aurois fléchie... Et je l'ai perdue!

LE COMMANDEUR.

Saint-Albin.

S. ALBIN.

Laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR.

J'ai cauſé ta peine; & j'en ſuis affligé.

S. ALBIN.

Que je ſuis malheureux!

LE COMMANDEUR.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auſſi qui pouvoit imaginer que pour une fille, comme il y en a tant, tu tomberois dans l'état où je te vois?

S. ALBIN *avec terreur.*

Que dites-vous de Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Je dis... Rien...

S. ALBIN.

Tout me manqueroit-il en un jour; & le malheur qui me pourſuit m'auroit-il encore ôté mon ami?... Monſieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi.... Je n'oſe te l'avouer... Tu ne nous le pardonneras jamais...

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous fait? Seroit-il poſſible?... Mon frere, expliquez-vous.

LE

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Cecile... Germeuil te l'aura confié?... Dis pour moi.

S. ALBIN *au Commandeur.*

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE

(avec sévérité.)

Cecile, vous vous troublez.

S. ALBIN.

Ma sœur!

LE PERE DE FAMILLE

(regardant encore sa fille avec sévérité.)

Cecile... Mais non, le projet est trop odieux... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

S. ALBIN.

Je tremble... Je frémis... O Ciel, de quoi suis-je menacé!

LE PERE DE FAMILLE

(avec sévérité.)

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux, & se tait. Cecile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur, & attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PERE DE FAMILLE

(au Commandeur.)

Avez-vous résolu de garder encore long-temps ce silence cruel?

LE COMMANDEUR

(à sa niéce.)

Puisque tu te tais, & qu'il faut que je parle...

(A Saint-Albin.)

Ta maîtresse...

S. ALBIN.

Sophie...

LE COMMANDEUR.

Eſt renfermée.

S. ALBIN.

Grand Dieu!

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu la lettre de cachet... Et Germeuil s'eſt chargé du reſte.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil!

S. ALBIN.

Lui!

CECILE.

Mon frere, il n'en eſt rien.

S. ALBIN.

Sophie... & c'eſt Germeuil!

(Il ſe renverſe ſur un fauteuil, avec toutes les marques du déſeſpoir.)

LE PERE DE FAMILLE

(au Commandeur.)

Et que vous a fait cette infortunée, pour ajouter à ſon malheur la perte de l'honneur & de la liberté? Quels droits avez-vous ſur elle?

LE COMMANDEUR.

La maiſon eſt honnête.

S. ALBIN.

Je la vois.... Je vois ſes larmes. J'entends ſes cris, & je ne meurs pas.

(Au Commandeur.)

Barbare, appellez votre indigne complice. Venez tous les deux; par pitié, arrachez-moi la vie... Sophie!... Mon pere, ſecourez-moi. Sauvez-moi de mon déſeſpoir.

(Il ſe jette entre les bras de ſon pere.)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous, malheureux.

S. AL-

Digitized by Google

S. ALBIN.

(entre les bras de son pere, & d'un ton plaintif & douloureux.)

Germeuil!... Lui!... Lui!...

LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre auroit fait à sa place.

S. ALBIN.

(toujours sur le sein de son pere, & du même ton.)

Qui se dit mon ami! Le perfide!

LE PERE DE FAMILLE.

Sur qui compter désormais!

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas; mais je lui ai promis ma fortune & ma niéce.

CECILE.

Mon pere, Germeuil n'est ni vil ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-il donc?

S. ALBIN.

Ecoutez, & connoissez-le... Ah, le traître!.. Chargé de votre indignation, irrité par cet oncle inhumain, abandonné de Sophie...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?

S. ALBIN.

J'allois dans mon désespoir m'en saisir & l'emporter au bout du monde... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué... Il vient à moi... Je lui ouvre mon cœur... Je lui confie ma pensée comme à mon ami... Il me blâme... Il me dissuade... Il m'arrête; & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre... Il lui en coûtera la vie.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

CECILE

(qui l'apperçoit la premiere, court à lui & lui crie :)

GErmeuil, où allez-vous?

S. ALBIN

(s'avance vers lui, & lui crie avec fureur.)

Traître, où eſt-elle? Rends la moi, & te prépare à défendre ta vie!

LE PERE DE FAMILLE.

(courant après Saint-Albin.)

Mon fils.

CECILE.

Mon frere... Arrêtez... Je me meurs....

(Elle tombe dans un fauteuil.)

LE COMMANDEUR

(au Pere de Famille.)

Y prend-elle intérêt? Qu'en dites-vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil, retirez-vous.

GERMEUIL.

Monſieur, permettez que je reſte.

S. ALBIN.

Que t'a fait Sophie? Que t'ai-je fait pour me trahir?

LE PERE DE FAMILLE

(toujours à Germeuil.)

Vous avez commis une action odieuſe.

S. ALBIN.

Si ma ſœur t'eſt chere; ſi tu la voulois, ne valoit-

valoit-il pas mieux? ... Je te l'avois proposé... Mais c'eſt par une trahiſon qu'il te convenoit de l'obtenir... Homme vil, tu t'es trompé.... Tu ne connois ni Cecile, ni mon Pere, ni ce Commandeur qui t'a dégradé, & qui jouit maintenant de ta confuſion... Tu ne réponds rien... Tu te tais.

GERMEUIL *avec froideur & fermeté.*

Je vous écoute, & je vois qu'on ôte ici l'eſtime en un moment, à celui qui a paſſé toute ſa vie à la mériter. J'attendois autre choſe.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fauſſeté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne ſuis ni faux ni perfide.

S. ALBIN.

Quelle inſolente intrépidité!

LE COMMANDEUR.

Mon ami, il n'eſt plus temps de diſſimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL.

Monſieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune & ma niéce. C'eſt notre traité, & il tient.

S. ALBIN *au Commandeur.*

Du moins, grace à votre méchanceté, je ſuis le ſeul époux qui lui reſte.

GERMEUIL *au Commandeur.*

Je n'eſtime pas aſſez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur; & votre niéce ne doit pas être la récompenſe d'une perfidie... Voilà votre lettre de cachet.

LE COMMANDEUR

(*en la reprenant.*)

Ma lettre de cachet! Voyons. Voyons.

Digitized by Google

GERMEUIL.

Elle ſeroit en d'autres mains, ſi j'en avois fait uſage.

S. ALBIN.

Qu'ai-je entendu ? Sophie eſt libre !

GERMEUIL.

Saint-Albin, apprenez à vous méfier des apparences, & à rendre juſtice à un homme d'honneur. Monſieur le Commandeur, je vous ſalue.

(*Il ſort.*)

LE PERE DE FAMILLE

(*avec regret.*)

J'ai jugé trop vîte. Je l'ai offenſé.

LE COMMANDEUR

(*ſtupéfait regarde ſa lettre de cachet.*)

Ce l'eſt... il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Encouragez-les à me manquer. Ils n'y ſont pas aſſez diſpoſés.

S. ALBIN.

En quelqu'endroit qu'elle ſoit, ſa bonne doit être revenue... J'irai. Je verrai ſa bonne. Je m'excuſerai. J'embraſſerai ſes genoux. Je pleurerai. Je la toucherai, & je percerai ce myſtere.

(*Il ſort.*)

CECILE *en le ſuivant.*

Mon frere !

S. ALBIN *à Cecile.*

Laiſſez-moi. Vous avez des intérêts qui ne ſont pas les miens.

SCENE

SCENE VII.

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

Vous avez entendu?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous ou il va?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le ſais.

LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas?

LE PERE DE FAMILLE.

Non.

LE COMMANDEUR.

Et s'il vient à retrouver cette fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup ſur elle. C'eſt un enfant; mais c'eſt un enfant bien né, & dans cette circonſtance, elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.

Bien imaginé!

LE PERE DE FAMILLE.

Mon fils n'eſt pas dans un moment où la raiſon puiſſe quelque choſe ſur lui.

LE COMMANDEUR.

Donc il n'a qu'à ſe perdre? J'enrage. Et vous êtes un Pere de Famille? Vous?

LE PERE DE FAMILLE.

Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire?

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire? Etre le maître chez soi; se montrer homme d'abord, & Pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse?

LE COMMANDEUR.

Contre qui? Belle question! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille, pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison. Contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermerois dans un couvent. Contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beaux jours que j'aurois fait sauter tout delà. C'est par où j'aurois commencé; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de Pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste si elle ne lui devient pas utile; & cela, sous

Digitized by Google

sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets; qu'il sert une créature que peut-être il n'a jamais vue, ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un couvent; je chargerai sa conduite ou son caractere de soupçons désavantageux; je détruirai moi-même sa réputation; & cela, parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur; qu'irritée par son humeur chagrine, elle sera sortie de son caractere, & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils; j'éteindrai dans son ame les sentimens qu'il me doit; j'acheverai d'enflammer son caractere impétueux, & de le porter à quelqu'éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant; & cela, parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu, & que par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel, il a pris un attachement qui m'afflige.

N'avez-vous pas honte de vos conseils? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi, c'est vous qui les accusez: vous leur cherchez des torts; vous exagérez ceux qu'ils ont; & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez une lettre de cachet?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez, allez.

Digitized by Google

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choſes qu'il ne faut pas vouloir vous faire ſentir, mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'aſſez près, ce me ſemble, pour que vous daignaſſiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'eſt moi qui ai tort, & vous avez toujours raiſon.

LE PERE DE FAMILLE.

Non, Monſieur le Commandeur, vous ne ferez de moi, ni un Pere injuſte & cruel, ni un homme ingrat & malfaiſant. Je ne commettrai point une violence, parce qu'elle eſt de mon intérêt; je ne renoncerai point à mes eſpérances, parce qu'il eſt ſurvenu des obſtacles qui les éloigne; & je ne ferai point un déſert de ma maiſon, parce qu'il s'y paſſe des choſes qui me déplaiſent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui eſt expliqué. Eh bien, conſervez votre chere fille; aimez bien votre cher fils; laiſſez en paix les créatures qui le perdent: cela eſt trop ſage pour qu'on s'y oppoſe. Mais pour votre Germeuil, je vous avertis que nous ne pouvons plus loger lui & moi ſous un même toît... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il ſoit hors d'ici aujourd'hui, ou que j'en ſorte demain.

LE PERE DE FAMILLE.

Monſieur le Commandeur, vous êtes le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous ſeriez enchanté que je m'en allaſſe; n'eſt-ce pas? Mais je reſterai: oui, je reſterai; ne fût-ce que pour vous remettre ſous le nez vos ſottiſes, & vous en faire honte. Je ſuis curieux de voir ce que tout ceci deviendra.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SAINT-ALBIN *seul.*

(*Il entre furieux.*)

TOut eſt éclairci. Le traître eſt démaſqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'eſt lui qui a emmené Sophie. Il faut qu'il périſſe par mes mains...

(*Il appelle.*)

Philippe.

SCENE II.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MOnſieur.

S. ALBIN *en donnant une lettre.*

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monſieur ?

S. ALBIN.

A Germeuil... Je l'attire hors d'ici. Je lui plonge mon épée dans le ſein. Je lui arrache l'aveu de ſon crime & le ſecret de ſa retraite, & je

Digitized by Google

& je cours partout où me conduira l'espoir de la retrouver...

(*Il apperçoit Philippe qui est resté.*)

Tu n'es pas allé, revenu ?

PHILIPPE.

Monsieur...

S. ALBIN.

Eh bien ?

PHILIPPE.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre pere soit fâché ?

Marchez.

SCENE III.

SAINT-ALBIN, CECILE.

S. ALBIN.

Lui qui me doit tout !... Que j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !... A qui...

(*En appercevant sa sœur.*)

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée !...

CECILE.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ? Mon frere, vous m'effrayez.

S. ALBIN.

Le perfide ! Le traître !... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici... Il a abusé de votre nom...

CECILE.

Germeuil est innocent !

S. ALBIN.

Il a pu voir leurs larmes, entendre leurs cris, les arracher l'une à l'autre ! Le barbare !

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Ce n'eſt point un barbare; c'eſt votre ami.

S. ALBIN.

Mon ami?... Je le voulois... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon ſort... d'aller lui & moi, vous & Sophie...

CECILE.

Qu'entends-je?... Vous lui auriez propoſé?... Lui, vous, moi, votre ſœur?...

S. ALBIN.

Que ne me dit-il pas! Que ne m'oppoſa-t-il pas! Avec quelle fauſſeté!...

CECILE.

C'eſt un homme d'honneur; oui, Saint-Albin, & c'eſt en l'accuſant que vous achevez de me l'apprendre.

S. ALBIN.

Qu'oſez-vous dire?... Tremblez, tremblez... Le défendre c'eſt redoubler ma fureur... Eloignez-vous.

CECILE.

Non, mon frere; vous m'écouterez. Vous verrez Cecile à vos genoux... Germeuil... Rendez-lui juſtice... Ne le connoiſſez-vous plus?... Un moment l'a-t-il pu changer?... Vous l'accuſez! Vous!... Homme injuſte!

S. ALBIN.

Malheur à toi, s'il te reſte de la tendreſſe!... Je pleure... Tu pleureras bientôt auſſi.

CECILE.

(*avec terreur & d'une voix tremblante.*)

Vous avez un deſſein.

S. ALBIN.

Par pitié pour vous-même, ne m'interrogez pas.

CECILE.

Vous me haïſſez.

Digitized by Google

S. ALBIN.

Je vous plains.

CECILE.

Vous attendez mon pere.

S. ALBIN.

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

CECILE.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil... Vous voulez me perdre... Eh bien, perdez-nous... Dites à mon pere...

S. ALBIN.

Je n'ai plus rien à lui dire... Il fait tout.

CECILE.

Ah Ciel !

SCENE IV.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE.

(Saint-Albin marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : enſuite il reſte immobile.)

LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis, & je ne peux t'abandonner!... Je n'ai plus de fils, & il te reſte toujours un pere!.. Saint-Albin, pourquoi me fuyez-vous? ... Je ne viens pas vous affliger davantage, & expoſer mon autorité à de nouveaux mépris... Mon fils, mon ami, tu ne veux pas que je meure de chagrin... Nous ſommes ſeuls. Voici ton pere. Voilà ta ſœur. Elle pleure, & mes larmes attendent les tiennes pour s'y mêler,.. Que ce moment ſera doux, ſi tu veux!...

Vous avez perdu celle que vous aimiez, & vous l'avez perdue par la perfidie d'un homme qui vous eſt cher. S.

Digitized by Google

S. ALBIN

(en levant les yeux au Ciel avec fureur.)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui. Domptez une paſſion qui vous dégrade. Montrez-vous digne de moi... Saint-Albin, rendez-moi mon fils.

(Saint-Albin s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux ſentimens de ſon pere, & qu'il ne le peut pas. Son pere ſe méprend à ſon action, & dit en le ſuivant :)

Dieu ! Eſt-ce ainſi qu'on accueille un pere ! Il s'éloigne de moi... Enfant ingrat, enfant dénaturé ! Eh, où irez-vous que je ne vous ſuive?... Partout je vous ſuivrai. Partout je vous redemanderai mon fils...

(Saint-Albin s'éloigne encore, & ſon pere le ſuit, en lui criant avec violence :)

Rends-moi mon fils... rends-moi mon fils.

(Saint-Albin va s'appuyer contre le mur, élevant ſes mains & cachant ſa tête entre ſes bras ; & ſon pere continue :)

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus juſqu'à ſon cœur. Une paſſion inſenſé l'a fermé. Elle a tout détruit. Il eſt devenu ſtupide & féroce.

(Il ſe renverſe dans un fauteuil, & dit :)

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foibleſſe... J'en mourrai... Cruels enfans, c'eſt mon ſouhait... c'eſt le vôtre...

CECILE.

(s'approchant de ſon pere en ſanglotant.)

Ah !... Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Conſolez-vous... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin... Je me retirerai... J'irai dans

dans quelque endroit ignoré attendre la fin d'une vie qui vous pese.

CECILE.

(avec douleur, & saisissant les mains de son pere.)

Si vous quittez vos enfans, que voulez-vous qu'ils deviennent?

LE PERE DE FAMILLE

(après un moment de silence.)

Cécile, j'avois des vues sur vous... Germeuil... Je disois en vous regardant tous les deux, voilà celui qui fera le bonheur de ma fille... elle relevera la famille de mon ami.

CECILE *surprise.*

Qu'ai-je entendu!

S. ALBIN

(se retournant avec fureur.)

Il auroit épousé ma sœur? Je l'appellerois mon frere! Lui!

LE PERE DE FAMILLE.

Tout m'accable à la fois... Il n'y faut plus penser.

SCENE V.

SAINT-ALBIN, CECILE, LE PERE DE FAMILLE, GERMEUIL.

S. ALBIN.

LE voilà, le voilà. Sortez, sortez tous.

CECILE

(en courant au devant de Germeuil.)

Germeuil, arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

LE PERE DE FAMILLE

(en saisissant son fils par le milieu du corps, & l'entraînant hors de la salle.)

Saint-

Digitized by Google

Saint-Albin... mon fils...

(Cependant Germeuil s'avance d'une démarche ferme & tranquille.)

(Saint-Albin avant que de sortir, détourne la tête, & fait signe à Germeuil.)

CECILE.

Suis-je assez malheureuse !

(Le Pere de Famille rentre, & se rencontre sur le fond de la salle avec le Commandeur qui se montre.)

SCENE VI.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

MOn frere, dans un moment je suis à vous:

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous ne voulez pas de moi dans celui-ci. Serviteur.

SCENE VII.

CECILE, GERMEUIL, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE *(à Germeuil.)*

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est vous qui les causez... Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le

Digitized by Google

voudriez peut-être. Mais après la confiance que je vous ai marquée, aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin; je m'attendois à autre chose de votre part... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

GERMEUIL.

Ils l'avoient exigé.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?.... Cependant cette fille disparoît, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée... Qu'est-elle devenue?... Que faut-il que j'augure de votre silence?.. Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieillesse, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins. Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.

SCENE

SCENE VIII.

CECILE, GERMEUIL.

(Cécile se jette dans un fauteuil, & penche tristement sa tête sur ses mains.)

GERMEUIL.

JE vois votre inquiétude, & j'attens vos reproches.

CECILE.

Je suis désespérée... Mon frere en veut à votre vie.

GERMEUIL.

Son défi ne signifie rien. Il se croit offensé: mais je suis innocent & tranquille.

CECILE.

Pourquoi vous ai-je cru! Que n'ai-je suivi mon pressentiment! Vous avez entendu mon Pere.

GERMEUIL.

Votre Pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

CECILE.

Il vous aimoit. Il vous estimoit.

GERMEUIL.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

CECILE.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille. Cécile eût relevé la famille de son ami.

GERMEUIL.

Ciel! il est possible!

CECILE *à elle-même.*

Je n'osois lui ouvrir mon cœur... désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois

Digitized by Google

d'ajoûter à sa peine... Pouvois-je penser que malgré l'opposition, la haine du Commandeur?... Ah, Germeuil! C'est à vous qu'il me destinoit.

GERMEUIL.

Et vous m'aimiez!... Ah!... Mais j'ai fait ce que je devois... Quelles qu'en soient les suites, je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.. Mademoiselle, il faut que vous sachiez tout.

CECILE.

Qu'est-il encore arrivé?

GERMEUIL.

Cette femme...

CECILE.

Qui?

GERMEUIL.

Cette bonne de Sophie...

CECILE.

Eh bien?

GERMEUIL.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont assemblés autour d'elle. Elle demande à entrer, à parler.

CECILE

(se levant avec précipitation, & courant pour sortir.)

Ah Dieu!.. je cours...

GERMEUIL.

Où?

CECILE.

Me jetter aux pieds de mon Pere.

GERMEUIL.

Arrêtez. Songez...

CECILE

Non, Monsieur.

GERMEUIL.

Ecoutez-moi.

CECILE.

Je n'écoute plus.

GER-

Digitized by Google

GERMEUIL.

Cécile... Mademoiſelle...

CECILE.

Que voulez-vous de moi?

GERMEUIL.

J'ai pris mes meſures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas; & quand on l'introduiroit, ſi on ne la conduit pas au Commandeur, que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent?

CECILE.

Non, Monſieur, je ne veux pas être expoſée davantage. Mon Pere ſaura tout. Mon Pere eſt bon; il verra mon innocence; il connoîtra le motif de votre conduite, & j'obtiendrai mon pardon & le vôtre.

GERMEUIL.

Et cette infortunée à qui vous avez accordé un aſyle?... Après l'avoir reçue, en diſpoſerez-vous ſans la conſulter?

CECILE.

Mon Pere eſt bon.

GERMEUIL.

Voilà votre frere.

SCENE IX.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN.

(Saint-Albin entre à pas lents: il a l'air ſombre & farouche, la tête baſſe, les bras croiſés, & le chapeau renfoncé ſur les yeux.)

CECILE

(ſe jette entre Germeuil & lui, & s'écrie:)

Saint-Albin!... Germeuil!

S. ALBIN *à Germeuil.*

Je vous croyois seul.

CECILE.

Germeuil, c'est votre ami; c'est mon frere.

GERMEUIL.

Mademoiselle, je ne l'oublierai pas.

(*Il s'assied dans un fauteuil.*)

S. ALBIN

(*en se jettant dans un autre.*)

Sortez ou restez; je ne vous quitte plus.

CECILE *à Saint-Albin.*

Insensé!.. Ingrat!.. Qu'avez-vous résolu?.. Vous ne savez pas...

S. ALBIN.

Je n'en sais que trop!

CECILE.

Vous vous trompez.

S. ALBIN *en se levant.*

Laissez-moi. Laissez-nous...

(*Et s'adressant à Germeuil en portant la main à son épée.*)

Germeuil...

(*Germeuil se leve subitement.*)

CECILE

(*se tournant en face de son frere, lui crie:*)

O Dieu!.. Arrêtez... Apprenez... Sophie...

S. ALBIN.

Eh bien, Sophie?

CECILE.

Que vais-je lui dire?...

S. ALBIN.

Qu'en a-t-il fait? Parlez. Parlez.

CECILE.

Ce qu'il en a fait?... Il l'a dérobée à vos fureurs... Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur... Il l'a conduite ici... Il a fallu la recevoir... Elle est ici, & elle y est malgré moi...

Digitized by Google

(En sanglotant & en pleurant.)

Allez maintenant; courez lui enfoncer votre épée dans le sein.

S. ALBIN.

O Ciel! puis-je le croire! Sophie est ici!.. Et c'est lui?.. C'est vous?.. Ah, ma sœur! Ah, mon ami!.. Je suis un malheureux. Je suis un insensé.

GERMEUIL.

Vous êtes un amant.

S. ALBIN.

Cécile, Germeuil, je vous dois tout... Me pardonnerez-vous?.. Oui, vous êtes justes, vous aimez aussi; vous vous mettrez à ma place, & vous me pardonnerez... Mais elle a su mon projet: elle pleure, elle se désespere, elle me méprise, elle me hait... Cécile, voulez-vous vous venger? voulez-vous m'accabler sous le poids de mes torts? Mettez le comble à vos bontés... Que je la voie... Que je la voie un instant...

CECILE.

Qu'osez-vous me demander?

S. ALBIN.

Ma sœur, il faut que je la voie. Il le faut.

CECILE.

Y pensez-vous?

GERMEUIL.

Il ne sera raisonnable qu'à ce prix.

S. ALBIN.

Cécile.

CECILE.

Et mon Pere? Et le Commandeur?

S. ALBIN.

Et que m'importe?.. Il faut que je la voie, & j'y cours.

GERMEUIL.

Arrêtez.

Digitized by Google

CECILE.

Germeuil.

GERMEUIL.

Mademoiſelle, il faut appeller.

CECILE.

O la cruelle vie!

(*Germeuil ſort pour appeller, & rentre avec Mlle. Clairet. Cécile s'avance ſur le fond.*)

S. ALBIN

(*lui ſaiſit la main en paſſant, & la baiſe avec tranſport. Il ſe retourne enſuite vers Germeuil, & lui dit en l'embraſſant:*)

Je vais la revoir!

CECILE

(*après avoir parlé bas à Mademoiſelle Clairet, continue haut & d'un ton chagrin:*)

Conduiſez-la. Prenez bien garde.

GERMEUIL.

Ne perdez pas de vue le Commandeur.

S. ALBIN.

Je vais revoir Sophie!

(*Il s'avance, en écoutant du côté où Sophie doit entrer, & il dit:*)

J'entens ſes pas... Elle approche... Je tremble... Je friſſonne... Il ſemble que mon cœur veuille s'échapper de moi, & qu'il craigne d'aller au devant d'elle... Je n'oſerai lever les yeux... Je ne pourrai jamais lui parler.

SCENE

SCENE X.

CECILE, GERMEUIL, SAINT-ALBIN, SOPHIE, *Mademoiselle* CLAIRET *dans l'anti-chambre, à l'entrée de la Salle.*

SOPHIE

(appercevant S. Albin, court effrayée se jetter entre les bras de Cécile, & s'écrie :)

Mademoiselle.

S. ALBIN *la suivant.*

Sophie.

(Cécile tient Sophie entre ses bras, & la serre avec tendresse.)

GERMEUIL *appelle.*

Mademoiselle Clairet.

Mlle. CLAIRET *du dedans.*

J'y suis.

CECILE *à Sophie.*

Ne craignez rien. Rassurez-vous. Asseyez-vous.

(Sophie s'assied. Cécile & Germeuil se rendent au fond du Théatre, où ils demeurent spectateurs de ce qui se passe entre Sophie & Saint-Albin. Germeuil a l'air sérieux & rêveur. Il regarde quelquefois tristement Cécile, qui de son côté montre du chagrin, & de temps en temps de l'inquiétude.)

S. ALBIN

(à Sophie, qui a les yeux baissés & le maintien sévere.)

C'est vous. C'est vous. Je vous recouvre... Sophie... O Ciel, quelle sévérité! Quel silence!.. Sophie, ne me refusez pas un regard... J'ai tant souffert... Dites un mot à cet infortuné...

SOPHIE.

Digitized by Google

SOPHIE *sans le regarder.*

Le méritez-vous?

S. ALBIN.

Demandez-leur.

SOPHIE.

Qu'eſt-ce qu'on m'apprendra? N'en ſais-je pas aſſez? Où ſuis-je? Que fais-je ici? Qui eſt-ce qui m'y a conduite? Qui m'y retient?... Monſieur, qu'avez-vous réſolu de moi?

S. ALBIN.

De vous aimer, de vous poſſéder, d'être à vous malgré toute la terre, malgré vous.

SOPHIE.

Vous me montrez bien le mépris qu'on fait des malheureux. On les compte pour rien. On ſe croit tout permis avec eux. Mais, Monſieur, j'ai des parens auſſi.

S. ALBIN.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embraſſerai leurs genoux; & c'eſt d'eux que je vous obtiendrai.

SOPHIE.

Ne l'eſpérez pas. Ils ſont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monſieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

S. ALBIN.

Demandez plutôt ma vie: elle eſt à vous.

SOPHIE.

O Dieu, que vais-je devenir?

(*A Cécile, à Germouil d'un ton déſolé & ſuppliant.*)

Monſieur... Mademoiſelle...

(*Et ſe retournant vers Saint-Albin.*)

Monſieur, renvoyez-moi... Renvoyez-moi... Homme cruel, faut-il tomber à vos pieds? M'y voilà.

(*Elle ſe jette aux pieds de Saint-Albin.*)

S. ALBIN.

Digitized by Google

S. ALBIN

(tombe aux ſiens, & dit :)

Vous, à mes pieds! C'eſt à moi à me jetter, à mourir aux vôtres.

SOPHIE *relevée.*

Vous êtes ſans pitié... Oui, vous êtes ſans pitié... Vil raviſſeur, que t'ai-je fait? Quel droit as-tu ſur moi? ... Je veux m'en aller... Qui eſt-ce qui oſera m'arrêter? ... Vous m'aimez? ... Vous m'avez aimée? ... Vous?

S. ALBIN.

Qu'ils le diſent.

SOPHIE

Vous avez réſolu ma perte... Oui, vous l'avez réſolue, & vous l'acheverez... Ah, Sergi!

(En diſant ce mot avec douleur, elle ſe laiſſe aller dans un fauteuil; elle détourne ſon viſage de Saint-Albin, & ſe met à pleurer.)

S. ALBIN.

Vous détournez vos yeux de moi... Vous pleurez. Ah, j'ai mérité la mort... Malheureux que je ſuis! Qu'ai-je voulu? Qu'ai-je dit? Qu'ai-je oſé? Qu'ai-je fait?

SOPHIE *à elle-même.*

Pauvre Sophie, à quoi le Ciel t'a réſervée!.. La miſere m'arrache d'entre les bras d'une mere... J'arrive ici avec un de mes freres... Nous y venions chercher de la commiſération, & nous n'y rencontrons que le mépris & la dureté... Parce que nous ſommes pauvres, on nous méconnoît, on nous repouſſe... Mon frere me laiſſe... Je reſte ſeule... Une bonne femme voit ma jeuneſſe, & prend pitié de mon abandon... Mais une étoile qui veut que je ſois malheureuſe, conduit cet homme-là ſur mes pas, & l'attache à ma perte... J'aurai beau pleurer... Ils veulent me perdre, & ils me perdront... Si ce n'eſt

Digitized by Google

n'eſt celui-ci, ce ſera ſon oncle... (*Elle ſe leve.*) Eh, que me veut cet oncle?... Pourquoi me pourſuit-il auſſi?... Eſt-ce moi qui ai appellé ſon neveu?.. Le voilà. Qu'il parle. Qu'il s'accuſe lui-même... Homme trompeur, homme ennemi de mon repos, parlez...

S. ALBIN.

Mon cœur eſt innocent. Sophie, ayez pitié de moi... Pardonnez-moi.

SOPHIE.

Qui s'en ſeroit méfié?... Il paroiſſoit ſi tendre & ſi bon!... Je le croyois doux...

S. ALBIN.

Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Que je vous pardonne!

S. ALBIN.

Sophie.

(*Il veut lui prendre la main.*)

SOPHIE.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus. Je ne vous eſtime plus. Non.

S. ALBIN.

O Dieu, que vais-je devenir!... Ma ſœur, Germeuil, parlez; parlez pour moi... Sophie, pardonnez-moi.

SOPHIE.

Non.

(*Cécile & Germeuil s'approchent.*)

CECILE.

Mon enfant.

GERMEUIL.

C'eſt un homme qui vous adore.

SOPHIE.

Eh bien, qu'il me le prouve. Qu'il me défende contre ſon oncle; qu'il me rende à mes parens; qu'il me renvoie, & je lui pardonne.

SCENE

SCENE XI.

GERMEUIL, CECILE, SAINT-ALBIN, SOPHIE, *Mademoiselle* CLAIRET.

Mlle. CLIRET *à Cécile.*

MAdemoiselle, on vient; on vient.

GERMEUIL.

Sortons tous.

(Cécile remet Sophie entre les mains de Mademoiselle Clairet. Ils sortent tous de la salle par différens côtés.)

SCENE XII.

LE COMMANDEUR, *Madame* HEBERT, DESCHAMPS.

(Le Commandeur entre brusquement. Madame Hébert & Deschamps le suivent.)

Mme. HEBERT,

(en montrant Deschamps.)

OUi, Monsieur, c'est lui. C'est lui qui accompagnoit le méchant qui me l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin! A quoi tient-il que je n'envoie chercher un Commissaire, pour t'apprendre ce que l'on gagne à se prêter à des forfaits?

DESCHAMPS.

Monsieur, ne me perdez pas. Vous me l'avez promis.

LE

LE COMMANDEUR.

Eh bien, elle eſt donc ici?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

(*à part.*)

Elle eſt ici, ô Commandeur, & tu ne l'as pas deviné!

(*A Deſchamps.*)

Et c'eſt dans l'appartement de ma niéce?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et le coquin qui ſuivoit le caroſſe, c'eſt toi?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Et l'autre qui étoit dedans, c'eſt Germeuil?

DESCHAMPS.

Oui, Monſieur.

LE COMMANDEUR.

Germeuil?

Mme. HEBERT.

Il vous l'a déja dit.

LE COMMANDEUR

(*à part.*)

Oh, pour le coup, je le tiens.

Mme. HEBERT.

Monſieur, quand ils l'ont emmenée, elle me tendoit les bras, & elle me diſoit: Adieu, ma bonne; je ne vous reverrai plus; priez pour moi. Monſieur, que je la voie, que je lui parle, que je la conſole.

LE COMMANDEUR.

Cela ne ſe peut... Quelle découverte!

Mme. HEBERT.

Sa mere & ſon frere me l'ont confiée. Que leur

Digitized by Google

leur répondrai-je quand ils me la redemanderont ? Monſieur, qu'on me la rende, ou qu'on m'enferme avec elle.

LE COMMANDEUR.

(à lui-même.)

Cela ſe fera ; je l'eſpere.

(A Madame Hébert.)

Mais pour le préſent, allez ; allez vîte. Et ſurtout ne reparoiſſez plus. Si l'on vous apperçoit, je ne réponds de rien.

Mme. HEBERT.

Mais on me la rendra, & je puis y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oui, oui, comptez & partez.

DESCHAMPS *en la voyant ſortir.*

Que maudits ſoient la vieille, & le portier qui l'a laiſſé paſſer !

LE COMMANDEUR

(à Deſchamps.)

Et toi, maraut... va... conduis cette femme chez elle... Et ſonge que ſi l'on découvre qu'elle m'a parlé... ou ſi elle ſe remontre ici, je te perds.

SCENE XIII.

LE COMMANDEUR *ſeul.*

LA maîtreſſe de mon neveu dans l'appartement de ma niéce !... Quelle découverte !... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans... On alloit. On venoit. On ſe faiſoit des ſignes. On ſe parloit bas. Tantôt on me ſuivoit ; tantôt on m'évitoit... Il y a là une femme-de-chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre...

Digitized by Google

ombre... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons... Les coquins!... Le hasard m'a conduit là bien à propos.. Maintenant voyons, examinons ce qui nous reste à faire... D'abord marcher sourdement, & ne point troubler leur sécurité... Et si nous allions droit au bonhomme?.. Non. A quoi cela serviroit-il?.. D'Auvilé, il faut montrer ici ce que tu sais... Mais j'ai ma lettre de cachet! Ils me l'ont rendue!... La voici... Oui... La voici. Que je suis fortuné!.. Pour cette fois, elle me servira. Dans un moment, je tombe sur eux. Je me saisis de la créature. Je chasse le coquin qui a tramé tout ceci... Je romps à la fois deux mariages... Ma niéce, ma prude niéce s'en ressouviendra, je l'espere... Et le bonhomme, j'aurai mon tour avec lui... Je me venge du pere, du fils, de la fille, de son ami... O Commandeur, quelle journée pour toi!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CECILE, *Mademoiſelle* CLAIRET.

CECILE.

JE meurs d'inquiétude & de crainte... Deſchamps a-t-il reparu?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CECILE.

Où peut-il être allé?

Mlle. CLAIRET.

Je n'ai pû le ſavoir.

CECILE.

Que s'eſt-il paſſé?

Mlle. CLAIRET.

D'abord il s'eſt fait beaucoup de mouvement & de bruit. Je ne ſais combien ils étoient. Ils alloient & venoient. Tout-à-coup le mouvement & le bruit ont ceſſé. Alors je me ſuis avancée ſur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles: mais il ne me parvenoit que des mots ſans ſuite. J'ai ſeulement entendu Monſieur le Commandeur, qui crioit d'un ton menaçant: Un Commiſſaire.

CECILE.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue?

Mlle. CLAIRET.

Non, Mademoiſelle.

CECILE.

Deſchamps auroit-il parlé?

Mlle. CLAIRET.

C'eſt autre choſe. Il eſt parti comme un éclair.

CECILE.

Et mon oncle?

Mlle. CLAIRET.

Je l'ai vu. Il geſticuloit. Il ſe parloit à lui-même. Il avoit tous les ſignes de cette gaieté méchante que vous lui connoiſſez.

CECILE.

Où eſt-il?

Mlle. CLAIRET.

Il eſt ſorti ſeul & à pied.

CECILE.

Allez... Courez... Attendez le retour de mon oncle... Ne le perdez pas de vue... Il faut ſavoir ce qu'il a dit.

(Mademoiſelle Clairet ſort; Cécile la rappelle, & lui dit:)

Si-tôt que Germeuil ſera rentré, dites-lui que je ſuis ici.

SCENE II.

CECILE, SAINT-ALBIN.

CECILE.

OU en ſuis-je réduite!.. Ah, Germeuil!.. Le trouble me ſuit... Tout ſemble me menacer.... Tout m'effraie...

(Saint-Albin entre, & Cécile allant à lui:)

Mon frere, Deſchamps a diſparu. On ne ſait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il eſt devenu. Le Commandeur

Digitized by Google

mandeur eſt ſorti en ſecret, & ſeul... Il ſe forme un orage. Je le vois. Je le ſens. Je ne veux pas l'attendre.

S. ALBIN.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous?

CECILE.

J'ai mal fait. J'ai mal fait... Cet enfant ne veut plus reſter; il faut la laiſſer aller. Mon Pere a vu mes allarmes. Plongé dans la peine, & délaiſſé par ſes enfans, que voulez-vous qu'il penſe, ſinon que la honte de quelque action indiſcrete leur fait éviter ſa préſence, & négliger ſa douleur?.. Il faut s'en rapprocher. Germeuil eſt perdu dans ſon eſprit; Germeuil qu'il avoit réſolu... Mon frere, vous êtes généreux; n'expoſez pas plus long-temps votre ami, votre ſœur, la tranquillité & les jours de mon Pere.

S. ALBIN.

Non, il eſt dit que je n'aurai pas un inſtant de repos.

CECILE.

Si cette femme avoit pénétré!... Si le Commandeur ſavoit!... Je n'y penſe pas ſans frémir... Avec quelle vraiſemblance & quel avantage il nous attaqueroit! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite! & cela dans un moment où l'ame de mon Pere eſt ouverte à toutes les impreſſions qu'on y voudra jetter.

S. ALBIN.

Où eſt Germeuil?

CECILE.

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il eſt allé chez cette femme...

Digitized by Google

SCENE III.

CECILE, SAINT-ALBIN, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET
(Se montre ſur le fond, & leur crie :)

LE Commandeur eſt rentré.

SCENE IV.

CECILE, SAINT-ALBIN, GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur ſait tout.

CECILE & S. ALBIN *avec effroi.*

Le Commandeur ſait tout!

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deſchamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CECILE.

Ah!

S. ALBIN.

Que vais-je devenir?

CECILE.

Que dira mon pere!

GERMEUIL.

Le temps preſſe. Il ne s'agit pas de ſe plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve raſſemblés & prêts à le recevoir.

CE-

Digitized by Google

CECILE.

Ah, Germeuil, qu'avez-vous fait !

GERMEUIL.

Ne ſuis-je pas aſſez malheureux ?

SCENE V.

CECILE, S. ALBIN, GERMEUIL, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mlle. CLAIRET.

(ſe remontre ſur le fond, & leur crie :)

VOici le Commandeur.

GERMEUIL.

Il faut nous retirer.

CECILE.

Non, j'attendrai mon pere.

S. ALBIN.

Ciel, qu'allez-vous faire !

GERMEUIL.

Allons, mon ami.

S. ALBIN.

Allons ſauver Sophie !

CECILE.

Vous me laiſſez !

SCENE VI.

CECILE *ſeule.*

(Elle va. Elle vient. Elle dit :)

JE ne ſais que devenir...

(Elle ſe tourne vers le fond de la ſalle, & crie :)

Germeuil... Saint-Albin... O mon pere, que

Digitized by Google

vous repondrai-je!... Que dirai-je à mon oncle?.. Mais le voici... Asseyons-nous.... Prenons mon ouvrage... Cela me dispensera du moins de le regarder.

(Le Commandeur entre, Cécile se leve & le salue les yeux baissés.

SCENE VII.

CECILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR

(se retourne, regarde vers le fond & dit:)

MA niéce, tu as-là une femme de chambre bien alerte.... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CECILE *en bégayant.*

Oui... je crois... que... Ah!

LE COMMANDEUR

(appuyé sur sa canne & debout devant elle.)

La voix & les mains te tremblent... C'est une cruelle chose que le trouble... Ton frere me paroît un peu remis... Voilà comme ils sont tous. D'abord c'est un désespoir où il ne s'agit de rien moins que de se noyer ou se pendre. Tournez la main, pist, ce n'est plus cela... Je me trompe fort, ou il n'en seroit pas de même de toi. Si ton cœur se prend une fois, cela durera.

CECILE

(parlant à son ouvrage.)

Encore!

Digitized by Google

LE COMMANDEUR
(ironiquement.)

Ton ouvrage va mal.

CECILE *triſtement.*

Fort mal.

LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere ſont-ils maintenant?... Aſſez bien, ce me ſemble?... Cela s'eſt apparemment éclairci... Tout s'éclaircit à la fin, & puis on eſt ſi honteux de s'être mal conduit!.. Tu ne ſais pas cela, toi qui as toujours été ſi réſervée, ſi circonſpecte.

CECILE *à part.*

Je n'y tiens plus.

(Elle ſe leve.)

J'entens, je crois, mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non, tu n'entens rien... C'eſt un étrange homme que ton pere. Toujours occupé, ſans ſavoir dequoi. Perſonne, comme lui, n'a le talent de regarder & de ne rien voir... Mais revenons à l'ami Germeuil... Quand tu n'es pas avec lui, tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle... Je n'ai pas changé d'avis ſur ſon compte au moins.

CECILE.

Mon oncle...

LE COMMANDEUR.

Ni toi non plus, n'eſt-ce pas?... Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais ſi bien connu... C'eſt un garçon ſurprenant...

(Cécile ſe leve encore.)

Mais tu es bien preſſée?

CECILE.

Il eſt vrai.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Qu'as-tu qui t'appelle?

CECILE.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en ſuis inquiéte.

SCENE VIII.

LE COMMANDEUR *ſeul.*

INquiéte, je te conſeille de l'être... Tu ne ſais pas ce qui t'attend... Tu auras beau pleurer, gémir, ſoupirer; il faudra ſe ſéparer de l'ami Germeuil... Un ou deux ans de couvent ſeulement... Mais j'ai fait une bévue. Le nom de cette Clairette eût été fort bien ſur ma lettre de cachet, & il n'en auroit pas coûté davantage... Mais le bonhomme ne vient point... Je n'ai plus rien à faire, & je commence à m'ennuyer...

(*Il ſe retourne; & appercevant le Pere de Famille qui vient, il lui dit:*)

Arrivez donc, bonhomme; arrivez donc.

SCENE IX.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE.

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez-vous de ſi preſſé à me dire?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez ſavoir... Mais attendez un moment.

(*Il*

Digitized by Google

(Il s'avance doucement vers le fond de la salle, & dit à la femme de chambre qu'il surprend au guet:)

Mademoiselle, approchez. Ne vous gênez pas. Vous entendrez mieux.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est-ce qu'il y a? A qui parlez-vous?

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme de chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop prés. S'ils sont, pour parler comme vous, en société avec leurs gens, c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous, mon frere?.. Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple, ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile, le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part, & les valets, & les enfans, & leurs entours... Il n'y eut jamais ici de subordination; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs!

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur, expliquez-vous... Mais non, épargnez-moi...

LE

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas mon deſſein.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai de la peine tout ce que j'en peux porter.

LE COMMANDEUR.

Du caractere foible dont vous êtes, je n'eſpere pas que vous en conceviez le reſſentiment vif & profond qui conviendroit à un pere. N'importe: j'aurai fait ce que j'ai dû, & les ſuites retomberont ſur vous ſeul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'eſt-ce donc qu'ils ont fait?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait? De belles choſes. Ecoutez. Ecoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attens.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille, dont vous êtes ſi fort en peine...

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle ſoit?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne ſais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne ſavez?... Sachez donc qu'elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi!

LE COMMANDEUR.

Chez vous. Oui, chez vous... Et qui croyez-vous qui l'y ait introduite?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil?

Digitized by Google

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, arrêtez... Cécile... ma fille...

LE COMMANDEUR.

Oui, Cécile; oui, votre fille a reçu chez elle la maîtreſſe de ſon frere. Cela eſt honnête, qu'en penſez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ah !

LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniére les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah, Cécile, Cécile ! Où ſont les principes que vous a inſpirés votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtreſſe de votre fils, chez vous, dans l'appartement de votre fille ! Jugez, jugez.

LE PERE DE FAMILLE

Ah, Germeuil !... Ah, mon fils !... Que je ſuis malheureux !

LE COMMANDEUR.

Si vous l'êtes, c'eſt par votte faute. Rendez-vous juſtice.

LE PERE DE FAMILLE.

Je perds tout en un moment ; mon fils, ma fille, un ami.

LE COMMANDEUR.

C'eſt votre faute.

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne me reſte qu'un frere cruel, qui ſe plaît à aggraver ſur moi la douleur... Homme cruel, éloignez-vous. Faites-moi venir mes enfans. Je veux voir mes enfans.

LE COMMANDEUR.

Vos enfans ? Vos enfans ont bien mieux à faire

Digitized by Google

faire que d'écouter vos lamentations. La maîtresse de votre fils... à côté de lui... dans l'appartement de votre fille... Croyez-vous qu'ils s'ennuient ?

LE PERE DE FAMILLE.

Frere barbare, arrêtez... Mais non, achevez de m'assassiner.

LE COMMANDEUR.

Puisque vous n'avez pas voulu que je prévinsse votre peine, il faut que vous en buviez toute l'amertume.

LE PERE DE FAMILLE.

O mes espérances perdues !

LE COMMANDEUR.

Vous avez laissé croître leurs défauts avec eux ; & s'il arrivoit qu'on vous les montrât, vous avez détourné la vue. Vous leur avez appris vous-même à mépriser votre autorité. Ils ont tout osé, parce qu'ils le pouvoient impunément.

LE PERE DE FAMILLE.

Quel sera le reste de ma vie ! Qui adoucira les peines de mes dernières années ? Qui me consolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : Veillez sur votre fille, votre fils se dérange, vous avez chez vous un coquin ; j'étois un homme dur, méchant, importun.

LE PERE DE FAMILLE.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui chercherai-je autour de moi... Ah !.. Ah !..

(Il pleure.)

LE COMMANDEUR.

Vous avez négligé mes conseils. Vous avez ri. Pleurez, pleurez maintenant.

LE

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai eu des enfans. J'aurai vécu malheureux, & je mourrai seul... Que m'aura-t-il servi d'avoir été pere?.. Ah!..

LE COMMANDEUR.

Pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

Homme cruel, épargnez-moi. A chaque mot qui sort de votre bouche, je sens une secousse qui tire mon ame & qui la déchire... Mais non, mes enfans ne sont pas tombés dans les égaremens que vous leur reprochez. Ils sont innocens. Je ne croirai point qu'ils se soient avilis, qu'ils m'aient oublié jusques-là... Saint-Albin!.. Cécile!..Germeuil! Où sont-ils?.. S'ils peuvent vivre sans moi, je ne peux vivre sans eux... J'ai voulu les quitter... Moi, les quitter!.. Qu'ils viennent... Qu'ils viennent tous se jetter à mes pieds.

LE COMMANDEUR.

Homme pusillanime, n'avez-vous point de honte?

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent... Qu'ils se repentent...

LE COMMANDEUR.

Non, je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part, & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE

Et qu'entendroient-ils qu'ils ne fachent?

LE COMMANDEUR.

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faut que je les voie & que je leur pardonne, ou que je les haïsse...

LE COMMANDEUR.

Eh bien, voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les

Digitized by Google

les, & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin, que je n'entendrai parler ni d'eux ni de vous.

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, Mme. HEBERT, M. LE BON, DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR
(appercevant Madame Hébert.)

FEmme maudite! *(A Deschamps;)* & toi, coquin, que fais-tu ici?

Mme. HEBERT, M. LE BON & DESCHAMPS *au Commandeur.*

Monsieur.

LE COMMANDEUR
(à Madame Hébert.)

Que venez-vous chercher? Retournez-vous-en. Je fais ce que je vous ai promis, & je vous tiendrai parole.

Mme. HEBERT.

Monsieur... Vous voyez ma joie... Sophie...

LE COMMANDEUR.

Allez, vous dis-je.

M. LE BON.

Monsieur, Monsieur, écoutez-la.

Mme. HEBERT.

Ma Sophie... mon enfant... n'est pas ce qu'on pense... Monsieur le Bon... parlez... je ne puis.

LE COMMANDEUR
(à Monsieur le Bon.)

Est-ce que vous ne connoissez pas ces femmes-là,

Digitized by Google

là, & les contes qu'elles ſavent faire?.. Monſieur le Bon, à votre âge, vous donnez là-dedans?

Mme. HEBERT *au Pere de Famille.*

Monſieur, elle eſt chez vous.

LE PERE DE FAMILLE

(à part & douloureuſement.)

Il eſt donc vrai!

Mme. HEBERT.

Je ne demande pas qu'on m'en croie... Qu'on la faſſe venir.

LE COMMANDEUR.

Ce ſera quelque parente de ce Germeuil, qui n'aura pas de ſouliers à mettre à ſes pieds.

(Ici on entend au-dedans du bruit, du tumulte, des cris confus.)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entens du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt rien.

CECILE *au dedans.*

Philippe, Philippe, appellez mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt la voix de ma fille.

Mme. HEBERT *au Pere de Famille.*

Monſieur, faites venir mon enfant...

S. ALBIN *au dedans.*

N'approchez pas. Sur votre vie, n'approchez pas.

Mme. HEBERT & M. LE BON

(au Pere de Famille.)

Monſieur, accourez.

LE COMMANDEUR

(au Pere de Famille.)

Ce n'eſt rien, vous dis-je.

SCENE

Digitized by Google

SCENE XI.

LE COMMANDEUR, LE PERE DE FAMILLE, *Madame* HEBERT, *Mr.* LE BON, DESCHAMPS, *Mademoiſelle* CLAIRET.

Mlle. CAIRET
(effrayée, au Pere de Famille.)

DEs épées, un Exempt, des Gardes. Monſieur, accourez; ſi vous ne voulez pas qu'il arrive malheur.

SCENE XII. *& derniere.*

LE PERE DE FAMILLE, LE COMMANDEUR, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, DESCHAMPS, *Madem.* CLAIRET, CECILE, SOPHIE, S. ALBIN, GERMEUIL, UN EXEMPT, PHILIPPE, *des Domeſtiques. Toute la maiſon.*

(Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-Albin, Germeuil & Philippe entrent en tumulte, Saint-Albin a l'épée tirée, & Germeuil le retient.)

CECILE, *entre en criant.*

MOn Pere.

SOPHIE
(en courant vers le Pere de Famille, & en criant:)
Monſieur.

LE COMMANDEUR
(à l'Exempt, en criant:)
Monſieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE

Digitized by Google

SOPHIE & *Madame* HEBERT
(en s'adreſſant au Pere de Famille; & la premiere, en ſe jettant à ſes genoux.)
Monſieur.

S. ALBIN
(toujours retenu par Germeuil.)
Auparavant il faut m'ôter la vie. Germeuil, laiſſez-moi.

LE COMMANDEUR *à l'Exempt.*
Faites votre devoir.

LE PERE DE FAMILLE, S. ALBIN, *Madame* HEBERT, *Monſieur* LE BON, *à l'Exempt.*
Arrêtez.

Madame HEBERT & *Monſieur* LE BON
(au Commandeur, en tournant de ſon côté Sophie, qui eſt toujours à genoux.)
Monſieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR *(ſans la regarder.)*
De par le Roi, Monſieur l'Exempt, faites votre devoir.

S. ALBIN *en criant.*
Arrêtez.

Madame HEBERT & *Monſieur* LE BON
(criant au Commandeur & en même temps que Saint-Albin.)
Regardez-la.

SOPHIE *(en s'adreſſant au Commandeur.)*
Monſieur.

LE COMMANDEUR
(ſe retourne, la regarde, & s'écrie ſtupéfait.)
Ah!

Madame HEBERT & *Monſieur* LE BON.
Oui, Monſieur, c'eſt elle. C'eſt votre niéce.

S. ALBIN, CECILE, GERMEUIL, Mlle. CLAIRET.
Sophie, la niéce du Commandeur!

SOPHIE *(toujours à genoux, au Commandeur.)*
Mon cher oncle.

Digitized by Google

LE COMMANDEUR (*brusquement.*)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE *tremblante.*

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre province ? Pourquoi n'y pas retourner, quand je vous l'ai fait dire?

SOPHIE.

Mon cher oncle, je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE.

Venez, mon enfant. Levez-vous.

Mme. HEBERT.

Ah, Sophie!

SOPHIE.

Ah, ma bonne!

Mme. HEBERT.

Je vous embrasse.

SOPHIE *en même temps.*

Je vous revois.

CECILE

(*en se jettant aux pieds de son pere.*)

Mon pere, ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences, Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu ni délibérer, ni vous consulter...

LE PERE DE FAMILLE

(*d'un air un peu sévere, mais touché.*)

Ma fille, vous êtes tombée dans une grande imprudence.

CECILE.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE (*avec tendresse.*)

Levez-vous.

S. ALBIN.

Mon pere, vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous, c'est sur votre sœur. Mes enfans,

Digitized by Google

sans, pourquoi m'avez-vous négligé? Voyez! vous n'avez pu vous éloigner de moi sans vous égarer.

S. ALBIN & CECILE
(*en lui baisant les mains.*)

Ah, mon pere!

(*Cependant le Commandeur paroît confondu.*)

LE PERE DE FAMILLE
(*après avoir essuyé ses larmes, prend un air d'autorité, & dit au Commandeur:*)

Monsieur le Commandeur, vous avez oublié que vous étiez chez moi.

L'EXEMPT.

Est-ce que Monsieur n'est pas le maître de la maison?

LE PERE DE FAMILLE (*à l'Exempt.*)

C'est ce que vous auriez dû savoir avant que d'y entrer. Allez, Monsieur, je répons de tout.

(*l'Exempt sort.*)

S. ALBIN.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE (*avec tendresse.*)

Je t'entens.

S. ALBIN
(*en présentant Sophie au Commandeur.*)

Mon oncle.

SOPHIE,
(*au Commandeur, qui se détourne d'elle.*)

Ne repoussez pas l'enfant de votre frere.

LE COMMANDEUR (*sans la regarder.*)

Oui, d'un homme sans arrangement, sans conduite, qui avoit plus que moi, qui a tout dissipé, & qui vous a réduits dans l'état où vous êtes.

SOPHIE.

Je me souviens, lorsque j'étois enfant: alors vous daigniez me caresser. Vous disiez que je vous étois chere. Si je vous afflige aujourd'hui,

Digitized by Google

je m'en irai, je m'en retournerai. J'irai retrouver ma mere, ma pauvre mere, qui avoit mis toutes ſes eſpérances en vous...

S. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Je ne veux ni vous voir, ni vous entendre.

LE PERE DE FAMILLE, S. ALBIN, M. LE BON, *(en s'aſſemblant autour de lui.)*

Mon frere... Monſieur le Commandeur... Mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt votre niéce.

LE COMMANDEUR.

Qu'eſt-elle venue faire ici?

LE PERE DE FAMILLE.

C'eſt votre ſang.

LE COMMANDEUR.

J'en ſuis aſſez fâché.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils portent votre nom.

LE COMMANDEUR.

C'eſt ce qui me déſole.

LE PERE DE FAMILLE *(en montrant Sophie.)*

Voyez-là. Où ſont les parens qui n'en fuſſent vains?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

S. ALBIN.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR *(au Pere de Famille.)*

Vous la voulez pour votre fille?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE

LE COMMANDEUR *à S. Albin.*

Tu la veux pour ta femme?

S. ALBIN.

Si je la veux!

LE COMMANDEUR.

Aie-la; j'y consens; aussi-bien je n'y consentirois pas qu'il n'en seroit ni plus ni moins...

(Au Pere de Famille.)

Mais c'est à une condition.

S. ALBIN *à Sophie.*

Ah, Sophie! nous ne serons plus séparés.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere, grace entiere. Point de condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez justice de votre fille & de cet homme-là.

S. ALBIN.

Justice! Et de quoi? Qu'ont-ils fait? Mon pere, c'est à vous-même que j'en appelle.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile pense & sent. Elle a l'ame délicate. Elle se dira ce qu'elle a dû me paroître pendant un instant. Je n'ajoûterai rien à son propre reproche.

Germeuil... je vous pardonne... Mon estime & mon amitié vous seront conservées: mes bienfaits vous suivront partout; mais...

(Germeuil s'en va tristement, & Cécile le regarde aller.)

LE COMMANDEUR.

Encore passe.

Mlle. CLAIRET.

Mon tour ma venir. Allons préparer nos paquets. *(Elle sort.)*

S. ALBIN *à son Pere.*

Mon Pere, écoutez-moi... Germeuil, demeurez... C'est lui qui vous a conservé votre fils... Sans lui vous n'en auriez plus. Qu'allois-je de-

Digitized by Google

venir?... C'eſt lui qui m'a conſervé Sophie... Menacée par moi, menacée par mon oncle, c'eſt Germeuil, c'eſt ma ſœur, qui l'ont ſauvée... Ils n'avoient qu'un inſtant... Elle n'avoit qu'un aſyle... Ils l'ont dérobée à ma violence... Les punirez-vous de ma faute?.. Cécile, venez. Il faut fléchir le meilleur des peres.

(*Il amene ſa ſœur aux pieds de ſon pere, & s'y jette avec elle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille, je vous ai pardonné; que me demandez-vous?

S. ALBIN.

D'aſſurer pour jamais ſon bonheur, le mien & le vôtre. Cécile... Germeuil... Ils s'aiment, ils s'adorent... Mon pere, livrez-vous à toute votre bonté. Que ce jour ſoit le plus beau jour de notre vie.

(*Il court à Germeuil, il appelle Sophie.*)

Germeuil, Sophie... Venez, venez... Allons tous nous jetter aux pieds de mon pere.

SOPHIE

(*Se jettant auſſi aux pieds du Pere de Famille, dont elle ne quitte gueres les mains, le reſte de la ſcene.*)

Monſieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(*ſe penchant ſur eux, & les relevant.*)

Mes enfans... Mes enfans... Cécile, vous aimez Germeuil?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti?

CECILE.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE

Pourquoi me l'avoir celé? Mes enfans, vous ne connoiſſez pas votre pere... Germeuil, approchez. Vos réſerves m'ont affligé; mais je vous

Digitized by Google

vous ai regardé de tout temps comme mon second fils. Je vous avois destiné ma fille. Qu'elle soit avec vous la plus heureuse des femmes.

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu arriver de loin cette extravagance : mais il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi, & Dieu merci, la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez, Monsieur le Commandeur,

S. ALBIN.

Mon oncle.

LE COMMANDEUR.

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi, tu aurois cent enfans que je n'en nommerai pas un. Adieu. (*Il sort.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Voyons qui de nous saura le mieux réparer les peines qu'il a causées.

S. ALBIN.

Mon pere, ma sœur, mon ami, je vous ai tous affligés. Mais voyez-la, & accusez-moi, si vous pouvez.

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, mes enfans. Monsieur le Bon, amenez mes pupilles. Madame Hébert, j'aurai soin de vous. Soyons tous heureux.

(*A Sophie.*)

Ma fille, votre bonheur sera désormais l'occupation la plus douce de mon fils. Apprenez-lui à votre tour à calmer les emportemens d'un caractere trop violent. Qu'il sache qu'on ne peut être heureux, quand on abandonne son sort à ses passions. Que votre soumission, votre douceur, votre patience, toutes les vertus que vous nous avez montrées en ce jour, soient à jamais

Digitized by Google

jamais le modele de ſa conduite, & l'objet de ſa plus tendre eſtime...

S. ALBIN *avec vivacité.*

Ah, oui, mon papa.

LE PERE DE FAMILLE (*à Germeuil.*)

Mon fils, mon cher fils! Qu'il me tardoit de vous appeller de ce nom!

(*Ici Cécile baiſe la main de ſon pere.*)

Vous ferez des jours heureux à ma fille. J'eſpere que vous n'en paſſerez avec elle aucun qui ne le ſoit... Je ferai, ſi je puis, le bonheur de tous... Sophie, il faut appeller ici votre mere, vos freres. Mes enfans, vous allez faire aux pieds des autels le ſerment de vous aimer toujours. Vous ne ſauriez en avoir trop de témoins... Approchez, mes enfans... Venez, Germeuil... Venez, Sophie.

(*Il unit ſes quatre enfans, & il dit:*)

Une belle femme, un homme de bien, ſont les deux êtres les plus touchans de la nature. Donnez deux fois en un même jour, ce ſpectacle aux hommes... Mes enfans, que le Ciel vous béniſſe, comme je vous bénis!

(*Il étend ſes mains ſur eux, & ils s'inclinent pour recevoir ſa bénédiction.*)

Le jour qui vous unira, ſera le jour le plus ſolemnel de votre vie. Puiſſe-t-il être auſſi le plus fortuné!.. Allons, mes enfans...

Oh, qu'il eſt cruel... qu'il eſt doux d'être pere!

(*En ſortant de la ſalle, le Pere de Famille conduit ſes deux filles; S. Albin a les bras jettés autour de ſon ami Germeuil; M. le Bon donne la main à Madame Hébert: le reſte ſuit en confuſion, & tous marquent le tranſport de la joie.*)

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

Digitized by Google

DE
LA POËSIE DRAMATIQUE.

A MON AMI Mr. GRIMM.

Digitized by Google

Digitized by Google

SOMMAIRE.

I. DES GENRES DRAMATIQUES. *De l'habitude des peuples. Des limites de l'Art. De l'injustice des hommes. Se complaire dans son travail. Chercher les suffrages de ses amis. Attendre les autres du temps. Intervalle des genres. Système Dramatique.* Pag. 1.

II. DE LA COMÉDIE SÉRIEUSE. *Des qualités du Poëte en ce genre. Objection. Réponse. Juger les productions de l'esprit en elles-mêmes. Avantages du comique honnête & sérieux, sur-tout chez un peuple corrompu. De quelques scenes du* Faux-Généreux. *De l'honnête. Seconde objection. Réponse.* Le Juge, *comédie, sujet proposé. Maniere de juger un ouvrage Dramatique. De la nature humaine. Du spectacle. Des fictions. Du Poëte, du Romancier, & du Comédien. Du but commun à tous les Arts d'imitation. Exemple d'un tableau honnête & pathétique.* 3

III. D'UNE SORTE DE DRAME MORAL. *Ses regles; ses avantages. Des impressions. Des applaudissemens.* 10

IV. D'UNE SORTE DE DRAME PHILOSOPHIQUES. *La mort de* Socrate, *exemple de ce Drame. Du Drame ancien & de sa simplicité.* ibid.

V. DES DRAMES SIMPLES ET DES DRAMES COMPOSÉS. *Le Drame simple préféré; & pourquoi. Difficulté de conduire deux intrigues à-la-fois. Exemples tirés de l'*Andrienne *& de l'*Eautontimorumenos. *Observation sur la conduite du* Pere de Famille. *Inconvénient des incidens multipliés.* 13

VI. DU DRAME BURLESQUE. *De son action & de*

Digitized by Google

ſon mouvement. Il exige une gaieté originale. Il n'eſt pas donné à tous d'y réuſſir. D'Ariſtophane. *L'uſage que le Gouvernement pourroit faire d'un bon farceur. De l'action & du mouvement en général. De ſon accroiſſement.* 15

VII. DU PLAN ET DU DIALOGUE. *Quel eſt le plus difficile? Des qualités du Poëte pour former un plan. De ſes qualités pour bien dialoguer. Le plan & le dialogue ne peuvent être de deux mains différentes. Un même ſujet fournira pluſieurs plans; mais les caracteres étant donnés, les diſcours ſont uns. Il y a plus de pieces bien dialoguées, que de pieces bien ordonnées. Un poëte forme ſon plan & projette ſes Scenes d'après ſon talent & ſon caractere. Du Soliloque & de ſon avantage. Défaut des jeunes poëtes.* 16

VIII. DE L'ESQUISSE. *Idée d'*Ariſtote. *Poëtiques d'*Ariſtote, *d'*Horace *&* de Boileau. *Exemple d'eſquiſſe d'un poëme tragique. Exemple d'eſquiſſe d'un poëme comique. Avantage de l'eſquiſſe. Moyen de la féconder & d'en faire ſortir les incidens.* 21

IX. DES INCIDENS. *Du choix des incidens.* Moliere & Racine *cités. Des incidens frivoles. De la fatalité. Objection. Réponſe.* Térence & Moliere *cités, Des fils. Des fils tendus à faux.* Moliere *cité.* 25

X. DU PLAN DE LA TRAGÉDIE ET DU PLAN DE LA COMÉDIE. *Quel eſt le plus difficile? Trois ordres de choſes. Le Poëte comique créateur dans ſon genre. Son modèle. La Poëſie comparée à l'Hiſtoire plus utilement qu'à la Peinture. Du merveilleux. Imitation de la nature dans la combinaiſon des incidens extraordinaires. Des incidens ſimultanés. Du vernis romaneſque. De l'illuſion; quantité conſtante. Du Drame & du Roman.* Télémaque *cité. Tragédies toutes d'invention. De la Tragédie domeſtique. S'il faut l'écrire en vers. Réſumé. Du Poëte & du Verſificateur. De l'imagination. De la réalité & de la*

Digitized by Google

la fiction. Du Philosophe & du Poëte. Ils sont conséquens & inconséquens dans le même sens. Eloge de l'imagination. Imagination réglée. Racheter le merveilleux par des choses communes. De la composition du Drame. Faire la premiere scene la premiere, & la derniere scene la derniere. De l'instance des scenes les unes sur les autres. Objection. Réponse. Du Pere de Famille. *De l'*Ami sincere de Goldoni. *Du* Fils Naturel. *De la simplicité. De la lecture des anciens. De la lecture d'*Homere. *Son utilité au Poëte Dramatique, prouvée par quelques morceaux traduits.* 27

XI. DE L'INTÉRÊT. *Perdre de vue le spectateur. Faut-il l'instruire ou le tenir dans l'ignorance des incidens? Ineptie des regles générales. Exemples tirés de* Zaïre, *d'*Iphigénie en Tauride, *& de* Britannicus. *Le sujet où les réticences sont nécessaires, est ingrat. Preuves tirées du* Pere de Famille *& de l'*Heycire de Térence. *De l'effet des monologues. De la nature de l'intérêt & son accroissement. De l'Art poëtique, & de ceux qui en ont écrit. Si un homme de génie compose jamais un art poëtique, savoir si le mot* spectateur *s'y trouvera. D'autres modèles, d'autres loix. Comparaison du Peintre & du Poëte dramatique. L'attention du poëte au spectateur, gêne le poëte & suspend l'action.* Moliere *cité.* 44

XII. DE L'EXPOSITION. *Qu'est-ce que c'est? Dans la Comédie. Dans la Tragédie. Y a-t-il toujours une exposition? De l'avant-scene, ou du moment où commence l'action. Il importe de l'avoir bien choisi. Il faut avoir un censeur, & qui soit homme de génie. Expliquer ce qu'il faut expliquer. Négliger les minuties. Débuter fortement. Cependant une premiere situation forte n'est pas sans inconvénient.* 51

XIII. DES CARACTERES. *Il faut les mettre en contraste avec les situations & les intérêts, & non entr'eux. Du contraste des caracteres entr'eux. Exa-*

Digitized by Google

man de ce contraſte. Le contraſte en général vicieux. Celui des caracteres multiplié dans un drame le rendroit mauſſade. Fauſſe ſuppoſition qui le prouve. Il montre l'art. Il ajoute au vernis romaneſque. Il gêne la conduite. Il rend le dialogue monotone. Bien fait, il rendroit le ſujet du Drame équivoque. Preuves tirées du Miſantrope de Moliere *&* *des* Adelphes de Térence. *Drames ſans contraſte plus vrais, plus ſimples, plus difficiles & plus beaux. Il n'y a point de contraſte dans la Tragédie.* Corneille, Plaute, Moliere, Térence *cités. Le contraſte des ſentimens & des images eſt le ſeul qui me plaiſe. Ce que c'eſt. Exemples tirés d'*Homere, *de* Lucrece, *d'*Horace, *d'*Anacréon, *de* Catulle, *de l'*Hiſtoire naturelle, *de l'*Eſprit. *D'un tableau du* Pouſſin. *Du contraſte par la vertu. Du contraſte par le vice. Contraſte réel. Contraſte feint. Les anciens n'ont pas connu le contraſte.* 53

XIV. De la division de l'Action et des Actes. *De quelques regles arbitraires, comme paroître ou être annoncé; rentrer ſur la ſcene; couper ſes actes à-peu-près de la même longueur. Exemple du contraire.* 62

XV. Des Entr'actes. *Ce que c'eſt. Quelle en eſt la loi. L'action ne s'arrête pas même dans l'entr'acte. Chaque acte d'une piece bien faite pourroit avoir un titre. Des ſcenes ſuppoſées. Précepte important là-deſſus. Exemple de ce précepte.* 63

XVI. Des Scenes. *Voir ſon perſonnage, quand il entre. Le faire parler d'après la ſituation de ceux qu'il aborde. Oublier le talent de l'acteur. Défaut des modernes dans lequel ſont auſſi tombés les anciens. Des ſcenes pantomimes. Des ſcenes parlées. Des ſcenes pantomimes & parlées. Des ſcenes ſimultanées. Des ſcenes épiſodiques. Avantages & exemples rares de ces ſcenes.* 69

XVII. Du Ton. *Chaque caractere a le ſien. De la plaiſanterie. De la vérité du diſcours en Philoſophie*

Digitized by Google

phie & en Poësie. Peindre d'après la passion & l'intérêt. Combien il est injuste de confondre le Poëte & le personnage! De l'homme & de l'homme de génie. Différence d'un dialogue & d'un scène. Dialogue de Corneille & de Racine comparé. Exemples. De la liaison du dialogue par les sentimens. Exemples. Dialogue de Moliere. Les Femmes Savantes & le Tartuffe cités. Des scènes isolées. Difficulté des scènes, lorsque le sujet est simple. Faux jugement du spectateur. Du Dialogue de Térence. L'Eunuque cité. Des scènes du Fils naturel & du Pere de Famille. Du monologue. Regle générale & peut-être la seule de l'Art dramatique. Des caricatures. Du foible & de l'outré. Térence cité. Des Davos. Des canevas de la scene ancienne, & des nôtres. 73

XVIII. Des Mœurs. De l'utilité des spectacles. Des mœurs des Comédiens. De l'abus prétendu des spectacles. Des mœurs d'un peuple. Tout peuple n'est pas également propre à réussir dans toutes sortes de Drame. Du Drame sous différens gouvernemens. De la Comédie dans un Etat monarchique. Inconvéniens. De la Poésie & des Poëtes chez un peuple esclave & avili. Des mœurs poétiques. Des mœurs anciennes. De la nature propre à la Poésie. Des tems qui annoncent la naissance des Poëtes. Du génie. De l'art d'embellir les mœurs. Bizarrerie des peuples policés. Térence cité. Cause de l'incertitude du goût. 81

XIX. De la Decoration. Montrer le lieu de la scene, tel qu'il est. De la peinture théatrale. Deux Poëtes ne peuvent à-la-fois se montrer avec un égal avantage. Du Drame lyrique. 87

XX. Des Vetemens. Du mauvais goût. Du luxe. De la représentation de l'Orphelin de la Chine. Des personnages du Pere de Famille & de leur vêtement. Discours adressé à une célebre actrice de nos jours. 89

XXI. De la Pantomime. Du jeu des Comédiens

diens Italiens. *Objection. Réponse. Du jeu des principaux personnages. Du jeu des personnages subalternes. Pédanterie de théatre. La pantomime portion importante du Drame. Vérité de quelques scenes pantomimes. Exemples. Nécessité d'écrire le jeu. Quand & quel est son effet ?* Térence & Moliere *cités. On connoît si le Poëte a négligé ou considéré la pantomime. S'il l'a négligée, on ne l'introduira point dans son Drame.* Moliere *l'avoit écrite. Très-humbles représentations à nos Critiques. Endroits des anciens Poëtes obscurs, & pourquoi ? La pantomime partie importante du Roman.* Richardson *cité. Scene d'*Oreste *&* Pilade, *avec sa pantomime. Mort de* Socrate *avec sa pantomime. Loix de la composition communes à la Peinture & à l'action dramatique. Difficulté de l'action théatrale, sous ce point de vue. Objection. Réponse. Utilité de la pantomime écrite, pour nous ? Qu'est-ce que la pantomime ? Qu'est-ce que le Poëte qui l'écrit dit au peuple ? Qu'est-ce qu'il dit au Comédien ? Il est difficile de l'écrire, & facile de la critiquer.* 91

XXII. Des Auteurs et des Critiques. *Critiques comparés à certains hommes sauvages ; à une espece de solitaire imbécille. Vanité de l'Auteur. Vanité du Critique. Plaintes des uns & des autres. Equité du public. Critique des vivans. Critique des morts. Le succès équivoque du* Misantrope, *consolation des Auteurs malheureux. L'auteur est le meilleur Critique de son ouvrage. Auteurs & Critiques ni assez honnêtes gens ni assez instruits. Liaison du goût avec la morale. Conseils à un Auteur. Exemple proposé aux Auteurs & aux Critiques dans la personne d'*Ariste. *Soliloque d'*Ariste *sur le vrai, le bon & le beau. Fin du discours sur la Poésie dramatique.* 104

DE

Digitized by Google

DE LA
POESIE
DRAMATIQUE,
A
MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.
HORAT. *de Art. poët.*

SI un Peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de Spectacle plaiſant & gai, & qu'on lui en propoſât un autre ſérieux & touchant, ſauriez-vous, mon Ami, ce qu'il en penſeroit? Je me trompe fort, ou les hommes de ſens, après en avoir conçu la poſſibilité, ne manqueroient pas de dire: A quoi bon ce genre? La vie ne nous apporte-t'elle pas aſſez de peines réelles, ſans qu'on nous en faſſe encore d'imaginaires? Pourquoi donner entrée à la triſteſſe

Digitized by Google

teſſe juſques dans nos amuſemens? Ils parleroient comme des gens étrangers au plaiſir de s'attendrir & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie? a-t-il produit quelque ouvrage? D'abord il étonne & partage les eſprits; peu-à-peu il les réunit; bientôt il eſt ſuivi d'une foule d'imitateurs; les modeles ſe multiplient; on accumule les obſervations; on poſe des regles; l'Art naît; on fixe ſes limites, & l'on prononce que tout ce qui n'eſt pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée, eſt biſarre & mauvais: ce ſont les colonnes d'Hercule, on n'ira point au-delà ſans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais paſſe malgré l'éloge de l'imbécilité, & le bon reſte malgré l'indéciſion de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que les hommes n'obtiennent juſtice que quand ils ne ſont plus. Ce n'eſt qu'après qu'on a tourmenté leur vie, qu'on jette ſur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc? Se repoſer, ou ſubir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été ſoumis. Malheur à celui qui s'occupe, ſi ſon travail n'eſt pas la ſource de ſes inſtans les plus doux, & s'il ne ſait pas ſe contenter de peu de ſuffrages. Le nombre des bons juges eſt borné. O mon Ami, lorſque j'aurai publié quelque choſe, que ce ſoit l'ébauche d'un drame, une idée philoſophique, un morceau de morale ou de littérature, car mon eſprit ſe délaſſe par la variété, j'irai vous voir. Si ma préſence ne vous gêne pas, ſi vous venez à moi d'un air ſatisfait; j'attendrai ſans impatience que le temps & l'équité, que le temps amene toujours, aient apprécié mon ouvrage.

S'il exiſte un genre, il eſt difficile d'en introduire

Digitized by Google

duite un nouveau. Celui-ci eſt-il introduit? autre préjugé : bientôt on imagine que les deux genres adoptés ſont voiſins & ſe touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponſe, ſon adverſaire ſe mit à marcher; & quand il n'auroit fait que boiter, il eût toujours répondu.

J'ai eſſayé de donner dans *le Fils Naturel* l'idée d'un drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille* que je promis alors, & que des diſtractions continuelles ont retardé, eſt entre le genre ſérieux du *Fils Naturel*, & la Comédie.

Et ſi jamais j'en ai le loiſir & le courage, je ne déſeſpere pas de compoſer un drame qui ſe place entre le genre ſérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoiſſe à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun, ils n'en démontreront pas moins, que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis, n'étoit pas chimérique.

Voici donc le ſyſtême dramatique dans toute ſon étendue. La Comédie gaie qui a pour objet le ridicule & le vice. La Comédie ſérieuſe qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme. La Tragédie qui auroit pour objet nos malheurs domeſtiques. La Tragédie qui a pour objet les cataſtrophes publiques & les malheurs des grands.

Mais qui eſt-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes? Quelles ſeront les qualités du Poëte qui ſe propoſera cette tâche?

Qu'il ſoit Philoſophe, qu'il ait deſcendu en lui-même, qu'il y ait vu la nature humaine, qu'il ſoit profondément inſtruit des états de la ſociété, qu'il en connoiſſe bien les fonctions

Digitized by Google

& le poids, les inconvéniens & les avantages.

„ Mais comment renfermer dans les bornes „ étroites d'un drame tout ce qui appartient à „ la condition d'un homme? Où eſt l'intrigue „ qui puiſſe embraſſer cet objet? On ſera dans „ ce genre de ces piéces que nous appellons à „ tiroir; des ſcenes épiſodiques ſuccéderont à „ des ſcenes épiſodiques & découſues, ou tout „ au plus liées par une petite intrigue qui ſer- „ pentera entr'elles : mais plus d'unité, peu „ d'action, point d'intérêt. Chaque ſcene réu- „ nira les deux points ſi recommandés par Ho- „ race : mais il n'y aura point d'enſemble, & „ le tout ſera ſans conſiſtence & ſans énergie."

Si les conditions des hommes nous fourniſſent des piéces, telles par exemple que les *Fâcheux* de Moliere, c'eſt déjà quelque choſe : mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état ne ſont pas tous de la même importance. Il me ſemble qu'on peut s'attacher aux principaux, en faire la baſe de ſon ouvrage, & jetter le reſte dans les détails. C'eſt ce que je me ſuis propoſé dans *le Pere de Famille*, où l'établiſſement du Fils & de la Fille ſont mes deux grands pivots. La fortune, la naiſſance, l'éducation, les devoirs des peres envers leurs enfans & des enfans envers leurs parens, le mariage, le célibat, tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille, vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carriere, qu'il ait le talent qui me manque; & vous verrez ce que ſon drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre, ne prouve qu'une choſe; c'eſt qu'il eſt difficile à manier, que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant,

Digitized by Google

fant, & qu'il ſuppoſe plus d'art, de connoiſſances, de gravité & de force d'eſprit, qu'on n'en a communément quand on ſe livre au Théatre.

Pour bien juger d'une production, il ne faut pas la rapporter à une autre production. Ce fut ainſi qu'un de nos premiers Critiques ſe trompa. Il dit : les Anciens n'ont point eu d'Opéra, donc l'Opéra eſt un mauvais genre. Plus circonſpect ou plus inſtruit, il eût dit peut-être : les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'eſt pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raiſonnement. Qu'il y ait ou non des modeles ſubſiſtans, il n'importe. Il eſt une regle antérieure à tout, & la raiſon poëtique étoit qu'il n'y avoit point encore de Poëtes : ſans cela, comment auroit-on jugé le premier poëme ? Fut-il bon parce qu'il plut ? ou plut-il parce qu'il étoit bon ?

Les devoirs des hommes ſont un fonds auſſi riche pour le Poëte dramatique, que leurs ridicules & leurs vices ; & les Piéces honnêtes & ſérieuſes réuſſiront par-tout, mais plus ſûrement encore chez un peuple corrompu, qu'ailleurs. C'eſt en allant au Théatre qu'ils ſe ſauveront de la compagnie des méchans dont ils ſont entourés ; c'eſt-là qu'ils trouveront ceux avec leſquels ils aimeroient à vivre ; c'eſt-là qu'ils verront l'eſpece humaine comme elle eſt, & qu'ils ſe réconcilieront avec elle. Les gens de bien ſont rares ; mais il y en a. Celui qui penſe autrement, s'accuſe lui-même, & montre combien il eſt malheureux dans ſa femme, dans ſes parens, dans ſes amis, dans ſes connoiſſances. Quelqu'un me diſoit un jour, après la lecture d'un ouvrage

Digitized by Google

qui l'avoit délicieuſement occupé: il me ſemble que je ſuis reſté ſeul. L'ouvrage méritoit cet éloge; mais ſes amis ne méritoient pas cette ſatyre.

C'eſt toujours la vertu & les gens vertueux qu'il faut avoir en vue quand on écrit. C'eſt vous, mon Ami, que j'évoque quand je prends la plume; c'eſt vous que j'ai devant les yeux quand j'agis, C'eſt à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez ſouri, ſi elle a verſé une larme, ſi vous m'en aimez tous les deux davantage, je ſuis récompenſé.

Lorſque j'entendis les ſcenes du Payſan dans le *Faux-Généreux*, je dis: voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les temps; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épiſode eſt tout-à-fait dans le genre honnête & ſérieux.

„ L'exemple d'un épiſode heureux ne prouve „ rien, dira-t'on. Et ſi vous ne rompez le diſ- „ cours monotone de la vertu par le fracas de „ quelques caracteres ridicules & même un peu „ forcés, comme tous les autres ont fait; quoi „ que vous diſiez du genre honnête & ſérieux, „ je craindrai toujours que vous n'en tiriez que „ des ſcenes froides & ſans couleur, de la mo- „ rale ennuyeuſe & triſte, & des eſpeces de ſer- „ mons dialogués. „

Parcourons les parties d'un drame, & voyons. Eſt-ce par le ſujet qu'il en faut juger? Dans le genre honnête & ſérieux, le ſujet n'eſt pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y eſt traité d'une maniere plus vraie. Eſt-ce par les caracteres? Ils y peuvent être auſſi divers & auſſi originaux, & le Poëte & contraint de les deſſiner encore plus fortement. Eſt-ce par les paſſions? Elle s'y montreront d'autant plus énergiques,

Digitized by Google

giques, l'intérêt ſera plus grand. Eſt-ce par le ſtyle ? Il y ſera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus ſuſceptible de ce que nous appellons le ſentiment, qualité ſans laquelle aucun ſtyle ne parle au cœur. Eſt-ce par l'abſence du ridicule ? Comme ſi la folie des actions & des diſcours, lorſqu'ils ſont ſuggérés par un intérêt mal-entendu, ou par le tranſport de la paſſion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence ; & je demande dans quel genre ſont écrites ſes ſcenes de Peres & d'Amans ?

Si dans *le Pere de Famille* je n'ai pas ſçu répondre à l'importance de mon ſujet ; ſi la marche en eſt froide, les paſſions diſcoureuſes & moraliſtes ; ſi les caractéres du Pere, de ſon Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cécile manquent de vigueur comique, ſera-ce la faute du genre ou la mienne ?

Que quelqu'un ſe propoſe de mettre ſur la ſcene la condition du Juge ; qu'il intrigue ſon ſujet d'une maniére auſſi intéreſſante qu'il le comporte & que je le conçois ; que l'homme y ſoit forcé par les fonctions de ſon état, ou de manquer à la dignité & à la ſainteté de ſon miniſtére, & de ſe déshonorer aux yeux des autres & aux ſiens, ou de s'immoler lui même dans ſes paſſions, ſes goûts, ſa fortune, ſa naiſſance, ſa femme & ſes enfans, & l'on prononcera après, ſi l'on veut, que le drame honnête & ſérieux eſt ſans chaleur, ſans couleur & ſans force.

Une maniére de me décider qui m'a ſouvent réuſſi, & a laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain, car l'une & l'autre produiſent cet effet ; c'eſt de ſaiſir par la penſée des objets, de

Digitized by Google

les transporter de la nature sur la toile, & de les examiner à cette distance où ils ne sont ni trop près ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen. Prenons deux Comédies, l'une dans le genre sérieux, & l'autre dans le genre gai ; formons-en, scene à scene, deux galeries de tableaux ; & voyons celle où nous nous promenerons le plus long-tems & le plus volontiers, où nous éprouverons les sensations les plus fortes & les plus agréables, & où nous serons le plus pressés de retourner.

Je le répete donc : l'honnête, l'honnête. Il nous touche d'une maniére plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poëte, êtes-vous sensible & délicat ? pincez cette corde, & vous l'entendrez résonner ou frémir dans toutes les ames.

" La nature humaine est donc bonne? „

Oui, mon ami, & très-bonne. L'eau, l'air, la terre, le feu, tout est bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve sur la fin de l'automne, secoue les forêts, & frappant les arbres les uns contre les autres, en brise & sépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer & les purifie ; & le volcan qui verse de son flanc entr'ouvert des flots de matiéres embrasées, & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce sont les misérables conventions qui pervertissent l'homme, & non la nature humaine, qu'il faut accuser. En effet, qu'est-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuse? Où est le malheureux qui puisse écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie est le seul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant soient confondues. Là, le méchant s'irrite contre

Digitized by Google

contre des injuſtices qu'il auroit commiſes, compatit à des maux qu'il auroit occaſionnés, & s'indigne contre un homme de ſon propre caractére. Mais l'impreſſion eſt reçue, elle demeure en nous, malgré nous; & le méchant ſort de ſa loge moins diſpoſé à faire le mal que s'il eût été gourmandé par un orateur ſévere & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniére détournée, & en frappant d'autant plus ſûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend & s'offre d'elle-même au coup. Les peines ſur leſquelles ils m'attendriſſent ſont imaginaires; d'accord: mais ils m'attendriſſent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine*, & de *Cléveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt ſur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art ſeroit plus funeſte que celui qui me rendoit complice du vicieux? Mais auſſi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au ſort de l'homme de bien; qui me tire de la ſituation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il ſe refugie, & m'aſſocier à toutes les traverſes par leſquelles il plaît au Poëte d'éprouver ſa conſtance?

O quel bien en reviendroit aux hommes, ſi tous les arts d'imitation ſe propoſoient un objet commun, & concouroient un jour avec les loix pour nous faire aimer la vertu & haïr le vice! C'eſt au Philoſophe à les y inviter; c'eſt à lui à s'adreſſer au Poëte, au Peintre, au Muſicien, & à leur crier avec force: Hommes de génie, pourquoi le Ciel vous a-t-il doués? S'il en eſt entendu, bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos palais; nos voix ne ſeront plus des organes du crime, & le goût

Digitized by Google

goût & les mœurs y gagneront. Croit-on en effet que l'action de deux époux aveugles qui se chercheroient encore dans un âge avancé, & qui les paupieres humides des larmes de la tendresse, se ferreroient les mains, & se caresseroient, pour ainsi dire, au bord du tombeau, ne demanderoit pas le même talent & ne m'intéresseroit pas davantage que le spectacle des plaisirs violens dont leurs sens tout nouveaux s'énivroient dans l'adolescence ?

Quelquefois j'ai pensé qu'on discuteroit au Théatre les points de Morale les plus importans, & cela sans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agiroit-il en effet ? De disposer le Poëme de maniere que les choses y fussent amenées comme l'abdication de l'empire l'est dans Cinna. C'est ainsi qu'un Poëte agiteroit la question du suicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités & cent autres. Nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle scene est nécessaire, si elle tient au fond, si elle est annoncé & que le spectateur la desire, il y donnera toute son attention, & il en sera bien autrement affecté que de ces petites sentences alambiquées dont nos ouvrages modernes sont cousus.

Ce ne sont pas des mots que je veux remporter du théatre, mais des impressions. Celui qui prononcera d'un drame dont on citera beaucoup de pensées détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trompera rarement. Le Poëme excellent est celui dont l'effet demeure long-tems en moi.

O Poëtes dramatiques, l'applaudissement vrai que vous devez vous proposer d'obtenir, ce n'est pas ce battement de mains qui se fait entendre subitement

Digitized by Google

ſubitement aprés un vers éclatant, mais ce ſoupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long ſilence, & qui la ſoulage. Il eſt une impreſſion plus violente encore, & que vous concevrez, ſi vous êtes nés pour votre Art & ſi vous en preſſentez toute la magie : c'eſt de mettre un peuple comme à la gêne. Alors les eſprits ſeront troublés, incertains, flottans, éperdus, & vos ſpectateurs tels que ceux qui dans les tremblemens d'une partie du globe, voient les murs de leurs maiſons vaciller, & ſentent la terre ſe dérober ſous leurs pieds.

Il eſt une ſorte de drame où l'on préſenteroit la Morale directement & avec ſuccès. En voici un exemple. Ecoutez bien ce que nos juges en diront, & s'ils le trouvent froid, croyez qu'ils n'ont ni énergie dans l'ame, ni idée de la véritable éloquence, ni ſenſibilité, ni entrailles. Pour moi, je penſe que l'homme de génie qui s'en emparera, ne laiſſera pas aux yeux le tems de ſe ſécher, & que nous lui devrons le ſpectacle le plus touchant, & une des lectures les plus inſtructives & les plus délicieuſes que nous puiſſions faire. C'eſt la mort de Socrate.

La ſcene eſt dans une priſon. On y voit le Philoſophe enchaîné & couché ſur la paille, Il eſt endormi. Ses amis ont corrompu ſes gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer ſa délivrance.

Tout Athene eſt dans la rumeur, mais l'homme juſte dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il eſt doux d'avoir bien vécu, lorſqu'on eſt ſur le point de mourir! *ſcene premiere.*

Socrate s'éveille ; il apperçoit ſes amis, il eſt ſurpris de les voir ſi matin.

Le ſonge de Socrate.

Ils

Digitized by Google

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté; il examine avec eux ce qu'il lui convient de faire.

Du reſpet qu'on ſe doit à ſoi-même, & de la ſainteté des Loix. *Scene ſeconde.*

Les gardes arrivent; on lui ôte ſes chaînes.

La fable ſur la peine & ſur le plaiſir.

Les Juges entrent, & avec eux les accuſateurs de Socrate & la foule du peuple. Il eſt accuſé, & il ſe défend.

L'apologie. *Scene troiſieme.*

Il faut ici s'aſſujettir au couſtumé : il faut qu'on liſe les accuſations; que Socrate interpelle ſes juges, ſes accuſateurs, & le peuple; qu'il les preſſe; qu'il les interroge; qu'il leur réponde. Il faut montrer la choſe comme elle s'eſt paſſée; & le ſpectacle n'en ſera que plus vrai, plus frappant & plus beau.

Les Juges ſe retirent; les amis de Socrate reſtent; ils ont preſſenti la condamnation. Socrate les entretient & les conſole.

De l'immortalité de l'ame. *Scene quatrieme.*

Il eſt jugé. On lui annonce ſa mort. Il voit ſa femme & ſes enfans. On lui apporte la ciguë. Il meurt. *Scene cinq.*

Ce n'eſt-là qu'un acte; mais s'il eſt bien fait, il aura preſque l'étendue d'une piéce ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas? quelle profondeur de philoſophie! quel naturel! quelle vérité! Si l'on ſaiſit bien le caractere ferme, ſimple, tranquille, ſerein & élevé du Philoſophe, on éprouvera combien il eſt difficile a peindre. A chaque inſtant il doit amener le ris ſur le bord des levres & les larmes aux yeux. Je mourrois content, ſi j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois, ſi les critiques ne voient là-dedans qu'un enchaînement de diſcours philoſophiques & froids, ô les pauvres gens! que je les plains! Pour

Digitized by Google

Pour moi, je fais plus de cas d'une paſſion, d'un caractére qui ſe dévelope peu-à-peu, & qui finit par ſe montrer dans toute ſon énergie, que de ces combinaiſons d'incidens dont on forme le tiſſu d'une piéce où les perſonnages & les ſpectateurs ſont également ballotés. Il me ſemble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les Anciens en avoient une autre idée. Une conduite ſimple, une action priſe le plus près de ſa fin pour que tout fût dans l'extrême, une cataſtrophe ſans ceſſe imminente & toujours éloignée par une circonſtance ſimple & vraie, des diſcours énergiques, des paſſions fortes, des tableaux, un ou deux caractéres fermement deſſinés : voilà tout leur appareil. Il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverſer les eſprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne ſaura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué comme moi, que quelque compliquée que fût une piéce, il n'eſt preſque perſonne qui n'en rendit compte au ſortir de la premiére repréſentation. On ſe rappelle facilement les événemens, mais non les diſcours; & les événemens une fois connus, la piéce compliquée a perdu ſon effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être repréſenté qu'une fois & jamais imprimé, je dirai au Poëte : compliquez tant qu'il vous plaira; vous agiterez, vous occuperez ſûrement; mais ſoyez ſimple, ſi vous voulez être lu & reſter.

Une belle ſcene contient plus d'idées que tout un drame ne peut offrir d'incidens; & c'eſt ſur les idées qu'on revient. C'eſt ce qu'on entend ſans ſe laſſer, c'eſt ce qui affecte en tout temps.

La

Digitized by Google

La ſcene de Roland dans l'autre où il attend en vain la perfide Angélique ; le diſcours de Luſignan à ſa fille ; celui de Clytemneſtre à Agamemnon me ſont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'eſt la même action. Il eſt preſque impoſſible de conduire deux intrigues à la fois, ſans que l'une n'intéreſſe aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenſer.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniére dont Térence a entrelacé les amour de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Cependant l'a-t-il fait ſans inconvénient ? Au commencement du ſecond acte, ne croiroit-on pas entrer dans une autre piéce ? & le cinquiéme finit-il d'une maniére bien intéreſſante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois, s'impoſe la néceſſité de les dénouer dans un même inſtant. Si la principale s'acheve la premiére, celle qui reſte ne ſe ſupporte plus ; ſi c'eſt au contraire l'intrigue épiſodique qui abandonne la principale, autre inconvénient ; de perſonnages ou diſparoiſſent tout-à-coup, ou ſe remontrent ſans raiſon, & l'ouvrage ſe mutile ou ſe refrodit.

Que deviendroit la piéce que Térence a intitulée l'*Eautontimorumenos*, ou l'*Ennemi de lui-même*, ſi par un effort de génie le Poëte n'avoit ſçu reprendre l'intrigue de Clinia, qui ſe termine au troiſiéme acte, & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence tranſporta l'intrigue de la Périnthienne de Ménandre dans l'Andrienne du même Poëte Grec, & de deux piéces ſimples il en fit une compoſée. Je fis le contraire dans le *Fils Naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois

Digitized by Google

trois actes l'*Avare* de Moliere avec les caractéres de l'*Ami vrai*. Je ſéparai ces ſujets, & je fis une piéce en cinq actes : bonne ou mauvaiſe, il eſt certain que j'eus raiſon en ce point.

Térence prétend que pour avoir doublé le ſujet de l'*Eautontimorumenos*, ſa piéce eſt nouvelle ; & j'y conſens : pour meilleure, c'eſt autre choſe.

Si j'oſois me flater de quelque adreſſe dans *le Pere de Famille*, ce ſeroit d'avoir donné à Germeuil & à Cécile une paſſion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers actes, & de l'avoir tellement ſubordonnée dans toute la piéce à celle de Saint-Albin pour Sophie, que même après une déclaration, Germeuil & Cécile ne peuvent s'entretenir de leur paſſion, quoiqu'ils ſe retrouvent enſemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de diſcours ; vos perſonnages auront à peine le temps de parler ; ils agiront au lieu de ſe développer. J'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de ſupportable ? Il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie ſérieuſe, & preſque point dans la Tragédie.

Moins un genre eſt vraiſemblable, plus il eſt facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienſéances. La choſe la plus mauſſade, ce ſeroit un drame burleſque & froid. Dans les genres ſérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conſerver.

Cependant une Farce excellente n'eſt pas l'ouvrage

Digitized by Google

l'ouvrage d'un homme ordinaire. Elle ſuppoſe une gaieté originale; les caracteres en ſont comme les groteſques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine ſont conſervés. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'eſtropier ainſi. Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que *le Miſantrope*, on ſe trompe.

Qu'eſt-ce qu'Ariſtophane? Un farceur original. Un Auteur de cette eſpece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il ſait l'employer. C'eſt à lui qu'il faut abandonner tous les enthouſiaſtes qui troublent de temps en temps la ſociété. Si on les expoſe à la foire, on n'en remplira pas les priſons.

Quoique le mouvement varie ſelon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'eſt une maſſe qui ſe détache du ſommet d'un rocher: ſa viteſſe s'accroît à meſure qu'elle deſcend, & elle bondit d'eſpace en eſpace, par les obſtacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaiſon eſt juſte; s'il eſt vrai qu'il y ait d'autant moins de diſcours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Eſt-il plus difficile d'établir le plan que de dialoguer? c'eſt une queſtion que j'ai ſouvent entendu agiter; & il m'a toujours ſemblé que chacun répondoit plutôt ſelon ſon talent que ſelon la vérité de la choſe.

Un homme à qui le commerce du monde eſt familier, qui parle avec aiſance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, écoutés, & qui ſait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'eſprit, qui

Digitized by Google

a médité l'art poétique, qui connoît le théâtre, à qui l'expérience & le goût ont indiqué les situations qui intéressent, qui sait combiner des événemens, formera son plan avec assez de facilité; mais les scenes lui donneront de la peine. Celui-ci se contentera d'autant moins de son travail, que versé dans les meilleurs Auteurs de sa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chefs-d'œuvre qui lui sont présens. S'agit-il d'un récit? celui de l'Andrienne lui revient; d'une scene de passion? l'Eunuque lui en offrira dix pour une qui le désespéreront.

Au reste, l'un & l'autre sont l'ouvrage du génie; mais le génie n'est pas le même. C'est le plan qui soutient une piéce compliquée: c'est l'art du discours & du dialogue qui fait écouter & lire une piéce simple.

J'observerai pourtant qu'en général il y a plus de piéces bien dialoguées que de piéces bien conduites. Le génie qui dispose les incidens, paroît plus rare que celui qui trouve les vrais discours. Combien de belles scenes dans Moliere! On compte ses dénouemens heureux.

Les plans se forment d'après l'imagination; les discours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même sujet, & d'après les mêmes caracteres. Mais les caracteres étant donnés, la maniere de faire parler est une. Vos personnages auront telle ou telle chose à dire, selon les situations où vous les aurez placés: mais étant les mêmes hommes dans toutes ces situations, jamais ils ne se contrediront.

On seroit tenté de croire qu'une drame devroit être l'ouvrage de deux hommes de génie,

Digitized by Google

l'un qui arrangeât, & l'autre qui fît parler. Mais qui eſt-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre? Le génie du dialogue n'eſt pas univerſel; chaque homme ſe tâte & ſent ce qu'il peut: ſans qu'il s'en apperçoive, en formant ſon plan il cherche les ſituations dont il eſpere ſortir avec ſuccès. Changez ces ſituations, & il lui ſemblera que ſon génie l'abandonne. Il faut à l'un des ſituations plaiſantes; à l'autre, des ſcenes morales & graves; à un troiſieme, des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine, & à Racine un plan de Corneille, & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractere ſenſible & droit, j'avoue, mon Ami, que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'eſpérois ſortir avec les reſſources de la raiſon & de l'honnêteté. Ce ſont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne heure: je les ai ſi ſouvent employées contre les autres & contre moi.

Vous ſavez que je ſuis habitué de longue main à l'art du ſoliloque. Si je quitte la ſociété & que je rentre chez moi triſte & chagrin, je me retire dans mon cabinet, & là je me queſtionne & je me demande: Qu'avez-vous? de l'humeur?... Oui.... Eſt-ce que vous vous portez mal?... Non.... Je me preſſe, j'arrache de moi la vérité. Alors il me ſemble que j'aie une ame gaie, tranquille, honnête & ſereine, qui en interroge une autre qui eſt honteuſe de quelque ſottiſe qu'elle craint d'avouer. Cependant l'aveu vient. Si c'eſt une ſotiſe que j'ai commiſe, comme il m'arrive aſſez ſouvent, je m'abſous. Si c'en eſt une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens diſpoſés à abuſer de la facilité de mon ca-

ractere,

Digitized by Google

ractere, je pardonne. La triſteſſe ſe diſſipe; je rentre dans ma famille bon époux, bon pere, bon maître, du moins je l'imagine; & perſonne ne ſe reſſent d'un chagrin qui alloit ſe répandre ſur tout ce qui m'eût approché.

Je conſeillerai cet examen ſecret à tous ceux qui voudront écrire; ils en deviendront à coup ſûr plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, ſans que je m'en apperçoive, je chercherai des ſituations qui quadreront à mon talent & à mon caractere.

„ Ce plan ſera-t-il le meilleur? "

Il me le paroîtra ſans doute.

„ Mais aux autres? ".

C'eſt une autre queſtion.

Ecouter les hommes, & s'entretenir ſouvent avec ſoi; voilà les moyens de ſe former au dialogue.

Avoir une belle imagination; conſulter l'ordre & l'enchaînement des choſes; ne pas redouter les ſcenes difficiles ni le long travail; entrer par le centre de ſon ſujet; bien diſcerner le moment où l'action doit commencer; ſçavoir ce qu'il eſt à propos de laiſſer en arriere; connoître les ſituations qui affectent: voilà le talent d'après lequel on ſaura former un plan.

Sur-tout s'impoſer la loi de ne pas jetter ſur le papier une ſeule idée de détail, que le plan ne ſoit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup & qu'il veut être long-temps médité, qu'arrive-t-il à ceux qui ſe livrent au genre dramatique & qui ont quelque facilité à peindre des caracteres? Ils ont une vue générale de leur ſujet, ils connoiſſent à peu près les ſituations, ils ont projetté leurs caracteres: & lorſqu'ils ſe ſont dit: cette mere ſera coquette, ce pere ſera dur, cet amant libertin,

bertin; cette jeune fille ſenſible & tendre, la fureur de faire les ſcenes les prend. Ils écrivent; ils écrivent; ils rencontrent des idées fines, délicates, fortes même; ils ont des morceaux charmans & tout prêts: mais lorſqu'ils ont beaucoup travaillé, & qu'ils en viennent au plan, car c'eſt toujours-là qu'il en faut venir, ils cherchent à placer ce morceau charmant; ils ne ſe réſoudront jamais à perdre cette idée délicate ou forte; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les ſcenes, qu'il falloit faire pour le plan. De-là une conduite & même un dialogue contraints, beaucoup de peine & de temps perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent ſur le chantier. Quel chagrin, ſur-tout ſi l'ouvrage eſt en vers!

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous compoſiez en vers, ou que vous écriviez en proſe; faites d'abord le plan: après cela vous ſongerez aux ſcenes.

Mais comment former le plan? Il y a dans la Poétique d'Ariſtote une belle idée là-deſſus. Elle m'a ſervi; elle peut ſervir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois ſont particuliérement célebres; Ariſtote, Horace & Boileau. Ariſtote eſt un philoſophe qui marche avec ordre, qui établit des principes généraux, & qui en laiſſe les conſéquences à tirer & les applications à faire. Horace eſt un homme de génie qui ſemble affecter le déſordre, & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau eſt un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à ſon diſciple.

Ariſtote

Digitized by Google

Ariſtote dit en quelque endroit de ſa Poétique : ſoit que vous travailliez ſur un ſujet connu, ſoit que vous en tentiez un nouveau, commencez par eſquiſſer la Fable, & vous penſerez enſuite aux épiſodes ou circonſtances qui doivent l'étendre. Eſt-ce une Tragédie? dites: une jeune Princeſſe eſt conduite ſur un autel pour y être immolée; mais elle diſparoît tout-à-coup aux yeux des ſpectateurs, & elle eſt tranſportée dans un pays où la coutume eſt de ſacrifier les étrangers à la Déeſſe qu'on y adore. On la fait Prêtreſſe. Quelques années après, le frere de cette Princeſſe arrive dans ce pays : il eſt ſaiſi par les habitans; & ſur le point d'être ſacrifié par les mains de ſa ſœur, il s'écrie : ce n'eſt donc pas aſſez que ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le ſois auſſi! A ce mot il eſt reconnu & ſauvé.

Mais pourquoi la Princeſſe avoit-elle été condamnée à mourir ſur un autel?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où ſon frere la rencontre?

Comment a-t-il été pris?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle?

Il eſt reconnu par ſa ſœur. Mais cette reconnoiſſance ne ſe pouvoit-elle faire autrement?

Toutes ces choſes ſont hors du ſujet. Il faut les ſuppléer dans la fable.

Le ſujet appartient à tous. Mais le Poëte diſpoſera du reſte à ſa fantaiſie; & celui qui aura rempli ſa tâche de la maniere la plus ſimple & la plus néceſſaire, aura le mieux réuſſi.

L'idée d'Ariſtote eſt propre à tous les genres dramatiques; & voici comment j'en ai fait uſage pour moi.

Un pere a deux enfans, un fils & une fille.

Digitized by Google

La fille aime ſecretement un jeune homme qui demeure dans la maiſon. Le fils eſt entété d'une inconnue qu'il a vue dans ſon voiſinage. Il a tâché de la corrompre, mais inutilement. Il s'eſt déguiſé & établi à côté d'elle ſous un nom & ſous des habits empruntés. Il paſſe-là pour un homme du peuple, attaché à quelque profeſſion méchanique. Cenſé le jour à ſon travail, il ne voit celle qu'il aime que le ſoir. Mais le pere attentif à ce qui ſe paſſe dans ſa maiſon, apprend que ſon fils s'abſente toutes les nuits. Cette conduite qui annonce le déréglement, l'inquiete : il attend ſon fils.

C'eſt-là que la piéce commence.

Qu'arrive-t-il enſuite? C'eſt que cette fille convient à ſon fils; & que découvrant en même temps que ſa fille aime le jeune homme à qui il la deſtinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de ſon beau-frere qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle ſecretement?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime eſt-il dans la maiſon? Qu'y fait-il? Qui eſt-il?

Qui eſt cette inconnue dont le fils eſt épris? Comment eſt-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle eſt?

D'où eſt-elle? Née dans la province, qu'eſt-ce qui l'a amenée à Paris? Qu'eſt-ce qui l'y retient?

Qu'eſt-ce que le beau-frere?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la maiſon du pere?

Pourquoi s'oppoſe-t-il à des mariages qui conviennent au pere?

Mais la ſcene ne pouvant ſe paſſer en deux endroits, comment la jeune inconnue entrera-t-elle dans la maiſon du pere? Com-

Digitized by Google

Comment le pere découvre-t-il la passion de sa fille & du jeune homme qu'il a chez lui?

Quelle raison a-t-il de dissimuler ses desseins?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue lui convienne?

Quels sont les obstacles que le beau-frere apporte à ses vues?

Comment le double mariage se fait-il malgré ces obstacles?

Combien de choses qui demeurent indéterminées après que le Poëte a fait son esquisse. Mais voilà l'argument & le fond. C'est de-là qu'il doit tirer la division des actes, le nombre des personnages, leurs caracteres, & le sujet des scenes.

Je vois que cette esquisse me convient, parce que le pere dont je me propose de faire sortir le caractere, sera très-malheureux. Il ne voudra point un mariage qui convient à son fils; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut, & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caracteres.

Le pere aura le caractere de son état. Il sera bon, vigilant, ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie, elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable, moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assez aimable. J'en ai fait un enfant innocent, honnête & sensible.

Le beau-frere qui est mon machiniste, homme d'une tête étroite & à préjugés, sera dur,

Digitized by Google

foible, méchant, importun, rusé, tracassier, le trouble de la maison, le fléau du pere & des enfans, & l'aversion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille, dont les affaires se sont dérangées, & qui a laissé cet enfant sans ressource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort de son ami, & l'a fait élever comme son fils.

Cécile persuadée que son pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux, le tiendra à une grande distance d'elle, le traitera quelquefois avec dureté; & Germeuil arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille son bienfaiteur, se renfermera dans les bornes du respect; mais les apparences ne seront pas si bien gardées de part & d'autre, que la passion ne perce tantôt dans les discours, tantôt dans les actions, mais toujours d'une maniere incertaine & légere.

Germeuil sera donc d'un caractere ferme, tranquille, & un peu renfermé.

Et Cécile un composé de hauteur, de vivacité, de réserve & de sensibilité.

L'espece de dissimulation qui contiendra ces amans, trompera aussi le Pere de Famille. Détourné de ses desseins par cette fausse antipathie, il n'osera proposer à sa fille pour époux un homme qui ne laisse appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en aversion.

Le pere dira: n'est-ce pas assez de tourmenter mon fils en lui ôtant une femme qu'il aime, sans aller encore persécuter ma fille en lui proposant pour époux un homme qu'elle n'aime pas?

La fille dira: n'est-ce pas assez du chagrin que

que mon pere & mon oncle reſſentent de la paſſion de mon frere, ſans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde?

Par ce moyen l'intrigue de la fille & de Germeuil ſera ſourde, ne nuira point à celle du fils & de ſa maîtreſſe, & ne ſervira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réuſſi au-delà de mes eſpérances, ſi je parviens à tellement intéreſſer ces deux perſonnages à la paſſion du fils, qu'ils ne puiſſent s'occuper de la leur. Leur penchant ne partagera plus l'intérêt; il rendra ſeulement leurs ſcenes plus piquantes.

J'ai voulu que le pere fût le perſonnage principal. L'eſquiſſe reſtoit la même; mais tous les épiſodes changeoient, ſi j'avois choiſi pour mon héros, ou le fils, ou l'ami, ou l'oncle.

Si le Poëte a de l'imagination, & qu'il ſe repoſe ſur ſon eſquiſſe, il la féconderá, il en verra ſortir une foule d'incidens, & il ne ſera plus embarraſſé que du choix.

Qu'il ſe rende difficile ſur ce point, lorſque ſon ſujet eſt ſérieux. On ne ſouffriroit pas aujourd'hui qu'un pere vînt avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant, ni qu'un mari ſe cachât ſous une table pour s'aſſurer par lui-même des diſcours qu'on tient à ſa femme. Ces moyens ſont de la farce.

Si une jeune Princeſſe eſt conduite vers un autel ſur lequel on doit l'immoler, on ne voudra pas qu'un auſſi grand événement ne ſoit fondé que ſur l'erreur d'un meſſager qui ſuit un chemin, tandis que la Princeſſe & ſa mere s'avancent par un autre.

» La fatalité qui nous joue n'attache-t-elle » pas des révolutions plus importantes à des » cauſes plus légeres? »

Digitized by Google

Il eſt vrai. Mais le Poëte ne doit pas l'imiter en cela. Il emploiera cet incident, s'il eſt donné par l'hiſtoire. Mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ſes moyens plus ſévérement que la conduite des Dieux.

Qu'il ſoit ſcrupuleux dans le choix des incidens, & ſobre dans leur uſage; qu'il les proportionne à l'importance de ſon ſujet, & qu'il établiſſe entr'eux une liaiſon preſque néceſſaire.

„ Plus les moyens par leſquels la volonté des „ Dieux s'accomplira ſur les hommes, ſeront „ obſcurs & foibles, plus je ſerai effrayé de leur „ fort. "

J'en conviens. Mais il faut que je ne puiſſe douter que telle a été la volonté, non du Poëte, mais des Dieux.

La Tragédie demande de l'importance dans les moyens; la Comédie de la fineſſe.

Un amant jaloux eſt-il incertain des ſentimens de ſon ami? Térence laiſſera ſur la ſcène un Dave qui écoutera les diſcours de celui-ci & qui en fera le récit à ſon maître. Nos François voudront que leur Poëte en ſache davantage.

Un vieillard ſotement vain changera ſon nom bourgeois d'Arnolphe en celui de Monſieur de la Souche, & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue, & en amenera le dénouement d'une maniere ſimple & inattendue: alors ils s'écriront, à merveilles! & ils auront raiſon. Mais ſi ſans aucune vraiſemblance, & cinq ou ſix fois de ſuite, on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de ſon rival & la dupe de ſa pupille, allant de Valere à Agnès, & retournant d'Agnès à Valere, ils diront: ce n'eſt pas un Drame que cela, c'eſt un Conte; & ſi vous n'avez pas tout l'eſprit, toute la gaieté, tout le génie de Moliere, ils vous accuſeront d'avoir manqué

Digitized by Google

manqué d'invention, & ils répéteront : c'eſt un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens, vous aurez peu de perſonnages. N'ayez point de perſonnages ſuperflus; & que des fils imperceptibles lient tous vos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux : en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point, vous égarerez mon attention.

Tel eſt, ſi je ne me trompe, l'effet du diſcours de Froſine dans l'*Avare*. Elle s'engage à détourner l'Avare du deſſein d'épouſer Marianne par le moyen d'une Vicomteſſe de Baſſe-Bretagne dont elle ſe promet des merveilles & le ſpectateur avec elle. Cependant la piéce finit, ſans qu'on revoie ni Froſine, ni ſa Baſſe-Bretonne qu'on attend toujours.

Quel ouvrage qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection ! Y en a-t-il un? Plus il ſera compliqué, moins il ſera vrai. Mais on demande du plan d'une Comédie & du plan d'une Tragédie, quel eſt le plus difficile?

Il y a trois ordres de choſes. L'hiſtoire où le fait eſt donné. La Tragédie où le Poëte ajoute à l'hiſtoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt. La Comédie où le Poëte invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poëte comique eſt le Poëte par excellence. C'eſt lui qui fait. Il eſt dans ſa ſphere ce que l'Etre tout-puiſſant eſt dans la nature. C'eſt lui qui crée, qui tire du néant; avec cette différence que nous n'entrevoyons dans la nature qu'un enchaînement d'effets dont les cauſes nous ſont inconnues, au lieu que la marche du drame n'eſt jamais obſcure; & que ſi le Poëte nous cache aſſez de ſes reſſorts pour nous piquer, il

nous

Digitized by Google

nous en laisse toujours appercevoir assez pour nous satisfaire.

„ Mais la Comédie étant une imitation de la „ nature dans toutes ses parties, le Poëte n'a-„ t-il pas un modele auquel il se doive confor-„ mer, même lorsqu'il forme son plan? "

Sans doute.

„ Quel est donc ce modele? ".

Avant que de répondre, je demanderai: qu'est-ce qu'un plan?

„ Un plan, c'est un histoire merveilleuse di-„ stribuée selon les regles du genre dramati-„ que; histoire qui est en partie de l'invention „ du Poëte tragique, & toute entiere de l'in-„ vention du Poëte comique. "

Fort bien. Quel est donc le fondement de l'art dramatique?

„ L'art historique? "

Rien n'est plus certain. On a comparé la Poésie à la Peinture, & l'on a bien fait; mais une comparaison plus utile & plus féconde en vérités, c'auroit été celle de l'Histoire à la Poésie. On se seroit ainsi formé des notions exactes du vrai, du vraisemblable & du possible; & l'on eut fixé l'idée nette & précise du merveilleux, terme commun à tous les genres de Poésie, & que peu de Poëtes sont en état de bien définir.

Tous les événemens historiques ne sont pas propres à faire des Tragédies, ni tous les événemens domestiques à fournir des sujets de Comédie. Les Anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Œdipe, d'Oreste, de Méléagre, de Thyeste, de Télephe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette sur la scene un personnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui

montre

montre quelque chose de semblable, il n'en pourra ni croire la possibilité ni supporter la vue. Mais où est le terme où l'absurdité des événemens cesse, & où la vraisemblance commence? Comment le Poëte sentira-t-il ce qu'il peut oser?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choses d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'est le même ordre qui distingue le merveilleux du miraculeux. Les cas rares sont merveilleux. Les cas naturellement impossibles sont miraculeux. L'Art dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinoit jamais des événemens d'une maniere extraordinaire, tout ce que le Poëte imagineroit au-delà de la simple & froide uniformité des choses communes, seroit incroyable. Mais il n'en est pas ainsi. Que fait donc le Poëte? Ou il s'empare de ces combinaisons extraordinaires, ou il en imagine de semblables. Mais au lieu que la liaison des événemens nous échappe souvent dans la nature, & que faute de connoître l'ensemble des choses nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits; le Poëte veut lui qu'il regne dans toute la texture de son ouvrage une liaison apparente & sensible; ensorte qu'il est moins vrai & plus vraisemblable que l'Historien.

„ Mais puisqu'il suffit de la seule coexistence „ des événemens pour fonder le merveilleux „ dans l'histoire, pourquoi le Poëte ne s'en „ contenteroit-il pas? "

Il s'en contente aussi quelquefois, sur-tout le Poëte tragique. Mais la supposition d'incidens simultanés n'est pas aussi permise au Poëte comique.

„ Et la raison? "

C'est

C'eſt que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'hiſtoire, fait adopter ce qui eſt d'imagination, comme s'il étoit hiſtorique. Les choſes qu'il invente reçoivent de la vraiſemblance par celles qui lui ſont données. Mais rien n'eſt donné au Poëte comique: il lui eſt donc moins permis de s'appuyer ſur la ſimultanéité des événemens. D'ailleurs la fatalité ou la volonté des Dieux qui effraie ſi fort les hommes ne qui la deſtinée ſe trouve abandonnée à des êtres ſupérieurs auxquels ils ne peuvent ſe ſouſtraire, dont la main les ſuit & les atteint au moment où ils ſont dans la ſécurité la plus entiere, eſt plus néceſſaire à la Tragédie. S'il y a quelque choſe de touchant, c'eſt le ſpectacle d'un homme rendu coupable & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes faſſent dans la Comédie le rôle que font les Dieux dans la Tragédie. La fatalité & la méchanceté, voilà dans l'un & l'autre genre les baſes de l'intérêt dramatique.

„ Qu'eſt-ce donc que le vernis romaneſque „ qu'on reproche à quelques-unes de nos piéces? "

Un ouvrage ſera romaneſque, ſi le merveilleux naît de la ſimultanéité des événemens; ſi l'on y voit les Dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons; ſi les choſes & les caracteres y different trop de ce que l'expérience ou l'hiſtoire nous les montre; & ſur-tout ſi l'enchaînement des événemens y eſt trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le roman dont on ne pourra faire un bon drame, ne ſera pas mauvais pour cela; mais qu'il n'y a point de bon drame dont on ne puiſſe faire un excellent roman. C'eſt par les regles que ces deux genres de Poéſie different. L'illu-

Digitized by Google

L'illuſion eſt leur but commun : mais d'où dépend l'illuſion? Des circonſtances. Ce ſont les circonſtances qui la rendent plus ou moins difficiles à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment la langue des Géométres? On ſait ce qu'ils appellent une équation. L'illuſion eſt ſeule d'un côté. C'eſt une quantité conſtante qui eſt égale à une ſomme de termes, les uns poſitifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaiſon peuvent varier ſans fin, mais dont la valeur totale eſt toujours la même. Les termes poſitifs repréſentent les circonſtances communes; & les négatifs, les circonſtances extraordinaires. Il faut qu'elles ſe rachetent les unes par les autres.

L'illuſion n'eſt pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illuſion, reſſembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choſes de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illuſion eſt une quantité conſtante, c'eſt dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas ſur toute la ſurface de la terre deux individus qui aient la même meſure de la certitude, & cependant le Poëte eſt condamné à faire illuſion également à tous! Le Poëte ſe joue de la raiſon & de l'expérience de l'homme inſtruit, comme une gouvernante ſe joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon poëme eſt un conte digne d'être fait à des hommes ſenſés.

Le Romancier a le temps & l'eſpace qui manque au Poëte dramatique : à mérite égal, j'eſtimerai donc moins un roman qu'une piéce de théa-

Digitized by Google

théatre. D'ailleurs il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira : „La „ vapeur du sommeil ne coule pas plus douce„ment dans les yeux appesantis & dans les „ membres fatigués d'un homme abbattu, que „ les paroles flatteuses de la Déesse; mais elle „ sentoit toujours je ne sais quoi qui repous„soit ses efforts & qui se jouoit de ses char„mes... Mentor immobile dans ses sages con„seils se laissoit presser; quelquefois même il „ lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par „ ses questions; mais au moment où elle croy„oit satisfaire sa curiosité, ses espérances „ s'évanouissoient. Ce qu'elle imaginoit tenir „ lui échapoit tout-à-coup, & une réponse „ courte la replongeoit dans les incertitu„des..." Et voilà le Romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté qu'il y eût eu à faire cet entretien, il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât son plan, ou qu'il la surmontât. Quelle différence de peindre un effet, ou de le produire !

Les Anciens ont eu des Tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe, si le Poëte n'excéde pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un drame est connu d'assez peu de personnes ; si cependant le Poëme est bien fait, il intéresse également tout le monde, plus peut-être le spectateur ignorant que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là, au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art, qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La

Digitized by Google

La Tragédie domeſtique auroit la difficulté de deux genres; l'effet de la Tragédie héroïque à produire, & tout le plan à former d'invention, ainſi que dans la Comédie.

Je me ſuis demandé quelquefois ſi la Tragédie domeſtique ſe pouvoit écrire en vers; & ſans trop ſavoir pourquoi, je me ſuis répondu que non. Cependant la Comédie ordinaire s'écrit en vers; la Tragédie héroïque s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers! Ce genre exigeroit-il un ſtyle particulier dont je n'ai pas la notion? ou la vérité du ſujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles un langage ſymmétriſé? La condition des perſonnages ſeroit-elle trop voiſine de la nôtre, pour admettre une harmonie régulière?

Réſumons. Si l'on mettoit en vers l'hiſtoire de Charles XII, elle n'en ſeroit pas moins une hiſtoire. Si l'on mettoit la Henriade en proſe, elle n'en ſeroit pas moins un poëme. Mais l'Hiſtorien a écrit ce qui eſt arrivé, purement & ſimplement; ce qui ne fait pas toujours ſortir les caracteres autant qu'ils pourroient, ce qui n'émeut ni n'intéreſſe pas autant qu'il eſt poſſible émouvoir & d'intéreſſer. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit ſemblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens. Il eût feint des diſcours. Il eût chargé l'hiſtoire. Le point important pour lui eût été d'être merveilleux ſans ceſſer d'être vraiſemblable: ce qu'il eût obtenu, en ſe conformant à l'ordre de la nature, lorſqu'elle ſe plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à ſauver les incidens extraordinaires par des circonſtances communes.

Voilà la fonction du Poëte. Qu'elle différence entre le verſificateur & lui! Cependant ne croyez pas que je mépriſe le premier: ſon ta-

Digitized by Google

lent eſt rare. Mais ſi vous faites du verſificateur un Apollon, le Poëte ſera pour moi un Hercule. Or, ſuppoſez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon ſur une maſſue; jettez ſur ſes épaules la peau du lion de Némée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une Tragédie en proſe eſt tout autant un Poëme qu'une Tragédie en vers; qu'il en eſt de même de la Comédie & du Roman: mais que le but de la Poéſie eſt plus général que celui de l'Hiſtoire. On lit dans l'hiſtoire ce qu'un homme du caractere de Henri IV. a fait & ſouffert. Mais combien de circonſtances poſſibles où il eût agi & ſouffert d'une maniere conforme à ſon caractere, plus merveilleuſe, que l'Hiſtoire n'offre pas, mais que la Poéſie imagine.

L'imagination, voilà la qualité ſans laquelle on n'eſt ni un Poëte, ni un Philoſophe, ni un homme d'eſprit, ni un être raiſonnable, ni un homme.

„ Qu'eſt-ce donc que l'imagination, me di-„ rez-vous? "

O mon ami, quel piége vous tendez à celui qui s'eſt propoſé de vous entretenir de l'Art dramatique! S'il ſe met à philoſopher, adieu ſon objet.

L'imagination eſt la faculté de ſe rappeller des images. Un homme entiérement privé de cette faculté, ſeroit un ſtupide dont toutes les fonctions intellectuelles ſe réduiroient à produire les ſons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance, & à les appliquer machinalement aux circonſtances de la vie.

C'eſt la triſte condition du peuple, & quelquefois du philoſophe. Lorſque la rapidité de la

Digitized by Google

la converſation entraîne celui-ci & ne lui laiſſe pas le temps de deſcendre des mots aux images, que fait-il autre choſe ſi ce n'eſt de ſe rappeller des ſons & de les produire combinés dans un certain ordre? O combien l'homme qui penſe le plus eſt encore automate!

Mais quel eſt le moment où il ceſſe d'exercer ſa mémoire, & où il commence à appliquer ſon imagination? C'eſt celui où de queſtions en queſtions vous le forcez d'imaginer, c'eſt-à-dire, de paſſer de ſons abſtraits & généraux à des ſons moins abſtraits & moins généraux, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à quelque repréſentation ſenſible, le dernier terme & le repos de ſa raiſon. Alors que devient-il? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui, par exemple: qu'eſt-ce que la Juſtice? & vous ſerez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même, que quand la connoiſſance ſe portant de ſon ame vers les objets, par le même chemin qu'elle y eſt venue, il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits; l'un monté ſur l'arbre & cueillant, & l'autre s'emparant par la violence, du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui ſe manifeſteront en eux; les ſignes du reſſentiment d'un côté, les ſymptômes de la crainte de l'autre; celui-là ſe tenant pour offenſé, & l'autre ſe chargeant lui-même du titre odieux d'offenſeur.

Si vous faites la même queſtion à un autre, ſa derniere réponſe ſe réſoudra en un autre tableau. Autant de têtes, autant de tableaux différens peut-être: mais tous repréſenteront deux hommes éprouvant dans un même inſtant des impreſſions contraires, produiſant des mouvemens oppoſés, ou pouſſant des cris inarticulés

Digitized by Google

& sauvages, qui rendus avec le temps dans la langue de l'homme policé, signifient & signifieront éternellement, Justice, Injustice.

C'est par un toucher qui se diversifie dans la nature animée en une infinité de manieres & de degrés, & qui s'appelle dans l'homme, voir, entendre, flairer, gouter & sentir, qu'il reçoit des impressions qui se conservent dans ses organes, qu'il distingue ensuite par des mots, & qu'il se rappelle ou par ces mots même, ou par des images.

Se rappeller une suite nécessaire d'images telles qu'elles se succedent dans la nature, c'est raisonner d'après les faits. Se rappeller une suite d'images comme elles se succéderoient nécessairement dans la nature, tel ou tel phénomene étant donné, c'est raisonner d'après une hypothese, ou feindre; c'est être Philosophe ou Poëte, selon le but qu'on se propose.

Et le Poëte qui feint, & le Philosophe qui raisonne, sont également & dans le même sens conséquens ou inconséquens. Car être conséquent, ou avoir l'expérience de l'enchaînement nécessaire des phénomenes, c'est la même chose.

En voilà, ce me semble, assez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction, caractériser le Poëte & le Philosophe, & relever le mérite du Poëte, sur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature, dans un degré supérieur, la qualité qui distingue l'homme de génie de l'homme ordinaire, & celui-ci du stupide; l'imagination, sans laquelle le discours se réduit à l'habitude méchanique d'appliquer des sons combinés.

Mais le Poëte ne peut s'abandonner à toute la fougue de son imagination; il est des bornes qui lui sont prescrites. Il a le modele de sa con-

Digitized by Google

conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa règle.

Plus ces cas seront rares & singuliers, plus il lui faudra d'art, de temps, d'espace & de circonstances communes pour en compenser le merveilleux & fonder l'illusion.

Si le fait historique n'est pas assez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires: s'il l'est trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'est pas assez, ô Poëte comique, d'avoir dit dans votre esquisse: Je veux que ce jeune homme ne soit que foiblement attaché à cette courtisanne; qu'il la quitte; qu'il se marie; qu'il ne manque pas de goût pour sa femme; que cette femme soit aimable, & que son époux se promette une vie supportable avec elle; je veux encore qu'il couche à côté d'elle pendant deux mois sans en approcher, & cependant qu'elle se trouve grosse. Je veux une belle-mere qui soit folle de sa bru: j'ai besoin d'une courtisanne qui ait des sentimens. Je ne puis me passer d'un viol, & je veux qu'il se soit fait dans la rue, par un jeune homme ivre. Fort bien; courage. Entassez, entassez circonstances bisarres sur circonstances bisarres: j'y consens. Votre fable sera merveilleuse, sans contredit. Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le sauvent & qui m'en imposent.

L'Art Poëtique seroit donc bien avancé, si le traité de la certitude historique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au Conte, au Roman, à l'Opéra, à la Farce, à toutes les sortes de Poëmes sans en excepter la Fable.

Si un peuple étoit persuadé comme d'un point

Digitized by Google

La cassette & le vol y sont ; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai-là toute cette portion de l'intrigue ; car je n'ai dans le *Fils Naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais ; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou Corneille de plagiat, pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque piéce, ou d'un Auteur Italien, ou du théatre Espagnol.

Quoi qu'il en soit ; de cette portion d'une farce en trois actes, j'en fis la Comédie du *Fils Naturel* en cinq, & mon dessein n'étant pas de donner cet ouvrage au théatre, j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poétique, la Musique, la Déclamation & la Pantomime ; & je formai du tout une espece de Roman que j'intitulai *le Fils Naturel*, ou *Les épreuves de la vertu*, avec l'histoire véritable de la piéce.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils Naturel* étoit réelle, que devenoient l'illusion de ce Roman & toutes les observations répandues dans les entretiens, sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé, des personnages réels & des personnages fictifs, des discours tenus & des discours supposés ; en un mot toute la Poétique où la vérité est mise sans cesse en parallele avec la fiction ?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poëte Italien, avec le *Fils Naturel*.

Quelles sont les parties principales d'un drame ? L'intrigue, les caracteres & les détails.

La

Digitized by Google

La naissance illégitime de Dorval est la base du *Fils Naturel*. Sans cette circonstance, la fuite de son pere aux Isles reste sans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une sœur & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux. Il ne sera plus le rival de son ami. Il faut que Dorval soit riche; & son pere n'aura plus aucune raison de l'enrichir. Que signifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Constance? La scene d'André n'a plus lieu. Plus de pere qui revienne des Isles, qui soit pris dans la traversée, & qui dénoue. Plus d'intrigue. Plus de piéce.

Or, y a-t-il dans l'*Ami sincere* aucune de ces choses dans lesquelles le *Fils Naturel* ne peut subsister? Aucune. Voilà pour l'intrigue.

Venons aux caracteres. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Rosalie? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des sentimens de Constance? Non. Y a-t-il un homme du caractere sombre & farouche de Dorval? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caracteres? Aucun, sans en excepter André. Passions aux détails.

Dois-je au Poëte étranger une seule idée qu'on puisse citer? Pas une.

Qu'est-ce que sa piéce? Une farce. Est-ce une farce que le *Fils Naturel*? Je ne le crois pas.

Je puis donc avancer:

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils Naturel*, est le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un mensonge.

Que celui qui dit que mes caracteres & ceux de Goldoni ont la moindre ressemblance, dit un mensonge.

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un

Digitized by Google

mot important qu'on ait transporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils Naturel*, dit un menſonge.

Que celui qui dit que la conduite du *Fils Naturel* ne differe point de celle de l'*Ami vrai*, dit un menſonge.

Cet Auteur a écrit une ſoixantaine de Piéces. Si quelqu'un ſe ſent porté à ce genre de travail, je l'invite à choiſir parmi celles qui reſtent, & à en compoſer un ouvrage qui puiſſe nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher; & je ne ſais ſi le *Pere de Famille* aura gagné quelque choſe à m'appartenir en entier.

Au reſte, puiſqu'on n'a pas dédaigné de m'adreſſer les mêmes reproches que certaines gens faiſoient autrefois à Térence, je renverrai mes cenſeurs aux prologues de ce Poëte. Qu'ils les liſent, pendant que je m'occuperai dans mes heures de délaſſement à écrire quelque piéce nouvelle. Comme mes vues ſont droites & pures, je me conſolerai facilement de leur méchanceté, ſi je puis réuſſir encore à attendrir les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la ſimplicité, & je tâche de le perfectionner par la lecture des Anciens. Voilà mon ſecret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie, y découvriroit bien plus ſûrement la ſource où je puiſe.

O mon ami, que la ſimplicité eſt belle! Que nous avons mal fait de nous en éloigner!

Voulez-vous entendre ce que la douleur inſpire à un pere qui vient de perdre ſon fils? Ecoutez Priam.

...Eloignez-vous, mes amis, laiſſez-moi ſeul; votre conſolation m'importune.... J'irai ſur les vaiſſeaux des Grecs; oui, j'irai. Je verrai cet homme terrible;

ble ; je le supplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il respectera ma vieillesse... Il a un pere âgé comme moi... Hélas, ce pere l'a mis au monde pour la honte & le désastre de cette Ville!... Quels maux ne nous a-t-il pas faits à tous? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans, & dans la fleur de leur jeunesse!... Tous m'étoient chers... Je les ai tous pleurés. Mais c'est la perte de ce dernier qui m'est sur-tout cruelle, j'en porterai la douleur jusqu'aux enfers... Eh! pourquoi n'est-il pas mort entre mes bras?... Nous nous serions rassasiés de pleurs sur lui, moi & la mere malheureuse qui lui donna la vie.

Voulez-vous savoir quels sont les vrais discours d'un pere suppliant aux genoux du meurtrier de son fils? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille, ressouvenez-vous de votre pere; il est du même âge que moi, & nous gémissons tous les deux sous le poids des années.... Hélas peut-être est-il pressé par des voisins ennemis, sans avoir à côté de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace.... Mais s'il a entendu dire que vous vivez, son cœur s'ouvre à l'espérance & à la joie, & il passe les jours dans l'attente du moment où il reverra son fils... Quelle différence de son sort au mien!... J'avois des enfans, & je suis comme si je les avois tous perdus.... De cinquante que je comptois autour de moi, lorsque les Grecs sont arrivés, il ne m'en restoit qu'un qui pût nous défendre, & il vient de périr par vos mains, sous les murs de cette Ville... Rendez-moi son corps; recevez mes présens; respectez les Dieux; rappellez-vous votre pere, & ayez pitié de moi.... Voyez où j'en suis réduit.... Fut-il un Monarque plus humilié? un homme plus à plaindre? Je suis à vos pieds, & je baise vos mains teintes du sang de mon fils.

Ainsi

Digitized by Google

Ainſi parla Priam : & le fils de Pélée ſentit au ſouvenir de ſon pere, la pitié s'émouvoir au fond de ſon cœur. Il releva le vieillard ; & le repouſſant doucement, il l'écarta de lui.

Qu'eſt-ce qu'il y a là-dedans ? Point d'eſprit, mais des choſes d'une vérité ſi grande, qu'on ſe perſuaderoit preſque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous, qui connoiſſons un peu la difficulté & le mérite d'être ſimple, liſons ces morceaux ; liſons les bien, & puis prenons tous nos papiers & les jettons au feu. Le génie ſe ſent, mais il ne s'imite point.

Dans les piéces compliquées, l'intérêt eſt plus l'effet du plan que des diſcours ; c'eſt au contraire plus l'effet des diſcours que du plan, dans les piéces ſimples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt ? Eſt-ce aux perſonnages ? Eſt-ce aux ſpectateurs ?

Les ſpectateurs ne ſont que des témoins ignorés de la choſe.

„ Ce ſont donc les perſonnages qu'il faut „ avoir en vue. ”

Je le crois. Qu'ils forment le nœud ſans s'en appercevoir ; que tout ſoit impénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénouement ſans s'en douter. S'ils ſont dans l'agitation, il faudra bien que je ſuive & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je ſuis ſi loin de penſer avec la plûpart de ceux qui ont écrit de l'Art dramatique, qu'il faille dérober au ſpectateur le dénouement, que je ne croirois pas me propoſer une tâche fort au-deſſus de mes forces, ſi j'entreprenois un drame où le dénouement ſeroit annoncé dès la premiere ſcene, & où je ferois ſortir l'intérêt le plus violent de cette circonſtance même.

Tout doit être clair pour le ſpectateur. Confident

Digitized by Google

sident de chaque personnage, instruit de ce qui s'est passé & de ce qui se passe ; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui se passera.

O faiseurs de regles générales, que vous ne connoissez guere l'art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modeles sur lesquels vous avez établi ces regles qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît !

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra ; mais je persisterai à croire que pour une occasion où il est à propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu ; il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poëte me ménage par le secret un instant de surprise ; il m'eût exposé par la confidence à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un instant celui qui sera frappé & accablé dans un instant. Mais que deviens-je, si le coup se fait attendre, si je vois l'orage se former sur ma tête ou sur celle d'un autre, & y demeurer long-temps suspendu ?

Lusignan ignore qu'il va retrouver ses enfans ; le spectateur l'ignore aussi. Zaïre & Nérestan ignorent qu'ils sont frere & sœur ; le spectateur l'ignore aussi. Mais quelque pathétique que soit cette reconnoissance, je suis sûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore, si le spectateur eût été prévenu. Que ne me ferois-je pas dit à moi-même, à l'approche de ces quatre personnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui seroit sorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoissance ; elles auroient coulé long-temps auparavant.

Quelle

Digitized by Google

Quelle différence d'intérêt entre cette ſituation où je ne ſuis pas du ſecret, & celle où je ſais tout, & où je vois Oroſmane un poignard à la main attendre Zaïre, & cette infortunée s'avancer vers le coup? Quels mouvemens le ſpectateur n'eût il pas éprouvé, s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet inſtant tout l'effet qu'il pouvoit produire; & ſi notre ſcene qui s'oppoſe aux plus grands effets, lui eût permis de faire entendre dans les ténébres la voix de Zaïre, & de me la montrer de plus loin?

Dans Iphigénie en Tauride, le ſpectateur connoît l'état des perſonnages; ſupprimez cette circonſtance & voyez ſi vous ajouterez ou ſi vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie, je n'éprouve plus la terreur.

Lorſque Luſignan & ſes enfans ſe ſont reconnus, en deviennent-ils moins intéreſſans? Nullement. Qu'eſt-ce qui ſoutient & fortifie l'intérêt? C'eſt ce que le Sultan ne ſait pas, & ce dont le ſpectateur eſt inſtruit.

Que tous les perſonnages s'ignorent, ſi vous le voulez; mais que le ſpectateur les connoiſſe tous.

J'oſerois preſque aſſurer qu'un ſujet où les réticences ſont néceſſaires, eſt un ſujet ingrat, & qu'un plan où l'on y a recours, eſt moins bon que ſi l'on eût pu s'en paſſer. On n'en tirera rien de bien énergique. On s'aſſujettira à des préparations toujours trop obſcures ou trop claires. Le poëme deviendra un tiſſu de petites fineſſes, à l'aide deſquelles on ne produira que de petites ſurpriſes. Mais tout ce qui concerne les perſonnages eſt-il connu? J'entrevois dans cette ſuppoſition la ſource des mouvemens les

plus

Digitized by Google

plus violens. Le Poëte Grec qui différa jusqu'à la derniere scene la reconnoissance d'Oreste & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreste est appuyé sur l'autel. Sa sœur a le couteau sacré levé sur son sein. Oreste prêt à périr s'écrie : *N'étoit-ce pas assez que la sœur fût immolée? Falloit-il que le frere le fût aussi?* Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq actes.

„ Dans quelque drame que ce soit, le nœud „ est connu; il se forme en présence du spectateur. Souvent le titre seul d'une Tragédie en „ annonce le dénouement. C'est un fait donné „ par l'Histoire. C'est la mort de César; c'est le „ sacrifice d'Iphigénie. Mais il n'en est pas ainsi „ dans la Comédie. "

Pourquoi donc? Le Poëte n'est-il pas le maître de me révéler de son sujet ce qu'il juge à propos? Pour moi, je me serois beaucoup applaudi, si dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été le *Pere de Famille*, mais une piéce d'un autre nom,) j'avois pu ramasser toute la persécution du Commandeur sur Sophie. L'intérêt ne se seroit-il pas accru, par la connoissance que cette jeune fille dont il parloit si mal, qu'il poursuivoit si vivement, qu'il vouloit faire enfermer, étoit sa propre niéce? Avec quelle impatience n'auroit-on pas attendu l'instant de la reconnoissance, qui ne produit dans ma piéce qu'une surprise passagere? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée, à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confusion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'est-elle dans l'Heureux qu'un incident ordinaire? C'est que le spectateur ignore que sa femme est grosse, qu'elle ne l'est pas de lui, & que le moment de son

retour

Digitized by Google

retour est précisément celui des couches de la femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de si grands effets? C'est qu'ils m'instruisent des desseins secrets d'un personnage, & que cette confidence me saisit à l'instant de crainte ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions & les discours seroient bien différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils sont avec ce qu'ils ont fait ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'empêche de desirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scenes soient rapides; qu'elles ne contiennent que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste, plus je réfléchis sur l'Art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit. C'est un tissu de loix particulieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets; & aussi-tôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets; tandis qu'en y regardant de plus près, ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'Art s'est surchargé de regles, & que les Auteurs, en s'y assujettissant servilement,

se

Digitized by Google

se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que, quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté, il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur, & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages, on ne liroit pas si souvent dans les poétiques : si vous faites ceci, ou cela, vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire : si vous faites ceci ou cela ; voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'Art dramatique ressemblent à un homme qui s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une famille, au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh, laissez-là les voisins ; tourmentez vos personnages, & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles ; l'on eût prescrit d'autres loix, & peut-être on eût dit : Que votre dénouement soit connu, qu'il le soit de bonne-heure, & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un drame vers sa fin ? Ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur & la soutiennent : mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sure pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si au lieu de se renfermer entre les perso-

Digitized by Google

nages, & de laiſſer le ſpectateur devenir ce qu'il voudra, le Poëte ſort de l'action, & deſcend dans le parterre, il gênera ſon plan, il imitera les Peintres qui au lieu de s'attacher à la repréſentation rigoureuſe de la nature, la perdent de vue pour s'occuper des reſſources de l'art, & ſongent non pas à me la montrer comme elle eſt, & comme ils la voient, mais à en diſpoſer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un eſpace ne ſont-ils pas diverſement éclairés? ne ſe ſéparent-ils pas? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déſerte, comme dans le payſage le plus varié? Si vous ſuivez la routine du peintre, il en ſera de votre drame ainſi que de ſon tableau. Il a quelques beaux endroits; vous aurez quelques beaux inſtans. Mais il ne s'agit pas de cela; il faut que le tableau ſoit beau dans toute ſon étendue, & votre drame dans toute ſa durée.

Et l'Acteur, que deviendra-t-il, ſi vous vous êtes occupé du ſpectateur? Croyez-vous qu'il ne ſentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci, n'a pas été imaginé pour lui? Vous avez penſé au ſpectateur; il s'y adreſſera. Vous avez voulu qu'on vous applaudît; il voudra qu'on l'applaudiſſe; & je ne ſais plus ce que l'illuſion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit compoſé pour le ſpectateur; & que ſi le parterre eût fait ſon rôle, il eût dit au perſonnage: „ A qui en voulez-vous? Je n'en „ ſuis pas. Eſt-ce que je me mêle de vos affai„ res? Rentrez chez vous." Et que ſi l'Auteur eût fait le ſien, il ſeroit ſorti de la couliſſe, & eût répondu au parterre: „ Pardon, Meſſieurs, „ c'eſt ma faute: une autre fois je ferai mieux, „ & lui auſſi."

Soit

Digitized by Google

Soit donc que vous compoſiez, ſoit que vous jouïez, ne penſez non plus au ſpectateur que s'il n'exiſtoit pas. Imaginez ſur le bord du théatre un grand mur qui vous ſépare du parterre, Jouez comme ſi la toile ne ſe levoit pas.

„ Mais l'Avare qui a perdu ſa caſſette dit ce-
„ pendant au ſpectateur, Meſſieurs, mon vo-
„ leur n'eſt-il point parmi vous? "

Eh, laiſſez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le ſens commun. Dites-moi ſeulement s'il eſt poſſible que vous vous adreſſiez un inſtant au ſpectateur ſans arrêter l'action; & ſi le moindre défaut des détails où vous l'aurez conſidéré, n'eſt pas de diſperſer autant de petits repos ſur toute la durée de votre drame & de le rallentir?

Qu'un Auteur intelligent faſſe entrer dans ſon ouvrage des traits que le ſpectateur s'applique, j'y conſens; qu'il y rappelle des ridicules en vogue, des vices dominans, des événemens publics; qu'il inſtruiſe & qu'il plaiſe, mais que ce ſoit ſans y penſer. Si l'on remarque ſon but, il le manque; il ceſſe de dialoguer, il prêche.

La premiere partie d'un plan, diſent nos critiques, c'eſt l'expoſition.

Une expoſition dans la Tragédie où le fait eſt connu, s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide, elle eſt morte. Dans la Comédie, ſi j'oſois, je dirois que c'eſt l'affiche. Dans le *Tartuffe*, où eſt l'expoſition? J'aimerois autant qu'on demandât au Poëte d'arranger ſes premieres ſcenes, de maniere qu'elles continſſent l'eſquiſſe même de ſon drame.

Tout ce que je conçois, c'eſt qu'il y a un moment où l'action dramatique doit commencer; & que ſi le Poëte a mal choiſi ce moment, il ſera trop éloigné ou trop voiſin de la cata-

Digitized by Google

strophe. Trop voisin de la catastrophe, il manquera de matiere, & peut-être sera-t-il forcé d'étendre son sujet par une intrigue épisodique. Trop éloigné, son mouvement sera lâche, ses actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéresseront pas.

La clarté veut qu'on dise tout. Le genre veut qu'on soit rapide. Mais comment tout dire & marcher rapidement?

L'incident qu'on aura choisi comme le premier, sera le sujet de la premiere scene. Il amenera la seconde; la seconde amenera la troisiéme, & l'acte se remplira. Le point important, c'est que l'action croisse en vîtesse, & soit claire: c'est ici le cas de penser au spectateur. D'où l'on voit que l'exposition se fait à mesure que le drame s'accomplit, & que le spectateur ne sait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laissera de choses en arriere, plus on aura de détails pour les actes suivans. Plus le Poëte sera rapide & plein, plus il faudra qu'il soit attentif. Il ne peut se supposer à la place du spectateur que jusqu'à un certain point. Son intrigue lui est si familiere, qu'il lui sera facile de se croire clair quand il sera obscur. C'est à son censeur à l'instruire; car quelque génie qu'ait un Poëte, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'est de lui qu'il apprendra, que l'oubli le plus léger suffit pour détruire toute illusion; qu'une petite circonstance omise ou mal présentée décele le mensonge; qu'un drame est fait pour le peuple, & qu'il ne faut supposer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de finesse.

Expliquer

Digitized by Google

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au-delà.

Il y a des choſes minutieuſes que le ſpectateur ne ſe ſoucie pas d'apprendre, & dont il ſe rendra raiſon à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cauſe, & cette cauſe ne ſe préſente-t-elle pas tout-à-coup à l'eſprit : c'eſt une énigme qu'on laiſſeroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une maniere ſimple & naturelle : l'expliquer, c'eſt s'appeſantir ſur un détail qui n'excite point ma curioſité.

Rien n'eſt beau, s'il n'eſt un ; & c'eſt le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une ſituation forte, tout le reſte ſera de la même vigueur, ou languira. Combien de piéces que le début a tuées ! Le Poëte a craint de commencer froidement ; & ſes ſituations ont été ſi fortes, qu'il n'a pu ſoutenir les premieres impreſſions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage eſt bien fait ; ſi le Poëte a bien choiſi ſon premier moment ; s'il eſt entré par le centre de l'action ; s'il a bien deſſiné ſes caracteres, comment n'auroit-il pas du ſuccès ? Mais c'eſt aux ſituations à décider des caracteres.

Le plan d'un drame peut-être fait & bien fait, ſans que le Poëte ſache rien encore du caractere qu'il attachera à ſes perſonnages. Des hommes de différens caractéres ſont tous les jours expoſés à un même événement : celui qui a perdu ſon argent, riche ou pauvre ; celui qui craint, pour ſa maîtreſſe, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caracteres ſeront bien pris, ſi les ſituations en deviennent plus embarraſſantes & plus

Digitized by Google

fâcheuſes. Songez que les vingt-quatre heures que vos perſonnages vont paſſer ſont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne poſſible. Que vos ſituations ſoient fortes; oppoſez-les aux caracteres; oppoſez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puiſſe tendre à ſon but, ſans croiſer les deſſeins d'un autre, & que tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à ſa maniere.

Le véritable contraſte, c'eſt celui des caracteres avec les ſituations; c'eſt celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceſte amoureux, que ce ſoit d'une coquette; Harpagon d'une fille pauvre.

„ Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux „ ſortes de contraſtes, celui des caracteres en„ tr'eux? Cette reſſource eſt ſi commode au „ Poëte. "

Ajoûtez, & ſi commune, que celle de placer ſur le devant d'un tableau des objets qui ſervent de repouſſoir, n'eſt pas plus familiere au Peintre.

Je veux que les caracteres ſoient différens; mais je vous avoue que le contraſte m'en déplaît. Ecoutez mes raiſons; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraſte eſt mauvais dans le ſtyle. Voulez-vous que des idées grandes, nobles & ſimples ſe réduiſent à rien: faites-les contraſter entr'elles ou dans l'expreſſion.

Voulez-vous qu'une piéce de muſique ſoit ſans expreſſion & ſans génie: jettez-y du contraſte, & vous n'aurez qu'une ſuite alternative de doux & de fort, de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau ſoit d'une compoſition déſagréable & forcée: mépriſez la ſageſſe

Digitized by Google

geſſe de Raphaël, ſtrapaſſez, faites contraſter vos figures.

L'Architecture aime la grandeur & la ſimplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraſte: elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il ſe fait que le contraſte ſoit une ſi pauvre choſe dans tous les genres d'imitation, excepté dans le dramatique?

Mais un moyen ſûr de gâter un drame & de le rendre inſoutenable à tout homme de goût, ce ſeroit d'y multiplier les contraſtes.

Je ne ſais quel jugement on portera du *Pere de Famille*; mais s'il n'eſt que mauvais, je l'aurois rendu déteſtable, en mettant le Commandeur en contraſte avec le Pere de Famille, Germeuil avec Cécile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme de chambre avec un des valets. Voyez ce qui réſulteroit de ces antitheſes. Je dis antitheſes, car le contraſte des caracteres eſt dans le plan d'un drame, ce que cette figure eſt dans le diſcours. Elle eſt heureuſe: mais il en faut uſer avec ſobriété; & celui qui a le ton élevé, s'en paſſe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'Art dramatique, & une des plus difficiles, n'eſt-ce pas de cacher l'art? Or, qu'eſt-ce qui en montre plus que le contraſte? Ne paroît-il pas fait à la main? N'eſt-ce pas un moyen uſé? Quelle eſt la piéce comique où il n'ait pas été mis en œuvre? Et quand on voit arriver ſur la ſcene un perſonnage impatient ou bourru, où eſt le jeune homme échappé du College & caché dans un coin du parterre, qui ne ſe diſe à lui-même: le perſonnage tranquille & doux n'eſt pas loin?

Mais n'eſt-ce pas aſſez du vernis romaneſque malheureuſement attaché au genre dramatique

Digitized by Google

par la néceſſité de n'imiter l'ordre général des choſes que dans les cas où il s'eſt plu à combiner des incidens extraordinaires, ſans ajouter encore à ce vernis ſi oppoſé à l'illuſion, un choix de caracteres qui ne ſe trouvent preſque jamais raſſemblés? Quel eſt l'état commun des ſociétés? Eſt-ce celui où les caracteres ſont différens, ou celui où ils ſont contraſtés? Pour une circonſtance de la vie où le contraſte des caracteres ſe montre auſſi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne ſont que différens.

Le contraſte des caracteres avec les ſituations, & des intérêts entr'eux, eſt au contraire de tous les inſtans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraſter un caractere avec un autre? C'eſt ſans doute afin de rendre l'un des deux plus ſortant. Mais on n'obtiendra cet effet qu'autant que ces caracteres paroîtront enſemble. De-là, quelle monotonie pour le dialogue? Quelle gêne pour la conduite? Comment réuſſirai-je à enchaîner naturellement les événemens, & à établir entre les ſcenes la ſucceſſion convenable, ſi je ſuis occupé de la néceſſité de rapprocher tel perſonnage de tel autre? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraſte demande une ſcene, & que la vérité de la fable en demande une autre?

D'ailleurs, ſi les deux perſonnages contraſtans étoient deſſinés avec la même force, ils rendroient le ſujet du drame équivoque.

Je ſuppoſe que le *Miſantrope* n'eût point été affiché, & qu'on l'eût joué ſans annonce; que ſeroit-il arrivé ſi Philinte eût eu ſon caractere, comme Alceſte a le ſien? Le ſpectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander, du moins à la premiere ſcene où rien ne diſtingue encore

ge le perſonnage principal, lequel des deux on jouoit du Philantrope ou du Miſantrope? Et comment évite-t on cet inconvénient? On ſacrifie l'un des deux caracteres. On met dans la bouche du premier tout ce qui eſt pour lui, & l'on fait du ſecond un ſot ou un mal-adroit. Mais le ſpectateur ne ſent-il pas ce défaut, ſurtout lorſque le caractere vicieux eſt le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer?

„ La premiere ſcene du *Miſantrope* eſt cependant un chef-d'œuvre."

Oui : mais qu'un homme de génie s'en empare, qu'il donne à Philinte autant de ſang froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compaſſion pour leur foibleſſe, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir; & tout-à-coup, ſans toucher au diſcours d'Alceſte, vous verrez le ſujet de la piéce devenir incertain. Pourquoi donc ne l'eſt-il pas? Eſt-ce qu'Alceſte a raiſon? Eſt-ce que Philinte a tort? Non; c'eſt que l'un plaide bien ſa cauſe, & que l'autre défend mal la ſienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette obſervation? Ouvrez les Adelphes de Térence; vous y verrez deux peres contraſtés, & tous les deux avec la même force; & défiez le Critique le plus délié de vous dire de Micion ou de Déméa, qui eſt le perſonnage principal? S'il oſe prononcer avant la derniere ſcene, il trouvera à ſon étonnement que celui qu'il a pris pendant cinq actes pour un homme ſenſé, n'eſt qu'un fou, & que celui qu'il a pris pour un fou, pourroit bien être l'homme ſenſé.

On diroit au commencement du cinquieme

Digitized by Google

acte de ce drame, que l'Auteur embarrassé du contraste qu'il avoit établi, a été contraint d'abandonner son but & de renverser l'intérêt de sa piéce. Mais qu'est-il arrivé ? C'est qu'on ne sait plus à qui s'intéresser ; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa, on finit sans savoir pour qui l'on est. On desireroit presque un troisieme pere qui tint le milieu entre ces deux personnages & qui en fît connoître le vice.

Si l'on croit qu'un drame sans personnages contrastés en sera plus facile, on se trompe. Lorsque le Poëte ne pourra faire valoir ses rôles que par leurs différences, avec quelle vigueur ne faudra-t-il pas qu'il les dessine & les colorie ? S'il ne veut pas être aussi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs sur un fond blanc, il aura sans cesse les yeux sur la diversité des états, des âges, des situations & des intérêts ; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractere pour donner de la force à un autre, son travail sera de les fortifier tous.

Plus un genre sera sérieux, moins il me semblera admettre le contraste. Il est rare dans la Tragédie. Si on l'y introduit, ce n'est qu'entre les subalternes. Le héros est seul. Il n'y a point de contraste dans *Britannicus* ; point dans *Andromaque* ; point dans *Cinna* ; point dans *Iphigénie* ; point dans *Zaïre* ; point dans le *Tartuffe*.

Le contraste n'est pas nécessaire dans les Comédies de caractére. Il est au moins superflu dans les autres.

Il y a une Tragédie de Corneille, c'est je crois, *Nicomede*, où la générosité est la qualité dominante de tous les personnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité, & avec combien juste raison ?

Térence

Térence contraste peu. Plaute contraste moins encore. Moliere plus souvent. Mais si le contraste fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, est-ce une raison pour le prescrire aux autres Poëtes? N'en seroit-ce pas une au contraire pour le leur interdire?

Mais que devient le dialogue entre des personnages contrastans? Un tissu de petites idées, d'antitheses; car il faudra bien que les propos ayent entre eux la même opposition que les caracteres. Or, c'est à vous, mon ami, que j'en appelle & à tout homme de goût. L'entretien simple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des passions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage?

Je ne puis supporter le contraste dans l'Epique, à moins qu'il ne soit de sentimens ou d'images. Il me déplaît dans la Tragédie. Il est superflu dans le comique sérieux. On peut s'en passer dans la Comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans sa composition tant qu'il lui plaira; il n'a rien qui vaille, à gâter.

Quant à ce contraste de sentimens ou d'images que j'aime dans l'Epique, dans l'Ode & quelques genres de Poésie élevée, si l'on me demande ce que c'est, je répondrai: c'est un des caracteres les plus marqués du génie; c'est l'art de porter dans l'ame des sensations extrêmes & opposées, de la secouer, pour ainsi dire, en sens contraires, & d'y exciter un treffaillement mêlé de peine & de plaisir, d'amertume & de douceur, de douceur & d'effroi.

Tel est l'effet de cet endroit de l'Iliade, où le Poëte me montre Jupiter assis sur l'Ida; au pied du Mont les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue sur eux,

Digitized by Google

& cependant les regards du Dieu, inattentifs & ſereins, tournés ſur les campagnes innocentes des Ethiopiens qui vivent de lait. C'eſt ainſi qu'il m'offre à la fois le ſpectacle de la miſere & du bonheur, de la paix & du trouble, de l'innocence & du crime, de la fatalité de l'homme & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propoſe-t-il un prix à des combattans? Il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'oppoſition du terrible & du voluptueux, lorſqu'ayant à peindre le tranſport effréné de l'amour, quand il s'eſt emparé des ſens, il me réveille l'idée d'un lion qui, les flancs traverſés d'un trait mortel, s'élance avec fureur ſur le chaſſeur qui l'a bleſſé, le renverſe, cherche à expirer ſur lui, & le laiſſe tout couvert de ſon propre ſang.

L'image de la mort eſt à côté de celle du plaiſir, dans les Odes les plus piquantes d'Horace, & dans les chanſons les plus belles d'Anacréon.

Et Catulle, ignoroit-il la magie de ce contraſte, lorſqu'il a dit:

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.
Rumoresque ſenum ſeveriorum
Omnes unius æſtimemus aſſis.
Soles occidere & redire poſſunt;
Nobis cùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.
Da mi baſia mille.

Et l'Auteur de l'*Hiſtoire naturelle*, lorſqu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant

Digitized by Google

tant des forêts, qu'un bruit subit & nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat & le sublime, il ajoute : *mais si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnoît le silence ordinaire de la nature ; il se calme, il s'arrête, & regagne à pas égaux sa paisible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Esprit*, lorsque confondant des idées sensuelles à des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant : *Je meurs ; mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir ! J'entends la voix d'Odin qui m'appelle : Déjà les portes de son palais sont ouvertes. J'en vois sortir des filles à demi-nues. Elles sont ceintes d'une écharpe d'azur qui relève la blancheur de leur sein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Il y a un payſage du Pouſſin où l'on voit de jeunes Bergeres qui danſent au ſon du chalumeau ; & à l'écart un tombeau avec cette inſcription : *Je vivois auſſi dans la délicieuſe Arcadie.* Le preſtige de ſtyle dont il s'agit, tient quelquefois à un mot qui détourne ma vue du ſujet principal, & qui me montre de côté, comme dans le payſage du Pouſſin, l'eſpace, le temps, la vie, la mort, ou quelqu'autre idée grande & mélancolique, jettée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les ſeuls contraſtes qui me plaiſent. Au reſte il y en a de trois ſortes entre les caracteres. Un contraſte de vertu, & un contraſte de vice. Si un perſonnage eſt avare, un autre peut contraſter avec lui ou par l'économie, ou par la prodigalité, & le contraſte de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier : il eſt vrai que je connois peu le théatre. Il me ſemble que dans la Comédie

Digitized by Google

Comédie gaie, il feroit un effet assez agréable; mais une fois seulement. Ce caractere sera usé dès la premiere piéce. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas, mais qui affectât d'être d'un caractere opposé à un autre. Ce caractere seroit original; pour neuf, je n'en sais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raison pour contraster les caracteres, & qu'il y en a plusieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contrastes. Il me paroît donc qu'il en est de cette loi comme de beaucoup d'autres, qu'elle a été faite d'aprés quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraste, & qu'on aura dit: Le contraste fait bien ici, donc on ne peut bien faire sans contraste. Voilà la logique de la plûpart de ceux qui ont osé donner des bornes à un art dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est aussi celle des Critiques sans expérience, qui nous jugent d'aprés ces autorités.

Je ne sais, mon ami, si l'étude de la Philosophie ne me rappellera pas à elle, & si le *Pere de Famille* est, ou n'est pas mon dernier drame; mais je suis sûr de n'introduire le contraste des caracteres dans aucun.

Lorsque l'esquisse est faite & remplie, & que les caracteres sont arrêtés, on passe à la division de l'action.

Les actes sont les parties du drame. Les scenes sont les parties de l'acte.

L'acte est une portion de l'action totale d'un drame. Il en renferme un ou plusieurs incidens.

Aprés avoir donné l'avantage aux piéces simples sur les piéces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un acte rempli d'incidens, à un acte qui n'en auroit qu'un.

Digitized by Google

On a voulu que les principaux personnages se montraſſent ou fuſſent nommés dans le premier acte; je ne ſais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même perſonnage ne rentrât pas ſur la ſcene pluſieurs fois dans un même acte: & pourquoi l'a-t-on voulu? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu quand il étoit ſur la ſcene; ſi ce qui le ramene s'eſt paſſé pendant ſon abſence; s'il a laiſſé ſur la ſcene celui qu'il y cherche; ſi celui-ci y eſt en effet; ou ſi n'y étant pas, il ne le ſait pas ailleurs; ſi le moment le demande; ſi ſon retour ajoute à l'intérêt; en un mot s'il reparoît dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la ſociété; alors qu'il revienne, je ſuis tout prêt à le revoir & à l'écouter. Le Critique citera ſes auteurs tant qu'il voudra: le ſpectateur ſera de mon avis.

On exige que les actes ſoient à peu près de la même longueur: il ſeroit bien plus ſenſé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embraſſent.

Un acte ſera toujours trop long, s'il eſt vuide d'action & chargé de diſcours; & il ſera toujours aſſez court, ſi les diſcours & les incidens dérobent au ſpectateur ſa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un drame, la montre à la main? Il s'agit de ſentir, & toi tu comptes les pages & les lignes.

Le premier acte de l'*Eunuque* n'a que deux ſcenes & un petit monologue, & le dernier acte en a dix. Ils ſont l'un & l'autre également courts, parce que le ſpectateur n'a langui ni dans l'un ni dans l'autre.

Le premier acte d'un drame en eſt peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame,

qu'il

Digitized by Google

qu'il marche, quelquefois qu'il expose, & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une exposition n'est pas amené par un incident important, ou s'il n'en est pas suivi, l'acte sera froid. Voyez la différence du premier acte de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*, & du premier acte de l'*Heyrie*.

On appelle Entr'acte la durée qui sépare un acte du suivant. Cette durée est variable; mais puisque l'action ne s'arrête point, il faut que lorsque le mouvement cesse sur la scene, il continue derriere. Point de repos, point de suspension. Si les personnages reparoissoient, & que l'action ne fut pas plus avancée que quand ils ont disparu, ils se seroient tous reposés, ou ils auroient été distraits par des occupations étrangeres; deux suppositions contraires, sinon à la vérité, du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli sa tâche, s'il m'a laissé dans l'attente de quelque grand événement, & si l'action qui doit remplir son entr'acte, excite ma curiosité & fortifie l'impression que j'ai préconçue. Car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens, mais d'y conserver celui qui y regne, & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrémité: effet qu'on n'obtiendra point d'une piéce compliquée, à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent sur lui, ne l'atterrent & ne l'écrasent. Alors ce personnage est vraiement dans la situation dramatique. Il est gémissant & passif: c'est lui qui parle; & ce sont les autres qui agissent.

Il se passe toujours dans l'entr'acte, & souvent il survient dans le courant de la piéce, des incidens que le Poëte dérobe aux spectateurs, &

Digitized by Google

& qui suppoſent dans l'intérieur de la maiſon des entretiens entre ſes perſonnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces ſcenes, & qu'il les rende avec le même ſoin que ſi je devois les entendre. Mais s'il en faiſoit une eſquiſſe, elle acheveroit de le remplir de ſon ſujet & de ſes caracteres; & communiquée à l'Acteur, elle le fortifieroit dans l'eſprit de ſon rôle & dans la chaleur de ſon action. C'eſt un ſurcroît de travail que je me ſuis quelquefois donné.

Ainſi lorſque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me ſemble que je le vois arriver d'une démarche compoſée, avec un viſage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton inſinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.

GERMEUIL.

Moi, Monſieur le Commandeur?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il eſt vrai : mais un homme tel que Germeuil ſe fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi ſur ton caractere; je me ſuis rappellé tous les ſervices que tu as rendus à la famille; & comme je m'interroge quelquefois quand je ſuis ſeul, je me ſuis demandé à quoi tenoit cette eſpéce d'éloignement qui duroit entre nous, & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre. J'ai découvert que j'avois tort, & je ſuis venu ſur le champ te prier d'oublier le paſſé : oui, te prier, & te demander ſi tu veux que nous ſoyons amis.

GERMEUIL.

Si je le veux, Monsieur! En pouvez-vous douter?

LE COMMANDEUR.

Germeuil, quand je hais, je hais bien.

GERMEUIL.

Je le sais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime aussi, c'est de même, & tu vas en juger.

Ici, le Commandeur laisse appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir sur sa niece, ne lui sont pas cachées : il les approuve, & s'offre à le servir.... *Tu recherches ma niece; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera temps.*

Germeuil connoît trop bien le Commandeur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélératesse, & il dit au Commandeur.

GERMEUIL.

Ensuite, Monsieur le Commandeur, de quoi s'agit-il?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le suis.

GERMEUIL.

Cela se peut.

LE COMMANDEUR.

Et de me montrer que tu n'es pas indifférent à mon retour & à ma bienveillance.

GERMEUIL.

J'y suis disposé.

Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment & comme par forme de conversation... *Tu as vû mon neveu?*

GER-

Digitized by Google

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

LE COMMANDEUR.

Tu ne sais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL.

Et que dit-on?

LE COMMANDEUR.

Que c'est toi qui l'entretiens dans sa folie; mais il n'en est rien?

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.

Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite fille?

GERMEUIL

Aucun.

LE COMMANDEUR.

D'honneur?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois?

GERMEUIL.

Assurément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le secret?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil... & qui empêcheroit?... tu ne devines pas?

Digitized by Google

GERMEUIL.

Est-ce qu'on vous devine ?

Le Commandeur lui révèle son projet. Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confidence ; il en est troublé. Il cherche, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a à persécuter une innocente... Où est la commisération ? la justice ?... *La commisération ? Il s'agit bien de cela ; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égarer les enfans & désoler leurs parens...* Et votre neveu ?... *Il en aura d'abord quelque chagrin : mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus, & nous lui aurons rendu un service important.....* Et ces ordres qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi ?... *J'attends le mien ; & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer....* Monsieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous ?... *Il accede ; je le tiens. A faire ta cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais...* Saint-Albin... *Eh bien, Saint-Albin, Saint-Albin ; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, soi, soi d'abord ; & les autres après, si l'on peut...* Monsieur... *Adieu ; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ...* Un mot encore, s'il vous plaît... *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.*

Le Commandeur rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler, s'éloigne vîte ; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource ; il craint de lui donner le temps du remords. Germeuil le rappelle : mais il va toujours, & ne se retourne que pour lui dire du fond de la salle : *Et ma fortune & ma niece.*

Je me trompe fort, ou l'utilité de ces scenes ébauchées

ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légere qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poëte a bien médité son sujet & bien divisé son action, il n'y aura aucun de ses actes auquel il ne puisse donner un titre : & de même que dans le poëme épique on dit, la descente aux Enfers, les Jeux funebres, le dénombrement de l'armée, l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique, l'acte des soupçons, l'acte des fureurs, celui de la reconnoissance ou du sacrifice. Je suis étonné que les Anciens ne s'en soient pas avisés : cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs actes, ils auroient rendu service aux Modernes, qui n'auroient pas manqué de les imiter ; & le caractere de l'acte fixé, le Poëte auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poëte aura donné à ses personnages les caracteres les plus convenables, c'est-à-dire les plus opposés aux situations, s'il a un peu d'imagination, je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne sais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions : mais je sais que les passions, les discours, & les actions ne nous sont pas plutôt connus, qu'au même instant nous imaginons un visage auquel nous les rapportons ; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne ressemble pas à l'image que nous nous en sommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne le reconnoissons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poëte dramatique sera physionomiste.

Ces images formées d'après les caracteres, influeront aussi sur les discours & sur le mou-

Digitized by Google

vement de la scene ; sur-tout si le Poëte les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poëte peut commencer une scene, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du personnage qu'il introduit ; si sa démarche & son masque ne lui sont pas présens. C'est ce simulacre qui inspire le premier mot ; & le premier mot donne le reste.

Si le Poëte est secouru par ces physionomies idéales, lorsqu'il débute ; quel parti ne tirera-t-il pas des impressions subites & momentanées qui les font varier dans le cours du drame, & même dans le cours d'une scene ? ... Tu pâlis... Tu trembles... Tu me trompes... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un ; on le regarde, on cherche à démêler dans ses yeux, dans ses mouvemens, dans ses traits, dans sa voix, ce qui se passe au fond de son cœur. Rarement au théatre. Pourquoi ? C'est que nous sommes encore loin de la vérité.

Un personnage sera nécessairement chaud & pathétique, s'il part de la situation même de ceux qu'il trouve sur la scene.

Attachez une physionomie à vos personnages : mais que ce ne soit pas celle des Acteurs. C'est à l'Acteur à convenir au rôle, & non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne dise jamais de vous ; qu'au lieu de chercher vos caracteres dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractere & au talent du Comédien.

N'êtes-vous pas étonné, mon ami, que les Anciens fussent quelquefois tombés dans cette petitesse ? Alors on couronnoit le Poëte & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poëte complaisant insérroit dans

son

Digitized by Google

son drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la scene l'Acteur chéri.

J'appelle scenes composées celles où plusieurs personnages sont occupés d'une chose, tandis que d'autres personnages sont à une chose différente ou à la même chose, mais à part.

Dans une scene simple, le dialogue succede sans interruption. Les scenes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ces jours.

C'est ce que j'ai essayé dans la premiere scene du second acte du *Pere de Famille* : c'est ce que j'aurois pu tenter à la troisieme scene du même acte. Madame Hébert, personnage pantomime & muet, auroit pu jetter par intervalles quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet: mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la scene du quatrieme acte, où Saint-Albin revoit sa maîtresse en présence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux scenes simultanées; l'une sur le devant, entre Saint-Albin & Sophie; l'autre sur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficiles à peindre que les premiers: mais des Acteurs intelligens sauront bien créer cette scene.

Combien je vois encore de tableaux à exposer, si j'osois, ou plutôt si je réunissois le talent de faire à celui d'imaginer!

Il est difficile au Poëte d'écrire en même tems ces scenes simultanées: mais comme elles ont des objets distincts, il s'occupera d'abord de la prin-

Digitized by Google

cipale. J'appelle la principale celle qui, pantomime ou parlée, doit sur-tout fixer l'attention du spectateur.

J'ai tâché de séparer tellement les deux scenes simultanées de Cécile & du Pere de Famille, qui commencent le second acte, qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes, où l'on verroit la pantomime de l'une correspondre au discours de l'autre, & le discours de celle-ci correspondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage seroit commode pour celui qui lit & qui n'est pas fait au mêlange du discours & du mouvement.

Il est une sorte de scenes épisodiques dont nos Poëtes nous offrent peu d'exemples, & qui me paroissent bien naturelles. Ce sont des personnages, comme il y en a tant dans le monde & dans les familles, qui se fourrent par-tout sans être appellés, & qui, soit bonne ou mauvaise volonté, intérêt, curiosité, ou quelqu'autre motif pareil, se mêlent de nos affaires & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces scenes bien ménagées ne suspendroient point l'intérêt; loin de couper l'action, elles pourroient l'accélérer. On donnera à ces intervenans le caractere qu'on voudra: rien n'empêche même qu'on ne les fasse contraster. Ils demeurent trop peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractere auquel on les opposera. Telle est Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa qui s'étoit chargé d'arranger un souper: il le rencontre avec son habit d'Eunuque, au sortir de chez la courtisane, appellant un ami dans le sein de qui il puisse répandre toute la joie scélérate dont son ame est remplie. Antiphon est amené là fort naturellement & fort à propos.

pos. Passé cette scene, on ne le revoit plus.

La ressource de ces personnages nous est d'autant plus nécessaire, que privés des chœurs qui représentoient le peuple dans les drames anciens, nos piéces renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour ainsi dire, d'un fond sur lequel les figures soient projettées.

Il y a dans le drame, ainsi que dans le monde, un ton propre à chaque caractere. La bassesse de l'ame, la méchanceté tracassiere, & la bonhomie, ont pour l'ordinaire le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaisanterie de théâtre & la plaisanterie de société. Celle-ci seroit trop foible sur la scene, & n'y feroit aucun effet. L'autre seroit trop dure dans le monde, & elle offenseroit. Le Cynisme si odieux, si incommode dans la société, est excellent sur la scene.

Autre chose est la vérité en Poësie, autre chose en Philosophie. Pour être vrai, le Philosophe doit conformer son discours à la nature des objets; le poëte à la nature de ses caracteres. Peindre d'après la passion & l'intérêt, voilà son talent.

De-là à chaque instant la nécessité de fouler aux pieds les choses les plus saintes, & de prêconiser des actions atroces.

Il n'y a rien de sacré pour le Poëte, pas même la vertu, qu'il couvrira de ridicule, si la personne & le moment l'exigent. Il n'est ni impie, lorsqu'il tourne ses regards indignés vers le Ciel, & qu'il interpelle les Dieux dans sa fureur; ni religieux, lorsqu'il se prosterne au pied de leurs autels, & qu'il leur adresse une humble priere.

Digitized by Google

Il a introduit un méchant : mais ce méchant vous eſt odieux ; ſes grandes qualités, s'il en a, ne vous ont point ébloui ſur ſes vices ; vous ne l'avez point vû, vous ne l'avez point entendu, ſans en frémir d'horreur, & vous êtes ſorti conſterné ſur ſon ſort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ſes perſonnages ? Qu'a de commun Racine avec *Athalie*, Molière avec le *Tartuffe* ? Ce ſont des hommes de génie qui ont ſçu fouiller au fond de nos entrailles, & en arracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poëmes, & laiſſons-là les perſonnes.

Nous ne confondrons, ni vous ni moi, l'homme qui vit, penſe, agit, & ſe meut au milieu des autres ; & l'homme enthouſiaſte qui prend la plume, l'archet, le pinceau, ou qui monte ſur ſes treteaux. Hors de lui, il eſt tout ce qu'il plaît à l'art qui le domine. Mais l'inſtant de l'inſpiration paſſé, il rentre & redevient ce qu'il étoit ; quelquefois un homme commun. Car telle eſt la différence de l'eſprit & du génie, que l'un eſt preſque toujours préſent, & que ſouvent l'autre s'abſente.

Il ne faut pas conſidérer une ſcene comme un dialogue. Un homme d'eſprit ſe tirera d'un dialogue iſolé. La ſcene eſt toujours l'ouvrage du génie. Chaque ſcene a ſon mouvement & ſa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, ſans un effort d'imagination. On ne meſure pas exactement la durée, ſans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique ſi difficile, perſonne peut-être ne l'a poſſédé au même degré que Corneille. Ses perſonnages ſe preſſent ſans ménagement ; ils parent & portent en même temps : c'eſt une lutte. La réponſe ne s'ac-

croche

Digitized by Google

croche pas au dernier mot de l'interlocuteur ; elle touche à la chose & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez ; c'est toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raison.

Lorsque livré tout entier à l'étude des lettres, je lisois Corneille, souvent je fermois le livre au milieu d'une scene, & je cherchois la réponse. Il est assez inutile de dire que mes efforts ne servoient communément qu'à m'effrayer sur la logique & sur la force de tête de ce Poëte. J'en pourrois citer mille exemples : mais en voici un entr'autres, que je me rappelle ; il est de sa Tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguste. Cinna s'y est engagé ; il y va. Mais il se percera le sein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reste avec sa confidente. Dans son trouble, elle s'écrie : *Cours après lui, Fulvie*... Que lui dirai-je?.... *Dis-lui... qu'il dégage sa foi, & qu'il choisisse après de la mort ou de moi*... C'est ainsi qu'il conserve le caractere, & qu'il satisfait en un mot à la dignité d'une ame Romaine, à la vengeance, à l'ambition, à l'amour. Toute la scene de Cinna, de Maxime, & d'Auguste est incompréhensible.

Cependant ceux qui se piquent d'un goût délicat prétendent que cette maniere de dialoguer est roide ; qu'elle présente par-tout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une scene où l'on s'entretient moins rigoureusement, & où l'on met plus de sentiment & moins de dialectique. On pense bien que ces gens-là sont fous de Racine ; & j'avoue que je le suis aussi.

Je ne connois rien de si difficile qu'un dialogue où les choses dites & répondues ne sont liées que par des sensations si délicates, des idées si fugiti-

Digitized by Google

fugitives ; des mouvemens d'ame si rapides, des vues si légeres, qu'elles en paroissent décousues, sur-tout a ceux qui ne sont pas nés pour éprouver les mêmes choses dans les mêmes circonstances. *Ils ne se verront plus. Ils s'aimeront toujours. Vous y serez ma fille.*

Et le discours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en est allée, ou je m'en suis allée. Je ne sais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de son ami.

BARNEVEL.

Tu ne sais pas quelle étoit ma fureur pour elle !... Jusqu'où la passion avoit éteint en moi le sentiment de la honte !... Ecoute... Si elle m'avoit demandé de t'assassiner, toi... je ne sais si je ne l'eusse pas fait.

L'AMI.

Mon ami, ne t'exagere point ta foiblesse.

BARNEVEL.

Oui, je ne doute point... Je t'aurois assassiné.

L'AMI.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés. Viens. Nous ne nous sommes pas encore embrassés ; quelle réponse à *je t'aurois assassiné!*

Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison, j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui, j'aurois plus d'aversion pour lui que pour Barnevel assassin de son oncle.

Et toute la scene du délire de Phédre.

Et tout l'épisode de Clémentine.

Entre les passions, celles qu'on simuleroit le plus facilement, sont aussi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne sais quoi de faux & d'outré. En guindant son ame à la hauteur de celle de Caton, on trouve un mot sublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phédre :

Dieux!

Digitized by Google

Dieux! que ne fais-je assis à l'ombre des lauriers!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un chef fuyant dans la carrière?

Ce Poëte même n'a pu se promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé; & je m'estime plus d'en sentir le mérite, que de quelque chose que je puisse écrire de ma vie.

Je conçois comment à force de travail on réussit à faire une scène de Corneille, sans être né Corneille : je n'ai jamais conçu comment on réussissoit à faire une scène de Racine, sans être né Racine.

Moliere est souvent inimitable. Il a des scènes monosyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que son mot, mais ce mot est dans le caractere, & le peint. Il est des endroits dans les *Femmes savantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipse. On reste des jours entiers sans rien faire. On se déplaît à soi-même. Le courage ne revient qu'à mesure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impression qu'on en a ressentie se dissipe.

Lorsque cet homme étonnant ne se souvient pas d'employer tout son génie, alors même il intéresse. Elmire se jetteroit à la tête de Tartuffe; & Tartuffe auroit l'air d'un sot qui donne dans un piége grossier : mais voyez comment il se sauve de là. Elmire a entendu sans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a imposé silence à son fils. Elle remarque elle-même qu'un homme passionné est facile à séduire. Et c'est ainsi que le Poëte trompe le spectateur, & enlève une scène qui eût exigé sans ces précautions plus d'art encore, ce me semble, qu'il n'en a mis dans la sienne. Mais si Dorine, dans la même

me piece, a plus d'esprit, de sens, de finesse dans les idées, & même de noblesse dans l'expression, qu'aucun de ses maîtres; si elle dit:

Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs;
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs;
Et sous le faux éclat de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence;
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

je ne croirai jamais que ce soit une suivante qui parle.

Térence est unique, sur-tout dans ses récits. C'est une onde pure & transparente qui coule toujours également, & qui ne prend de vîtesse & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrein. Point d'esprit, nul étalage de sentiment, aucune sentence qui ait l'air épigrammatique, jamais de ces définitions qui ne seroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorsqu'il généralise une maxime, c'est d'une maniere simple & populaire; vous croiriez que c'est un proverbe reçu qu'il a cité: rien qui ne tienne au sujet. Aujourd'hui que nous sommes devenus dissertateurs, combien de scenes de Térence que nous appellerions vuides!

J'ai lu & relu ce Poëte avec attention; jamais de scene superflue, ni rien de superflu dans les scenes. Je ne connois que la premiere du second acte de l'*Eunuque* qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thrason a fait présent à la courtisanne Thaïs d'une jeune fille. C'est le parasite Gnathon qui doit la présenter. Chemin faisant avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce là le lieu? Que Gnathon attende

sur

Digitized by Google

sur la scene la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarrasse gueres de lier ses scenes. Il laisse le Théatre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, sur-tout dans les derniers actes.

Ces personnages qui se succedent & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des scenes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, produiroient, ce me semble, encore plus d'effet dans la Tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois seulement qu'elles ne donnassent trop de vîtesse à l'action, & ne causassent de l'obscurité.

Plus un sujet est compliqué, plus le dialogue en est facile. La multitude des incidens donne pour chaque scene un objet différent & déterminé; au lieu que si la piece est simple, & qu'un seul incident fournisse à plusieurs scenes, il reste pour chacune je ne sais quoi de vague qui embarrasse un Auteur ordinaire: mais c'est où se montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la scene au sujet, seront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces scenes indéterminées à faire à cent personnes, chacun la fera à sa maniere; cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des Lecteurs ordinaires estiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'est au discours d'un factieux à ses conjurés; c'est à une reconnoissance qu'ils se récrient. Mais qu'ils interrogent le Poëte sur son propre ouvrage, & ils verront qu'ils ont laissé passer, sans l'avoir apperçu, l'endroit dont il se félicite.

Les

Digitized by Google

Les scènes du *Fils naturel* sont presque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval mal avec lui-même, & cachant le fond de son ame à son ami, à Rosalie, à Constance; Rosalie & Constance dans une situation à peu près semblable, n'offroient pas un seul morceau de détail qui ne pût être mieux ou plus mal traité.

Ces sortes de scènes sont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'Art poétique. En voici cependant une à laquelle je ne fais point d'exception. C'est que le monologue est un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le personnage. Cela est vrai même d'un monologue qui commence une piece. Donc tranquille, il est contre la vérité selon laquelle l'homme ne se parle à lui-même que dans des instans de perplexité. Long, il péche contre la nature de l'action dramatique, qu'il suspend trop.

Je ne saurois supporter les caricatures, soit en beau, soit en laid: car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées; & quand nous sommes moins sensibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre, c'est un effet de notre vanité.

Sur la scene, on veut que les caracteres soient uns. C'est une fausseté palliée par la courte durée d'un drame; car combien de circonstances dans la vie où l'homme est distrait de son caractere?

Le foible est l'opposé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des nôces qu'il abhorre. Sa maîtresse vient d'accoucher. Il a cent raisons de mauvaise

vaiſe humeur. Cependant il prend tout aſſez doucement. Il n'en eſt pas ainſi de ſon ami Charinus, ni du Clinia de l'*Eautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin ; & tandis qu'il ſe débotte, il ordonne à ſon Dave d'aller chercher ſa maîtreſſe. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs ; mais elles ſont bien d'une autre énergie que les nôtres, & d'une autre reſſource pour le Poëte. C'eſt la nature abandonnée à ſes mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigaliſés auroient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chéréa. Que nos rôles d'amans ſont froids !

Ce que j'aime ſur-tout de la ſcène ancienne, ce ſont les amans & les peres. Pour les Daves, ils me déplaiſent ; & je ſuis convaincu qu'à moins qu'un ſujet ne ſoit dans les mœurs anciennes, ou malhonnête dans les nôtres, nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire, des vices à pourſuivre, des ridicules à décrier, & a beſoin de ſpectacles, mais qui lui ſoient propres. Quel moyen, ſi le gouvernement en ſait uſer, & qu'il ſoit queſtion de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un uſage !

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'eſt en vouloir à tous les états.

Attaquer le ſpectacle par ſon abus, c'eſt s'élever contre tout genre d'inſtruction publique ; & ce qu'on a dit juſqu'à préſent là-deſſus, appliqué à ce que les choſes ſont ou ont été, & non à ce qu'elles pourroient être, eſt ſans juſtice & ſans vérité.

Un peuple n'eſt pas également propre à exceller dans tous les genres de drame. La Tragédie me ſemble plus du génie républicain ; & la Comédie, gaie ſur-tout, plus du caractere monarchique.

Digitized by Google

Entre des hommes qui ne se doivent rien, la plaisanterie sera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légere ; & c'est ce qui arrivera dans un Etat où les hommes sont distribués en différens ordres, qu'on peut comparer à une haute pyramide, où ceux qui sont à la base, chargés d'un poids qui les écrase, sont forcés de garder du ménagement jusques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun, c'est que par une vénération ridicule pour certaines conditions, bientôt ce sont les seules dont on peigne les mœurs ; que l'utilité des spectacles se restreint, & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands se répandent & passent aux petits.

Chez un peuple esclave, tout se dégrade. Il faut s'avilir par le ton & par le geste pour ôter à la vérité son poids & son offense. Alors les Poëtes sont comme les fous à la Cour des Rois ; c'est du mépris qu'on fait d'eux, qu'ils tiennent leur franc-parler. Ou, si l'on aime mieux, ils ressemblent à certains coupables qui, traînés devant nos tribunaux, ne s'en retournent absous que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des Comédies. Les Anglois n'ont que des satyres, à la vérité pleines de force & de gaieté, mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au drame burlesque.

En général plus un peuple est civilisé, poli, moins ses mœurs sont poëtiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modéles à l'Art ? C'est au temps où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond ; où une mere découvre son sein, & conjure son fils par les mammel-

les

Digitized by Google

les qui l'ont alaité; où un ami se coupe la chevelure & la répand sur le cadavre de son ami; où c'est lui qui le soutient par la tête & qui le porte sur un bûcher, qui recueille sa cendre & qui la renferme dans une urne qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles, si la mort leur a ravi un époux; où les chefs du peuple dans les calamités publiques posent leur front humilié dans la poussiere, ouvrent leurs vêtemens dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau-né, l'éleve vers le Ciel, & fait sur lui sa priére aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens & qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre prosterné la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent; où l'on voit un homme le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en invoquant le Ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres; où les Dieux altérés du sang humain ne sont appaisés que par son effusion; où des Bacchantes armées de thyrses s'égarent dans les forêts & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage; où d'autres femmes se dépouillent sans pudeur, ouvrent leurs bras au premier qui se présente, & se prostituent, &c.

Digitized by Google

Je ne dis pas que ces mœurs ſont bonnes, mais qu'elles ſont poëtiques.

Qu'eſt-ce qu'il faut au Poëte? Eſt-ce une nature brute ou cultivée? paiſible ou troublée? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & ſerein, à l'horreur d'une nuit obſcure, où le ſifflement interrompu des vents ſe mêle par intervalles au murmure ſourd & continu d'un tonnerre éloigné, & où il voit l'éclair allumer le Ciel ſur ſa tête? Préférera-t-il le ſpectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités? le muet & froid aſpect d'un palais, à la promenade parmi des ruines? un édifice conſtruit, un eſpace planté de la main des hommes, au touffu d'une antique forêt, au creux ignoré d'une roche déſerte? des nappes d'eau, des baſſins, des caſcades, à la vue d'une cataracte qui ſe briſe en tombant à travers des rochers, & dont le bruit ſe fait entendre au loin du Berger qui a conduit ſon troupeau dans la montagne, & qui l'écoute avec effroi?

La poéſie veut quelque choſe d'énorme, de barbare & de ſauvage.

C'eſt lorſque la fureur de la guerre civile ou du fanatiſme arme les hommes de poignards, & que le ſang coule à grands flots ſur la terre, que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arroſé. Il ſe flétrit dans les temps de la paix & du loiſir. Le ſiecle d'or eût produit une chanſon peut-être, ou une élégie. La poëſie épique & dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poëtes? Ce ſera après le temps de déſaſtres & de grands malheurs; lorſque les peuples haraſſés commenceront à reſpirer. Alors les imaginations ébranlées par des ſpectacles terribles, peindront des choſes inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'avons-nous pas éprouvé dans quelques

circon-

Digitized by Google

circonſtances une ſorte de terreur qui nous étoit étrangere? Pourquoi n'a-t-elle rien produit? N'avons-nous plus de génie?

Le génie eſt de tous les temps: mais les hommes qui le portent en eux demeurent engourdis, à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la maſſe & ne les faſſent paroître. Alors les ſentimens s'accumulent dans la poitrine, la travaillent; & ceux qui ont un organe, preſſés de parler, le déploient & ſe ſoulagent.

Quelle ſera donc la reſſource d'un Poëte chez un peuple dont les mœurs ſont foibles, petites & maniérées; où l'imitation rigoureuſe des converſations ne formeroit qu'un tiſſu d'expreſſions fauſſes, inſenſées & baſſes; où il n'y a plus ni franchiſe ni bonhommie; où un pere appelle ſon fils, Monſieur; & où une mere appelle ſa fille, Mademoiſelle; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguſte; la conduite domeſtique rien de touchant & d'honnête; les actes ſolemnels rien de vrai? Il tâchera de les embellir; il choiſira les circonſtances qui prêtent le plus à ſon art; il négligera les autres, & il oſera en ſuppoſer quelques-unes.

Mais quelle fineſſe de goût ne lui faudra-t-il pas pour ſentir juſqu'où les mœurs publiques & particulieres peuvent être embellies? S'ils paſſent la meſure, il ſera faux & romaneſque.

Si les mœurs qu'il ſuppoſera ont été autrefois, & que ce temps ne ſoit pas éloigné; ſi un uſage eſt paſſé, mais qu'il en ſoit reſté une expreſſion métaphorique dans la langue; ſi cette expreſſion porte un caractere d'honnêteté; ſi elle marque une piété antique, une ſimplicité qu'on regrette; ſi l'on y voit les peres plus reſpectés, les meres plus honorées, les Rois populaires; qu'il oſe; loin de lui reprocher d'avoir failli

Digitized by Google

contre la vérité, on ſuppoſera que ces vieilles & bonnes mœurs ſe ſont apparemment conſervées dans cette famille. Qu'il s'interdiſe ſeulement ce qui ne ſeroit que dans les uſages préſens d'un peuple voiſin.

Mais admirez la biſarrerie des peuples policés. La délicateſſe y eſt quelquefois pouſſée au point, qu'elle interdit à leurs Poëtes l'emploi de circonſtances mêmes qui ſont dans leurs mœurs, & qui ont de la ſimplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oſeroit parmi nous étendre de la paille ſur la ſcene, & y expoſer un enfant nouveau-né? Si le Poëte y plaçoit un berceau, quelque étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéatre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaiſant & léger, quelles bornes vous donnez à l'art! quelle contrainte vous impoſez à vos artiſtes! & de quels plaiſirs votre délicateſſe vous prive! A tout moment vous ſiffleriez ſur la ſcene les ſeules choſes qui vous plairoient, qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque ſpectacle qui eſt dans la nature, mais qui n'eſt pas dans vos préjugés.

Térence a expoſé l'enfant nouveau-né ſur la ſcene. Il a fait plus. Il a fait entendre du dedans de la maiſon, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela eſt beau; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple ſoit incertain, lorſqu'il admettra dans la nature des choſes dont il interdira l'imitation à ſes artiſtes, ou lorſqu'il admirera dans l'art des effets qu'il dédaigneroit dans la nature. Nous dirions d'une femme qui reſſembleroit à quelqu'une de ces ſtatues qui enchantent nos regards aux Tuileries, qu'elle a la

tête

tête jolie, mais le pied gros, la jambe forte, & point de taille. La femme qui eſt belle pour le Sculpteur ſur un ſopha, eſt laide dans ſon atelier. Nous ſommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre ſur-tout combien nous ſommes encore loin du bon gout & de la vérité; c'eſt la pauvreté & la fauſſeté des décorations, & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'aſſujettiſſe à l'unité de lieu, & vous abandonnez la ſcene à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai, & dans la conduite de leurs pieces, & dans leur dialogue; vos Acteurs du jeu naturel & de la déclamation réelle? élevez la voix, demandez ſeulement qu'on vous montre le lieu de la ſcene, tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduiſent une fois ſur vos Théatres dans la circonſtance la plus légere, bientôt vous ſentirez le ridicule & le dégoût ſe répandre ſur tout ce qui ſera contraſte avec elles.

Le ſyſtême dramatique le plus mal entendu, ſeroit celui qu'on pourroit accuſer d'être moitié vrai & moitié faux. C'eſt un menſonge maladroit où certaines circonſtances me décelent l'impoſſibilité du reſte. Je ſouffrirai plutôt le mélange des diſparates; il eſt du moins ſans fauſſeté. Le défaut de Shakeſpear n'eſt pas le plus grand dans lequel un Poëte puiſſe tomber. Il marque ſeulement peu de goût.

Que votre Poëte, lorſque vous aurez jugé ſon ouvrage digne de vous être repréſenté, envoie chercher le Décorateur. Qu'il lui liſe ſon drame. Que le lieu de la ſcene bien connu de celui-ci, il le rende tel qu'il eſt, & qu'il ſonge ſur-tout que la peinture théatrale doit être plus

Digitized by Google

rigoureuſe & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théatrale s'interdira beaucoup de choſes, que la peinture ordinaire ſe permet. Qu'un Peintre d'attelier ait une cabane à repréſenter, il en appuiera le bâtis contre une colonne briſée; & d'un chapiteau corinthien renverſé, il en fera un ſiége à la porte. En effet il n'eſt pas impoſſible qu'il y ait une chaumiere où il y avoit auparavant un palais. Cette circonſtance réveille en moi une idée acceſſoire qui me touche, en me retraçant l'inſtabilité des choſes humaines. Mais dans la peinture théatrale, il ne s'agit pas de cela. Point de diſtraction. Point de ſuppoſition qui faſſe dans mon ame un commencement d'impreſſion autre que celle que le Poëte a intérêt d'y exciter.

Deux Poëtes ne peuvent ſe montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent ſubordonné ſera en partie ſacrifié au talent dominant. S'il alloit ſeul, il repréſenteroit une choſe générale. Commandé par un autre, il n'a que la reſſource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet entre les Marines que Vernet a peintes d'idée, & celles qu'il a copiées. Le Peintre de Théatre eſt borné aux circonſtances qui ſervent à l'illuſion. Les accidens qui s'y oppoſeroient lui ſont interdits. Il n'uſera de ceux qui embelliroient ſans nuire, qu'avec ſobriété. Ils auront toûjours l'inconvénient de diſtraire.

Voilà les raiſons pour leſquelles la plus belle décoration de Théatre ne ſera jamais qu'un tableau du ſecond ordre.

Dans le genre lyrique, le poëme eſt fait pour le Muſicien, comme la décoration l'eſt pour le Poëte: ainſi le poëme ne ſera point auſſi parfait, que ſi le Poëte eût été libre.

Digitized by Google

Avez-vous un ſallon à repréſenter ? Que ce ſoit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles ſimples : à moins que le ſujet n'exige expreſſément le contraire.

Le faſte gâte tout. Le ſpectacle de la richeſſe n'eſt pas beau. La richeſſe a trop de caprices; elle peut éblouir l'œil, mais non toucher l'ame. Sous un vêtement ſurchargé de dorure, je ne vois jamais qu'un homme riche, & c'eſt un homme que je cherche. Celui qui eſt frappé des diamans qui déparent une belle femme, n'eſt pas digne de voir une belle femme.

La Comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être ſur le ſcene ni plus apprêté ni plus négligé que chez ſoi.

Si c'eſt pour le ſpectateur que vous vous ruinez en habits ; Acteurs vous n'avez point de goût, & vous oubliez que le ſpectateur n'eſt rien pour vous.

Plus les genres ſont ſérieux, plus il faut de ſévérité dans les vêtemens.

Quelle vraiſemblance qu'au moment d'une action tumultueuſe, des hommes aient eu le temps de ſe parer, comme dans un jour de repréſentation ou de fête?

Dans quelles dépenſes nos Comédiens ne ſe ſont-ils pas jettés pour la repréſentation de l'*Orphelin de la Chine* ? Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de ſon effet? En vérité il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorſqu'elles ſont bigarrées de tapiſſeries, à qui le luxe des vêtemens de Théatre puiſſe plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans!

De belles draperies ſimples, d'une couleur ſévere, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clin-

Digitized by Google

clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la Peinture là-deſſus. Y a-t-il parmi nous un Artiſte aſſez goth, pour vous montrer ſur la toile auſſi mauſſades & auſſi brillans que nous vous avons vus ſur la ſcene?

Acteurs, ſi vous voulez apprendre à vous habiller; ſi vous voulez perdre le faux goût du faſte, & vous rapprocher de la ſimplicité qui conviendroit ſi fort aux grands effets, à votre fortune, & à vos mœurs; fréquentez nos galeries.

S'il venoit jamais en fantaiſie d'eſſayer le *Pere de Famille* au Théatre, je crois que ce perſonnage ne pourroit être vêtu trop ſimplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai, ſi l'on veut, au Commandeur un galon d'or uni, avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier acte & le ſecond, je n'en ſerois pas fort étonné de la part d'un homme auſſi capricieux. Mais tout eſt gâté, ſi Sophie n'eſt pas en ſiamoiſe, & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin eſt le ſeul à qui ſon âge & ſon état me feront paſſer au ſecond acte de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier qu'une redingotte de pluche ſur une veſte d'étoffe groſſiere.

Le public ne ſait pas toûjours deſirer le vrai. Quand il eſt dans le faux, il peut y reſter des ſiécles entiers: mais il eſt ſenſible aux choſes naturelles; & lorſqu'il en a reçu l'impreſſion, il ne la perd jamais entiérement.

Une Actrice courageuſe vient de ſe défaire du panier; & perſonne ne l'a trouvé mauvais. Elle irá plus loin; j'en réponds. Ah, ſi elle oſoit un jour ſe montrer ſur la ſcene avec toute la nobleſſe & la ſimplicité d'ajuſtement que ſes rôles

Digitized by Google

rôles demandent : disons plus, dans le désordre ou doit jetter un événement aussi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres catastrophes de la scene tragique : que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, frisées, pomponnées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elle se missent à l'unisson. La nature, la nature ; on ne lui résiste pas. Il faut ou la chasser ou lui obéir.

O Clairon, c'est à vous que je reviens ! Ne souffrez pas que l'usage & le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'est le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont disposés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oser.

Un paradoxe dont peu de personnes sentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ? Premiérement dire la vérité ; voilà notre devise ;) c'est que dans les piéces Italiennes, nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il en est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne sais quoi d'original & d'aisé, qui me plaît & qui plairoit à tout le monde, sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie, je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser, & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivresse, que le roide, le pesant, & l'empesé.

„ Mais ils improvisent : le rôle qu'ils font „ ne leur a point été dicté."

Je m'en apperçois bien.

„ Et si vous voulez les voir aussi mesurés,

„ aussi

Digitized by Google

„ auſſi compaſſés, & plus froids que d'autres, „ donnez-leur une piéce écrite."

J'avoue qu'ils ne ſont plus eux : mais qui les en empêche ? Les choſes qu'ils ont appriſes ne leur ſont-elles pas auſſi intimes à la quatrieme repréſentation, que s'ils les avoient imaginées ?

„ Non. L'impromptu a un caractere que la „ choſe préparée ne prendra jamais. "

Je le veux. Néanmoins ce qui ſur-tout les ſymmétriſe, les empeſe & les engourdit, c'eſt qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre Théatre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & meſurés ; ils quêtent des applaudiſſemens ; ils ſortent de l'action ; ils s'adreſſent au parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent mauſſades & faux.

Une obſervation que j'ai faite, c'eſt que nos inſipides perſonnages ſubalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux perſonnages. La raiſon, ce me ſemble, c'eſt qu'ils ſont contenus par la préſence d'un autre qui les commande : c'eſt à cet autre qu'ils s'adreſſent ; c'eſt-là que toute leur action eſt tournée. Et tout iroit aſſez bien, ſi la choſe en impoſoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impoſe aux rôles ſubalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre poëtique ; il y en a beacoup dans nos compoſitions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la repréſentation ?

Cette pédanterie qui eſt par-tout ailleurs ſi contraire au caractere facile de la nation, arrêtera long-temps encore les progrès de la pantomime, partie ſi importante de l'Art dramatique.

J'ai

Digitized by Google

J'ai dit que la pantomime eſt une portion du drame; que l'Auteur s'en doit occuper ſérieuſement; que ſi elle ne lui eſt pas familiere & préſente, il ne ſaura ni commencer, ni conduire, ni terminer ſa ſcene avec quelque vérité; & que le geſte doit s'écrire ſouvent à la place du diſcours.

J'ajoute qu'il y a des ſcenes entieres où il eſt infiniment plus naturel aux perſonnages de ſe mouvoir que de parler; & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui ſe paſſe dans le monde, qui ne puiſſe avoir lieu ſur la ſcene. Je ſuppoſe donc que deux hommes incertains s'ils ont à être mécontens ou ſatisfaits l'un de l'autre, en attendent un troiſieme qui les inſtruiſe: que diront-ils juſqu'à ce que ce troiſieme ſoit arrivé? Rien. Ils iront, ils viendront, ils montreront de l'impatience: mais ils ſe tairont. Ils n'auront garde de ſe tenir des propos dont ils pourroient avoir à ſe repentir. Voilà le cas d'une ſcene toute ou preſque toute pantomime: & combien n'y en a-t-il pas d'autres?

Pamphile ſe trouve ſur la ſcene avec Chremès & Simon. Chremès prend tout ce que ſon fils lui dit pour les impoſtures d'un jeune libertin qui a des ſottiſes à excuſer. Son fils lui demande à produire un témoin. Chremès preſſé par ſon fils & par Simon, conſent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher; Simon & Chremès reſtent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile eſt chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'inſtruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chremès ſon pere? Il faut ou les ſuppoſer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chremès; que Chremès la tête baiſſée & le menton appuyé ſur ſa

Digitized by Google

ſa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il ſe paſſe entr'eux une ſcene toute pantomime.

Mais cet exemple n'eſt pas le ſeul qu'il y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards ſur la ſcene, tandis que l'autre va dire à ſon fils que ſon pere ſait tout, le déshérite, & donne ſon bien à ſa fille?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la pantomime, nous n'aurions là-deſſus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non, puiſqu'il faut ſi peu de ſens pour la ſuppoſer ici? Il n'en eſt pas toujours de même. Qui eſt-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare*? Harpagon eſt alternativement triſte & gai, ſelon que Froſſie lui parle de ſon indigence ou de la tendreſſe de Marianne. Là le dialogue eſt inſtitué entre le diſcours & le geſte.

Il faut écrire la pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au diſcours; qu'elle lie le dialogue; qu'elle caractériſe; qu'elle conſiſte dans un jeu délicat qui ne ſe devine pas; qu'elle tient lieu de réponſe; & preſque toujours au commencement des ſcenes.

Elle eſt tellement eſſentielle, que de deux pieces compoſées, l'une eu égard à la pantomime, & l'autre ſans cela, la facture ſera ſi diverſe, que celle où la pantomime aura été conſidérée comme partie du drame, ne ſe jouera pas ſans pantomime, & que celle où la pantomime aura été négligée, ne ſe pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la repréſentation au Poëme qui l'aura, & on ne la donnera point au Poëme qui ne l'aura pas. C'eſt elle qui fixera la longueur des ſcenes, & qui colorera tout le drame.

Moliere

Digitized by Google

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire : c'eſt tout dire.

Mais quand Moliere ne l'eût pas écrite, un autre auroit-il eu tort d'y penſer ? O Critiques, cervelles étroites, hommes de peu de ſens, juſqu'à quand ne jugerez-vous rien en ſoi-même, & n'approuverez ou ne déſapprouverez-vous que d'après ce qui eſt ?

Combien d'endroits où Plaute, Ariſtophane, & Térence ont embarraſſé les plus habiles interpretes, pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la ſcene ? Térence commence ainſi les *Adelphes* : „ Storax. Æſchinus n'eſt pas rentré „ cette nuit." Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax ſur la ſcene dans ce moment. Ce perſonnage n'eſt pas même de la piece. Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie ? Le voici. Storax eſt un des valets d'Æſchinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æſchinus n'eſt pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'eſt la peinture des mouvemens qui charme, ſur-tout dans les romans domeſtiques. Voyez avec quelle complaiſance l'Auteur de *Pamela*, de *Grandiſon*, & de *Clariſſe*, s'y arrête ? Voyez quelle force, quel ſens & quel pathétique elle donne à ſon diſcours ? Je vois le perſonnage : ſoit qu'il parle, ſoit qu'il ſe taiſe, je le vois, & ſon action m'affecte plus que ſes paroles.

Si un Poëte a mis ſur la ſcene Oreſte & Pilade ſe diſputant la mort, & qu'il ait réſervé pour ce moment l'approche des Euménides, dans quel effroi ne me jettera-t-il pas, ſi les idées d'Oreſte ſe troublent peu à peu, à meſure qu'il raiſonne avec ſon ami ; ſi ſes yeux s'égarent ;

Digitized by Google

rent; s'il cherche autour de lui; s'il s'arrête; s'il continue de parler; s'il s'arrête encore; si le désordre de son action & de son discours s'accroît; si les furies s'emparent de lui & le tourmentent; s'il succombe sous la violence du tourment; s'il en est renversé par terre; si Pilade le relève, l'appuie, & lui essuie de sa main le visage & la bouche; si le malheureux fils de Clytemnestre reste un moment dans un état d'agonie & de mort; si entr'ouvrant ensuite les paupieres, & semblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde, sentant les bras de son ami qui le soutiennent & qui le pressent, il lui dit en penchant la tête de son côté & d'une voix éteinte : *Pilade, est-ce à toi de mourir?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas? Y a-t-il quelque discours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreste abattu & lui essuyant de sa main le visage & la bouche? Séparez ici la pantomime du discours, & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poëte qui aura imaginé cette scene, aura sur-tout montré du génie, en réservant pour ce moment les fureurs d'Oreste. L'argument qu'Oreste tire de sa situation, est sans réponse.

Mais il me prend envie de vous esquisser les derniers instans de la vie de Socrate. C'est une suite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la pantomime, que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai presque entiérement à l'Histoire. Quel canevas pour un Poëte!

Ses disciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on assiste au lit de la mort. Cet homme leur paroissoit heureux. S'ils étoient touchés, c'étoit d'un sentiment extraordinaire mêlé de la douceur qui naissoit de

Digitized by Google

de ſes diſcours, & de la peine qui naiſſoit de la penſée qu'ils alloient le perdre.

Lorſqu'ils entrerent, on venoit de le délier. Xantippe étoit aſſiſe auprès de lui, tenant un de ſes enfans entre ſes bras.

Le Philoſophe dit peu de choſes à ſa femme: mais combien de choſes touchantes un homme ſage qui ne fait aucun cas de la vie, n'avoit-il pas à dire ſur ſon enfant?

Les Philoſophes entrerent. A peine Xantippe les apperçut-elle, qu'elle ſe mit à ſe déſeſpérer & à crier, comme c'eſt la coutume des femmes en ces occaſions: *Socrate, vos amis vous parlent aujourd'hui pour la derniere fois. C'eſt pour la derniere fois que vous embraſſez votre femme, & que vous voyez votre enfant.*

Socrate ſe tournant du côté de Criton, lui dit: *Mon ami, faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe; mais elle s'élance du côté de Socrate, lui tend les bras, l'appelle, ſe meurtrit le viſage de ſes mains, & remplit la priſon de ſes cris.

Cependant Socrate dit encore un mot ſur l'enfant, qu'on emporte.

Alors le Philoſophe prenant un viſage ſerein, s'aſſied ſur ſon lit; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne, & la frottant doucement, il dit:

Que le plaiſir & la peine ſe touchent de près! Si Eſope y avoit penſé, la belle fable qu'il en auroit faite!... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille, & je m'en vais... Dites à Evénus qu'il me ſuivra, s'il eſt ſage.

Ce mot engage la ſcene ſur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette ſcene qui l'oſera. Pour moi,

je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ſes enfans; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philoſophes qui l'environnoient.

Lorſqu'il eut achevé de parler, il ſe fit un moment de ſilence, & Criton lui dit:

CRITON.

Qu'avez-vous à nous ordonner?

SOCRATE.

De vous rendre ſemblables aux Dieux, autant qu'il vous ſera poſſible, & de leur abandonner le ſoin du reſte.

CRITON.

Après votre mort, comment voulez-vous qu'on diſpoſe de vous?

SOCRATE.

Criton, tout comme il vous plaira, ſi vous me retrouvez.

Puis regardant les Philoſophes en ſouriant, il ajouta:

J'aurai beau faire, je ne perſuaderai jamais à notre ami de diſtinguer Socrate de ſa dépouille.

Le ſatellite des Onze entra dans ce moment, & s'approcha de lui ſans parler.

Socrate lui dit:

SOCRATE.

Que voulez-vous?

LE SATELLITE.

Vous avertir de la part des Magiſtrats...

SOCRATE.

Qu'il eſt temps de mourir. Mon ami, apportez le poiſon, s'il eſt broyé, & ſoyez le bien-venu.

LE SATELLITE

(en ſe détournant & pleurant.)

Les autres me maudiſſent; celui-ci me bénit.

CRITON.

Le ſoleil luit encore ſur les montagnes...

SOCRA-

SOCRATE.

Ceux qui different croient tout perdre à cesser de vivre, & moi je crois y gagner.

Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut & lui dit :

SOCRATE.

Homme de bien, que faut-il que je fasse ; car vous savez cela ?

L'ESCLAVE.

Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.

SOCRATE.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de graces aux Dieux ?

L'ESCLAVE.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

SOCRATE.

Il suffit... Nous pourrons du moins leur adresser une priere.

Et tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le Ciel, il dit :

O Dieux qui m'appellez, daignez m'accorder un heureux voyage.

Après il garda le silence, & but.

Jusques-là ses amis avoient eu la force de contenir leur douleur : mais lorsqu'il approcha la coupe de ses levres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la prison en poussant des cris. D'autres immobiles & droits regardoient Socrate dans un morne silence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit assis sur les pieds du lit, le dos tourné à Socrate ; & la bouche penchée sur ses mains, il étouffoit ses sanglots.

Cependant Socrate se promenoit, comme l'es-

Digitized by Google

clave le lui avoit enjoint ; & en se promenant, il s'adressoit à chacun d'eux & les consoloit.

Il disoit à celui-ci : *Où est la fermeté, la philosophie, la vertu ?..* A celui-là : *C'est pour cela que j'avois éloigné les femmes...* A tous : *Eh bien ; Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !.. Mes amis, nous nous reverrons... Si vous vous affligez ainsi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ses jambes s'appesantirent, & il se coucha sur son lit. Alors il recommanda sa mémoire à ses amis, & leur dit d'une voix qui s'affoiblissoit :

SOCRATE.

Dans un moment je ne serai plus... C'est par vous qu'ils me jugeront... Ne reprochez ma mort aux Athéniens, que par la sainteté de votre vie.

Ses amis voulurent lui répondre ; mais ils ne le purent : ils se mirent à pleurer, & se turent.

L'esclave qui étoit au bas de son lit, lui prit les pieds & les lui serra ; & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les sens plus.

Un instant après, il lui prit les jambes & les lui serra ; & Socrate qui le regardoit, lui dit :

Je ne les sens plus.

Alors ses yeux commencèrent à s'éteindre, ses levres & ses narines à se retirer, ses membres à s'affaisser, & l'ombre de la mort à se répandre sur toute sa personne. Sa respiration s'embarrassoit, & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton qui étoit derriere lui :

Criton, soulevez-moi un peu.

Criton le souleva. Ses yeux se raniment, & prenant un visage serein & portant son action vers le Ciel, il dit :

Je suis entre la terre & l'Elysée.

Un moment après, ses yeux se couvrirent, & il dit à ses amis :

Je

Digitized by Google

Je ne vous vois plus... Parlez-moi... N'est-ce pas là la main d'Apollodore?

On lui répondit qu'oui, & il la ſerra.

Alors il eut un mouvement convulſif dont il revint avec un profond ſoupir, & il appella Criton. Criton ſe baiſſa : Socrate lui dit, & ce furent ſes derniéres paroles :

Criton, ... ſacrifiez au Dieu de la ſanté... je guéris.

Cébès qui étoit vis-à-vis de Socrate reçut ſes derniers regards, qui demeurerent attachés ſur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonſtances qu'il faut employer. Diſpoſez-en comme il vous plaira : mais conſervez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, ſera faux & de nul effet. Peu de diſcours & beaucoup de mouvement.

Si le ſpectateur eſt au Théatre, comme devant une toile où des tableaux divers ſe ſuccéderoient par enchantement ; pourquoi le Philoſophe qui s'aſſied ſur les pieds du lit de Socrate, & qui craint de le voir mourir, ne ſeroit-il pas auſſi pathétique ſur la ſcene, que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Pouſſin?

Appliquez les loix de la compoſition pittoreſque à la pantomime, & vous verrez que ce ſont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle pluſieurs perſonnes concourent, toutes ſe diſpoſeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie ; mais cette maniere n'eſt pas toujours la plus avantageuſe pour celui qui peint, ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la néceſſité pour le Peintre, d'altérer l'état naturel, & de le réduire à un état artificiel : & n'en ſera-t-il pas de même ſur la ſcene?

Si cela eſt, quel art que celui de la déclama-

Digitized by Google

tion! Lorſque chacun eſt maître de ſon rôle, il n'y a preſque rien de fait. Il faut mettre les figures enſemble, les rapprocher ou les diſperſer, les iſoler ou les grouppér, & en tirer une ſucceſſion de tableaux tous compoſés d'une maniere grande & vraie.

De quel ſecours le Peintre ne ſeroit-il pas à l'Acteur; & l'Acteur au Peintre? Ce ſeroit un moyen de perfectionner deux talens importans. Mais je jette ces vues pour ma ſatisfaction particuliere & la vôtre. Je ne penſe pas que nous aimions jamais aſſez les ſpectacles pour en venir là.

Une des principales différences du roman domeſtique & du drame, c'eſt que le roman ſuit le geſte & la pantomime dans tous leurs détails; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impreſſions: au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en paſſant.

„ Mais ce mot coupe le dialogue, le rallentit, „ & le trouble. "

Oui, quand il eſt mal placé ou mal choiſi.

J'avoue cependant que ſi la pantomime étoit portée ſur la ſcene à un haut point de perfection, on pourroit ſouvent ſe diſpenſer de l'écrire; & c'eſt la raiſon peut-être pour laquelle les anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le Lecteur, je parle même de celui qui a quelque habitude du Théatre, la ſuppléera-t-il en liſant, puiſqu'il ne la voit jamais dans le jeu? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état?

La pantomime ſeroit établie ſur nos Théatres, qu'un Poëte qui ne fait pas repréſenter ſes pieces, ſera froid & quelquefois inintelligible, s'il n'écrit pas le jeu. N'eſt-ce pas pour un Lecteur un ſurcroît de plaiſir, que de connoître le jeu

tel

Digitized by Google

tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés, comme nous le sommes, à une déclamation maniérée, symmétrisée, & si éloignée de la vérité, y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent s'en passer ?

La pantomime est le tableau qui existoit dans l'imagination du Poëte, lorsqu'il écrivoit ; & qu'il voudroit que la scene montrât à chaque instant, lorsqu'on le joue. C'est la maniere la plus simple d'apprendre au public ce qu'il est en droit d'exiger de ses Comédiens. Le Poëte vous dit : Comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs, & jugez.

Au reste quand j'écris la pantomime, c'est comme si je m'adressois en ces mots au Comédien : C'est ainsi que je déclame ; voilà les choses comme elles se passoient dans mon imagination, lorsque je composois. Mais je ne suis ni assez vain pour croire qu'on ne puisse pas mieux déclamer que moi, ni assez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propose un sujet à peindre à plusieurs Artistes ; chacun le médite & l'exécute à sa maniere, & il sort de leurs atteliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galeries, & faites-vous montrer les morceaux où l'amateur a prétendu commander à l'Artiste & disposer de ses figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez vous deux ou trois où les idées de l'un se soient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas souffert.

Acteurs, jouissez donc de vos droits ; faites ce que le moment & votre talent vous inspireront. Si vous êtes de chair, si vous avez des entrailles, tout ira bien, sans que je m'en mêle ; &

Digitized by Google

j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, ſi vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poëte ait ou n'ait pas écrit la pantomime, je reconnoîtrai du premier coup s'il a compoſé ou non d'après elle. La conduite de ſa piece ne ſera pas la même, les ſcenes auront un tout autre tour; ſon dialogue s'en reſſentira. Si c'eſt l'art d'imaginer des tableaux; doit-on le ſuppoſer à tout le monde, & tous nos Poëtes dramatiques l'ont-ils poſſédé?

Une expérience à faire, ce ſeroit de compoſer un ouvrage dramatique, & de propoſer enſuite d'en écrire la pantomime, à ceux qui traitent ce ſoin de ſuperflu. Combien ils y feroient d'inepties!

Il eſt facile de critiquer juſte, & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc ſi déraiſonnable d'exiger que, par quelque ouvrage d'importance, nos juges montraſſent qu'ils en ſavent du moins autant que nous?

Les voyageurs parlent d'une eſpece d'hommes ſauvages qui ſoufflent aux paſſans des aiguilles empoiſonnées. C'eſt l'image de nos Critiques.

Cette comparaiſon vous paroît-elle outrée? Convenez du moins qu'ils reſſemblent aſſez à un ſolitaire qui vivoit au fond d'une vallée que des collines environnoient de toutes parts. Cet eſpace borné étoit l'Univers pour lui. En tournant ſur un pied, & parcourant d'un coup d'œil ſon étroit horiſon, il s'écrioit: Je ſais tout; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de ſe mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui ſe déroboient à ſa vue, il grimpe au ſommet d'une de ſes collines. Quel ne fut pas ſon étonnement, lorſqu'il vit un eſpace immenſe ſe développer au-deſſus de ſa tête & devant lui! Alors changeant de diſcours, il dit: Je ne ſais rien; je n'ai rien vu. J'ai

Digitized by Google

J'ai dit que nos Critiques reſſembloient à cet homme; je me ſuis trompé. Ils reſtent au fond de leur cahutte, & ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur eſt un rôle aſſez vain; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons au public. Et le rôle du Critique? Il eſt bien plus vain encore; c'eſt celui d'un homme qui ſe croit en état de donner des leçons à celui qui ſe croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit: Meſſieurs, écoutez-moi; car je ſuis votre maître. Et le Critique: c'eſt moi, Meſſieurs, qu'il faut écouter; car je ſuis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend ſon parti. Si l'ouvrage de l'Auteur eſt mauvais, il s'en moque, ainſi que des obſervations du Critique, ſi elles ſont fauſſes.

Le Critique s'écrie après cela: O temps! O mœurs! Le goût eſt perdu! & le voilà conſolé.

L'Auteur de ſon côté accuſe les ſpectateurs, les Acteurs, & la cabale. Il en appelle à ſes amis; il leur a lu ſa piece, avant que de la donner au Théatre: elle devoit aller aux nues. Mais vos amis aveuglés ou puſillanimes n'ont pas oſé vous dire qu'elle étoit ſans conduite, ſans caracteres, & ſans ſtyle; & croyez-moi, le public ne ſe trompe gueres. Votre piece eſt tombée, parce qu'elle eſt mauvaiſe.

„ Mais le *Miſantrope* n'a-t-il pas chancelé?"

Il eſt vrai. O qu'il eſt doux apres un malheur, d'avoir pour ſoi cet exemple! Si je monte jamais ſur la ſcene, & que j'en ſois chaſſé par les ſifflets, je compte bien me le rappeller auſſi.

La

Digitized by Google

La critique en uſe bien diverſement avec les vivans & les morts. Un Auteur eſt-il mort? Elle s'occupe à relever ſes qualités & à pallier ſes défauts. Eſt-il vivant? C'eſt le contraire. Ce ſont ſes défauts qu'elle releve, & ſes qualités qu'elle oublie; & il y a quelque raiſon à cela : on peut corriger les vivans, & les morts ſont ſans reſſource.

Cependant le Cenſeur le plus ſévere d'un ouvrage, c'eſt l'Auteur. Combien il ſe donne de peines pour lui ſeul! C'eſt lui qui connoît le vice ſecret; & ce n'eſt preſque jamais là que le Critique poſe le doigt. Cela m'a ſouvent rappellé le mot d'un Philoſophe : *Ils diſent du mal de moi? Ah, s'ils me connoiſſoient comme je me connois!...*

Les Auteurs & les Critiques anciens commençoient par s'inſtruire ; ils n'entroient dans la carriere des lettres, qu'au ſortir des écoles de la Philoſophie. Combien de temps l'Auteur n'avoit-il pas gardé ſon ouvrage, avant que de l'expoſer au public? De-là cette correction qui ne peut être que l'effet des conſeils, de la lime, & du temps.

Nous nous preſſons trop de paroître, & nous n'étions peut-être ni aſſez éclairés, ni aſſez gens de bien, quand nous avons pris la plume.

Si le ſyſtême moral eſt corrompu, il faut que le goût ſoit faux.

La vérité & la vertu ſont les amies des Beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur? voulez-vous être Critique? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément? & de quoi m'affecterai-je profondément, ſinon de la vérité & de la vertu, les deux choſes les plus puiſſantes de la nature?

Si

Digitized by Google

Si l'on m'assure qu'un homme est avare, j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & retrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élevera-t-il à quelque chose de sublime? Il est sans cesse courbé sur un coffre fort. Il ignore la vîtesse du temps & la briéveté de la vie. Concentré en lui-même, il est étranger à la bienfaisance. Le bonheur de son semblable n'est rien à ses yeux, en comparaison d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui manque, de soulager celui qui souffre, & de pleurer avec celui qui pleure. Il est mauvais pere, mauvais fils, mauvais ami, mauvais citoyen. Dans la nécessité de s'excuser son vice à lui-même, il s'est fait un système qui immole tous les devoirs à sa passion. S'il se proposoit de peindre la commisération, la libéralité, l'hospitalité, l'amour de la patrie, celui du genre humain, où en trouvera-t-il les couleurs? Il a pensé dans le fond de son cœur, que ces qualités ne sont que des travers & des folies.

Après l'avare, dont tous les moyens sont vils & petits, & qui n'oseroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent, l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux, le moins touché du vrai, du bon & du beau, c'est le superstitieux.

Après le superstitieux, c'est l'hypocrite. Le superstitieux a la vue trouble: l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né, si la nature vous a donné un esprit droit & un cœur sensible, fuyez pour un temps la société des hommes; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument ren-

Digitized by Google

rendra-t-il une juste harmonie, s'il est déaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choses; comparez votre conduite avec vos devoirs; rendez-vous homme de bien, & ne croyez pas que ce travail & ce temps si bien employés pour l'homme, soient perdus pour l'Auteur. Il réjaillira de la perfection morale que vous aurez établie dans votre caractere & dans vos mœurs, une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre, sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier, & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu ; comment en parlerez-vous d'une maniere à la faire aimer aux autres, si vous n'en êtes pas transporté ? De retour parmi les hommes, écoutez beaucoup ceux qui parlent bien, & parlez-vous souvent à vous-même.

Mon Ami, vous connoissez Ariste. C'est de lui que je tiens ce que je vais vous raconter. Il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particuliérement livré à l'étude de la Philosophie. On l'avoit surnommé le Philosophe ; parce qu'il étoit né sans ambition, qu'il avoit l'ame honnête, & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reste, grave dans son maintien, sévere dans ses mœurs, austere & simple dans ses discours, le manteau d'un ancien Philosophe étoit presque la seule chose qui lui manquât, car il étoit pauvre & content de sa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit proposé de passer avec ses amis quelques heures à s'entretenir sur les Lettres ou sur la Morale, car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques; ils étoient absens, & il prit le parti de se promener seul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes

Digitized by Google

mes s'assemblent. Les lieux écartés lui plaisoient davantage. Il alloit en rêvant, & voici ce qu'il se disoit :

J'ai quarante ans. J'ai beaucoup étudié. On m'appelle le Philosophe. Si cependant il se présentoit ici quelqu'un qui me dit : Ariste, qu'est-ce que le vrai, le bon, & le beau, aurois-je ma réponse prête? Non. Comment, Ariste, vous ne savez pas ce que c'est que le vrai, le bon & le beau, & vous souffrez qu'on vous appelle le Philosophe !

Après quelques réflexions sur la vanité des éloges qu'on prodigue sans connoissance, & qu'on accepte sans pudeur, il se mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens; & voici comment il continua de raisonner avec lui-même.

Il n'y a peut être pas dans l'espece humaine entiere deux individus qui aient quelque ressemblance approchée. L'organisation générale, les sens, la figure extérieure, les visceres, ont leur variété. Les fibres, les muscles, les solides, les fluides ont leur variété. L'esprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoissances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune, les talens, ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les loix, les coutumes, les usages, les gouvernemens, les religions, ont leur variété. Comment seroit-il donc possible que deux hommes eussent précisément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau? La différence de la vie & la variété des événemens suffiroient seules pour en mettre dans les jugemens.

Ce

Ce n'eſt pas tout. Dans un même homme, tout eſt dans une viciſſitude perpétuelle, ſoit qu'on le conſidere au phyſique, ſoit qu'on le conſidere au moral : la peine ſuccede au plaiſir, le plaiſir à la peine; la ſanté à la maladie, la maladie à la ſanté. Ce n'eſt que par la mémoire que nous ſommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reſte peut-être pas à l'âge que j'ai, une ſeule molécule du corps que j'apportai en naiſſant. J'ignore le terme preſcrit à ma durée; mais lorſque le moment de rendre ce corps à la terre ſera venu, il ne lui reſtera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame en différens périodes de la vie ne ſe reſſemble pas davantage. Je balbutiois dans l'enfance. Je crois raiſonner à préſent. Mais tout en raiſonnant, le temps paſſe, & je m'en retourne à la balbutie. Telle eſt ma condition & celle de tous. Comment ſeroit-il donc poſſible qu'il y en eût un ſeul d'entre nous qui conſervât pendant toute la durée de ſon exiſtence le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau? Les révolutions cauſées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, ſuffiroient ſeules pour altérer ſes jugemens.

L'homme eſt-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ſes ſemblables ni avec lui-même, ſur les ſeuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté? Sont-ce là des choſes locales, momentanées & arbitraires? des mots vuides de ſens? N'y a-t-il rien qui ſoit tel? Une choſe eſt-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît? & toutes nos diſputes ſur le goût ſe réſoudroient-elles enfin à cette propoſition : Nous ſommes vous & moi deux

Digitized by Google

deux êtres différens, & moi-même je ne suis jamais dans un instant ce que j'étois dans un autre?

Ici Ariste fit une pause. Puis il reprit :

Il est certain qu'il n'y aura point de terme à nos disputes, tant que chacun se prendra soi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de mesures que d'hommes, & le même homme aura autant de modules différens que de periodes sensiblement différens dans son existence.

Cela me suffit, ce me semble, pour sentir la nécessité de chercher une mesure, un module hors de moi. Tant que cette recherche ne sera pas faite, la plûpart de mes jugemens seront faux, & tous seront incertains.

Mais où prendre la mesure invariable que je cherche & qui me manque?... Dans un homme idéal que je me formerai, auquel je présenterai les objets, qui prononcera, & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidele?... Mais cet homme sera mon ouvrage... Qu'importe, si je le crée d'après des élémens constans?... Et ces élemens constans où sont-ils?... Dans la nature?... Soit; mais comment les rassembler?... La chose est difficile; mais est-elle impossible?... Quand je ne pourrois espérer de me former un modele accompli, serois-je dispensé d'essayer?... Non... Essayons donc... Mais si le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapporterent dans la suite tous leurs ouvrages, leur coûta tant d'observations, d'études & de peines, à quoi m'engagé-je?... Il le faut pourtant, ou s'entendre toujours appeller Ariste le Philosophe, & rougir.

Dans cet endroit, Ariste fit une seconde pause un peu plus longue que la premiere, après laquelle il continua. Je

Digitized by Google

Je vois du premier coup d'œil que l'homme idéal que je cherche étant un composé comme moi, les anciens Sculpteurs en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles, ont fait une partie de mon modele... Oui. Prenons cette ſtatue, & animons-la... Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puiſſe avoir. Douons-la de toutes les qualités qu'il eſt donné à un mortel de poſſéder, & notre modele idéal ſera fait... Sans doute... Mais quelle étude! Quel travail! Combien de connoiſſances phyſiques, naturelles & morales à acquérir! Je ne connois aucune ſcience, aucun art dans lequel il ne me fallût être profondément verſé... Auſſi aurois-je le modele idéal de toute vérité, de toute bonté, & de toute beauté... Mais ce modele général idéal eſt impoſſible à former, à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me propoſois de ſortir.

Ariſte triſte & penſif, s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi, reprit-il aprés un moment de ſilence, n'imiterai-je pas auſſi les Sculpteurs? Ils ſe ſont fait un modele propre à leur état, & j'ai le mien... Que l'homme de lettres ſe faſſe un modele idéal de l'homme de lettres le plus accompli, & que ce ſoit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les ſiennes. Que le Philoſophe ſuive le même plan... Tout ce qui ſemblera bon & beau à ce modele, le ſera. Tout ce qui lui ſemblera faux, mauvais & difforme, le ſera... Voilà l'organe de ſes déciſions... Le modele idéal

ſera

Digitized by Google

ſera d'autant plus grand & plus ſévere, qu'on étendra davantage ſes connoiſſances... Il n'y a perſonne & il ne peut y avoir perſonne qui juge également bien en tout, du vrai, du bon & du beau. Non : & ſi l'on entend par un homme de goût, celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection ; c'eſt une chimere.

Mais de ce modele idéal qui eſt propre à mon état de Philoſophe, puiſqu'on veut m'appeller ainſi ; quel uſage ferai-je, quand je l'aurai ? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai ſelon les circonſtances. Voilà la ſeconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres. L'exercice affermit la démarche & releve la tête du ſoldat. L'habitude de porter des fardeaux affaiſſe les reins du crocheteur. La femme groſſe renverſe ſa tête en arriere. L'homme boſſu diſpoſe ſes membres autrement que l'homme droit. Voilà les obſervations, qui multipliées à l'infini, forment le ſtatuaire & lui apprennent à altérer, fortifier, affoiblir, défigurer & réduire ſon modele idéal, de l'état de nature, à tel autre état qu'il lui plaît.

C'eſt l'étude des paſſions, des mœurs, des caracteres, des uſages, qui apprendra au peintre de l'homme à altérer ſon modele, & à le réduire de l'état d'homme à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'eſt ainſi que d'un ſeul ſimulacre, il émanera une variété infinie de repréſentations différentes qui couvriront la ſcene & la toile. Eſt-ce un Poëte ? Eſt-ce un Poëte qui compoſe ? Compoſe-t-il une ſatyre ou un hymne ? Si c'eſt une

Digitized by Google

ſatyre, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents ſerrées, la reſpiration contrainte & étouffée : c'eſt un furieux. Eſt-ce un hymne ? il aura le tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du tranſport & de l'extaſe, la reſpiration haletante : c'eſt un enthouſiaſte. Et la joie de ces deux hommes, après le ſuccès, n'aura-t-elle pas des caracteres différens ?

Après cet entretien avec lui-même, Ariſte conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il ſe livra à l'Hiſtoire, à la Philoſophie, à la Morale, aux Sciences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien, homme inſtruit, homme de goût, grand Auteur, Critique excellent.

FIN.

561600

Digitized by Google

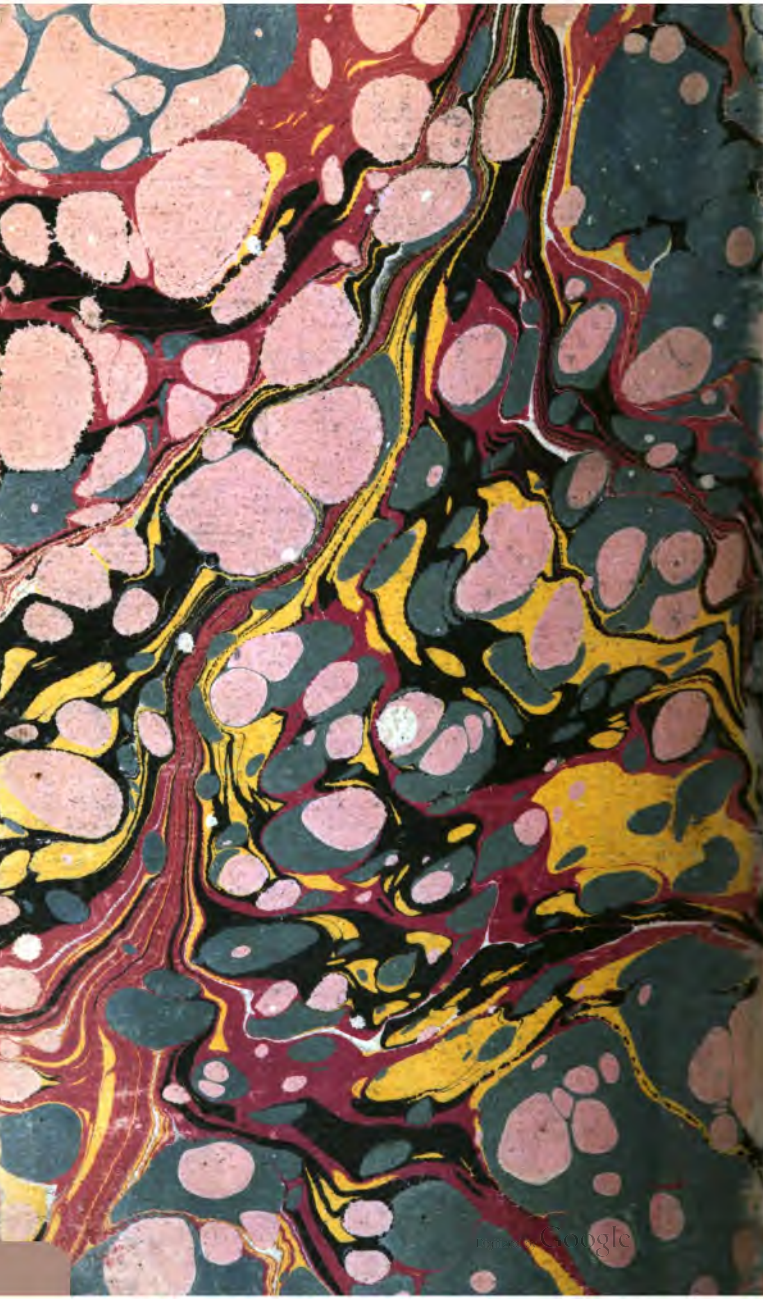
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google